



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

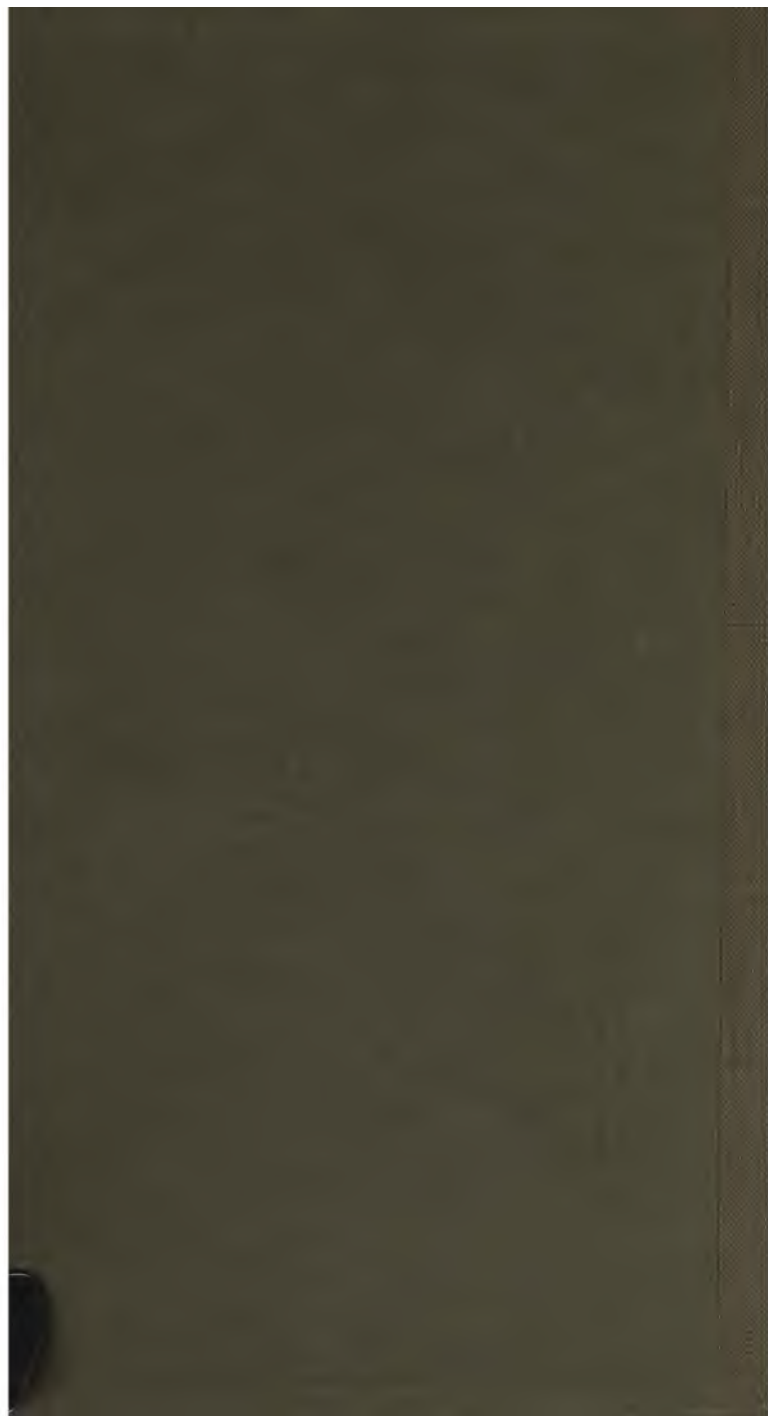
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

39

TOME TRENTE-NEUVIÈME.



HISTOIRE
DE
CICÉRON,
TIRÉE
DE SES ÉCRITS
ET
DES MONUMENS DE SON SIECLE:

Avec les Preuves & des Eclairciffemens :

Traduite de l'Anglois, par l'Abbé PRÉVOST.

TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.





HISTOIRE DE LA VIE DE CICÉRON.

LIVRE DIXIEME.

ON avoit attendu fort impatiemment l'ouverture de la nouvelle année, pour s'assurer de l'intention des nouveaux consuls par leurs premières démarches. Ils avoient employé tout l'été à prendre les instructions de Cicéron ; & n'ayant pu retevoir que d'excellentes leçons d'un si grand maître, on devoit espérer naturellement que suivant ses vues, ils tenteroient d'établir la paix & la liberté de la république sur le fondement d'une amnistie. Cependant les obligations qu'ils avoient à César,

Tome IV.

A

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBRUS
PANSA.
A. HIRTIVS

2 HISTOIRE DE LA VIE

au n. 2.
 C'est la
 1. 1. 1.
 2. 1. 1.
 3. 1. 1.
 4. 1. 1.
 5. 1. 1.
 6. 1. 1.
 7. 1. 1.
 8. 1. 1.
 9. 1. 1.
 10. 1. 1.
 11. 1. 1.
 12. 1. 1.
 13. 1. 1.
 14. 1. 1.
 15. 1. 1.
 16. 1. 1.
 17. 1. 1.
 18. 1. 1.
 19. 1. 1.
 20. 1. 1.
 21. 1. 1.
 22. 1. 1.
 23. 1. 1.
 24. 1. 1.
 25. 1. 1.
 26. 1. 1.
 27. 1. 1.
 28. 1. 1.
 29. 1. 1.
 30. 1. 1.
 31. 1. 1.
 32. 1. 1.
 33. 1. 1.
 34. 1. 1.
 35. 1. 1.
 36. 1. 1.
 37. 1. 1.
 38. 1. 1.
 39. 1. 1.
 40. 1. 1.
 41. 1. 1.
 42. 1. 1.
 43. 1. 1.
 44. 1. 1.
 45. 1. 1.
 46. 1. 1.
 47. 1. 1.
 48. 1. 1.
 49. 1. 1.
 50. 1. 1.
 51. 1. 1.
 52. 1. 1.
 53. 1. 1.
 54. 1. 1.
 55. 1. 1.
 56. 1. 1.
 57. 1. 1.
 58. 1. 1.
 59. 1. 1.
 60. 1. 1.
 61. 1. 1.
 62. 1. 1.
 63. 1. 1.
 64. 1. 1.
 65. 1. 1.
 66. 1. 1.
 67. 1. 1.
 68. 1. 1.
 69. 1. 1.
 70. 1. 1.
 71. 1. 1.
 72. 1. 1.
 73. 1. 1.
 74. 1. 1.
 75. 1. 1.
 76. 1. 1.
 77. 1. 1.
 78. 1. 1.
 79. 1. 1.
 80. 1. 1.
 81. 1. 1.
 82. 1. 1.
 83. 1. 1.
 84. 1. 1.
 85. 1. 1.
 86. 1. 1.
 87. 1. 1.
 88. 1. 1.
 89. 1. 1.
 90. 1. 1.
 91. 1. 1.
 92. 1. 1.
 93. 1. 1.
 94. 1. 1.
 95. 1. 1.
 96. 1. 1.
 97. 1. 1.
 98. 1. 1.
 99. 1. 1.
 100. 1. 1.

& leur ancienne liaison avec un parti auquel ils
 étoient redevables de leur fortune. Leur intérêt
 des embarras & des scrupules qui eurent la force
 d'arrêter leur zèle, ou de leur faire prendre du
 moins une conduite plus modérée que les circon-
 stances ne sembloient la demander. Avant que de
 penser aux armes, ils résolurent d'employer les
 vices de la négociation.

Dans ces sentimens, à peine furent-ils revêtus
 de leur dignité, qu'ils entrèrent en délibération
 au sénat, sur la situation de la république; comme
 s'ils n'eussent pensé qu'à perfectionner les résolu-
 tions de la dernière assemblée, & qu'à chercher
 de nouveaux moyens d'assurer la tranquillité pu-
 blique. Ils s'expliquèrent (a) tous deux avec beau-
 coup de noblesse & de fermeté. La liberté parut
 le seul motif qui les animoit; & s'offrant pour
 chefs de la cause publique, ils exhortèrent l'assem-
 blée à prendre des sentimens dignes d'une si noble
 entreprise. Après leurs discours, ils invitèrent
 Fusius Calenus à dire le premier son opinion. Il
 avoit été consul quatre ans auparavant, par la
 nomination de César; il étoit beau-père de Panfa;
 ces deux raisons suffisoient pour autoriser le com-

(a) Ut oratio consulum animum meum erexit, spemque
 attulit non modo salutis conservandæ, verum etiam digni-
 tatis pristinæ recuperandæ! *Phil.* 5, 1.





*Il déclara qu'on ne pouvoit traiter sans honte avec un
Citoyen qui avoit les armes à la main.*

pliment des consuls. D'ailleurs, le sentiment de Cicéron étoit déjà connu. On savoit qu'il étoit pour les plus courtes voies; & que ne voyant plus de ressource que dans le parti des armes, il vouloit qu'on commençât par déclarer Antoine l'ennemi public. Mais cet avis n'étant pas goûté des consuls, ils engageoient Calenus à parler le premier, parce qu'il étoit intime ami d'Antoine; & que ne pouvant douter qu'il ne proposât quelque parti modéré, ils espéroient que son influence agiroit sur l'assemblée, avant que Cicéron renouvelât des impressions contraires. L'opinion de Calenus fut donc « de suspendre les hostilités, & » de faire une députation à Marc-Antoine, pour » l'exhorter à se désister de son entreprise sur la » Gaule, & à reconnoître l'autorité du sénat ». Pison & plusieurs autres sénateurs embrasèrent ce sentiment, sous prétexte qu'il étoit injuste & cruel de condamner quelqu'un sans l'avoir entendu.

Mais Cicéron résolut de combattre leur proposition, & l'entreprit avec beaucoup de chaleur. « Il la traita non-seulement de vaine & d'insensée, mais de téméraire & de pernicieuse. Il déclara qu'on ne pouvoit traiter sans honte avec un citoyen qui avoit les armes à la main; que c'étoit de lui qu'il falloit attendre des propositions de paix, & qu'il auroit droit alors de prétendre à la gloire de l'équité & de la mo-

AN. DE R.
710.
CICER. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ
A. HIRTIUS

4 HISTOIRE DE LA VIE

AN. de R. » dération : que le sénat lui avoit déjà donné la
710. » qualité d'ennemi public ; & que lorsqu'il affié-
Cicer. 64. » geoit une des plus grandes villes de l'Italie, une
COSS. » colonie de Rome, dans laquelle il tenoit ren-
VIBIUS » fermé Décimus Brutus, général de la république,
PANSA. » & consul désigné, on ne devoit pas tarder un
A. HIRTIUS. » moment à lui confirmer ce titre par un décret
 » formel. Il observa quels pouvoient être les motifs
 » de ceux qui se déclaroient pour une autre opi-
 » nion : c'étoient des liaisons d'amitié ou de pa-
 » renté, des raisons particulières d'intérêt ou de
 » reconnoissance. L'amour de la patrie ne devoit-il
 » pas l'emporter ? L'unique point sur lequel ils
 » avoient à délibérer, étoit de savoir s'il falloit
 » souffrir qu'Antoine opprimât la république ; qu'il
 » fit à son gré le choix de ses victimes ; qu'il
 » pillât la ville (a), & qu'il réduisît les citoyens
 » à l'esclavage. Cicéron prouva par un long détail
 » de ses actions & de ses discours, qu'il n'avoit
 » pas d'autre vue. Il avoit dit publiquement dans
 » le temple de Castor, que si l'on en venoit
 » aux coups, il ne resteroit en vie que les vain-
 » queurs. Et dans un autre discours, il avoit osé
 » déclarer qu'en sortant du consulat, son dessein
 » étoit d'entretenir une armée aux environs de
 » la ville, pour s'en ouvrir l'entrée lorsqu'il le

(a) Philipp. V, 1, 2, 3.

DE CICÉRON, LIV. X :

» jugeroit à propos. Dans une lettre que Cicéron
 » même avoit lue, il offroit à quelques-uns de
 » ses amis le choix des terres qui étoient de
 » leur goût, et les priant qu'ils les acceptassent
 » bientôt. Parler d'envoyer des ambassadeurs à un
 » citoyen si dangereux, étoit-ce point rendre la
 » confusion de la république, la malice du
 » peuple romain, & la dégrace de leurs
 » ancêtres? Dans quelque cas que ce pût être
 » être proposé, il n'en falloit élever aucun doute.
 » Si c'étoit au repos qu'on vouloit parvenir, il
 » toine, on ne devoit s'occuper ni des terres.
 » Si l'on prétendoit lui donner des vices, il
 » n'étoit pas capable de s'y soumettre. Et ce qui
 » ne pourroit produire aucun bien, causeroit au-
 » faiblement beaucoup de mal : car la crainte
 » d'une négociation retarderoit les opérations de
 » la guerre, refroidiroit l'ardeur des troupes, &
 » feroit perdre au peuple ce zèle qu'il faisoit en-
 » ter pour la cause de la liberté.

Il fit faire réflexion à l'assemblée, que les
 » plus grandes résolutions dans les affaires pu-
 » bliques, naissent quelquefois des plus légers in-
 » cidens, sur-tout dans les guerres civiles qu'il
 » gouvernent ordinairement par des vices popu-
 » laires ; que les ordres & les instructions les plus

(2) Ibid. 2.

(3) Ibid. 1, 22.

7 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R. » fermes attireroient peu de considération à leurs
710. » ambassadeurs, & que le nom même d'ambas-
Cicer. 64. » sade entraînoit des craintes & des défiances qui
Coss. » n'étoient que trop propres à déconcerter leurs
VIBIUS » amis. D'ailleurs, en vain presseroit-on An-
PANSA. » roine (a) de lever le siège de Modène, & d'aban-
A. HIRTIUS. » donner la Gaule. Ce n'étoit point par des prières
 » qu'on obtenoit une soumission si prompte; il
 » falloit l'arracher par les armes. Tandis que les
 » ambassadeurs perdroient le tems dans leur
 » voyage, le peuple, incertain du succès de la
 » négociation, auroit peine à se déclarer pour
 » aucun parti; & quelle diligence pouvoit-on
 » espérer dans les levées, aussi long-tems que la
 » guerre paroîtroit douteuse? Ainsi, loin de con-
 » sentir à la députation, son avis étoit toujours
 » qu'il ne falloit pas perdre un moment pour
 » agir; que toutes les affaires civiles devoient
 » être suspendues, la guerre annoncée par une
 » proclamation publique, les boutiques de la ville
 » fermées; & qu'au lieu de la robe de leur ordre,
 » tous les sénateurs devoient prendre le *sugum*
 » ou l'habit militaire: qu'on devoit presser la levée
 » des troupes à Rome & dans toute l'Italie, sans
 » aucune exception pour les congés ou pour les
 » privilèges; que le seul bruit d'une conduite si

(a) Ibid. 10.

» vigoureuse servirait de trait à la remette d'An-
 » roine, & seroit conduite à tout le monde où l'
 » n'étoit pas justifié, comme il le paroit, de de R.
TIL.
Cass. de
Cass.
V. 11. 11.
F. 11. 11.
A. 11. 11.
 » d'une concurrence d'intérêt de l'ambition entre
 » deux partis, mais d'une pureté seule contre la
 » patrie : que le sort de la république devoit être
 » confié aux comités, dans les termes où l'étoient
 » en usage ou à l'exécution de danger. ou à l'absence
 » de la payoir aux intérêts d'Amoine ou retour-
 » neroient à leur devoir avant le premier jour de
 » février. Enfin il leur prouva que si l'on ne par-
 » venoit point sur le chemin à ces résolutions, l'on
 » y seroit forcé tôt ou tard (a), mais qu'il étoit
 » seroit moins avantageux, de peut-être tout-
 » à-fait inutile.

Après avoir expliqué son opinion à l'égard
 d'Amoine, il passa au second article de la ré-
 solution, qui regardoit les honneurs réservés dans
 la dernière assemblée du Sénat. Il commença par
 Decimus Brutus, en qualité de consul républicain,
 & ne se bornant point à repeter les avantages, il
 proposa que l'on fit en la faveur de Decimus dans
 ces termes : « Le Sénat, résolvant que Decimus
 » Brutus maintient actuellement la province de
 » Gaule dans la soumission, avec l'assistance
 » des villes & des colonies de son gouvernement à

(a) Ibid. 12, 11.

8 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R. 710. » a formé en peu de tems une armée considérable ;
 Cicer. 64. » & qu'il a servi l'état jusqu'à présent avec autant
 COS. » d'intégrité que de zèle , déclare que son senti-
 VIBIUS » ment , comme celui du peuple , est que la répu-
 PANS. » blique se ressent très-utilement , dans une con-
 A. HIRTIUS. » joncture extrêmement difficile , de la vertu , de la
 » sagesse & des soins de Decimus Brutus , empereur ,
 » consul désigné , & du zèle incroyable de sa pro-
 » vince à le soutenir dans toutes ses entreprises » .

Cicéron propofa enfuite d'accorder quelqu'hon-
 neur extraordinaire à M. Lepidus , qui n'y avoit
 jufqu'alors aucune prétention par fes fervices , mais
 qui fe trouvant à la tête de la meilleure armée de
 l'empire , étoit peut-être de tous les citoyens celui
 dont il y avoit le plus de mal à craindre , & le
 plus de fervice à efpérer. Tel fut le prétexte qu'il
 fit valoir pour lui procurer (a) quelque distinc-
 tion ; car foupçonnant fa fidélité , & lui croyant
 même des liaifons déjà formées avec Antoine , il
 penfoit au fond à le rappeler au parti du fénat
 par quelques marques de confiance. Cependant ,
 comme il auroit été trop dur de ne pas apporter
 d'autre raifon pour le décret du fénat , il fit re-
 marquer , « que Lepidus avoit toujours ufé de fon
 pouvoir avec modération , & que fon zèle s'étoit
 foutenu conftamment pour la liberté ; qu'il en

(a) Ibid. 14.

» avoit donné une preuve signalée lorsqu'Antoine
 » avoit offert le diadème à César; qu'en détour-
 » nant la tête, il avoit témoigné publiquement
 » son aversion pour l'esclavage; & que s'il avoit
 » cédé aux conjonctures, c'étoit moins par choix
 » que par nécessité; que depuis la mort de César
 » il avoit observé la même conduite; enfin que
 » la guerre s'étant rallumée en Espagne, il avoit
 » préféré les voies de la prudence & de l'humani-
 » té à celle des armes & de la violence, & qu'il
 » avoit consenti au rétablissement de Pompée ».
 Là-dessus Cicéron proposa un décret dans ces
 termes: « Comme la république a tiré souvent
 » beaucoup d'avantage de l'administration de M.
 » Lepidus, grand pontife, & que le peuple ro-
 » main l'a toujours trouvé contraire au gouver-
 » nement royal; comme il a su éteindre par ses
 » soins, par sa vertu, sa prudence & sa douceur,
 » une guerre des plus redoutables, & déterminer
 » Sextus Pompée, fils de Cnæus, à reconnoître
 » l'autorité du sénat, à quitter les armes & à re-
 » prendre dans la ville la qualité de citoyen; le
 » sénat & le peuple, touchés des services signalés
 » de M. Lepidus, empereur & grand pontife,
 » placent dans sa vertu, dans son autorité &
 » dans son bonheur, les plus grandes espérances
 » de paix, de concorde & de liberté; & dans le
 » mouvement d'une vive reconnoissance, ils or-

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS.
 A. HARTIUS.

An. de R. 710. » donnent par un décret qu'on lui élèvera une
 Cicer. 64. » statue équestre dorée, près de la tribune (a),
 COSS. » ou dans tout autre endroit du forum qu'il vou-
 VIBIUS » dra choisir ».
 Pansa.
 A. HIRTIUS.

Cicéron passant ensuite au jeune César, ajoute de nouveaux éloges à ceux qu'il lui avoit déjà donnés, & propose de lui accorder par un décret le commandement des troupes qu'il avoit rassemblées, sans quoi il ne pouvoit rendre à la république tous les services dont son zèle & sa vertu le rendoient capable. Il demande pour lui le rang & les privilèges d'un propréteur, non-seulement pour l'augmentation de sa dignité, mais encore pour le mettre en état de servir utilement le public. Enfin il trace en sa faveur la forme d'un décret : « Etant certain que C. César, fils de Caius, » pontife, propréteur, s'est efforcé heureusement, » dans un tems fort difficile, d'engager les vétérans » à la défense de la liberté, & que sous son autorité » & sa conduite, la légion martiale & la quatrième » légion ont déjà défendu & défendent encore » les droits du peuple romain ; n'étant pas moins » certain que C. César s'est avancé à la tête de » son armée pour secourir la province de Gaule ; » qu'il a rassemblé un corps de cavalerie & d'ar- » chers, avec un grand nombre d'éléphants, sous

(a) Ibid. 15.

» son obéissance & sous celle du peuple, & qu'il
 » a soutenu également la sûreté & la dignité de
 » l'état; le sénat & le peuple romain, engagés
 » par toutes ces considérations, ordonnent que
 » C. César, fils de Caius, pontife, propretor,
 » sera compté désormais parmi les sénateurs,
 » qu'il donnera son suffrage dans le rang des pré-
 » teurs, & qu'en sollicitant à l'avenir toute autre
 » magistrature, ses sollicitations auront le même
 » effet qu'elles auroient suivant les lois s'il avoit
 » possédé (a) l'année d'auparavant l'office de
 » questeur ».

AN. DE R.
 713.
 CICÉRON. 64-
 65.
 VIPIUS
 P. S. P. A.
 A. H. H. H.

Si quelqu'un devoit de l'envie aux romains, sur-tout à l'égard d'un romain aussi sage que César, & si l'on approuvoit qu'il se fût capable d'en abuser, Cicéron répond que la raison & la justice ont moins de part que l'honneur & la crainte, puisqu'il sembleroit contraire à la nature que celui qui a senti une fois le poids de la véritable gloire, & qui se voit généralement aimé du sénat & du peuple, pût jamais mettre l'honneur en balance avec des avantages si incertains. Il regrette que « Jules-César n'ait pu par ses vertus & ses inclinations dans la république, & qu'il ne se soit pas proposé pour unique but l'honneur de son pays & de tous les hommes par son exemple & son

(a) Ibid. 17.

12 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R. » vues, Jules avoit employé mal-à-propos la force
710. » de son génie à gagner la faveur populaire ; &
Cicer. 64. » négligeant les sources de la véritable grandeur ,
Coss. » il s'étoit acquis un pouvoir qu'une nation libre
VIRIUS » & vertueuse n'étoit pas capable de supporter.
PANSA. » On ne devoit pas appréhender les mêmes excès
A. HIRTIUS. » de son héritier. Après les témoignages de cette
 » admirable prudence qu'il avoit déjà fait éclater ,
 » on ne pouvoit se défier raisonnablement de sa
 » vertu dans un âge plus avancé. On ne devoit
 » pas craindre qu'il devînt jamais assez insensé
 » pour se laisser éblouir par l'éclat d'une odieuse
 » grandeur , & pour trouver plus de charmes dans
 » le titre & l'autorité de roi , situation si glissante
 » & si dangereuse , que dans la douce & solide
 » satisfaction qui est le fruit de la gloire & de la
 » vertu. Si l'on se défioit de sa haine contre plu-
 » sieurs citoyens à qui la patrie devoit de l'estime
 » & de la considération , ces défiances devoient
 » s'évanouir , depuis qu'il avoit sacrifié ses ressen-
 » timens à la république , & qu'il avoit fait dé-
 » pendre toute sa conduite & tous ses desseins ,
 » du gouvernement. Cicéron ne fit pas difficulté
 » de se rendre le garant de ses intentions. Il con-
 » noissoit , dit-il , jusqu'aux plus intimes senti-
 » mens de son cœur. Il répondoit , il engageoit
 » sa parole , qu'il ne cesseroit jamais d'être (a)

(a) Ibid. 13.

~~SECRET~~

Ces deux hommes ont été les premiers à se rendre compte de la situation de la France. Ils ont vu que le pays était en proie à une crise économique et sociale. Ils ont voulu agir, et ils ont fait beaucoup de choses pour améliorer la situation. Ils ont créé des écoles, des hôpitaux, des usines. Ils ont donné du travail à beaucoup de gens. Ils ont fait beaucoup de bien.

Telle fut la nuissance de son séjour à Paris
confiant sans exception à l'amour de l'égalité
les hommes; & sur tout ceux qui se voulaient

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

posés pour Octave semblaient si extraordinaires à Cicéron même, qu'il n'avoit pas cru les pouvoir proposer sans une espèce d'apologie, il se trouva plusieurs sénateurs du premier rang qui ne les jugerent point encore (a) assez distingués. Philippus demanda l'érection d'une statue; Servius Sulpicius & Servilius vouloient qu'on y ajoutât le privilège de pouvoir posséder toutes sortes de magistratures, & plutôt encore que Cicéron ne l'avoit proposé.

Mais l'assemblée fut beaucoup plus partagée sur l'article de la députation (b). Quelques-uns des principaux sénateurs se déclarèrent vivement pour cet avis; & les consuls, qui le favorisoient eux-mêmes, voyant que la majorité des voix penchoit pour Cicéron, évitèrent adroitement d'en remettre la décision à la voie ordinaire des suffrages. Le débat dura jusqu'à la nuit. Ayant recommencé le lendemain avec la même chaleur (c), il fut en-

(a) Statuam Philippus decrevit, celeritatem petitionis primo Servius, post majorem etiam Servilius. Nihil tum nimium videbatur. *Ep. ad Brut.* 15.

(b) Has in sententias meas si consules discessionem facere voluissent, omnibus istis latronibus auctoritate ipsa senatus jampridem de manibus arma cecidissent. *Phil.* 14, 7.

(c) Itaque hæc sententia per triduum sic valuit, ut quam discessio facta non esset, tamen præter paucos, omnes assensuri viderentur. *Phil.* 6, 3. *Appian*, pag. 559.

core prolongé jusqu'au soir, & repris le troisième jour. Le sénat se tint si constamment à l'avis de Cicéron, qu'on en auroit enfin passé le décret, si le tribun Salvius ne s'y étoit opposé. Mais cette fermeté des amis d'Antoine fit prévaloir à la fin le parti de la députation. On nomma sur le champ pour députés, ou pour ambassadeurs, trois sénateurs consulaires, S. Sulpicius, L. Pison & L. Philippus, dont la commission reçut néanmoins des bornes fort étroites; & ce fut Cicéron qui les régla lui-même. Ils ne furent revêtus d'aucun pouvoir pour traiter avec Antoine. On les chargea seulement de lui porter au nom du sénat (a) l'ordre absolu de lever le siège de Modène, & de faire cesser les hostilités dans la Gaule. Le reste de leurs instructions regardoit Decimus Brutus, à qui ils devoient témoigner dans Modène « que » la reconnoissance du peuple romain pour ses » services & pour ceux de son armée, éclateroit » bientôt par des marques fort honorables ».

Une si longue délibération piqua si vivement la curiosité des citoyens, qu'ils s'assembloient au

Ant. de R.
Cic. 6.
Cic. 6.
Cic. 6.
VIRIUS
PANS.
A. HARTIUS.

(a) *Quamquam non est illa legum, sed consuetudo belli, nisi paruerit. Minus enim qui pugnet consulem designare, et servare. Vires, et provinciam depopuletur. Phil. 6, 4. Dicitur enim in gatis, ut D. Brutum, mandatumque ipse daret. ib. id. 6.*

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

forum pour en attendre le succès ; & faisant retentir comme de concert le nom de Cicéron , ils l'appelèrent (a) par des cris réitérés , pour leur rendre compte de ce qui s'étoit passé au sénat. Il monta sur la tribune , conduit par le tribun Apulcius , & sa présence d'esprit lui épargnant l'embarras des préparations , il apprit à l'assemblée qu'après de longs débats , tous les sénateurs , à la réserve d'un fort petit nombre , avoient pris enfin ; sinon le parti le plus ferme & le plus glorieux , celui du moins qui convenoit dans une juste mesure aux besoins de la république , & qui mettoit l'honneur du sénat à couvert ; que la députation dont on avoit porté le décret , étoit moins une ambassade qu'une déclaration de guerre , si Marc-Antoine refusoit d'obéir ; que cette démarche n'étoit pas sans fermeté , & qu'il auroit souhaité seulement qu'elle eût été moins lente ... qu'infailiblement Antoine rejetteroit la proposition de se soumettre , & qu'il ne falloit pas s'attendre qu'un homme qui n'avoit jamais eu de pouvoir sur lui-même , reconnût celui du sénat & du peuple..... Qu'il ne balançoit donc point à déclarer , comme il avoit fait au sénat , que l'ambassade ne produi-

(a) Quid ego de universo populo romano dicam ? qui pleno ac referto foro bis me una mente atque voce in consensionem vocavit. *Phil.* 7 , 22.

roit aucun fruit, qu'Antoine continueroit ses ravages dans la Gaule, qu'il ne lèveroit pas le siège de Modène, & qu'il ne permettroit pas même aux ambassadeurs d'entrer dans la ville pour conférer avec Brutus. « Croyez-moi, reprit-il, je
 » connois l'effronterie, la violence & la témé-
 » rité de son caractère. Que nos ambassadeurs
 » se hâtent : c'est notre intérêt & leur résolution ;
 » mais n'en préparez pas moins votre habit mi-
 » litaire, car le décret porte aussi que s'il refuse
 » d'obéir, on prendra aussi-tôt cette livrée. Nous
 » la prendrons, n'en doutez pas. Antoine est in-
 » capable de soumission, & nous regretterons bien-
 » tôt d'avoir perdu tant de jours que l'on pou-
 » voit beaucoup mieux employer J'apprehende
 » peu, continue-t-il, qu'en apprenant mes pré-
 » dictions, il change de pensée pour le seul plaisir
 » de me confondre, & que cette raison lui fasse
 » prendre le parti de se soumettre. Je suis sûr
 » qu'il ne me dérobera point l'honneur d'avoir
 » pénétré ses dispositions, & qu'il aimera mieux
 » que vous me reconnoissiez de la prudence, que
 » de vous prouver sa modestie Il observe
 » ensuite que malgré la persuasion où il est tou-
 » jours, que l'ambassade étoit superflue, la répu-
 » blique en pouvoit retirer néanmoins quelqu'avant-
 » tage : car après le retour des ambassadeurs, &
 » lorsqu'ils vous auront assuré, dit-il, comme vous

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANSÆ
 A. HIRTIUS

An. de R. 710. » devez infailliblement vous y attendre (a),
 Cicer. 64. » qu'Antoine refuse le parti de la soumission,
 COSS. » qui d'entre vous oublieroit ce qu'il se doit à
 VIBIUS » soi-même, pour lui accorder le titre de citoyen?
 PANS A. » Donnons aux ambassadeurs le tems nécessaire
 A. HIRTIUS. » pour leur voyage, que votre patience se sou-
 » tienne pendant quelques jours; s'ils nous rap-
 » portent la paix, je consens qu'on me croye
 » l'esclave de mes préjugés; mais si c'est la guerre
 » qu'ils nous annoncent, vous conviendrez qu'on
 » peut se fier (b) quelquefois à mes lumières ».

Il les assure ensuite de sa vigilance continuelle pour la sûreté publique; & louant le zèle qu'ils faisoient éclater dans une assemblée plus nombreuse qu'il n'en avoit jamais vu, il conclut son discours par cette vive exhortation: « Chers concitoyens!
 » le tems de la liberté est venu. Il est venu plus
 » tard qu'il ne convenoit au peuple romain. Mais
 » je le vois dans une maturité qui ne permet plus
 » de retardement. Jusqu'aujourd'hui toutes nos
 » souffrances pouvoient être attribuées à quelque
 » puissance fatale, contre laquelle nous n'avions
 » guère d'autre remède que la patience. Mais si
 » nous retombions dans les mêmes disgraces, il
 » ne faudroit en accuser que nous-mêmes. Les
 » dieux ont destiné le peuple romain à donner la

(a) Phil. 6, 1, 2, 3.

(b) Ibid. 4, 6.

» loi, au reste du monde. Comment seroit-il pos-
 » sible qu'il tombât dans l'esclavage? Cependant
 » nous sommes à l'extrémité du danger. Il est
 » question pour nous de la liberté. Votre devoir
 » est de vaincre, (ce qui fera le fruit infaillible
 » de votre zèle & de votre union), ou de tout
 » souffrir pour éviter d'être esclaves. Que d'autres
 » nations puissent se faire à la servitude; le par-
 » tage du peuple romain est d'être libre ».

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSA.
 A. HIRTIUS

Les ambassadeurs se disposèrent immédiatement à partir pour leur commission, & sortirent de Rome dès le jour suivant, quoique la santé de Servius Sulpicius fût dans un état fort dangereux. Toute la ville s'occupa de spéculations & de conjectures sur le succès de ce voyage. Mais Antoine en tira un avantage certain: il gagna du tems pour presser le siège de Modène, & pour prendre toutes les nouvelles mesures dont chaque événement lui offroit l'occasion. Ses amis en conçurent même l'espérance d'engager le sénat dans une négociation qui donneroit le tems à tous les chefs de la faction de Jules-César, de s'unir contre les républicains. Les discours de Cicéron, & l'impatience qu'il marquoit de voir extirper tous les restes de la tyrannie, sembloient propres à leur inspirer cette résolution. Ils s'attachèrent d'abord à prévenir les ressentimens que le refus d'Antoine pouvoit exciter. Ils préparèrent des réponses spécieuses

Ap. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

qui paroissoient capables de faire espérer un accès commodement, & qui pouvoient servir du moins à refroidir l'ardeur des citoyens pour la guerre. Cælenus, qui étoit à la tête de ce parti, entretenoit une correspondance régulière avec Antoine, & prenoit soin de publier ses lettres (a), lorsqu'il les croyoit propres à décourager leurs adversaires ou à relever les espérances de leurs amis.

Cicéron ne fut pas long-tems trompé par ces nouvelles intrigues. Dès la première assemblée du sénat, qui fut convoquée pour quelqu'autre besoin, il prit occasion de réveiller le zèle des partisans du bien public, en les avertissant des projets pernicioeux qui renaissoient entre leurs ennemis. « Il leur représenta que les affaires pour lesquelles ils étoient assemblés, n'étoient pas d'une importance qui dût les occuper beaucoup; qu'il leur resteroit assez de tems pour régler ce qui concernoit *la voie d'Appius, la valeur des monnoies*, &c. mais qu'il avoit à leur proposer des considérations plus importantes pour la sûreté publique qu'on n'avoit point oublié avec quelle ardeur il s'étoit toujours opposé à

(a) Ille literas tibi mittat de spe sua secundarum rerum? Eas tu lætus proferas? Describendas etiam des improbis civibus? Eorum augeas animos? Bonorum spem virtutemque debilitas? *Phil.* 7, 5.

[illegible]

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

de son discours, qu'une paix telle que certaines gens la faisoient espérer, étoit déshonorante, dangereuse, & ne pouvoit être d'aucune durée. Il prit droit d'exhorter le sénat à redoubler sa vigilance, & à s'armer avec tant de soin qu'il ne pût être surpris par des réponses captieuses, ni par de fausses apparences d'équité. Antoine devoit commencer par faire ce qui lui étoit prescrit, avant que de se hasarder à marquer des prétentions. S'il y manquoit, ce n'étoit pas le sénat qui annonçoit la guerre, c'étoit Antoine qui la déclaroit au peuple romain. « Pour vous, sénateurs, » je vous avertis que le point qui est maintenant » en question concerne la liberté du peuple de » Rome, & vous n'ignorez pas que c'est à vos » soins qu'elle est confiée. Je vous avertis qu'il » concerne la vie & la fortune de tous les hon- » nêtes gens, qu'il concerne votre autorité, qui » est perdue pour jamais si vous perdez cette oc- » casion de la rétablir; Je vous avertis aussi, Pansa, » car s'il est vrai qu'avec un si admirable jugement » vous n'avez pas besoin de mes avis, vous savez » néanmoins que dans une tempête les meilleurs » pilotes reçoivent quelquefois les avis des passa- » gers; ne souffrez point que cette (a) provision

(a) An cum municipiis pax erit quorum tanta studia cognoscuntur in decretis faciendis, militibus dandis, pecu-

» d'armes & de troupes que vous ramassez si foie-
 » gneusement, devienne inutile. Il se présente pour
 » vous une occasion qui ne s'est jamais offerte à
 » personne. La fermeté du sénat, le zèle de l'ordre
 » équestre & l'ardeur du peuple vous mettent en
 » état de délivrer pour jamais la république de
 » toutes sortes de craintes & de dangers ».

An. de R.
 10.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS.
 A. HIRTIUS.

Les consuls ne laissoient pas d'employer tous leurs soins pour empêcher que l'ambassade ne ralentît les préparatifs militaires. Ils convinrent entr'eux que l'un marcheroit promptement vers la Gaule (a) avec les troupes qui étoient déjà disposées, & que l'autre resteroit à Rome pour presser les levées qui se continuoient avec autant de succès à la campagne que dans la ville. Toutes les villes capitales de l'Italie sembloient se disputer l'honneur de fournir le plus grand nombre de soldats & les plus grosses contributions d'argent. Elles avoient jeté par leurs décrets une tache d'infamie sur ceux qui refusoient de s'engager au service public. Ce fut le consul Hirtius qui partit à la tête d'une fort belle armée, quoiqu'il fût à peine rétabli d'une maladie dangereuse. Il avoit avec lui la légion martiale & la quatrième, qui

nūs pollicendis? hæc jam tota Italia fiunt. *Phil.* 7, 23.

(a) Consul sortitu ad bellum profectus A. Hirtius.
Phil. 14, 4.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

passoient pour l'élite des troupes romaines, & qui avoient souhaité de marcher sous la conduite de l'un des deux consuls. Hirtius se flatta qu'en se joignant avec Octave, il seroit capable d'arrêter tous les desseins d'Antoine, & d'interrompre les avantages qu'il remportoit de jour en jour sur Decimus Brutus, en attendant que Pansa parût avec le reste des forces de la république, & le mît en état de livrer une bataille dont il se promettoit déjà le succès. Il se contenta, dans cette espérance, de chasser Antoine de quelques postes, de le resserrer dans ses quartiers, & de lui couper les fourages. Toutes ces entreprises lui réussirent assez heureusement, comme il prit soin de le marquer à son collègue, qui communiqua ses lettres au sénat. « Je me suis (a) rendu maître, » lui écrivit-il, du poste de Claterna, & j'en ai » chassé la garnison d'Antoine. Sa cavalerie a pris » la fuite avec quelque perte ». Dans ses lettres à Cicéron, il l'assuroit qu'il n'entreprendroit rien qu'avec les plus grandes précautions; & c'étoit sans doute pour répondre aux instances que Cicéron lui faisoit sans cesse de ne pas s'exposer légèrement jusqu'à l'arrivée de Pansa (b).

(a) Dejeci præsidium, Claternâ potius sum; fugatâ equites, prælium commissum, occisi aliquot. *Phil.* 8, 6.

(b) Hirtius nihil nisi considerate, ut mihi crebris literis significat, acturus videtur. *Epist. fam.* 12, 5.

Les ambassadeurs retournèrent à Rome au commencement de février, ils avoient été retardés plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendus, par la mort de Servius Sulpicius, qui étant arrivée le jour même qu'ils étoient entrés dans le camp d'Antoine, avoit laissé, suivant les termes de Cicéron, leur ambassade (a) imparfaite & affoiblie, par la perte du plus habile de ses membres. Le rapport qu'ils avoient à faire au sénat répondit exactement aux avis de Cicéron. Antoine avoit refusé fièrement de recevoir les ordres dont ils étoient chargés pour lui. Il leur avoit ôté le pouvoir de parler à Decimus Brutus, & son mépris pour le sénat (b) avoit été jusqu'à faire battre furieusement la ville en leur présence. Il n'avoit pas laissé de leur proposer quelques conditions qui venoient de lui-même; & quoiqu'elles fussent contraires à leurs instructions, ils avoient eu la foiblesse de les re-

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

(a) Cum Serv. Sulpicius ætate illos anteciret, sapientia omnes, subito ereptus è causâ, totam legationem orbam & debilitatam reliquit. *Phil.* 9, 1.

(b) Ante consulis oculosque legatorum, tormentis Mutinam verberavit..... ne punctum quidem temporis, cum legati adessent, oppugnatio respiravit.... cum illi contenti & rejecti revertissent, dixissentque senatui non modo illum è Gallia non discessisse, uti censuissemus, sed ne à Mutina quidem recessisse; potestatem sibi D. Bruti conveniendâ non fuisse, &c., *Phil.* 8, 20, 21.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HARTIUS.

cevoir, comme ils eurent l'imprudence de les répéter dans l'assemblée du sénat. Elles se réduisoient à demander que le sénat promît d'assigner des terres & des récompenses à ses troupes, & de confirmer les dons que lui & Dolabella son collègue avoient faits pendant leur consulat; que tous les décrets qu'il avoit portés d'après les registres & les papiers de César, ne reçussent aucune altération; qu'on ne lui demandât aucun compte de l'argent qu'il avoit pris dans le temple d'Ops; qu'on ne fît aucune recherche sur la conduite des sept commissaires qu'il avoit nommés pour distribuer des terres aux vétérans; enfin, que toutes ses loix judiciaires ne fussent point rappelées à l'examen. A ces conditions, il offroit d'abandonner la Gaule Cisalpine, pourvu qu'en échange on lui accordât pour cinq ans la grande Gaule, avec une armée de six légions, qui seroit formée des troupes de Decimus Brutus.

Ce récit excita l'indignation de toute la ville, & donna beaucoup d'avantage à Cicéron pour ramener tous les sénateurs à son sentiment. Cependant le parti de Calenus fut encore assez fort pour lui causer de l'embarras, & pour l'emporter même dans quelques points. Au lieu de traiter l'entreprise d'Antoine de guerre & de révolte, Calenus obtint qu'elle ne portât dans le décret que le nom de *tumulte*. Il obtint encore qu'au lieu d'*ennemi*

public, on employât le terme d'*adversaire* (a). Cicéron ayant proposé de défendre à toutes sortes de personnes d'aller joindre Antoine, Calenus & ses partisans firent excepter Varius Coryla, un de ses lieutenans, qui étoit actuellement au sénat pour observer tout ce qui s'y passoit. Pansa lui-même concourut à toutes ces résolutions par son suffrage; & Lucius César, quelque zèle qu'il eût toujours fait éclater pour la liberté, se crut obligé aussi par la décence, en qualité d'oncle d'Antoine (b), à se déclarer pour le sentiment le plus modéré.

An. de R.
710.
Cice. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSAS
A. HIRTIUS.

Mais Cicéron fit prévaloir à son tour des résolutions beaucoup plus importantes. Les partisans d'Antoine cherchant toujours à faire traîner les affaires en longueur, avoient proposé une seconde ambassade. Cette proposition fut rejetée sur les vives remontrances de Cicéron : il insista avec la même chaleur sur le changement d'habit (c); & ses instances ayant prévalu, il arriva ainsi qu'en différant la guerre en apparence, ils acceptèrent

(a) Ego princeps sagorum : ego semper hostem appellavi, cum alii adversarium : semper hoc bellum, cum alii tumultum, &c. *Phil.* 12, 17.

(b) *Phil.* 8, 1, 10.

(c) Equidem P. C. quanquam hoc honore uti legati solent esse, cum est in sagis civitas; statui tamen à vobis ceterisque civibus in tanta atrocitate temporis... non differre vestitu, *Phil.* 8, 32.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

la chose dont ils rejetoient le nom. Dans les occasions de cette nature, les consulaires étoient exemptés de changer de robe en faveur de leur dignité. Mais pour rendre les malheurs de l'état plus sensibles, Cicéron résolut de renoncer à ce privilège, & de prendre le *sagum* avec le reste de la ville (a). Il rend compte à Cassius de la situation des affaires publiques dans ces tristes circonstances. « Nous avons, dit-il, d'excellens consuls, » mais de misérables consulaires. Notre sénat est » admirable, mais nos plus braves sénateurs sont » ceux qui sont le moins distingués par leur dignité. » Le peuple & toute l'Italie pensent bien, & l'on » peut compter sur leur fermeté, mais il n'y a rien » de si détestable que nos ambassadeurs Philippe » & Pison, qui ayant été chargés de porter à An- » toine les ordres du sénat, ont mieux aimé re- » cevoir ses ordres & rapporter ses demandes, que » d'exécuter leur commission. Aussi tout le monde

(a) *Egregios consules habemus, sed turpissimos consulares : senatum fortem, sed infimo quemque honore fortissimum. Populo vero nihil fortius, nihil melius, Italiaque universa. Nihil autem foedius Philippo & Písonē legatis, nihil flagitiosius ; qui cum essent missi ut Antonio ex S. C. certas res nunciarent, cum ille earum rerum nulli paruiisset, ultro ab illo ad nos intolerabilia postulata retulerant. Itaque ad nos concurritur, factique jam in re salutari populares sumus. Ep. fam. 12, 4.*

» a-t-il recours à moi, & graces au ciel, je suis
» devenu populaire dans une bonne cause », &c.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

Le sénat continua de s'assembler le jour suivant, pour donner la dernière forme à toutes ses résolutions. Cicéron prit l'occasion de quelque nouveau débat pour se plaindre d'un excès de modération :

« Il fit voir qu'il y avoit eu de l'absurdité dans
» le scrupule qui avoit fait rejeter le terme de
» guerre civile; que celui de tumulte, qu'ils avoient
» préféré, n'en étoit guère différent, ou que s'il
» l'étoit effectivement, c'étoit parce qu'il faisoit
» supposer beaucoup de trouble & de désordre.
» Il prouva par toutes les démarches d'Antoine,
» & par toute la conduite du sénat, du peuple &
» des villes d'Italie, qu'on étoit réellement dans
» un état de guerre civile. C'étoit la cinquième
» que sa mémoire lui rappeloit depuis l'origine
» de la république; mais il n'y en avoit jamais
» eu de si terrible & de si désespérée; car il ne
» s'agissoit pas d'une concurrence de partis pour
» la supériorité dans l'état, mais d'un dessein formé
» de jeter la patrie dans l'esclavage.... Il continua
» de reprocher à Calenus son attachement obstiné
» pour Antoine, & de combattre les raisons dont
» il prétendoit s'autoriser. En vain se retranchoit-il
» sur l'amour de la paix & sur son inquiétude pour
» la sûreté des citoyens. La haine de l'esclavage

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HURTIUS.

» étoit toujours une juste raison de prendre les
 » armes, ou plutôt toutes les autres raisons pou-
 » voient être justes, mais celle-ci étoit nécessaire:
 » à moins que Calenus ne s'y crût moins intéressé
 » que le reste des citoyens, parce qu'il se flattoit
 » peut-être de partager l'autorité avec Antoine:
 » mais s'il agissoit dans cette vue, il se trompoit
 » doublement; en premier lieu, lorsqu'il pré-
 » féroit son intérêt propre au bien public; se-
 » condement, lorsqu'il se persuadoit qu'il y avoit
 » quelque bien solide à espérer de la tyrannie....
 » Qu'il étoit louable de ménager la vie des ci-
 » toyens, si c'étoit aux honnêtes gens, aux ama-
 » teurs de la patrie & de la vertu qu'on cher-
 » choit à rendre ce service; mais si Calenus ne
 » vouloit sauver que ceux qui étant citoyens par
 » le bienfait de la nature, étoient devenus par
 » choix les ennemis de Rome & de la république,
 » quelle différence espéroit-il qu'on pût mettre
 » entre lui-même & des citoyens si indignes de
 » ce titre? Que leurs ancêtres en avoient eu des
 » notions fort opposées; que lorsque Tiberius
 » Gracchus, Caius Gracchus & Saturninus avoient
 » été tués, le premier par la main de Scipion Nas-
 » ca, l'autre par celle d'Oppimius, & le troisième
 » par celle de Marius, leurs meurtriers avoient eu
 » pour approbateurs les honnêtes gens de tous les
 » ordres.... Que la différence entre l'opinion de

» Calenus & la sienne ne consistoit pas dans un
 » point de peu d'importance, ni à souhaiter sim-
 » plement du bien ou du mal à des gens sans
 » poids & sans autorité (a) : qu'il souhaitoit l'avan-
 » tage de Brutus, & Calenus celui d'Antoine ;
 » qu'il souhaitoit la conservation de Rome, &
 » Calenus sa ruine : que cette observation n'étoit
 » pas faite au hasard, & que Calenus même ne
 » pouvoit l'accuser de fausseté, lorsqu'il employoit
 » toutes sortes de voies pour troubler Brutus &
 » pour servir Antoine ».

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIU
 PANS.
 A. HIRTIUS.

S'adressant ensuite aux autres consulaires, il leur reprocha la mollesse honteuse de leur conduite, dans la proposition d'une nouvelle ambassade. Il s'étoit consolé de la première, par l'espérance où il étoit qu'au retour de Philippus & de Pison, lorsqu'on apprendroit d'eux qu'ils avoient été méprisés & rejetés d'Antoine, & qu'ils ne l'avoient vu disposé ni à quitter la Gaule, ni à lever le siège de Modène, ni même à leur permettre de parler à Decimus Brutus, l'indignation feroit prendre aussitôt les armes, & produiroit tout d'un coup l'effet du courage & de la prudence. Mais il sembloit au contraire que l'ardeur d'Antoine n'eût servi qu'à les abattre ; & qu'au lieu de résolution, le retour de leurs ambassadeurs (b) ne leur eût apporté que

(a) Ibid. 4, 6.

(b) Ibid. 7.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

de la crainte. « Dieux immortels, s'écrie-t-il,
» qu'est devenu le courage de nos ancêtres ? Lors-
» que Popilius fut député par le sénat vers le roi
» Antiochus, pour lui porter l'ordre de lever le
» siège d'Alexandrie, & que ce prince parut cher-
» cher des prétextes & des délais, l'ambassadeur
» de Rome traça du bâton qu'il portoit à la main
» un cercle autour de lui, & lui déclara que s'il
» ne recevoit pas une réponse nette & précise avant
» qu'il fût sorti du cercle, il retournoit à Rome
» sans attendre un moment de plus.... Il tombe
» ensuite sur les demandes d'Antoine, dont il re-
» lève l'arrogance (a), la folie & l'absurdité. Il
» fait honte à Philippus & à Pison, à des citoyens
» de leur nom & de leur dignité, d'avoir eu la
» bassesse de rapporter des conditions lorsqu'ils
» avoient été chargés de porter des ordres. Il se
» plaint de voir accorder plus d'honneur à Co-
» tyla, ambassadeur d'Antoine, que cet ennemi
» public n'en avoit fait à ceux du sénat. Au lieu
» d'interdire, comme on le devoit, l'entrée de la
» ville à Cotyla, on l'avoit admis la veille dans
» le temple où le sénat étoit assemblé, on avoit
» souffert qu'il observât tout ce qui s'y passoit, on
» l'avoit caressé, invité, traité dans les meilleures
» maisons de Rome. Si c'étoit la crainte qui avoit

(a) Ibid. 8, 9.

» fait perdre ainsi à quelques-uns des principaux
 » sénateurs le souvenir de ce qu'ils devoient à leur
 » dignité, que craignoient-ils donc? Quel étoit
 » le danger qui les effrayoit, lorsqu'ils n'avoient
 » en perspective que la liberté & la mort, l'une
 » qui étoit toujours désirable, l'autre qui étoit le
 » tribut indispensable de la nature, & qu'il étoit
 » bien plus honteux de fuir que fâcheux de ne
 » pouvoir éviter..... Que dans tous les tems de
 » la république, le caractère des sénateurs consu-
 » laires avoit été l'attention, la vigilance, le zèle
 » à faire ou à proposer ce qui pouvoit être utile
 » au bien public; qu'il se souvenoit du vieux Scz-
 » vola, qui pendant la guerre Marisque, accablé
 » sous le poids de l'âge & de l'infirmité, tenoit
 » sa maison ouverte pour tout le monde, n'avoit
 » jamais été surpris au lit, & se trouvoit toujours
 » le premier aux assemblées du sénat. Pourquoi
 » n'imitoit-on plus de si grands modèles, ou pour-
 » quoi du moins l'envie (a) s'attachoit-elle à ceux
 » qui s'efforçoient encore de les imiter? Après
 » avoir languï six ans dans la servitude, termé
 » qu'on ne laissoit pas remplir à un esclave hon-
 » nête & industrieux, étoit-il quelque travail,
 » quelque peine, quelque danger, qui dût pa-
 » roître difficile pour rendre la liberté au peuple

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSÆ.
 A. HIRTIIUS.

(a) Ibid. 10.

En le 2. « certain » : Li proposa, en concluant son discours,
 Cic. 64 d'ajouter une clause à leur dernier décret : c'étoit
 d'accorder le pardon & l'impunité à tous ceux
 qui avant le 15 de mars abandonneroient le parti
 d'Antoine pour rentrer dans leur devoir. Et si dans
 ce parti même il se trouvoit quelqu'un qui rendit
 service à l'état, il demandoit que les deux con-
 suls, ou l'un des deux, prissent la première occa-
 sion de lui procurer quelque faveur du sénat,
 comme ceux au contraire qui passeroient dans le
 parti d'Antoine, à l'exception de Coryla, devoient
 être chargés ouvertement de la qualité d'ennemis
 publics.

Toutes ces résolutions ayant été revêtues d'une
 forme solide, le consul Panfa indiqua l'assemblée
 au jour suivant, pour décerner de justes honneurs
 à la mémoire de Servius Sulpicius, qui étoit mort
 dans l'exercice actuel de son ambassade. Il s'étendit
 beaucoup sur son éloge, & son opinion fut de
 lui accorder les plus honorables distinctions qu'on
 eût jamais déferées à ceux qui étoient morts au
 service de la patrie, c'est-à-dire, des funérailles
 publiques, un tombeau & une statue. Servilius,
 qui porta son avis après le consul, opina pour les
 funérailles & le tombeau, mais rejeta la statue,
 parce qu'elle n'appartenoit qu'à ceux qui avoient
 perdu la vie par une mort violente. Cicéron, excité
 par la tendre affection qu'il avoit toujours eue

pour Servilius, autant que par son zèle pour le bien public, entreprit de faire rendre à son ami tous les honneurs qui pouvoient être justifiés (a) par les circonstances. Il répondit à l'objection qui regardoit la statue : « que le cas de Sulpicius ne » le distinguoit pas de ceux qui avoient été tués » dans une ambassade pour le service de la patrie ; » que c'étoit son ambassade même qui avoit causé » sa mort ; que dans l'état où sa santé étoit réduite à son départ, s'il avoit compté d'arriver » auprès d'Antoine, il n'avoit pas dû espérer de » retourner à Rome ; qu'en arrivant au terme de » sa commission, il avoit rendu le dernier soupir » lorsqu'il commençoit à l'exercer : que d'ailleurs » ce n'étoit pas au genre de mort que leurs ancêtres avoient fait attention, mais seulement à » la cause ; qu'ils avoient fait élever dans ces occasions un monument public à l'honneur du citoyen qui avoit servi l'état aux dépens de sa vie, » pour encourager les autres à ne redouter aucun » danger ; que l'histoire étoit remplie de ces exemples, & que celui de Sulpicius seroit un des » plus justes.... Qu'on ne pouvoit douter que ce » ne fût son ambassade qui eût causé sa mort : qu'il » avoit emporté cette certitude avec lui, & qu'il » auroit pu prolonger sa vie (b) en demeurant

AN. DE R^{OM}
710.
CICER. 645
COSS.
VIBIUS
PANSÆ
A. HIRTIVS

(a) Phil. 2, 12

(b) Ibid. 3.

An. de R.

710.

Cicer. 64.

Coss.

VIBIUS

PANSA.

A. HARTIUS.

» dans le sein de sa famille , sous les yeux de sa
 » femme & de ses enfans : mais ayant considéré
 » qu'il démentiroit son caractère , s'il n'obéissoit
 » point à l'ordre du sénat , & qu'en obéissant il
 » alloit sacrifier sa vie , il avoit préféré la mort dans
 » le besoin pressant que la république avoit de
 » ses services , au regret qu'il auroit eu de les lui
 » avoir refusés pour conserver sa vie. Les occasions
 » ne lui avoient pas manqué dans sa route pour
 » prendre du repos & des rafraîchissemens ; chaque
 » ville lui en avoit offert sur son passage , & ses
 » collègues l'avoient pressé de les accepter ; mais
 » l'augmentation de sa maladie n'avoit pu l'empê-
 » cher de hâter son voyage , pour répondre plus fi-
 » dellement à l'attente du sénat. Si l'on se rappeloit
 » combien il avoit fait d'efforts pour se dispenser
 » de sa commission , & pour faire accepter ses
 » excuses au sénat , on devoit reconnoître volon-
 » tiers que les honneurs qui pouvoient lui être
 » accordés après sa mort , ne seroient qu'une ré-
 » paration nécessaire pour le tort qu'on avoit fait
 » à sa vie. Il étoit vrai , quoique cette réflexion
 » fût choquante , que le sénat l'avoit tué en re-
 » fusant d'agréer ses excuses , lorsque personne ne
 » pouvoit ignorer la réalité de sa maladie. Aussi,
 » continue Cicéron , se voyant pressé par les in-
 » stances de tout le monde , auxquelles Pansa joi-
 » gnit une exhortation plus vive & plus forte

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS,

» qu'il n'en avoit jamais eu besoin pour obéir, il
» me prit à l'écart avec son fils, pour nous dé-
» clarer qu'il ne balançoit point à préférer l'exé-
» cution de vos ordres à sa vie. L'admiration dont
» nous fûmes frappés pour sa vertu, nous ôta la
» force de nous opposer à ses désirs. Son fils parut
» touché jusqu'aux larmes, & je ne fus pas moins
» attendri. Cependant nous fûmes obligés tous
» deux de nous rendre à sa grandeur d'ame & à la
» force de ses raisons, lorsque revenant à vous,
» il déclara qu'il étoit prêt à suivre vos ordres,
» & qu'il se garderoit bien de se refuser à l'exé-
» cution d'un dessein qu'il vous avoit inspiré....
» Rendez-lui donc la vie que vous lui avez ôtée,
» car la vie des morts consiste dans le souvenir
» des vivans. Votre intérêt demande aussi que vous
» assuriez l'immortalité à celui que vous avez en-
» voyé malgré vous à la mort; car lui donner une
» statue à la tribune, c'est transmettre à la posté-
» rité (a) la mémoire de son ambassade ».

Après avoir fait succéder à cette exhortation, l'éloge des talens, de la vertu & du caractère de Sulpicius, il observe que de si grandes qualités pouvoient se perpétuer dans la mémoire des hommes par leur propre mérite, & qu'une statue serviroit moins à soutenir sa réputation, qu'à faire

(a) Ibid. 4, 5.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

honneur à la reconnoissance du sénat : qu'elle serviroit encore de reproche éternel à l'audace d'Antoine ; qu'elle seroit le témoignage de la guerre impie qu'il faisoit à la république , & de l'impudence qui lui avoit fait rejeter l'ambassade du peuple romain. De toutes ces considérations , il conclut que le sénat devoit ordonner par un décret, « qu'on élèveroit sur la tribune une statue de cuivre » à Sulpicius, avec une inscription sur la base, » pour faire connoître qu'il étoit mort en servant la république ; qu'on assigneroit un espace » de cinq pieds quarrés à ses enfans & à toute » sa postérité, pour assister aux jeux des gladiateurs ; qu'on lui feroit de magnifiques funérailles » aux dépens du public ; & que le consul Pansa » marquerait dans le champ esquilin une place » de trente pieds quarrés, pour servir de sépulture » à lui, à ses enfans, & à toute sa postérité ». Le sénat consentit à toutes ses demandes , & l'on trouve dans un écrivain du troisième siècle (a), que la statue subsistoit encore de son tems.

Sulpicius étoit d'une famille noble & patricienne. La conformité de l'âge, des études & des principes l'avoit lié fort étroitement avec Cicéron, & leur amitié s'étoit soutenue avec une parfaite constance. Dans leur jeunesse, ils avoient

(a) Pomponius, de Origine Juris,

fréquenté les mêmes écoles à Rome, & s'étant (a) rejoints ensuite à Rhodes, ils y avoient reçu les mêmes leçons du célèbre Molo. Les progrès que Sulpicius avoit faits dans toutes sortes de disciplines, l'élevèrent ensuite à tous les degrés de l'état, avec une réputation singulière de savoir, de prudence & d'intégrité. Admirateur constant de la sagesse & de la modestie des anciens, il fit une guerre perpétuelle aux vices de son tems.

Quoiqu'il ne fût point sans talens pour l'éloquence, son propre jugement lui ayant fait sentir qu'il n'étoit pas fait pour s'élever au premier rang des orateurs, il se persuada qu'il valoit mieux être le premier (b) dans un art du second ordre, que le second dans le premier de tous les arts. Cette idée lui fit abandonner à Cicéron la gloire de bien parler, pour se réduire à la profession de jurisconsulte, qui n'étoit guère moins honorable à

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HURTIUS.

(a) Non facile quem dixerim plus studii quàm illum & ad dicendum, & ad omnes bonarum rerum disciplinas adhibuisse: nam & in iisdem exercitationibus ineunte ætate fuimus, & postea Rhodum una ille etiam profectus est, quo melior esset & doctior.

(b) Inde, ut rediit, videtur mihi in secunda arte primus esse maluisse quàm in prima secundus. Sed fortasse maluit, id quod est adeptus, longe omnium non ejusdem modo ætatis, sed eorum etiam qui fuissent, in jure civili esse princeps.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

Rome que celle d'orateur. Il porta la science des loix beaucoup plus loin que tous ceux qui s'étoient proposé le même objet avant lui. Cicéron nous apprend qu'il fut le premier qui la réduisit en système, & que par le secours d'une juste méthode, il répandit des lumières sur des connoissances (a) qui avoient été jusqu'alors fort obscures & fort confuses. Les siennes ne se bornoient point à des formes extérieures. Il avoit pénétré jusqu'au fond des loix, en remontant à la première source de l'ordre & de l'équité, qui étoit devenue la règle de sa conduite autant que de ses décisions (b). Malgré toutes ses lumières, il fut toujours plus porté à terminer les affaires par des compositions pacifiques, que par les procédures de la justice. Ses principes politiques se ressentirent constamment de cette disposition. Il aima toujours la paix & la liberté. Son occupation continuelle, dans les tems les plus orageux de la république, étoit

(a) *Juris civilis magnum usum & apud Scævola & apud multos fuisse, artem in hoc uno. . . . hic enim attulit hanc artem. . . . quasi lucem ad ea quæ confusa ab aliis aut respondebantur aut agebantur. Brut. 262, &c.*

(b) *Neque ille magis juris-consultus quàm justitiæ fuit; ita ea quæ proficiscebantur à legibus & à jure civili semper ad facilitatem æquitatemque referebat: neque constituere litium actiones malebat, quàm controversias tollere. Phil. 9, 10, 11.*

de modérer la violence des partis opposés, & de combattre, ou d'écarter tout ce qui pouvoit conduire à la guerre civile. Ce caractère lui étoit devenu si naturel, que l'ayant exercé particulièrement dans ces derniers troubles, en proposant sans cesse de nouveaux projets d'accommodement, il en avoit obtenu le surnom de *Pacificateur* (a). Quoique la cause de Pompée lui eût paru la plus juste, son naturel doux & timide, qui s'étoit fortifié par les exercices tranquilles de sa profession, l'avoit empêché de prendre les armes; mais voyant que le parti de César l'emportoit par la force, il souffrit que son fils s'y attachât, tandis qu'il continua lui-même de demeurer neutre & tranquille. Cette conduite lui attira l'estime & la considération de César; mais les faveurs qu'il en reçut ne furent point capables de lui faire approuver son gouvernement (b). Après ce règne, il ne cessa

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

(a) *Servius vero pacificator, cum suo librariolo videtur obiisse legationem. Ad Att. 15, 7. Cognoram enim jam absens, te hæc mala multo ante providentem, defensorem pacis & in consulatu tuo & post consulatum fuisse. Epist. fam. 4, 1.*

(b) Les RR. PP. Catrou & Rouillé ont mis ce Sulpicius au nombre des conjurés qui tuèrent Jules-César. C'est une erreur qu'il est aisé de vérifier par les écrits de Cicéron. Il n'y eut point dans la conspiration d'autre sénateur du rang consulaire, que Trebonius. *Hist. Rom. vol. 17, p. 343, not. 2.* Les anciens juriconsultes rapportent un trait re-

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

point de travailler au rétablissement de la tranquillité publique, & la mort le surprit dans cet exercice, auquel il avoit employé toute sa vie.

Brutus & Cassius n'avoient point communiqué leurs projets & leurs démarches au sénat depuis qu'ils avoient quitté l'Italie. Enfin les consuls reçurent une lettre de Brutus, qui les informoit particulièrement des avantages qu'il avoit remportés contre Caius, frère d'Antoine, en se servant des troupes de la république pour contenir dans la soumission les provinces de Macédoine (a), d'Illyrie & de Grèce. « Caius s'étoit renfermé avec sept » cohortes dans Apollonia, où l'on se promettoit » bientôt de le forcer. L. Pison venoit de se rendre » avec une légion entière au jeune Cicéron, qui » commandoit la cavalerie de Brutus. Celle de

marquable de Sulpicius, qui devint la cause de son habileté dans les loix. Il étoit allé consulter sur quelque point de droit Mutius Scævola, qui lui répéta trois ou quatre fois sa réponse sans pouvoir la lui faire comprendre. Enfin, perdant patience, il lui dit qu'il étoit honteux pour un noble romain, pour un patricien, pour un avocat, de ne pas comprendre ce qu'il faisoit profession de savoir. Ce reproche devint un aiguillon si vif pour Sulpicius, que s'étant livré entièrement à cette étude, il devint le plus savant jurisconsulte de Rome, & qu'il composa cent quatre-vingt traités sur différentes questions de droit. *Digest. l. 1, tit. 2, parag. 43.*

(a) Phil. 10, 4, 5, 6.

» Dolabella, qui marchoit en deux corps vers la
 » Syrie, l'une dans la Macédoine & l'autre dans
 » la Theffalie, avoit abandonné ses chefs pour se
 » joindre au parti républicain. Vatinius avoit ou-
 » vert à Brutus les portes de Dyrrachium, & s'étoit
 » remis entre ses mains avec la ville & ses troupes.
 » Dans toutes ces expéditions, Q. Hortensius,
 » proconsul de Macédoine, avoit rendu de grands
 » services à la république, en disposant les troupes
 » & les provinces à se déclarer pour la cause de
 » la liberté ».

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANS A.
 A. HARTIUS

Pansa n'eut pas plutôt lu ces heureuses nou-
 velles, que se hâtant d'assembler le sénat pour les
 lui communiquer, il répandit une joie incroyable
 dans toute la ville (a). Il fit publiquement l'éloge
 de Brutus, il éleva jusqu'au ciel sa conduite &
 ses services, & proposant aussi-tôt de lui décerner
 des actions de grâces & des honneurs publics, il
 invita, suivant son usage, Calenus, son beau-père,
 à déclarer le premier son opinion. Un intervalle
 fort court avoit suffi à Calenus pour dresser par
 écrit sa réponse (b), qu'il ne fit que lire: elle por-
 toit en substance: « que la lettre de Brutus étoit
 » écrite exactement, mais qu'ayant agi sans au-

(a) Dii immortales! qui ille nuncius, quæ illæ literæ,
 quæ lætitia senatus, quæ alacritas civitatis erat! *Ad Brut.*
 l. 2, 7.

(b) Phil. 10, 1, 2, 4.

An. de R. 710. » torité & sans commission, il devoit être prié
 Cicer. 64. » de remettre ses forces à ceux qui seroient nom-
 COSS. » més pour les commander, ou aux gouverneurs
 VIBIUS » des provinces ».
 PANS A.
 A. HIRTIUS.

Cicéron, invité ensuite à parler, fit d'abord au consul ses remerciemens & ceux du sénat, de la satisfaction qu'il leur avoit procurée de se trouver réunis lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & de la lecture qu'il venoit de faire des lettres de Brutus. Il observa que le consul, en s'étendant sur les louanges de Brutus, avoit confirmé la vérité d'une maxime fort constante : « qu'on ne porte point en- »
 » vie à la vertu d'autrui, quand on trouve dans son »
 » cœur le témoignage de sa propre vertu.... Et s'adressant ensuite à Calenus, » il lui demanda »
 » quelles étoient ses vues dans cette guerre qu'il »
 » déclaroit perpétuellement à Brutus ? Pourquoi »
 » il étoit le seul qui affectât de lui paroître oppo- »
 » sé, tandis que tout le monde s'accordoit à l'ado- »
 » rer. Que la lettre de Brutus fût écrite exacte- »
 » ment, c'étoit le sujet d'un foible éloge, & qui »
 » le regardoit beaucoup moins que son secrétaire. »
 » Qui s'étoit jamais imaginé de proposer un décret »
 » dans ce style : *que des lettres sont écrites exac-* »
 » *tement* ? car ce n'étoit pas une expression qui »
 » lui fût échappée (a) : elle étoit préparée, médi- »
 » tée ; il l'avoit couchée par écrit ».

(a) Ibid. 2.

Il l'exhorte à suivre plus souvent les conseils de Panfa son beau-fils, que ses propres idées, s'il veut soutenir l'opinion qu'on a de son caractère. Il lui déclare qu'il n'a pu entendre sans pitié les bruits qui couroient parmi le peuple, qu'après avoir porté son avis le premier, il n'avoit pas trouvé un seul suffrage pour soutenir le sien ; ce qui alloit apparemment lui arriver encore dans l'assemblée de ce jour-là. « Vous souhaiteriez, lui dit-il, » qu'on ôtat ses légions à Brutus, même » celles qu'il a dégagées des mains d'Antoine, & » que son seul crédit a fait entrer au service de » la république. Vous souhaiteriez de le voir en- » core une fois dans une espece de bannissement, » abandonné, dépouillé : mais vous, peres conf- » cripts, si vous abandonnez jamais Brutus, pour » quels citoyens réservez-vous donc vos honneurs » & vos bienfaits ? à moins que vous ne croyiez » les devoir à ceux qui offrent le diadème royal, » & que ceux qui abolissent le nom de roi ne vous » paroissent dignes de votre mépris ».

Il fait une peinture vive & intéressante du caractère & du mérite de Brutus. Il loue sa modération, sa douceur, sa patience au milieu des injures ; le soin qu'il a eu d'éviter tout ce qui pouvoit donner naissance à la guerre civile, le désintéressement qui l'a porté à quitter la ville & à se retirer dans une de ses terres, où il n'a pas même

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

An. de R.
 710.
 Cicér. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSÆ.
 A. HIRTIUS.

souffert que ses amis l'allassent voir en trop grand nombre; enfin le parti qu'il a pris de s'éloigner de l'Italie (a), par la seule crainte de voir naître la guerre à son occasion: « Qu'aussi long-tems » qu'il avoit vu le sénat dans la langueur & disposé à tout souffrir, il s'étoit déterminé aussi » à la patience; mais qu'en voyant revivre l'esprit » de la liberté, il s'étoit animé à les secourir. & » à rassembler tout ce qui pouvoit servir à les défendre; que s'il ne s'étoit opposé aux entreprises » désespérées de Caius, la Macédoine, l'Illyrie » & la Grèce étoient perdues pour la république; » qu'on n'ignoroit pas que la dernière de ces trois » provinces avoit offert à l'ennemi, non-seulement » une retraite commode lorsqu'il seroit chassé de » l'Italie, mais (b) encore toutes sortes de facilités pour y rentrer; mais que par les soins de » Brutus, qui l'avoit mise en état de ne rien craindre, elle tenoit au contraire les bras à la capitale de l'empire, en lui offrant toutes ses forces » pour la secourir; que la marche de Caius, au travers des provinces, n'avoit été entreprise que » pour y porter le ravage & la désolation, & » pour employer contre le peuple romain les armes » qu'il tenoit de lui, au lieu que Brutus, dans » tous les lieux où il paroissoit, répandoit autour

(a) Ibid. 3, 4.

(b) Ibid. 5.

» de lui la lumière, la confiance & la sûreté; en
 » un mot, que l'un rassembloit des forces pour
 » la défense de la république, & l'autre pour sa
 » ruine; que les soldats mêmes n'en portoient
 » point un autre jugement que le sénat, comme
 » ils l'avoient assez déclaré en prenant le parti
 » d'abandonner Caius, qui étoit peut-être déjà
 » prisonnier avec le reste de ses gens, ou qui ne
 » pouvoit éviter de l'être; qu'on n'avoit rien à re-
 » douter (a) du pouvoir de Brutus; que ses lé-
 » gions, ses mercenaires, sa cavalerie, que lui-
 » même, en un mot, étoit dévoué au service de
 » la république, accoutumé à sacrifier tout pour
 » elle, autant par sa vertu que par une sorte de
 » fatalité attachée à sa famille; que jusqu'alors
 » on ne pouvoit blâmer dans sa conduite qu'un
 » excès d'éloignement pour la guerre, & de len-
 » teur à répondre aux empressements de toute
 » l'Italie; qu'on s'alarmoit sans raison si l'on
 » craignoit que les vétérans eussent de la répu-
 » gnance à servir sous ses ordres, comme s'il y
 » avoit quelque différence entre son armée & celles
 » d'Hirtius, de Pansa, de Decimus, du jeune Cé-
 » sar, qui avoient reçu tous des honneurs pu-
 » blics pour avoir entrepris la défense du peuple
 » romain; que Brutus (b) ne seroit pas plus suspect

AN. DE R.
 710.
 CICER. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS
 A. HIRTIUS.

(a) Ibid. 6.

(b) Ibid. 6.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

» aux vétérans que Decimus , puisque ceux qui lui
» faisoient un crime d'avoir tué César , vouloient
» beaucoup plus de mal à Decimus qu'à lui , &
» le regardoient même comme celui qui devoit
» avoir eu le plus d'éloignement pour cette action ;
» que leur armée néanmoins n'avoit travaillé jus-
» qu'alors qu'à délivrer Decimus de l'ennemi qui
» l'assiégeoit : que s'il y avoit en effet quelque
» chose à craindre de Brutus , la pénétration de
» Pansa ne manqueroit pas de le découvrir ; mais
» qu'ils venoient d'entendre de sa bouche (a)
» qu'au lieu de redouter l'armée de Brutus , il la
» regardoit comme le plus ferme appui de la ré-
» publique : que c'étoit la méthode ordinaire des
» esprits mal intentionnés , d'opposer le nom des
» vétérans à toutes les bonnes entreprises ; que pour
» lui il étoit toujours prêt à louer leur valeur ,
» mais qu'il ne se sentoît pas disposé à supporter
» leur arrogance. Quoi ? dit-il , tandis que nous
» cherchons à secouer le joug de la servitude , nous
» nous laisserons effrayer par le premier qui nous
» viendra dire que les vétérans ne sont pas de cet
» avis ? Il faut que je m'explique enfin avec toute
» la force de la vérité , & toute la franchise qui
» convient à mon caractère : si les résolutions du
» sénat n'ont plus d'autre règle que la volonté des

(a) Ibid. 7.

» vétérans ,

» Vétérans, si nos discours & nos (a) actions doi-
 » vent dépendre de leurs caprices, il est tems de
 » souhaiter la mort, & des citoyens romains la
 » trouveront préférable à toutes sortes d'esclavage.
 » Il ajouta qu'environnés comme on étoit nuit
 » & jour par une infinité de dangers, il n'y avoit
 » point d'homme au monde, & bien moins de ci-
 » toyen romain, qui dût balancer à donner pour
 » la patrie (b) une vie qu'il falloit rendre néces-
 » sairement à la nature: qu'Antoine étoit tout-à-
 » la-fois l'eunemi commun & particulier de tous
 » les citoyens; que Lucius son frère, qu'il avoit
 » avec lui, devoit être regardé du même œil, s'il
 » ne méritoit pas encore plus de mépris, ne pa-
 » roissant né que pour empêcher que Marc-An-
 » toine ne fût le plus infame de tous les mortels:
 » qu'ils avoient autour d'eux une bande de bri-
 » gands désespérés, qui ne respiroient que le pil-
 » lage & la violence pour s'engraïsser des dé-
 » pouilles de la république; qu'heureusement l'ar-
 » mée de Brutus étoit capable de leur résister, &
 » que le désir unanime de tous ceux qui la com-
 » posoient, leur unique pensée, leur résolution
 » constante étoit de protéger le sénat & la liberté
 » du peuple; qu'après avoir essayé toutes sortes
 » de voies (c) & pris long-tems le parti de la

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIRIUS
 PASNA-
 A. HARTIUS

(a) Ibid. 9. (b) Ibid. 10. (c) Ibid. 11.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HARTIUS.

» patience, il ne leur restoit enfin que d'opposer
 » la force à la force : d'où il conclut que le sénat
 » ne devoit pas refuser à Brutus ce qu'il avoit ac-
 » cordé à Decimus & à Octave, c'est-à-dire, qu'il
 » falloit confirmer par l'autorité publique, ce qu'il
 » avoit entrepris de son propre mouvement ». Ainsi
 il proposa un décret dans cette forme : « Comme il
 » est constant que par les peines, les conseils (a),
 » l'industrie & la vertu de Q. Cæpio Brutus, pro-
 » consul, & dans l'embarras pressant de la répu-
 » blique, les provinces de Macédoine, d'Illyrie &
 » de Grèce, avec leurs légions, leurs armées &
 » leur cavalerie, ont été maintenues sous le pouvoir
 » des consuls, du sénat & du peuple romain ; que
 » Q. Cæpio Brutus, proconsul, s'est conduit dans
 » cette entreprise, de la manière la plus utile pour
 » la république, & la plus digne de son caractère,
 » de la noblesse de ses ancêtres, & des services
 » qu'il a toujours rendus à la république ; il est
 » ordonné que Q. Cæpio Brutus, proconsul, pren-
 » dra la protection, la garde & la défense des
 » provinces de Macédoine, d'Illyrie & de Grèce ;
 » qu'il commandera l'armée qu'il a levée lui-mê-

(a) Il paroît par le style de ce décret, que M. Brutus avoit été nouvellement adopté par le frère de sa mère, Q. Servilius Cæpio, & qu'il avoit pris, suivant l'usage, le nom de son oncle en prenant possession de son bien.

» me ; que pour tous les frais du service militaire ,
 » il aura le pouvoir de disposer des revenus pu-
 » blics , ou d'emprunter les sommes qu'il jugera
 » nécessaires ; d'imposer des contributions de grains
 » & de fourrages , & d'approcher avec ses troupes
 » aussi près qu'il voudra de l'Italie. Et comme il
 » paroît par les témoignages de Q. Cæpio Bru-
 » tus , proconsul , que le public a tiré des avan-
 » tages considérables des soins & de la vertu de
 » Q. Hortensius , proconsul , qui a toujours agi de
 » concert avec Q. Cæpio Brutus , proconsul , &
 » que Q. Hortensius a conduit toutes ses entreprises
 » pour le bien public avec autant d'exactitude &
 » de régularité que de zèle ; c'est la volonté du
 » sénat que Q. Hortensius , proconsul , avec ses
 » questeurs , ses proquesteurs & ses lieutenans ,
 » commande dans la province de Macédoine jus-
 » qu'à ce que le sénat lui nomme un successeur ».

An. de R.
 710.
 Cicér. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSÆ.
 A. HIRTIUS.

Cicéron envoya cette harangue à Brutus , avec celle qu'il avoit prononcée le premier de janvier , & Brutus lui fit cette réponse (a) : « J'ai lu
 » vos deux oraisons. Vous vous attendez sans doute

(a) Legi orationes tuas duas , quarum altera kal. jan. usus es , altera de literis meis , quæ habita est abs te contra Calenum. Nunc scilicet hoc expectas dum eas laudem. Nescio animi an ingenii tui major in illis libellis laus continetur : jam concedo ut vel Philippicæ vocentur , quod tu quadam epistola jocans scripsisti. *Ad Brut.* 2 , 5.

An. de R. 710. » aux éloges qu'elles méritent, mais je suis em-
 Cicer. 64. » barrassé si c'est votre courage ou votre habileté
 COSS. » qui en méritent le plus. Je vous passe à présent
 VIBIUS » de leur donner le nom de Philippiques, comme
 PANSAS. » vous paroissiez me le faire entendre en badi-
 ▲ HIRTIUS. » nant dans une autre lettre ». Ainsi le nom de
 Philippiques, qui avoit été donné d'abord à toutes
 ces pièces, sans aucune vue sérieuse & comme
 au hasard, fut si bien reçu, & répandu avec tant
 de succès par ses amis, qu'il devint un titre fixe
 sous lequel tous les siècles suivans nous les ont
 conservées. On trouve néanmoins quelques au-
 teurs (a) qui les ont appelées indifféremment An-
 toniennes & Philippiques. Brutus marqua tant de
 satisfaction des deux premières (b), que Cicéron
 s'engagea dans la suite à lui envoyer toutes les
 autres.

En quittant l'Italie, Brutus s'étoit rendu directement à Athènes, où il s'étoit occupé quelque tems à prendre diverses mesures pour se saisir de la Grèce & de la Macédoine. Là, toute la jeune noblesse romaine, qui recevoit son éducation dans cette fameuse école, s'étoit rassemblée autour de

(a) M. Cicero in primo Antoniarum ita scriptum reliquit. *Aul. Gel.* 13, 1.

(b) Hæc ad te oratio perferetur, quoniam te video delectari Philippicis nostris. *Ad Brut.* 2, 4.

lui , & s'étoit efforcée de lui rendre autant de respects qu'elle en avoit reçu de caresses. Mais il distingua par des marques particulières le jeune Cicéron , & quelques jours de familiarité lui firent prendre une si haute idée de son caractère , qu'il conçut pour lui l'amitié la plus passionnée. « Il » admira , dit Plutarque (a) , ses talens naturels » & sa vertu. Il fut surpris de trouver dans une » si grande jeunesse tant de générosité & de grandeur d'ame , avec tant d'aversion pour la tyrannie ». Quoiqu'il n'eût pas plus de trente ans , il le fit son lieutenant général , il lui donna le commandement de sa cavalerie ; & sans remettre plus loin l'occasion de l'employer , il le chargea de plusieurs commissions importantes avant que de quitter la Grèce. Ce jeune citoyen , excité par ses propres sentimens autant que par l'exemple (b) de son père , répondit si parfaitement par son courage & sa conduite , à l'opinion qu'il en avoit fait prendre , que Brutus rendit un témoignage

AN. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ
A. HERTIUS.

(a) Plutarq. *Vie de Brutus*.

(b) Cicero filius tuus sic mihi se probat, industria, patientia, labore, animi magnitudine, omni denique officio, ut prorsus numquam dimittere videatur cogitationem cujus sit filius. Quare quoniam efficere non possum ut pluris facias eum, qui tibi est carissimus, illud tribue judicio meo, ut tibi persuadeas non fore illi abutendum gloria tua ut adipiscatur honores paternos. Kal. april. *Ad Brut. l. 2, 3.*

34 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

fort avantageux de l'un & de l'autre, dans les lettres publiques & particulières qu'il écrivit à Rome. « Votre fils, marqua-t-il à Cicéron, se » distingue si glorieusement auprès de moi par son » industrie, sa patience, son activité, sa grandeur » d'ame, en un mot, par toutes sortes de vertus, » qu'il semble ne pas perdre un moment de vue » de quel père il est le fils. Si je ne puis vous le » rendre plus cher qu'il ne l'est déjà, faites du » moins quelque fond sur mon jugement, & soyez » persuadé que pour s'élever aux honneurs de son » père, il n'aura pas besoin d'emprunter une partie » de sa gloire ». Ce témoignage de la part d'un homme tel que Brutus, doit passer pour le véritable caractère du jeune Cicéron, sur-tout lorsqu'il se trouve confirmé par une lettre de Lentulus (a), écrite dans le même tems : « Je ne pus voir votre » fils, dit-il, la dernière fois que j'ai vu Brutus, parce » qu'il étoit en quartier d'hiver avec sa cavalerie; » mais je vous proteste que pour vous, pour lui » & pour moi-même, j'ai ressenti la plus vive » joie de trouver sa réputation si bien établie. Je

(a) Filium tuum ad Brutum cum veni, videre non potui, ideo quod jam in hiberna cum equitibus erat profectus. Sed medius fidius ea esse eum opinione, & tua & ipsius & in primis mea causa gaudeo. Fratris enim loco mihi est, qui ex te natus teque dignus est. Vale. IV. kal. jun. *Ep. fam.* 12, 14.

» ne puis avoir pour votre fils , & pour un fils
 » si digne de vous , moins de tendresse que pour un
 » frère , ni le regarder d'un autre œil que s'il étoit
 » effectivement ».

Ces grandes affaires qui occupoient entièrement Cicéron , & qui faisoient le sujet de ses lettres à Brutus , lui laissoient à peine le tems de répondre aux témoignages qu'il recevoit du mérite de son fils. Cependant il laisse voir dans quelques endroits combien il y étoit sensible. « Si le mérite
 » de mon fils (a), dit-il, est tel que vous le représentez , je m'en réjouis comme je le dois ; & si
 » c'est votre amitié pour lui qui vous porte à quelque exagération , je me réjouis encore de voir
 » qu'il vous est si cher ». Dans une autre lettre (b):
 « Je vous prie, mon-cher Brutus, de garder mon
 » fils le plus près de vous qu'il vous est possible.
 » Il ne peut trouver de meilleure école que le
 » spectacle continuel de votre vertu ».

Quoique Brutus n'annonçât que des prospérités

(a) De Cicerone meo , & si tantum est in eo quantum scribis , tantum scilicet quantum debeo , gaudeo , & si quod amas eum , eo majora facis , id ipsum incredibiliter gaudeo , à te eum diligì. *Ad Brut.* 2 , 6.

(b) Ciceronem meum , mi Brute , velim quàm plurimum tecum habeas. Virtutis disciplinam meliorem reperiet nullam , quàm contemplationem atque imitationem tuam. XIII. kal. maii. *Ibid.* 7.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

dans ses lettres publiques, il s'expliquoit plus sincèrement dans le compte qu'il rendoit à ses amis de sa situation. Il déclaroit à Cicéron qu'il manquoit d'argent, & que ses troupes avoient besoin de recrue. Il le pressoit de lui faire obtenir ces deux secours de l'Italie, soit par un décret du sénat, soit par quelque voie moins éclatante, qui ne fût pas connue de Pansa. Cicéron lui répondit (a) : « Vous m'écrivez qu'il vous manque » deux choses, de l'argent & des recrues : il n'est » pas aisé de vous secourir. Je ne vois point d'autre » moyen de vous procurer de l'argent, que celui » dont le sénat vous a permis d'user, c'est-à-dire, » d'emprunter les sommes dont vous avez besoin. » Pour les recrues, j'ignore absolument comment » il faut s'y prendre ; car Pansa est si éloigné de » vous donner une partie de son armée & de ses

(a) Quod egere te duabus necessariis rebus scribis, supplemento & pecunia difficile consilium est. Non enim occurrunt mihi facultates quibus uti te posse videam, præter illas quas senatus decrevit, ut pecunias à civitatibus mutuas sumeres. De supplemento autem non video quid fieri possit. Tantum enim abest ut Pansa de exercitu suo aut delectu tibi aliquid tribuat, ut etiam molestè ferat tam multos ad te ire voluntarios : quomodo equidem credo, quod his rebus quæ in Italia decernuntur, nullas copias nimis magnas arbitretur : quomodo autem multi suspicantur, quod ne te quidem nimis firmum esse velit : quod ego non suspicor.
Ibid. 6.

» recrues , qu'il ne paroît pas même content de
 » voir tant de volontaires qui s'empresseient de vous
 » joindre. Je m'imagine que dans la nécessité des
 » affaires, il croit que nous ne saurions avoir trop
 » de forces en Italie : car je me garde bien de
 » soupçonner, comme d'autres le font sans scru-
 » pule , qu'il craigne de vous voir trop puissant ».
 Il semble que Pansa raisonnoit fort juste, en se
 persuadant qu'il ne pouvoit rassembler trop de
 troupes dans l'Italie, qui étoit le centre de la
 guerre, & dont le sort devoit apparemment dé-
 cider de celui de la république.

Mais on reçut à Rome dans le même tems,
 des nouvelles d'une autre nature. Dolabella étant
 parti de Rome avant l'expiration de son consulat,
 pour s'aller mettre en possession du gouvernement
 de Syrie, qui lui étoit échu par les artifices d'An-
 toine, avoit pris sa route par la Grèce & la Macé-
 doine, dans l'espérance d'y lever de l'argent & des
 troupes. Il s'étoit rendu de-là en Asie, où ses vues
 secrètes étoient d'engager cette province à se dé-
 clarer pour son parti. Les émissaires dont il s'étoit
 fait précéder, avoient tout préparé pour sa récep-
 tion, lorsqu'il se présenta devant Smyrne. Quoiqu'il
 eût peu de monde avec lui, & qu'évitant toute
 apparence d'hostilités, il ne demandât que la li-
 berté du passage pour se rendre promptement dans
 sa province, Trebonius, proconsul d'Asie, refusa

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANSAS
 A. HIRTIUS.

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSÆ.
 A. HIRTIUS.

de le recevoir dans la ville, & consentit seulement à lui laisser prendre des rafraîchissemens hors des murs. Leur entrevue n'en fut pas moins accompagnée de politesses & de toutes les démonstrations d'une vive amitié (a). Trebonius, séduit par les apparences, promet à Dolabella que s'il parloit tranquillement de Smyrne, on lui ouvriroit les portes d'Ephèse, qui se trouvoit aussi sur sa route. L'impuissance où Dolabella se voyoit d'emporter Smyrne par la force, lui fit soutenir jusqu'à la fin le rôle qu'il avoit commencé. Mais à peine eut-il quitté le proconsul, que recourant à l'artifice, il fit une marche de quelques milles, pour laisser à ceux qui l'avoient conduit, le tems de se retirer. Ensuite s'étant posté dans un lieu favorable, où il attendit la nuit, l'obscurité ne commença pas plutôt à le favoriser, qu'il retourna brusquement sur ses pas. Smyrne étoit gardée avec tant de négligence, qu'il fit appliquer des échelles aux murs avant qu'on eût la moindre défiance de son dessein. Ses soldats, quoiqu'en petit nombre, furent répandus en un moment dans la ville; & s'en étant saisis sans opposition, ils prirent Trebonius même (b) au milieu du sommeil.

(a) Appian. 3, p. 542.

(b) *Consecutus est Dolabella, nulla suspitione belli.... Secutæ colloctiones familiares cum Trebonio, complexusque summæ benevolentia. ... Nocturnus introitus in Smyr-*

Cette expédition n'auroit pas fait tort à l'honneur de Dolabella, s'il n'eût souillé sa victoire par une horrible cruauté. Il fit mettre pendant deux jours entiers Trebonius à la torture, pour lui arracher tout l'argent qu'il avoit sous sa garde. Ensuite il lui fit couper la tête, & la fit porter au bout d'une pique ; enfin il donna ordre que son corps fût traîné par les rues, & précipité dans la mer. Ainsi le sang du malheureux Trebonius fut le premier que la haine fit répandre pour venger la mort de César. Après les chefs de la conspiration, c'étoit la plus glorieuse victime qui pût être immolée ; puisqu'il étoit non-seulement un des principaux complices, mais le seul du rang consulaire. Aussi ne douta-t-on point que cette action n'eût été concertée entre Antoine & Dolabella, pour faire entendre hautement que c'étoit la mort de César qui leur mettoit les armes à la main, & pour attirer par ce stratagème les vétérans dans leur parti, ou pour leur inspirer du moins de la

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTILÆ.

nam, quasi in hostium urbem. Oppressus Trebonius.... Interficere captum statim noluit, ne nimis, credo, in victoria liberalis videretur. Cum verborum contumeliis optimum virum incesto ore lacerasset, tum verberibus ac tormentis questionem habuit pecuniarum publicarum, idque per biddum. Post cervicibus fractis caput abscidit, idque adfixum gestari jussit in pilo; reliquum corpus tractum ac laniatum abjecit in mare, &c. *Phil.* 11, 5.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

répugnance à combattre contr'eux. Brutus & ses partisans se crurent assez avertis du sort auquel ils devoient s'attendre , si la fortune se déclaroit pour des ennemis si cruels , & tous les honnêtes gens crurent leur perte annoncée par le même présage.

A la première nouvelle de la mort de Trebonius, le sénat assemblé par le consul, ne balançoit point à déclarer unanimement Dolabella ennemi de la république. Tous ses biens furent confisqués, & Calenus même ayant opiné le premier contre lui, ajouta que si l'on ouvroit quelque avis plus sévère, il l'embrasseroit aussi-tôt. L'indignation qu'il voyoit répandue dans tous les ordres, le força sans doute de céder aux circonstances; on peut-être se flatta-t-il de jeter Cicéron dans quelque embarras, lorsque son alliance avec Dolabella le porteroit à proposer un parti plus modéré. Mais s'il se trompa sur ce point, il l'embarrassa effectivement par une autre proposition. Ce fut celle de choisir un général pour commander les forces de la république contre Dolabella. Calenus ouvrit tout-à-la-fois deux avis: l'un que P. Servilius fût envoyé avec une commission extraordinaire du sénat; l'autre que les deux consuls se réunissent pour la conduite de cette guerre, & qu'on leur donnât dans la même vue les provinces d'Asie & de Syrie. La seconde de ces deux ouvertures fut reçue avec des applaudissemens immodérés, non-seulement de

Pansa & de ses amis, mais de tout le parti d'Antoine, qui prévoyoit tous les avantages qu'il en pouvoit recueillir : c'étoit tout-à-la-fois détourner l'attention des consuls de la guerre d'Italie, donner à Dolabella le tems de se fortifier en Asie, jeter des semences de froideur entre les consuls & Cicéron, & faire un mortel affront à Cassius, qui se trouvant actuellement sur les lieux, sembloit avoir plus de droit que personne à cette nomination. Les débats ayant duré tout le jour sans avoir produit aucune résolution, l'assemblée fut renvoyée au lendemain. Servilia, belle-mère de Cassius, & tous ses amis s'efforcèrent dans cet intervalle d'engager Cicéron à rétracter ses oppositions, et en faisant craindre d'aliéner plus que jamais l'esprit de Pansa. Mais rien ne fut capable de l'ébranler. Il étoit résolu de défendre à toutes forces et à tout prix l'honneur de Cassius; & le lendemain, lorsque la délibération fut reprise avec une nouvelle chaleur, il déploya toutes les forces de son éloquence pour obtenir un décret en sa faveur.

En commençant son discours, il se vint à plaindre
 « que dans la doctrine publique on ne parloit que
 » du déplorable de Trebonius, la parole de l'assassin
 » pas de tirer quelque chose de lui, & de le faire
 » tant qu'on apprenoit même à le mépriser & à le détester.

As. de R.
 710.
 Cicér. 44.
 C. 100.
 Virg. 1.
 2. 1. 1. 1.
 1. 1. 1. 1.

An. de R. 710. » de ceux qui avoient pris les armes contre l'état;
 Cicer. 64. » & que des deux chefs de la guerre civile, l'un,
 COSS. » en exécutant ses cruelles intentions, avoit dé-
 VIBIUS » couvert tout ce qu'on devoit attendre de celles
 PANS A. » de l'autre; qu'ils ne se proposoient tous deux
 A. HIRTIUS. » que la destruction & la mort de tous les hon-
 » nêtes gens, & que peut-être ne se contenteroient-
 » ils pas d'une mort simple, qui étoit le tribut
 » ordinaire de la nature, mais qu'ils employe-
 » roient, pour rassasier leur vengeance, les tor-
 » tures & les plus rudes supplices: que l'entre-
 » prise de Dolabella annonçoit celles d'Antoine;
 » qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, d'une res-
 » semblance exacte par le fond du caractère, &
 » marchant d'un pas égal à l'exécution de tous
 » leurs noirs desseins ». Il relève cette comparai-
 son par divers traits de leur conduite; & peignant
 ensuite avec les plus vives couleurs l'inhumanité
 de Dolabella, & le fort lamentable de Trebonius,
 il fait voir que dans une situation aussi opposée
 que celle du bourreau & de la victime, « Dolabella
 » étoit nécessairement le plus misérable des deux,
 » parce qu'il devoit souffrir plus de ses remords,
 » que Trebonius n'avoit souffert de la torture.
 » Doutera-t-on, dit-il, lequel est le plus misé-
 » rable (a), de celui que le sénat & le peuple

(a) Ibid. 4.

» souhaitent ardemment de venger, ou de celui
 » qui est déclaré traître par un consentement unanime ? Car sur tout autre point, ce seroit faire
 » outrage à Trebonius, que de comparer sa vie
 » avec celle de Dolabella. Tout le monde fait
 » quelle a été la sagesse & l'innocence de l'un,
 » son humanité, sa douceur, sa grandeur d'ame
 » au service de sa patrie ; & l'on ne fait pas moins
 » que l'autre a mené une vie honteuse ; que depuis son enfance, la cruauté & la débauche ont
 » fait ses délices, & qu'il a toujours fait gloire
 » de ce que la modestie & la pudeur ne permettent
 » pas même de lui reprocher. Cependant, grands
 » dieux ! cet homme, tel que je le dépeins, fut
 » autrefois mon gendre ; car la curiosité ne m'a
 » jamais porté à pénétrer ses vices, & peut-être
 » ne serois-je pas devenu son ennemi s'il ne s'étoit
 » déclaré le vôtre, celui de la patrie, des dieux
 » & des autels, celui de la nature & de l'humanité même.

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS.
 A. HIRTIUS.

Il les exhorte à regarder sa conduite comme un avis du ciel (a), qui doit redoubler la vigueur de leurs résolutions contre Antoine. » Si
 » celui qui ne traîne à sa suite qu'un petit nombre
 » de ces brigands & de ces incendiaires, dont la
 » fureur est toujours prête au crime, ose commettre

(a) Ibid. 5, 6.

An. de R. 710. » des actions si détestables, quelles barbaries ne
 Cicér. 64. » faut-il pas attendre d'Antoine, qui a toute la
 Coss. » troupe de ces scélérats autour de lui » ? Il ne
 VIBIUS balance point à faire connoître les principaux par
 Pansa leur nom & par la peinture de leur caractère. Après
 A. HIRTIUS. quoi s'adressant à Calenus, il lui déclare « que si
 » malgré son inclination il s'est trouvé souvent
 » d'un avis différent du sien, il est charmé enfin
 » de s'accorder avec lui, & de faire connoître
 » publiquement qu'il n'a d'aversion que pour la
 » cause : que dans le cas présent, non-seulement
 » il embrasse volontiers son opinion, mais qu'il
 » le remercie même d'avoir pris un parti si sévère
 » & si digne de la république, en déclarant Dol-
 » bella l'ennemi de la patrie, & demandant que
 » son bien fût confisqué ».

A l'égard (a) du second point, qui regardoit
 la nomination d'un général, il combattit égale-
 ment les deux opinions qu'on avoit proposées.
 Il soutint contre la première, « que ces commis-
 » sions extraordinaires étoient toujours odieuses
 » lorsqu'elles n'étoient pas justifiées par la nécessité,
 » & que si le sénat en avoit quelquefois accordé,
 » les cas avoient toujours été fort différens; qu'on
 » ne pouvoit charger Servilius de la commission
 » qu'on demandoit pour lui, sans faire affront à

(a) Ibid. 7, 8.

» toutes les personnes du même rang , qui pré-
 » tendoient comme lui au même honneur ; qu'il
 » se souvenoit à la vérité d'avoir sollicité lui-même
 » une commission extraordinaire pour Octave Cé-
 » sar , mais que les services de ce jeune citoyen
 » avoient précédé la récompense , & qu'on ne de-
 » voit pas moins alors à celui qui avoit protégé
 » volontairement & sauvé la république ; que
 » d'ailleurs il n'y avoit alors à choisir qu'entre deux
 » partis , celui de lui ôter son armée , ou de lui
 » en accorder le commandement par un décret ;
 » & qu'en la lui laissant , on ne pouvoit pas dire
 » proprement qu'on la lui eût donnée , mais qu'on
 » ne la lui avoit pas ôtée ; enfin qu'une commis-
 » sion de cette nature n'avoit jamais été confiée
 » à des Sénateurs oisifs & sans emploi ».

La seconde opinion , qui donnoit le comman-
 dement aux consuls , ne lui parut pas moins con-
 traire à l'intérêt public , & bleffoit à son avis la
 dignité des consuls mêmes. Il fit remarquer « que
 » dans le tems qu'un consul désigné se trouvoit
 » resserré par un siège , dont la sûreté publique
 » paroissoit dépendre ; dans le tems que la guerre
 » étoit commencée en Italie sous la conduite des
 » deux consuls , la seule proposition de leur don-
 » ner un autre commandement dans des lieux
 » éloignés , ne manqueroit pas de soulever tous
 » les esprits : & quoique le décret ne dût avoir

An. de R^m
 710.
 Cicér. 64
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS
 A. HURTIUS.

An. de R. 710. » son exécution qu'après la levée du siège de Mo-
 Cic. r. 64. » dène, on craindroit nécessairement que l'atten-
 Coss. » tion des consuls aux difficultés présentes ne fût
 VIRIUS » partagée par les soins qu'ils seroient obligés de
 Pansa. » donner d'avance à leur nouvelle commission. Se
 A. HIRTIVS. » tournant ensuite vers Pansa, il le pressa de con-
 » venir » que malgré tout l'empressement qu'il avoit
 » pour délivrer Decimus Brutus, la nature des
 » circonstances le forceroit de tourner quelquefois
 » les yeux vers Dolabella ; & qu'en supposant
 » qu'il eût plusieurs ames, il devoit les fixer (a)
 » toutes sur Modène. Pour lui, continua-t-il,
 » il se souvenoit d'avoir résigné pendant son con-
 » sular, une belle & riche province, dans la seule
 » vue de se procurer plus de liberté pour éteindre
 » la flamme qui s'étoit allumée dans le sein de la
 » patrie. Il souhaitoit (b) que Pansa voulût imi-
 » ter une conduite à laquelle il avoit quelquefois
 » donné des éloges. Si les consuls aspiraient au
 » gouvernement de quelque province, leurs désirs,
 » sans doute, étoient justifiés par l'exemple de
 » tous les grands hommes ; mais ils devoient com-
 » mencer par restituer Decimus à la patrie ; ils
 » devoient assurer la conservation d'un citoyen qui
 » méritoit d'être conservé avec autant de soin que
 » l'image sacrée qu'on gardoit dans le temple de

(a) Ibid. 9.

(b) Ibid. 10.

» Vesta, & dont la sûreté faisoit celle du peuple
 » romain. D'ailleurs, un décret qui revêtiroit les
 » consuls de cette nouvelle commission, apporte-
 » roit moins de facilité que d'obstacle à la guerre
 » contre Dolabella. Il falloit un général dont
 » l'équipage fût formé & tous les préparatifs déjà
 » faits, qui fût accoutumé au commandement,
 » qui eût de l'autorité, de la réputation, des trou-
 » pes rassemblées sous ses ordres, un courage
 » éprouvé au service de la patrie. Il ne voyoit que
 » Brutus & Cassius, entre lesquels le choix pût
 » être incertain, à moins qu'il n'y eût peut-être
 » encore plus d'avantage à les prendre tous deux :
 » qu'on ne pouvoit penser raisonnablement à rap-
 » peler Brutus de la Macédoine, tandis qu'il s'y
 » employoit avec tant de courage & de bonheur
 » à repousser les derniers efforts d'une faction dé-
 » sespérée, tandis qu'il terrassoit Caius & les restes
 » de son armée, qui ne laissoient pas d'y posséder
 » encore quelques places considérables : qu'après
 » avoir terminé cette entreprise, s'il jugeoit que
 » l'intérêt de la république l'obligeât de poursuivre
 » Dolabella, il le feroit volontairement, sans at-
 » tendre les ordres du sénat ; que lui & Cassius,
 » dans plus d'une occasion, s'étoient tenu lieu de
 » sénat à eux-mêmes : que la confusion générale
 » des affaires (a) forçoit d'oublier les règles pour se

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANS.
 A. HIRTIVS.

(a) Ibid. 11,

A. 62. R. » conduire par les circonstances ; qu'on n'ignoroit
 C. 62. » pas d'ailleurs que Brutus & Cassius n'avoient ja-
 V. 62. » mais eu de règle plus sainte & plus inviolable
 A. 62. R. » que la sûreté & la liberté de la patrie : car à quelle
 » autre loi, reprit-il, à quelle autre règle attribue-
 » rons-nous ce que l'un a fait jusqu'à présent dans
 » la Grèce, & l'autre dans la Syrie, qu'à celle qui
 » est établie par Jupiter même en faveur de la
 » société, & qui rend juste & légitime tout ce
 » qui peut contribuer au bien public ? La loi n'est
 » que la droite raison, qui nous est venue du ciel
 » pour nous prescrire ce qui est honnête, & nous
 » faire condamner tout ce qui blesse l'honnêteté.
 » Cassius n'en a pas consulté d'autre lorsqu'il a
 » passé dans la Syrie. C'étoit la province d'autrui,
 » si l'on en juge par les loix écrites ; mais dans
 » le renversement de ces loix, c'étoit sa pro-
 » vince par la loi de la nature. Enfin, pour faire
 » confirmer aussi les actes de Cassius par l'autorité
 » du sénat, il proposa un décret dans cette forme :
 » Le sénat ayant déclaré P. Dolabella ennemi du
 » peuple romain, & donné ordre qu'il soit pour-
 » suivi à force ouverte, pour lui faire subir le
 » châtement qu'il mérite des dieux & des hommes,
 » c'est la volonté du sénat que C. Cassius, pro-
 » consul, commande dans la Syrie avec la même
 » autorité que s'il avoit obtenu ce gouvernement
 » suivant les formes ordinaires, & qu'il reçoive

» sous les ordres les différentes armées de Q. Mar-
 » cius Crispus , proconsul , de L. Stacius Marcus ,
 » proconsul , de M. Allienus , lieutenant général ,
 » qui seront obligés par cet acte de les remettre
 » à sa conduite ; qu'avec ces forces , & celles qu'il
 » y pourra joindre , il poursuive Dolabella par mer
 » & par terre : que pour fournir aux nécessités de
 » la guerre , il ait le pouvoir de commander des
 » vaisseaux , des matelots & de l'argent dans toutes
 » les parties de la Syrie , de l'Asie , de la Bithynie &
 » du Pont ; que dans toutes les provinces où sa
 » commission l'obligera de se rendre , son autorité
 » soit supérieure à celle des gouverneurs ordinaires.
 » Si le roi Dejotarus , ou son fils , assistent de leurs
 » troupes C. Cassius , proconsul , comme ils ont
 » assisté le peuple romain dans d'autres guerres , leur
 » conduite sera fort agréable au sénat & au peuple.
 » Si d'autres rois , d'autres tétrarques & d'autres
 » puissances rendent le même service à C. Cassius ,
 » proconsul , le sénat & le peuple n'oublieront
 » point cette obligation.

(a) Le décret portoit encore : « qu'aussi-tôt
 » qu'on auroit mis quelque ordre dans les affaires
 » publiques , les consuls V. Pansa & A. Hirrius ,
 » ou l'un des deux , prendroient la première oc-
 » casion de proposer au sénat la distribution des

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSA.
 A. HIRTIUS.

(a) Ibid. 12.

An. de R. 710. » provinces consulaires & prétoriennes ; & que dans
 Cicer. 64. » l'intervalle, elles demeureroient entre les mains
 COSS. » de ceux qui les possédoient , jusqu'à ce que le
 VIBIUS » sénat leur eût nommé des successeurs ». Cicéron
 PANSA. » fortit du sénat après la conclusion de l'assemblée,
 A. HIRTIUS. » pour aller droit au forum , où son dessein étoit
 de rendre compte au peuple de ses délibérations , & de lui recommander l'intérêt de
 Cassius. Mais Pansa se hâta de le suivre, & pour
 affoiblir son autorité , il déclara au peuple que
 tous les points sur lesquels Cicéron s'étoit efforcé
 de faire prévaloir son avis , étoient combattus par
 les meilleurs amis & les plus proches parens de
 Cassius. Cicéron justifia aussi-tôt ses intentions par
 cette lettre :

M. T. Cicéron , à C. Cassius.

(a) J'aimerois mieux que vous apprissiez de vos autres amis que de moi-même, avec quelle chaleur j'ai défendu votre dignité dans l'assemblée du sénat & dans celle du peuple. Mon opinion auroit aisément prévalu, si Pansa ne s'y étoit pas fortement opposé. Après l'avoir proposée au sénat, je me fis produire au peuple par le tribun Servilius, je dis tout ce que je pus en votre faveur, avec une voix si forte, qu'elle remplissoit le forum,

(a) Ep. fam. 12, 7.

& je reçus des marques de l'approbation du peuple par des applaudissemens sans exemple. Vous me pardonnerez, sans doute, d'avoir fait toutes ces démarches contre l'inclination de votre belle-mère.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

Sa timidité lui faisoit craindre que Pansa n'en prît occasion de se refroidir tout-à-fait pour vous. En effet, Pansa n'a pas fait difficulté de déclarer à l'assemblée que votre mère & votre frère étoient d'un autre sentiment que le mien. Mais cette opposition n'a point été capable de m'ébranler. J'étois poussé par des considérations plus puissantes. Avec le bien de la république, qui a toujours été ma plus forte passion, j'avois en vue votre dignité & votre gloire. Mais je ne vous déguiserai point un article sur lequel je me suis fort étendu devant le sénat, & que j'ai touché aussi devant le peuple, avec un désir très-ardent de vous voir dégager ma parole. J'ai promis, & j'ai même assuré que vous n'attendriez point nos décrets pour vous rendre utile à la conservation de la république, & que vous vous y porteriez volontairement suivant vos lumières. Quoique nous ne sachions ni où vous êtes, ni quelles forces vous avez actuellement sous vos ordres, je n'ai pas douté que toutes les troupes qui sont dans vos quartiers ne fussent à votre disposition; & j'ai même supposé que vous aviez déjà fait rentrer toute la province d'Asie sous l'obéissance de la république. Faites-vous donc un

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HARTIUS.

devoir de vous surpasser vous-même, en ajoutant chaque jour quelque chose à votre gloire. Adieu. Quelques historiens ont prétendu que le succès de ce débat fut à l'avantage de Cicéron; mais il paroît au contraire, par la lettre précédente, & plus clairement encore par plusieurs autres, que l'autorité de Pansa l'ayant emporté sur la sienne, ce fut (a) aux consuls que la commission fut décernée. Cependant Cassius suivit son conseil, & s'embarraça peu des décrets qu'on portoit à Rome. Ayant entrepris la guerre sous ses propres auspices, il arrêta bientôt les triomphes de Dolabella.

Il étoit arrivé à Rome, vers la fin de l'année précédente, un incident qui avoit donné lieu à diverses réflexions. La petite statue de Minerve, que Cicéron avoit dédiée au capitolé en partant pour son exil, avoit été renversée & mise en pièces d'un coup de tonnerre. Quoique Cicéron & les écrivains de son tems n'aient rien attaché d'extraordinaire à cet événement, quelques historiens des siècles suivans assurent qu'il fut regardé comme le présage de sa ruine. Mais le sénat, par considération pour un citoyen si distingué, ordonna dans une assemblée du dix-huitième jour

(a) Quoniam consulibus decreta est Asia, & permiffum est iis ut dum ipsi venirent, darent negotium qui ipsam obtineant, &c. *Ep. fam.* 12, 14.

de mars (a), que la statue seroit rétablie aux dépens de l'état. Ainsi le monument qu'il avoit établi lui-même pour rendre témoignage à la postérité que la conservation de la patrie avoit été son unique objet, reçut un nouveau lustre par le sceau de l'autorité publique.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

Pendant que le sénat s'étoit occupé de ses délibérations, Decimus Brutus avoit été pressé si vigoureusement dans Modène, que ses amis commencèrent à s'alarmer beaucoup pour lui. On ne doutoit point que s'il tomboit entre les mains d'Antoine, il ne fût exposé au même sort que Trebonius. Cette crainte agit si puissamment sur le cœur de Cicéron, que sur quelques nouvelles propositions de paix qui se firent au sénat, dont Pansa ni les partisans d'Antoine ne parurent point éloignés, non-seulement il consentit au décret d'une seconde ambassade, mais il accepta lui-même cette commission, avec Servilius & trois autres consulaires. Cependant, ayant bientôt remarqué que les amis d'Antoine n'avoient donné que de vaines espérances, il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une fausse démarche, & que le but des ennemis de l'état n'avoit été que de gagner

(a) *Bo ipso die senatus decrevit ut Minerva nostra, quos urbis, quam turbo dejecerat, restitueretur. Ep. fam. 12, 25. Dio. l. 45, pag. 278.*

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

du tems pour se donner celui d'opprimer Decimus Antoine attendoit Ventidius, un de ses lieutenans généraux, avec trois légions qui devoient le mettre en état de faire tête aux deux consuls, & ce ne fut qu'à l'approche de ces nouveaux ennemis que Cicéron ouvrit les yeux sur son erreur. Dès la première assemblée du sénat, il se hâta de rétracter son opinion, en déclarant que le décret auquel il se reprochoit d'avoir consenti, étoit aussi dangereux que déshonorant pour la république; & s'étendant avec toute la force de son éloquence sur les suites funestes d'une seconde ambassade, il demanda instamment que cette résolution fût abandonnée.

Il confessa dans son discours « qu'il n'étoit pas » glorieux pour un sénateur, dont l'opinion avoit » servi si souvent de règle dans les plus importantes délibérations, de reconnoître qu'il s'étoit » laissé tromper : mais il se consolait en faisant » réflexion que l'erreur avoit été commune, & » qu'un consul de la plus haute prudence ne s'en » étoit pas garanti: qu'après avoir vu les dépositaires » du secret d'Antoine, Pison & Calenus, dont l'un » gardoit sa femme & ses enfans, & l'autre entre » tenoit avec lui un commerce régulier, renouveler des propositions de paix qui étoient depuis » long-tems interrompues; après avoir entendu » les mêmes ouvertures de la bouche d'un consul

» dont la pénétration ne s'en laissoit pas facile-
 » ment imposer, dont la vertu rejetoit le terme
 » d'accommodement, & ne vouloit entendre par-
 » ler que de soumission, dont la grandeur d'ame
 » trouvoit la mort préférable à l'esclavage, on
 » avoit pu s'imaginer qu'il y avoit quelque raison
 » secrète de cette conduite, quelque plaie inconnue
 » dans les affaires d'Antoine, sur-tout lorsqu'on
 » avoit remarqué que sa famille étoit dans une
 » affliction extraordinaire, & que ses amis au sénat
 » laissoient voir leur abattement jusques dans leurs
 » regards (a). En effet, si toutes ces apparences
 » ne signifioient rien, pourquoi Pison & Calenus
 » avoient-ils proposé la paix? Pourquoi dans ces
 » circonstances? Pourquoi lorsqu'on s'y attendoit
 » le moins? A la vérité le sénat n'avoit pas plutôt
 » porté le décret de l'ambassade, qu'ils avoient
 » protesté tous deux qu'ils ne savoient rien d'ex-
 » traordinaire, & qu'ils avoient agi sans aucun nou-
 » veau motif: qu'il n'y avoit point eu de sujet par
 » conséquent de prendre de nouvelles mesures
 » lorsque la situation des affaires n'avoit pas chan-
 » gé: mais qu'il étoit clair que le consul & Calenus
 » avoient été trompés par les amis d'Antoine, qui
 » préféroient ses intérêts particuliers à ceux du
 » public: que pour lui, il s'étoit d'abord apperçu

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSAS
 A. HIRTIUS.

(a) Phil. 12, 1.

An. de R. 710. » de l'artifice, mais confusément, parce que l'in-
 Cicer. 64. » téréêt de Decimus avoit troublé ses yeux; que
 COSS. » s'il pouvoit le délivrer du péril en se substituant
 VIBIUS » à sa place, il ne balanceroit point à s'aller ren-
 Pansa. » fermer dans Modène. Il ajouta qu'Antoine n'avoit
 A. HIRTIUS. » qu'à se soumettre & à proposer humblement
 » ses demandes; qu'alors il seroit le premier peut-
 » être à demander qu'elles fussent écoutées; mais
 » que tandis qu'il auroit les armes à la main, &
 » qu'il continueroit ses hostilités, il n'y avoit point
 » d'autre parti à prendre que de lui résister par
 » la force: qu'on objecteroit peut-être qu'après
 » que le décret étoit porté, il n'étoit plus tems
 » d'en revenir, mais n'étoit-il pas (a) toujours
 » tems pour le sage de réparer ses fautes lorsqu'il
 » en avoit le pouvoir? L'erreur étoit le partage
 » de l'humanité, mais il n'y avoit que les insensés
 » qui fussent capables d'y persévérer. Si l'on s'étoit
 » détourné du droit chemin pour des espérances
 » fausses & trompeuses, il ne falloit pas perdre un
 » moment pour y rentrer, car le premier effet du
 » repentir devoit être un changement de conduite.
 » Il fit observer ensuite que loin d'être utile à
 » la république, une nouvelle ambassade produi-
 » roit des maux infaillibles; qu'elle en avoit déjà
 » produit (b) d'irréparables, en diminuant le

(a) Ibid. 2.

(b) Ibid. 3.

» zèle des villes & des colonies, en refroidissant
 » le courage des légions qui s'étoient déclarées
 » pour la patrie, mais qui combattoient avec moins
 » d'ardeur lorsqu'elles voyoient le sénat mollir &
 » sonner la retraite: qu'il y avoit de l'injustice
 » d'ailleurs à traiter de la paix, non-seulement
 » sans la participation, mais contre le désir de
 » ceux qui soutenoient la guerre; qu'Hirtius &
 » César étoient si éloignés de penser à la paix,
 » qu'il pouvoit prouver par leurs propres lettres,
 » que toutes leurs espérances étoient dans la vic-
 » toire (a); que ce n'étoit point par des négocia-
 » tions & par des traités, mais par la force des
 » armes qu'ils étoient résolus d'obtenir la paix:
 » qu'il n'y avoit point de paix à se promettre avec
 » un ennemi à qui on ne pouvoit rien accorder:
 » on avoit déclaré, après des délibérations una-
 » nimes, qu'il avoit forgé divers décrets; vouloit-
 » on se rétracter & les reconnoître pour légitimes?
 » On avoit annulé ses loix, parce qu'elles étoient
 » l'ouvrage de la violence; on vouloit donc les
 » rétablir. On l'avoit convaincu d'avoir volé le
 » trésor du temple d'Ops; il falloit donc ôter à
 » cette action ce qu'elle avoit d'odieux, & la dé-
 » clarer innocente. Il avoit vendu des immunités,
 » des sacerdoces, des royaumes; vouloit-on con-

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANS.
 A. HIRTIUS,

(a) Ibid. 4.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

» firmer tous ces infâmes marchés (a), qui avoient
 » été condamnés par des décrets ? Lui accorder
 » la Gaule Transalpine avec une armée, n'étoit-ce
 » pas prolonger la guerre plutôt qu'assurer la paix ?
 » N'étoit-ce pas même (b) accorder la victoire
 » à l'ennemi ? C'est donc dans cette vue, reprit-il,
 » que nous avons endossé l'habit militaire, que
 » nous avons pris les armes, & que nous avons
 » mis en mouvement toute la jeunesse d'Italie ?
 » Avec des troupes florissantes & nombreuses,
 » notre dernier effort se réduit donc à députer une
 » ambassade ! Et moi, serai-je du nombre des am-
 » bassadeurs ? Serai-je d'un conseil où le peuple
 » romain ne saura pas même si j'ai combattu le
 » sentiment des autres, de sorte que si l'ennemi
 » emporte quelque avantage dont les suites nous
 » soient funestes, je sois exposé à perdre mon cré-
 » dit & ma réputation ? Il fit voir ici que quand
 » l'ambassade seroit absolument nécessaire, il étoit
 » celui de tous les sénateurs, à qui cette commis-
 » sion conviendrait le moins ; qu'il avoit toujours
 » pris parti contre cette proposition, qu'il avoit
 » proposé le premier de prendre l'habit de guerre ;
 » qu'il avoit toujours été l'auteur des plus rigoureu-
 » ses résolutions contre Antoine & ses associés ; qu'il
 » passoit dans tous les partis pour un homme pré-
 » venu de ses sentimens, & fort opiniâtre dans ses

(a) Ibid. 5.

(b) Ibid. 6.

incipes; qu'Antoine auroit peine peut-être à
 porter sa (a) présence; que si l'on comptoit
 sur rien la peine qu'Antoine auroit à le voir, il
 applioit du moins qu'on lui épargnât celle de
 voir Antoine; que ce ne pouvoit être pour lui
 un supplice, sur-tout depuis que cet ennemi
 public, dans un discours qu'il avoit fait nouvelle-
 ment à ses parricides, en distribuant des récom-
 penses aux plus désespérés, avoit promis la confis-
 cation de son bien à Petissius; enfin qu'il ne se
 sentoient point assez de force pour supporter la vue
 d'un homme à la cruauté duquel il n'étoit échappé
 que par la vigueur avec laquelle il avoit défendu
 ses portes & ses murs, & par le zèle de ses conci-
 toyens d'Arpinum: que si on le croyoit capable
 de se vaincre jusqu'à dissimuler son ressentiment
 de la vue d'Antoine, il prioit du moins le sénat
 d'avoir quelque considération pour la sûreté de
 sa vie; non qu'il y attachât lui-même un grand
 prix; mais il se flattoit qu'elle ne pouvoit être
 méprisante aux yeux du sénat & du peuple
 romain, & s'il ne s'aveugloit point en sa faveur,
 il pouvoit croire que c'étoit lui jusqu'alors qui
 par sa vigilance, ses soins & ses conseils, avoit
 arrêté les entreprises de leurs ennemis (b), ou
 les avoit rendues infructueuses. Si sa vie n'avoit
 pas été exempte de dangers au milieu de Rome,

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANSAS
 A. HIRTIUS,

a) Ibid. 7.

(b) Ibid. 8.

80 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R. » dans le sein de sa famille, sous la garde de ses
 - 10.
 Cicer. 64. » amis & de tous les citoyens, que ne devoit-il
 Coss.
 VIBIUS » pas appréhender dans un long voyage? Qu'il y
 Pansa.
 A. HIRTIVS. » avoit trois routes de Rome à Modène, celle de
 » Flaminius le long de la mer Adriatique, celle
 » d'Aurelius le long de la Méditerranée, & celle
 » de Cassius entre les deux (a) autres; qu'elles
 » étoient bouchées toutes trois par les associés
 » d'Antoine, c'est-à-dire, par ses plus cruels en-
 » nemis; la voie Cassienne par Lento, la Flami-
 » nienne par Ventidius, & l'Aurelienne par toute
 » la famille des Clodiens; qu'il souhaitoit donc,
 » si le sénat lui en accordoit la liberté, de de-
 » meurer à Rome, qui étoit son élément, son
 » poste, & le centre de ses observations; que les
 » autres pouvoient se procurer des armées, des
 » royaumes, des commandemens militaires; mais
 » que son partage étoit la ville, & le soin des
 » affaires domestiques dont il vouloit s'occuper
 » uniquement avec eux: que ce n'étoit pas lui qui
 » refusoit la commission dont on l'avoit chargé,
 » mais que tous les citoyens de Rome la refusoient
 » pour lui; car s'il étoit plus circonspect & plus
 » réservé que personne, il n'y avoit personne aussi
 » qui fût moins capable que lui de se laisser trou-
 » bler par la crainte..... qu'un homme d'état

(a) Ibid. 9.

» devoit laisser après lui une réputation glorieuse ,
 » & ne pas s'exposer au reproche d'erreur & de
 » folie. Qui n'a pas pleuré, dit-il, la mort de
 » Trebonius ? Cependant quelques-uns ont préten-
 » du , quoiqu'il soit fâcheux de le faire observer ,
 » qu'il mérite moins de compassion pour ne s'être
 » pas precautionné avec plus de soin contre un
 » lâche & perfide ennemi , car la prudence ap-
 » prend à ceux (a) qui font profession de garder
 » la vie des autres , que leur première attention
 » doit être pour la sûreté de leur propre vie....
 » qu'en supposant qu'il échappât aux embûches qui
 » lui seroient dressées sur la route , il n'espéroit
 » pas que la rage d'Antoine le laissât retourner
 » vivant : que dans sa jeunesse , servant en qualité
 » de volontaire , il se souvenoit d'avoir assisté à
 » la conférence de Cn. Pompée & de P. Vettius ,
 » général des marfes , qui s'étoit tenue entre les
 » deux camps ; mais qu'il n'y avoit alors entre les
 » deux partis ni crainte , ni soupçon , ni excès de
 » haine : que pendant les guerres civiles Sylla &
 » Scipion s'étoient rencontrés dans une conférence
 » où la foi n'avoit pas été gardée mutuellement ,
 » mais que tout (b) s'y étoit passé néanmoins sans
 » violence : qu'on ne pouvoit se promettre les mêmes
 » ménagemens avec Antoine , ou que si d'autres

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIRIUS
 PANS.
 A. HIRTIUS

(a) Ibid. 10.

(b) Ibid. 11.

AN. de R. 710. » s'en flattoient, ce n'étoit pas lui qui devoit former
 Cicer. 64. » cette espérance ; qu'Antoine ne consentiroit jamais
 Coss. » à se rendre dans leur camp , & qu'ils devoient
 VIBIUS » bien moins risquer de paroître dans le sien ; que
 PANSAS. » si la négociation se faisoit par écrit , son opi-
 A. HIRTIUS. » nion se réduiroit toujours à demander une sou-
 » mission absolue aux volontés du sénat ; que leurs
 » ennemis ne manqueroient point d'en faire de
 » mauvaises interprétations aux vétérans , & de les
 » exciter peut-être à quelque violence. Que ma
 » vie , conclut-il , soit donc réservée pour le ser-
 » vice de l'état , aussi long-tems que la nature ou la
 » considération de ma dignité me permettra de la
 » conserver ; que ma mort arrive au moment fixé
 » par la loi commune ; ou si le destin en a marqué
 » l'instant plutôt , qu'elle soit du moins glorieuse....
 » Quoique la république , pour me réduire aux
 » termes les plus modérés , n'ait pas besoin d'une
 » ambassade , je ne laisserai pas de me charger de
 » cette commission , si l'on juge que je puisse l'en-
 » treprendre avec sûreté. La conduite que j'y tien-
 » drai fera foi que je considère moins mes propres
 » dangers que le service de l'état , & l'on verra
 » qu'après une mûre délibération , je prendrai le
 » parti que je croirai le plus utile à l'intérêt public ».

Quoique ce discours ne renfermât point absolu-
 ment un refus , les raisons d'abandonner l'ambas-
 sade parurent si fortes , qu'on en perdit tout-à-fait

le deſſein. Vers la fin du mois, Panſa ſe mit en marche vers la Gaule, pour joindre Hirtius & Céſar Octave à la tête de la nouvelle armée, & tenter auſſi-tôt de délivrer Decimus par une bataille déciſive.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

Tandis qu'Antoine jetoit le ſénat dans l'incertitude & la confuſion par les intrigues de ſes amis, il ſ'efforçoit d'un autre côté par ſes lettres d'ébranler la fidélité d'Hirtius & d'Octave, & de leur faire abandonner le parti qu'ils avoient embrassé. Mais leurs réponſes, toujours courtes & pleines de fermeté, le renvoyoient conſtamment à l'autorité du ſénat. Cependant, comme le dénouement paroïſſoit approcher, il fit un nouvel effort pour les ſéduire; & dans une lettre mêlée de plaintes & de flatteries, il leur reprocha d'oublier leurs véritables intérêts pour ſe laiſſer conduire aveuglément par Cicéron, qui ne penſoit qu'à rétablir la faction de Pompée, & qu'à jeter les fondemens d'un pouvoir dont ils devoient craindre leur ruine.

Marc-Antoine, à Hirtius & Céſar.

La mort de Trebonius m'a cauſé tout-à-la-fois beaucoup de joie & de triſteſſe. Je n'ai pu apprendre ſans une vive ſatisfaction qu'on avoit enfin tiré d'un traître la vengeance qui étoit dûe aux cendres du plus grand des hommes, & que dans

84 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

le cours de l'année, la providence du ciel se justifie par le châtiment du parricide, qui est déjà tombé sur quelques-uns des coupables, & qui menace incessamment tous les autres. Mais d'un autre côté, c'est pour moi le sujet d'une vive douleur, de voir que Dolabella soit déclaré l'ennemi public pour avoir fait justice d'un meurtrier, & que Trebonius, le fils d'un bouffon, soit plus cher au peuple romain que Jules-César, le père de sa patrie. Une réflexion plus amère encore, c'est que vous, Hirtius, qui êtes couvert des bienfaits de César, & placé de sa main dans une situation qui vous étonne vous-même; & vous, jeune Octave, qui devez tout à l'honneur que vous avez de lui appartenir, vous fassiez tous deux vos derniers efforts pour donner une couleur de justice à la condamnation de Dolabella, pour délivrer le misérable que je tiens assiégé, & pour revêtir Cassius & Brutus de toute l'autorité. Vous regardez les affaires présentes du même œil qu'on a regardé nos différents passés; le sénat passe à vos yeux pour le camp de Pompée, vous prenez Cicéron pour votre chef, vous fortifiez la Macédoine par vos troupes, vous avez donné l'Afrique à Varus, la Syrie à Cassius; vous souffrez que Casca exerce les fonctions de tribun; vous supprimez les revenus des fêtes juliennes, vous abolissez les colonies de vétérans, quoiqu'établies par les loix; vous promettez au

peuple de Marseille la restitution de ce qu'il a perdu par le droit de la guerre ; vous oubliez que les partisans de Pompée sont exclus des emplois par une loi d'Hirtius même ; vous faites toucher Brutus l'argent d'Appuleius ; vous applaudissez la mort de Pœtus & de Menedemus , tous deux amis de César , & redevables à son amitié du droit de bourgeoisie ; vous refusez votre protection à Phéopompe , lorsque banni & dépouillé par Trébonius , il est forcé de se réfugier à Alexandrie ; vous recevez dans votre camp Sergius Galba , armé du même poignard qui lui a servi pour assassiner César ; vous débauchez mes soldats ; vous enrôlez les vétérans , sous prétexte de venger la mort de César , & vous les employez , sans qu'ils s'en délient , contre leur questeur , contre leur général & leurs camarades. Qu'avez-vous fait , en un mot , que Pompée , s'il étoit au monde , & son fils ne voulussent pas faire ? Vous prétendez qu'on ne doit point songer à la paix avant que j'aie rendu la liberté à Decimus : croyez-vous que ce soit là le sentiment des vétérans qui ne se sont point encore déclarés ? C'est le vôtre , parce que vous vous êtes rendus aux flatteries & aux honneurs empoisonnés du sénat. Mais vous êtes venus , direz-vous , au secours des troupes que je tiens assiégées : je ne m'oppose point à leur conservation , & je n'empêcherai point qu'elles se retirent où il vous plaira ,

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

86 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R.
716.
Cicer. 64.
Coss.
VIRIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

pourvu seulement qu'elles m'abandonnent celui qui a mérité de périr. Vous m'écrivez qu'on a fait renaître au sénat des ouvertures de paix, & qu'on a nommé cinq ambassadeurs consulaires : est-il croyable que ceux qui m'ont pouillé à bout lorsque je leur ai fait les plus belles offres, soient capables aujourd'hui de modération & d'équité ? Est-il vraisemblable que les mêmes hommes qui ont traité Dolabella si mal pour une action louable, puissent me pardonner lorsque je fais profession des mêmes sentimens ? Considérez donc lequel vous paroîtra préférable & le plus utile à notre intérêt commun, de venger la mort de Trebonius ou celle de César. Voyez quel parti vous paroîtra le plus juste pour nous, ou de nous armer les uns contre les autres pour rétablir la cause de Pompée, qui a été ruinée tant de fois, ou de joindre nos forces pour ne pas devenir le jouet de nos ennemis, qui n'ont que de l'avantage à recueillir de votre ruine & de la mienne. La fortune a différé jusqu'à présent ce spectacle. Elle n'a pas voulu que deux armées qui sont les membres d'un même corps, s'égorgeassent mutuellement, ni que Cicéron, comme un chef de gladiateurs, eût le plaisir de nous assortir pour le combat. Il est heureux de vous avoir pris dans les mêmes filets qui lui ont servi, comme il s'en vante, à prendre César. Pour moi, je déclare que ma résolution est de ne

Souffrir aucun outrage, ni dans ma personne, ni dans celle de mes amis; de ne point abandonner le parti qui fut odieux à Pompée; de ne pas permettre que les vétérans soient chassés de leurs possessions, & traînés l'un après l'autre au supplice; de ne pas rompre les engagemens que j'ai pris avec Dolabella; de ne pas violer mon alliance avec Lepidus, dont je connois la fidélité, & de ne pas trahir Plancus, le confident de tous mes desseins. Si les dieux immortels me soutiennent aussi constamment que je l'espère dans la défense d'une si bonne cause, je vivrai avec plaisir. Mais si quelqu'autre destin m'attend, je trouve d'avance une vive joie dans la certitude de votre châtiement; car vous sentirez quelque jour combien ces Pompeiens, qui sont si fiers & si violens dans leur défaite, sont capables de l'être dans leur triomphe. Enfin je n'ajoute qu'un mot : je puis pardonner les injures de mes amis si je les trouve eux-mêmes disposés, ou à les oublier, ou à se joindre à moi pour venger la mort de César. J'ai peine (a) à me persuader qu'il me vienne des ambassadeurs; mais s'ils arrivent, je saurai ce qu'ils veulent de moi. Adieu.

Hirtius & Octave, au lieu de répondre à cette lettre, l'envoyèrent directement à Cicéron, pour

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

(a) Vid. Phil. 13, 10, &c.

38 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIRIUS
PANS A.
A. HIRTIUS.

en faire l'usage qu'il jugeroit à propos, avec la participation du sénat & du peuple.

Dans cet intervalle, Lepidus écrivit une lettre publique au sénat. C'étoit une exhortation à prendre de nouvelles mesures pour la paix, & à prévenir l'effusion du sang des citoyens, par quelque voie qui pût rappeler Antoine & ses partisans au service de la patrie. Mais il n'y faisoit aucune mention de sa reconnaissance pour les honneurs publics qui lui avoient été nouvellement décernés. Cette affectation déplût au sénat, & parut confirmer les soupçons qu'on avoit déjà de son intelligence avec Antoine. Cependant, sur la proposition de Servilius, l'assemblée ordonna par un décret, « qu'on lui feroit des remerciemens de son » zèle pour la paix & de son inquiétude pour le » salut des citoyens, mais qu'on le prieroit de ne » s'en plus mêler, & de laisser ce soin à ceux qui » étoient persuadés que la paix étoit impossible » si Antoine n'abandonnoit les armes, & ne la » demandoit lui-même ».

La lettre de Lepidus fut pour les amis d'Antoine une nouvelle occasion de proposer un traité, en faisant valoir la nécessité de satisfaire Lepidus, qui étoit en état, disoient-ils, d'obtenir par la force ce que son amour pour la paix lui faisoit désirer. Ce renouvellement d'instances de la part de plusieurs personnes suspectes, mit encore une

Fois Cicéron dans l'embarras de leur répondre & de détruire leurs argumens. « Il leur dit qu'il avoit » toujours appréhendé que des offres de paix équivoques n'eussent pas d'autre effet que d'éteindre » le zèle public pour le rétablissement de la liberté : qu'à la vérité ceux qui se plaisoient dans » la discorde & dans l'effusion du sang des citoyens, devoient être bannis de la société des » hommes ; mais qu'on devoit considérer aussi s'il » n'y avoit pas quelquefois des guerres tout-à-fait » inévitables, où la paix devoit être regardée » comme impossible (a), parce qu'elle ne pouvoit » être qu'un traité d'esclavage : que la guerre présente étoit de cette nature, ayant été entreprise » par une troupe de gens sans mœurs & sans principes, ennemis naturels de la société, qui faisoient toute leur joie de piller & de massacrer les créatures de leur espèce, & que c'étoit » renverser Rome que de lui rendre de tels citoyens (b) ; que le sénat devoit se souvenir des » décrets qu'il avoit déjà publiés contr'eux ; que » jamais on n'en avoit porté de si fermes contre » des ennemis étrangers avec lesquels on avoit » renoncé à toute espérance de paix. Quoiqu'on » dût attendre du sénat autant de prudence que » de courage, & que ces deux qualités mêmes ne

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIVS.

(a) Phil. 13, 1.

(b) Ibid. 2.

An. de R. 710. » dussent jamais être séparées, il vouloit néanmoins
 Cicer. 64. » les considérer séparément, & s'attacher aux règles
 COSS. » de la prudence, qui étoit la plus circonspecte
 VIBIUS » & la plus sûre des deux. Si la prudence, con-
 Pansa. » tinua-t-il, m'ordonnoit (a) de n'estimer rien
 A. HIRTIVS. » autant que ma vie, de ne rien entreprendre au
 » risque de ma tête, & d'éviter tous les dangers,
 » quand l'esclavage devoit être le fruit de mes
 » précautions, je rejetteroie cette sorte de vertu,
 » sur quelques principes qu'elle fût appuyée : mais
 » elle nous enseigne au contraire à ne désirer la
 » conservation de notre vie, de notre fortune &
 » de nos familles, qu'avec une juste subordination
 » au soin de notre liberté, à ne souhaiter la pos-
 » session de tous ces biens que dans le sein d'un
 » état libre, à ne jamais abandonner notre liberté
 » pour eux, & à les sacrifier généreusement pour
 » la liberté, parce que sans liberté ils changent
 » tellement de nature qu'ils deviennent la source
 » des plus grands maux. Je voudrois donc pré-
 » ter l'oreille aux inspirations de la prudence,
 » & la respecter comme un dieu. Il protesta
 » que personne n'avoit plus de considération
 » que lui pour Lepidus, & qu'indépendamment
 » d'une ancienne liaison d'amitié, il ne pouvoit
 » refuser la plus haute estime aux services qu'il

(a) Ibid. 3.

» avoit rendus à l'état , en persuadant au jeune
 » Pompée d'abandonner les armes , & d'épargner à
 » sa patrie tous les malheurs d'une guerre cruelle ;
 » que la république (a) avoit des gages innom-
 » brables de sa fidélité & de sa vertu ; que per-
 » sonne n'ignoroit la noblesse distinguée de sa
 » naissance , les honneurs qui étoient accumulés
 » sur sa tête , sa qualité de grand pontife , les
 » embellissemens dont la ville étoit redevable à
 » la générosité de ses ancêtres & à la sienne , le
 » mérite de sa femme & de ses enfans , son im-
 » mense fortune , qui n'avoit jamais été souillée
 » par le sang des citoyens , l'éloignement qu'il
 » avoit pour l'injustice & la violence , & l'in-
 » clination qui le porçoit au contraire à se faire
 » aimer par ses services & ses bienfaits ; qu'un
 » homme de ce caractère pouvoit se tromper quel-
 » quefois dans son jugement , mais qu'il ne pouvoit
 » jamais être volontairement l'ennemi de sa patrie :
 » que le penchant qu'il marquoit pour la paix étoit
 » louable , s'il pouvoit la rendre telle qu'il venoit
 » de la faire avec Sextius Pompée ; qu'aussi lui avoit-
 » on décerné plus d'honneurs qu'il n'y en avoit
 » jamais eu d'exemple avant lui , une statue , avec
 » une magnifique inscription , & le triomphe dans
 » son absence ; qu'heureusement cette affaire avoit

An. de R.
 710.
 Cicér. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANS.
 A. HIRTIIUS.

(a) Ibid. 4.

An. de R. 710. » été si bien ménagée, que les actes de César ayant
 Cicer. 64. » été confirmés pour le bien de la paix, on avoit
 COSS. » trouvé le moyen d'accorder le retour de Pom-
 VIBIUS » pée avec leur validité; qu'en effet rien n'étoit
 PANS. » si sage que d'avoir mis Pompée en état de rache-
 A. HIRTIUS. » ter ses propres biens en lui fournissant les sommes
 » nécessaires; que l'ancienne liaison qu'il avoit
 » eue avec son père lui faisoit désirer la commif-
 » sion de lui restituer l'héritage de ses ancêtres;
 » que son premier soin (a) feroit de le faire nom-
 » mer augure, pour rendre au fils la même faveur
 » qu'il avoit reçue du père; qu'on apprenoit de
 » ceux qui l'avoient vu depuis peu à Marseille,
 » qu'il devoit venir incessamment au secours de
 » Modène, & qu'il n'étoit arrêté que par la crainte
 » de mécontenter les vétérans, en quoi l'on recon-
 » noissoit le fils d'un père dont la prudence avoit
 » toujours égalé le courage..... Qu'au reste, Lepi-
 » dus devoit prendre garde que sa conduite ne
 » parût trop arrogante; que s'il prétendoit se faire
 » redouter par son armée, il devoit se souvenir
 » que c'étoit l'armée du peuple romain (b) & non
 » la sienne..... que s'il offroit l'entremise de son
 » autorité, sans le secours des armes, son inten-
 » tion méritoit des éloges, mais pouvoit passer
 » pour superflue; car, quoique son autorité fût

(a) Ibid. 5.

(b) Ibid. 6.

» telle qu'un citoyen de son mérite & de sa no-
 » bleffe pouvoit justement le prétendre , le sénat
 » n'oublioit pas non plus ce qu'il devoit à sa di-
 » gnité; & jamais on n'avoit vu dans le sénat tant de
 » gravité, de prudence & de courage; qu'ils étoient
 » tous si animés contre les ennemis de la liberté
 » publique, qu'il n'y avoit point d'autorité ca-
 » pable de réprimer cette ardeur, ou de leur arra-
 » cher les armes.... qu'ils se flattoient encore des
 » plus heureuses espérances, mais qu'ils étoient
 » déterminés (a) à tout souffrir pour éviter l'es-
 » clavage; qu'il n'y avoit rien à craindre de Le-
 » pidus, puisque sa propre fortune dépendoit de la
 » sûreté des honnêtes gens: que si la nature for-
 » moit les caractères honnêtes, c'étoit la bonne
 » fortune qui les confirmoit dans leurs principes;
 » parce qu'au fond, quoique la sûreté & le repos
 » fussent l'intérêt de tout le monde, c'étoit néan-
 » moins plus particulièrement celui des gens riches
 » & heureux: que personne ne l'étant plus que
 » Lepidus, on devoit croire aussi que personne ne
 » désiroit plus sincèrement la paix publique, qu'il
 » l'avoit prouvé par un témoignage assez éclatant,
 » lorsqu'il avoit paru si affligé de l'offre du dia-
 » dême qu'Antoine avoit faite à César, dans la
 » résolution d'être son esclave plutôt que son

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANSÆ
 A. HIRTIUS,

(a) Ibid. 7.

An. de R. » collègue ; action qui méritoit seule le plus ri-
715-
Cicer. 64- » goureux châtiment (a) , quand il n'auroit jamais
Coss.
VIBIUS » commis d'autre crime ». Ici l'orateur s'emponte
PANSA.
A. HIRTIUS. à ses invectives ordinaires contre Antoine , & sou-
 tenant le même ton dans plusieurs pages , il con-
 clut enfin que toutes les propositions & les espé-
 rances de paix sont inutiles avec lui. Il en donne
 pour nouvelle preuve sa lettre à Hirtius & Octave :
 & l'ayant lue à l'assemblée , non , dit-il , qu'il la
 jugeât digne de cet honneur , mais pour faire con-
 noître les perfides vues de l'auteur par sa propre
 confession ; il fait ses remarques sur chaque article ,
 avec une raillerie vive & ingénieuse de la fureur ,
 de l'extravagance , de la folie & des absurdités
 qu'il y découvre à chaque mot. Il ajoute « que
 » si Lepidus avoit vu cette pièce , il cesseroit de
 » croire la paix possible , & par conséquent de la
 » conseiller ; qu'on accorderoit plutôt l'eau & le
 » feu , qu'Antoine avec la république ; que la pre-
 » mière résolution & la plus utile étoit donc de
 » vaincre ; la seconde , de ne craindre & de ne
 » refuser aucun danger pour la liberté ; qu'il n'y
 » avoit point à choisir de troisième parti , mais
 » que le pire , sans doute , étoit de se soumettre lâ-
 » chement par le honteux désir de vivre »... Forcé ,
 dit-il , par de si puissantes raisons , il se déclare

(a) Ibid. 8.

sur le sentiment de Servilius, sur la lettre de Lepidus, en proposant d'y joindre cette clause, qui pouvoit être publiée dans le même décret, séparément : « Que Sextus Pompée, fils de Cnaeus, en offrant ses services & ses troupes au sénat & au peuple romain, avoit dignement imité le courage & le zèle de son père & de ses ancêtres, & répondu à l'opinion qu'on avoit de sa propre vertu & de ses bonnes intentions pour la république; & que sa conduite étoit aussi glorieuse pour lui, qu'elle étoit agréable au sénat & au peuple romain ».

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

Après ce débat, qui se termina comme Cicéron le désiroit, il écrivit à Lepidus une lettre assez courte, & si froide, que son dessein sembloit être de lui faire entendre qu'on étoit fort tranquille à Rome, & que toutes les mesures qu'il pourroit rendre, y causeroient peu d'inquiétude.

Cicéron à Lepidus.

(a) Tandis que la parfaite considération que j'ai pour vous, me porte sans cesse à ne rien épargner pour le soutien & l'augmentation de votre dignité, je n'ai pu me défendre de quelque charin, en vous voyant négliger de faire vos remerciemens au sénat, pour les honneurs extraordinaires

(a) Epist. fam. 10, 27.

AN. de R.
712
CIC. 64
COS.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

qu'il vous a décernés. Je me réjouis néanmoins de l'ardeur que vous témoignez pour la paix. Si vous pouvez nous la donner, sans nous précipiter dans l'esclavage, vous travaillerez, sans doute, également pour votre honneur & pour l'avantage de la république. Mais si elle ne produit point d'autre effet que de remettre un furieux en possession du pouvoir arbitraire, je vous apprends que tous les honnêtes gens sont résolus ici de préférer la mort à la servitude. Il me semble donc que la sagesse vous oblige à ne plus vous mêler de la paix, puis-que vous ne seriez approuvé ni du sénat ni du peuple. Mais je ne vous dis point là-dessus tout ce que vous pourrez apprendre par d'autres voies; votre prudence vous servira de règle. Adieu.

Plancus, qui commandoit dans la Gaule, & qui faisoit alors sa résidence à Lyon, avec un corps de troupes assez nombreux, fortifia l'avis de Lepidus par une lettre qu'il écrivit au sénat dans le même sens. Cicéron lui fit cette réponse:

Cicéron à Plancus.

Le récit que Furnius nous a fait (a) de votre affection pour la république, a causé une satisfaction extrême au sénat & au peuple de Rome; mais votre lettre, qui a été lue publiquement au sénat,

(a) Ibid. 6.

il a point paru s'accorder avec le rapport de Furius. Vous y parlez de paix, tandis qu'un homme, tel que votre collègue, est assiégé par d'infames brigands. C'est à eux à nous demander la paix, en commençant par quitter les armes; ou s'ils la demandent armes en main, c'est par la victoire, & non par des traités, qu'ils doivent l'obtenir. Mais vous apprendrez de votre frère & de Furnius, comment vos lettres & celles de Lepidus ont été reçues, &c.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

Caius, frère d'Antoine, qui s'étoit renfermé dans Apollonie avec sept cohortes, sans oser attendre l'arrivée de Brutus qui s'avançoit vers lui, quitta cette retraite (a) pour en chercher une plus sûre à Buthrote: mais ayant été coupé dans sa route par l'armée de Brutus, il fut attaqué avec tant de vigueur, qu'il perdit trois cohortes; & dans un second engagement qu'il ne put éviter, avec d'autres troupes commandées par le jeune Cicéron, il fut entièrement défait & pris lui-même dans sa fuite. Ainsi Brutus se trouva maître absolu de la campagne. La joie qu'il eut de ce succès lui fit écrire une seconde lettre au sénat, & Cicéron lui rendit compte aussi-tôt de la satisfaction qu'elle y avoit causée. « On a fait, lui écrit-il, la lecture de votre lettre dans notre assem-

(a) Plutarq. *Vie de Brutus*.

An. de R. 710. » blée (a). Tout le monde y a reconnu la pru-
 Cicer. 64. » dence du général, la valeur des troupes, & le
 COSS. » mérite des officiers, parmi lesquels mon fils n'est
 VIBIUS » point oublié. Si vos amis avoient proposé quel-
 PANSA. » que chose en votre faveur, ou si les tems étoient
 A. HIRTIUS. » plus tranquilles qu'ils ne peuvent l'être après
 » le départ de Pansa, on auroit décerné aux dieux
 » quelque juste témoignage de la reconnoissance
 » publique ».

Brutus n'étoit pas sans embarras sur la manière
 dont il devoit traiter Caius, son prisonnier. S'il
 consultoit son penchant, il étoit porté à le ren-
 voyer libre; mais il avoit raison d'en appréhen-
 der de nouveaux troubles pour lui-même & pour
 la république. S'il le retenoit dans son camp, il
 craignoit qu'un ennemi si dangereux n'y excitât
 quelque sédition par ses intrigues. S'il lui faisoit
 ôter la vie, il sentoit que cette extrémité paroî-
 troit cruelle, & son propre caractère en étoit
 fort éloigné. Il écrivit à Cicéron pour le consulter:

(a) *Tuæ literæ quæ in senatu recitatæ sunt, & im-
 peratoris consilium & militum virtutem & industriam tuo-
 rum, in quibus Ciceronis mei, declarant: quod si tuis
 placuisset de his literis referri, & nisi in tempus turbulen-
 tissimum post discessum Pansæ incidissent, honos quoque
 justus ac debitus diis immortalibus decretus esset. Ad
 Brut. 2, 7.*

« Caius, lui dit-il (a), est toujours dans mon
 » camp, mais en vérité je suis touché de ses
 » prières, & j'appréhende même qu'il ne se trouve
 » des furieux qui se déclarent pour lui. Mon in-
 » certitude est extrême. Si je savois votre senti-
 » ment, je ferois tranquille ; car le parti que vous
 » me conseilleriez de suivre, me paroîtroit infailli-
 » blement le meilleur . . . ». L'avis de Cicéron fut
 de garder soigneusement Caius (b) jusqu'à ce que
 le sort de Decimus fût éclairci à Modène. Ce-
 pendant Brutus continua de le traiter avec beau-
 coup de douceur, & conserva toujours de l'in-
 clination à lui rendre la liberté. Il en écrivit même
 au sénat ; & ce qui parut non-seulement étrange,
 mais choquant à tous ses amis de Rome, il permit
 à Caius d'écrire aussi dans le style d'un proconsul.
 Cicéron lui en fit des plaintes par cette lettre :

« Pilus, votre messager, nous a remis deux
 » lettres le 13 d'avril, l'une de vous, l'autre de
 » Caius. Elles ont passé d'abord par les mains du

An. de R.
 710.
 Cicér. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANS.
 A. HIRTIUS

(a) Caius Antonius adhuc est nobiscum ; sed medius
 fidius & moveor hominis precibus, & timeo ne illum ali-
 quorum furor excipiat. Plane æstuo. Quod si scirem quid
 tibi placeret, sine sollicitudine essem. Id enim optimum
 esse persuasum esset mihi. *Ad Brut.* 2, 4.

(b) Quod me de Antonio consulis, quoad Bruti exitum
 cognorimus, custodiendum puto. *Ibid.* 4.

An. de R. 710. » tribun Servilius, qui les a rendues au préteur
 Cicer. 64. » Cornutus. Dans la lecture qu'on en a faite au
 COSS. » sénat, le titre de proconsul dont Caius ose se
 VIBIUS » revêtir, a causé autant de surprise que si l'on
 PANS. » avoit vu prendre celui d'empereur à Dolabella,
 A. HIRTIUS. » qui nous a dépêché aussi un exprès, mais sans
 » que personne ait eu, comme votre Pilus, la
 » hardiesse de produire ses lettres aux magistrats.
 » On a donc lu la vôtre. Elle étoit courte, mais
 » extrêmement indulgente pour Caius. Le sénat
 » en a paru surpris. Pour moi, je me suis trouvé
 » dans quelqu'embarras. Devois-je dire que c'étoit
 » une lettre supposée? Mais quel parti prendre
 » après cela, si vous aviez pris celui de l'avouer?
 » Devois-je reconnoître qu'elle étoit de vous?
 » C'étoit vous faire peu d'honneur. Je me suis
 » déterminé à garder le silence.

» Le jour suivant, lorsque cette affaire avoit
 » déjà fait beaucoup de bruit, & que tout le
 » monde se trouvoit offensé de la conduite de
 » Pilus, j'ai fait l'ouverture du débat, & j'ai dit
 » quantité de choses du proconsul Caius. D'autres
 » ont parlé. Sextius, après avoir rempli son rôle,
 » m'a fait observer en particulier à quel danger son
 » fils & le mien seroient exposés s'ils avoient pris
 » réellement les armes contre un proconsul. Vous
 » le connoissez. Il a toujours rendu justice à la
 » cause. Mais notre ami Labeon remarqua qu'

« votre sceau ne paroissoit point à la lettre, qu'elle
 « étoit sans date, que contre votre usage, vous
 « n'en aviez donné aucun avis à vos amis; d'où il
 « conclut qu'elle étoit supposée, & ses raisons
 « en convainquirent toute l'assemblée. C'est à vous
 « maintenant, mon cher Brutus, à considérer la
 « nature & l'état de cette guerre. Je vois que le
 « parti de la douceur vous plaît, & que vous le
 « croyez le meilleur. En général, j'en suis per-
 « suadé comme vous; mais je doute que la ré-
 « mence convienne aux circonstances de cette
 « sommes. Car s'il faut vous les exposer, mon
 « cher Brutus, nous voyons les ennemis de la ré-
 « publiques & de desespérer qui menacent les autels
 « temples des dieux. C'est la guerre qui se pré-
 « parer si nous devons nous en attendre. C'est
 « donc celui que nous espérons de la victoire
 « proposons-nous par un traité de paix. C'est
 « nous-mêmes à la suite de ce traité, nous-mêmes
 « nous-mêmes à la suite de ce traité, nous-mêmes
 « Quelle différence y a-t-il entre la guerre
 « & l'insurrection? C'est la guerre qui se pré-
 « parer si nous devons nous en attendre. C'est
 « donc celui que nous espérons de la victoire
 « proposons-nous par un traité de paix. C'est
 « nous-mêmes à la suite de ce traité, nous-mêmes
 « nous-mêmes à la suite de ce traité, nous-mêmes

An. de R. 710. » je pourrai défendre votre opinion, mais je n'aban-
 Cicer. 64. » donnerai point la mienne. On n'attend de vous
 COSS. » ni de la mollesse ni de la cruauté. Il est aisé de
 VIBIUS » trouver un tempérament (a), en traitant les
 PANS. » chefs à la rigueur, & les soldats avec indul-
 A. HIRTIUS. » gence ».

Cicéron avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre de la prudence humaine pour le rétablissement de la république, car c'étoit à ses conseils & à son autorité qu'elle devoit ce dernier effort qu'elle faisoit elle-même pour éviter sa ruine. Comme elle n'avoit pas de plus cruel ennemi qu'Antoine, Cicéron avoit armé contre lui toutes les forces de l'Italie, & l'armée du sénat paroissoit capable de l'opprimer. Le jeune Octave n'étoit guère moins redoutable aux amis de la liberté; mais l'opposition de leurs intérêts personnels, & la jalousie qu'ils avoient déjà fait éclater mutuellement, étoient autant de moyens qui pouvoient être employés à les ruiner tous deux. Cicéron ménageoit adroitement l'occasion de les faire valoir, avec l'attention néanmoins de se précautionner contre Octave, en mettant la supériorité des forces du côté des consuls, dont il avoit trouvé le secret de faire de zélés partisans de la liberté. Outre l'embarras qu'il avoit eu à conduire les affaires d'Italie jusqu'à ce

(a) Ad Brut. 2, 7.

point, il trouvoit d'autres obstacles au dehors de la part de ceux qui commandoient dans les provinces (a). Ils devoient presque tous leur élévation à César. Ils étoient les créatures de sa fortune, ils avoient été les soutiens de sa tyrannie ; & toujours remplis des mêmes principes, ils espéroient ou de s'élever eux-mêmes au souverain pouvoir, ou du moins de le partager, en épousant la cause de quelqu'ambitieux qui eût plus de puissance avec les mêmes prétentions. Des citoyens de ce caractère, qui se trouvoient à la tête d'une puissante armée de vétérans, n'étoient guère disposés à marquer de la soumission pour un sénat qu'ils s'étoient accoutumés à mépriser, ni à mettre le pouvoir militaire, qui avoit si long-tems gouverné, dans la dépendance de l'autorité civile. Cependant Cicéron n'épargna ni les exhortations par ses lettres, ni les sollicitations par l'offre de l'autorité & des honneurs, pour leur faire préférer à toute autre vue la gloire immortelle de sauver leur patrie. Ceux dont il se défioit le plus, & qu'il pressa par conséquent avec les plus fortes instances, furent Lepidus, Pollion & Plancus, que le nombre de leurs troupes & l'importance de leurs gouvernemens rendoient plus capables de servir la république ou

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS

(a) Vides tyranni satellites in imperiis. Vides ejusdem exercitus in latere veteranos. *Ad Att.* 14, 5.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

de lui nuire. Quoiqu'il fût peu de fond sur les deux premiers, il leur représenta si vivement les forces de la bonne cause, & l'unanimité du sénat, des consuls & de toute l'Italie, qu'il les força de dissimuler du moins leurs intentions, & d'affecter du zèle pour leur devoir; mais sur-tout de demeurer neutres jusqu'à la décision des affaires d'Italie, dont le sort de la république sembloit dépendre. Ses soins furent plus heureux à l'égard de Plancus. Il paroît par les relations (a) qu'il en fait à Brutus, & par les lettres de Plancus même, qu'il tira de lui les plus fortes assurances de fidélité, & qu'il l'avoit engagé à se mettre en marche pour venir au secours de Modène lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Et peu de tems auparavant, il lui avoit écrit cette lettre :

Cicéron à Plancus.

Quoique j'eusse appris de Furnius, notre ami commun, dans quelles dispositions vous étiez pour la république (b), cependant la lecture de vos lettres m'en a fait juger beaucoup plus clairement. A la vérité, notre sort dépend entièrement d'une

(a) Planci animum in rempublicam egregium, legiones, auxilia, copias, ex literis ejus, quarum exemplum tibi missum arbitror, perspicere potuisti. *Ad Brut.* 2, 3.

(b) Ep. fam. 2, 10.

Bataille, & je m'imagine que les armes en auront décidé lorsque vous recevrez cette lettre; mais vos bonnes intentions n'en sont pas moins connues, & le dessein dans lequel vous êtes parti ne vous a pas attiré moins d'applaudissement. Si nous avions un consul à Rome, le sénat n'auroit pas manqué de vous faire connoître par quelques honneurs extraordinaires combien il est satisfait de vos offres & de vos préparatifs. Mais le temps d'aujourd'hui n'est point encore passé. Je trouve même qu'il ne fait qu'arriver: car, après tout, les vrais honneurs sont ceux qu'on accorde aux services rendus par les grands hommes, plutôt que l'espérance de les recevoir. Si le ciel nous rend une république où le mérite puisse obtenir le salaire qu'il mérite, comprenez que le vôtre y fera à l'équité. Ce qui peut porter véritablement le nom d'honneur, n'est qu'une simple invitation à quelques autres vertus de vertu, c'est la récompense de la vertu individuelle & de la mort éternelle. Je vous en ai donc, mon cher Lucius, à vouloir toutes vos pensées à la gloire. Soutenez votre patrie, &idez les secours de votre collègue. Soutenez de toutes vos forces ces heureux efforts de toutes les vertus en faveur d'une cause juste & nécessaire. Vous ne trouverez jamais de plus grand intérêt que vos intentions, & à favoriser votre dignité. Je suis, je vous prie, une amitié vous & constante.

An. de M.
710.
Cic. 64.
Cass.
V. 1. 1. 2
P. 1. 1. 1.
A. 1. 1. 1.

An. de R. 710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

outre les anciens motifs, tels que notre affection mutuelle, les bons offices & la durée de notre liaison, j'en trouve un si puissant dans l'amour de la patrie, qu'il me feroit préférer votre vie à la mienne. 29 mars.

Plancus écrivit dans le même tems une seconde lettre au sénat, pour l'assurer de son zèle & de la résolution où il étoit de lui demeurer attaché. Il lui rendit compte aussi de diverses entreprises qu'il avoit commencées pour son service, à l'occasion desquelles on lui décerna quelques honneurs, dont Cicéron se hâta de lui donner avis;

Cicéron à Plancus.

Si la seule considération (a) de la république suffit pour me faire ressentir avec la plus vive joie le secours qu'elle vient de recevoir de vous presqu'à l'extrémité du besoin, je vous dois d'autant plus de félicitations après notre victoire & le rétablissement de la liberté, que l'intérêt que je prends à votre honneur augmente beaucoup ma satisfaction. Il est aussi grand que vous puissiez le souhaiter, & je prévois qu'il se soutiendra toujours au même degré. Jamais on n'a lu de lettres au sénat qui y aient fait plus d'impression que les

(a) Ep. fam. 10, 12.

Vôtres, soit par le mérite éminent de vos services, soit par la dignité de vos expressions & de vos sentimens. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru nouveau, moi qui suis lié si familièrement avec vous, qui me souviens des promesses que vous m'avez réitérées dans vos lettres, & qui ai su de Furnius tout le fond de vos desseins : mais le sénat y a trouvé plus de grandeur qu'il ne s'y étoit attendu ; non qu'il se défiât de vos inclinations, mais parce qu'il n'avoit pas bien conçu ce qu'on pouvoit attendre de vous, & jusqu'où vous seriez capable de vous engager pour le soutien de la bonne cause. Ce fut le 7 d'avril que M. Varifidius m'apporta de grand matin votre lettre. Je me sentis transporté de joie en la lisant. J'avois autour de moi un grand nombre d'excellens citoyens, qui attendoient ma sortie pour m'accompagner. Je ne pus m'empêcher de leur communiquer le sujet de ma satisfaction. Dans le même instant, M. C. C. notre ami commun, étant venu me rendre visite ordinaire, je lui montrai aussi votre lettre, & comme il n'avoit encore rien appris, car son frère n'étoit venu d'abord chez moi qu'après quelques momens après, Manlius, qui étoit venu chez lui, m'apporta vos deux lettres, & me dit que vous lui écriviez à cet égard, &c. &c. &c. pour le sénat. Nous sommes tous très satisfaits sur le champ de votre conduite, &c. &c. &c.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIRIUS
PANS.
A. HIRSIUS.

An. de R. l'ancien usage, tient la place des consuls dans
 710. leur absence. Le sénat fut convoqué immédiate-
 Cicer. 64. ment, & l'attente de vos nouvelles rendit l'assem-
 Coss. blée fort nombreuse. Après la lecture de votre
 VIBIUS lettre, on fit naître à Cornutus un scrupule de
 Pansa. religion sur ce qu'il n'avoit pas bien consulté les
 A. HIRTIUS. auspices, & cette difficulté fit remettre les affaires
 au jour suivant. Ce fut donc le lendemain que
 j'eus une contestation fort vive sur votre dignité,
 avec Servilius, qui avoit trouvé le moyen de se
 faire demander le premier son opinion. Il fut aban-
 donné de tout le monde. Mais lorsque toute l'as-
 semblée eut applaudi à la mienne, que je pro-
 nonçai le second, le tribun Titius, à sa prière,
 entreprit de s'y opposer, & le débat fut renvoyé
 au lendemain. Servilius parut, pour soutenir l'op-
 position; quoique ce fût en quelque sorte contre
 Jupiter même, dans le temple duquel se tenoit
 l'assemblée. J'aimerois mieux que vous apprissiez
 d'un autre que de moi, de quelle manière je le
 traitai, & combien j'eus de difficultés à vaincre
 pour repousser l'opposition de Titius. Ce que je
 puis vous assurer, c'est que le sénat ne pouvoit
 agir avec plus de gravité, de résolution, & d'égards
 pour votre honneur, qu'il le fit dans cette occa-
 sion; & vous ne devez pas être moins satisfait de
 toute la ville, car le corps du peuple & tous les
 ordres de l'état sont merveilleusement unis pour la

défense de la république. Continuez donc comme vous avez commencé , & rendez-vous digne d'une gloire immortelle. Tout ce qui n'a qu'une vaine splendeur, & qui ne promet que des apparences de gloire, mérite peu votre estime. Regardez l'éclat extérieur comme un avantage frivole & passager. Mais le véritable honneur est placé solidement dans la vertu , & c'est par les services qu'on rend à la patrie, qu'il acquiert son plus beau lustre. L'occasion est favorable pour vous. Profitez-en , puisque vous avez su la saisir , & tirez-en parti jusqu'à la fin. Ainsi la république ne vous sera pas moins obligée que vous à elle. Pour moi , vous me trouverez toujours ardent à soutenir & à augmenter votre dignité. C'est une disposition que je crois devoir également & à la république , qui m'est plus chère que ma vie, & à l'amitié dont je fais profession pour vous. 22 avril.

Plancus fit cette réponse à Cicéron :

C'est une vive satisfaction (a) pour moi de pouvoir penser que je ne vous ai jamais fait de promesse téméraire , & que vous n'avez jamais rien promis témérairement pour moi. Je n'ai pu vous donner de marque plus claire de mon amitié qu'en vous communiquant mes desseins avant tout autre. Vous voyez déjà que mes services augmentent de

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HARTIUS.

(a) Ep. fam. 10, 13.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIRIUS
PANSAS.
A. HIRTIUS.

jour en jour, & je vous garantis que l'avenir vous en donnera bientôt des preuves encore plus fortes. Plût au ciel, mon cher Cicéron, que la république pût être aussi réellement délivrée par mon secours, qu'il est vrai que votre estime & les récompenses du sénat valent pour moi l'immortalité ! Mais quand mon zèle & ma persévérance n'auroient pas cet objet, je n'en ferois pas plus disposé à les laisser refroidir. Si dans la multitude des bons citoyens, je ne me distingue point par mon courage & mon industrie, je consens que vous perdiez le soin de ma dignité. Mais en vérité, je ne désire à présent rien de plus que ce qui m'est accordé. Je demande même qu'on en demeure là, & je vous laisse pour l'avenir la disposition de la chose & du tems. Un citoyen ne doit rien trouver de lent ni de petit dans les faveurs de sa patrie. J'ai passé le Rhône avec mon armée le 26 d'avril, & de Vienne j'ai fait prendre les devans à ma cavalerie par des chemins plus courts. Pour moi, si je ne trouve point d'obstacle de la part de Lepidus, on ne se plaindra point que j'aie manqué de diligence. S'il s'oppose à mon passage, je prendrai mes mesures suivant les circonstances. Les troupes que je commande, sont excellentes par leur nature, leur nombre & leur fidélité. Conservez-moi votre amitié aussi long-tems que vous vous croirez sûr de la mienne. Adieu.

lilion commandoit dans l'Espagne ultérieure
 trois légions fort estimées. Tout ami qu'il
 d'Antoine, il écrivit aussi à Cicéron, pour
 orfiter dans les termes les plus forts, qu'il
 étoit de prendre la défense de la république
 : tous ceux qui entreprendraient de lui nuire,
 une de ses lettres, après s'être excusé d'écrire
 & de n'avoir pas écrit plus souvent, il dit que
 caractère & la nature de ses études lui inspi-
 l'amour de la paix & de la liberté : « C'est
 e raison, continue-t-il, qui m'a toujours fait
 lorer les causes de la dernière guerre. Mais
 une il m'étoit impossible de ne prendre
 tachment pour aucun parti, parce que j'avois
 tous côtés des ennemis puissans, j'abandonnai
 camp où je me croyois en danger, & tour-
 t vers celui pour lequel j'avois le moins
 inclination, je m'exposai volontairement à
 ntité de disgraces pour ne pas faire une
 re méprisable entre les personnes de mon
 g. J'ai eu pour César autant de fidélité que
 tendresse, parce qu'il m'a toujours traité sur
 pied de ses plus anciens amis, quoique je
 isse commencé à le connoître que dans le
 s grand éclat de sa fortune. Lorsque je me
 s vu assez libre pour me conduire à mon gré,
 pris une conduite qui a dû satisfaire tous les
 nnêtes gens. J'ai exécuté ce qu'on me com-

An. de R.
 712.
 Cons. 44.
 Cons.
 1. JULIUS
 CAESAR.
 A. BRUTUS

An. de R. 710. » mandoit , mais d'une manière qui doit avoir
 Cicer. 64. » fait connoître que je suivois moins mon incli-
 COSS. » nation que les ordres d'autrui. L'injuste haine
 VIBIUS » que je n'ai pas laissé de m'attirer , m'a suffisam-
 PANSÀ. » ment appris ce que vaut la liberté , & combien
 A. HIRTIUS. » il est malheureux de vivre sous l'empire d'au-
 » trui. S'il s'agit donc aujourd'hui de nous assu-
 » jettir au pouvoir d'un seul maître , quel qu'il
 » soit , je me déclare son ennemi. Il n'y a point de
 » danger que je craigne ou que je veuille éviter
 » lorsqu'il est question de ma liberté. Mais les
 » consuls ne m'ont rien prescrit , ni par leurs
 » décrets , ni par leurs lettres. Depuis les ides de
 » mars , je n'ai reçu qu'une lettre de Pansa , par
 » laquelle il m'exhortoit à faire connoître au sénat
 » qu'il pouvoit disposer de moi & de mon armée.
 » Mais pendant que Lépidus déclaroit ouverte-
 » ment à la sienne , & marquoit à tout le monde
 » qu'il étoit dans les mêmes sentimens qu'Antoine ,
 » la démarche à laquelle on vouloit m'engager
 » n'auroit été qu'un contretems. Le moyen de
 » procurer du fourage à mes troupes en traversant
 » sa province ? Et quand j'aurois surmonté tous les
 » autres obstacles , pouvois-je voler par-dessus les
 » Alpes , qui étoient occupées par ses garnisons ?
 » Personne n'ignore qu'étant à Cordoue , je déclai-
 » rai publiquement à mes Soldats que je ne remet-
 » trois mon gouvernement qu'à celui qui se pré-
 » senteroit

DE CICÉRON, Liv. X. 113

enteroit avec la commission du sénat. Vous levez donc me regarder, non-seulement comme un homme qui désire ardemment la paix & la sûreté de tous les citoyens, mais qui est disposé à tout entreprendre pour assurer sa liberté & celle de la patrie. J'apprends avec une joie extrême que Gallus vous soit si cher. Je porte envie au bonheur qu'il a de jouir avec vous de la promenade & de vos autres amusemens. Si vous me demandez combien j'estime cet avantage, je réponds que vous le saurez quelque jour, du moins si le repos est un bien que nous puissions vous promettre; car je ne m'éloignerai pas un moment de vous. Mais comment ne m'avez-vous jamais marqué dans vos lettres ce que j'avois à faire pour me rendre plus utile, & si je devois passer en Italie avec mon armée, ou demeurer dans ma province? Je suis réduit à me conduire par mes propres lumières. Quoiqu'il fût plus sûr & moins embarrassant de demeurer, j'ai fait réflexion qu'on avoit besoin de légions plus que de provinces, & dans l'état où j'ai vu qu'étoient les choses, je me suis déterminé à partir avec mes troupes. A Cordoue, le 15. de mars ».

Il nous reste aussi plusieurs lettres de Cicéron à Cornificius, qui commandoit alors en Afrique, & qu'il exhortoit de même à défendre courageu-

Ann. de R.
710.
Cicer. 644
Coss.
VIRIUS
PANSAS
A. HIRTIUS

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ
A. HIRTIUS.

sement la république dans sa province. Ce proconsul fut le seul à la fin qui lui tint parole, & qui se dévouant au salut de l'état, perdit la vie pour maintenir son gouvernement dans la soumission.

P. Servilius, qu'on a vu paroître si souvent dans les discussions du sénat, étoit d'une naissance & d'un rang distingués. Il étoit fils de ce Servilius à qui ses exploits vers le mont Taurus avoient fait obtenir le surnom d'Isaurique, & dès le commencement de la guerre civile, il avoit été consul avec Jules-César. Quoiqu'il affectât du zèle pour la république, les liaisons qu'il avoit avec Antoine, lui attiroient de la considération dans le parti des rebelles, qui tira même avantage de sa vanité pour en faire un rival à Cicéron dans le gouvernement des affaires publiques. En effet, il cherchoit sans cesse l'occasion de troubler ce grand citoyen dans ses plus sages mesures, jusqu'à mettre sa gloire à se déclarer toujours pour l'opinion contraire à la sienne. L'intérêt public fit supporter long-tems cette conduite à Cicéron; mais piqué enfin de son obstination dans l'affaire de Plancus, il se crut autorisé à le traiter avec une sévérité extraordinaire, & loin de regretter la chaleur qui l'avoit emporté, il en rendit compte à Brutus par cette lettre :

Cicéron à Brutus.

Vous aurez appris par les lettres de Plan-

us (a), dont je m'imagine qu'on vous a fait remettre une copie, les excellentes dispositions pour le service de la république, avec l'état de ses légions, de ses troupes auxiliaires & de toutes ses forces. Vos propres agens vous auront informé aussi de la légèreté, de l'inconstance & des mécontentemens perpétuels de Lépидus, qui, après son propre frère, ne hait rien tant que vous, qui êtes le frère de sa femme. Dans l'extrémité où sont les affaires, l'attente du dénouement nous rend fort inquiets. Toutes nos espérances dépendent de la délivrance de Decimus, pour lequel nous avons tremblé long-tems. J'ai assez d'affaires avec ce fou de Seruilus, que j'ai supporté avec plus de patience qu'il ne convenoit à ma dignité. C'est l'intérêt de la république qui me faisoit fermer les yeux, dans la crainte de donner aux mécontents un chef mal intentionné lui-même, mais considérable par sa noblesse. Ils ne se sont pas moins liés avec lui : cependant je n'aurois pas voulu l'aliéner tout-à-fait de la république. Enfin, je me suis lassé de tous ces ménagemens, car son insolence devenoit si excessive, qu'il nous traitoit déjà comme des esclaves. Il a reçu bien des mortifications dans l'affaire de Plancus. Après un débat qui a duré deux jours, je l'ai traité si durement, que j'ose m'en promettre

An. de R.
710.
Cicér. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS

(a) Ad Brut. 2, 2.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

déformais plus de modestie. Au milieu de cette contestation j'ai reçu le 19 d'avril, des lettres de Lentulus, notre ami commun, qui est toujours en Asie, & qui m'informoit de la situation de Cassius dans la Syrie. La lecture que j'en ai faite au sénat, a déconcerté tout-à-fait Servilius & quantité de gens qui lui ressemblent; car nous n'avons que trop de sénateurs du plus haut rang qui pensent fort mal. Servilius a paru fort affligé de voir approuver au sénat ce que j'avois proposé en faveur de Plancus. Le rôle qu'il joue est monstrueux. Adieu.

Les nouvelles que Cicéron avoit reçues de Lentulus, furent bientôt confirmées par des lettres particulières de Brutus & de Cassius, qui lui marquoient « que Cassius s'étoit emparé de la Syrie » avant l'arrivée de Dolabella; que les généraux » L. Marcus & Q. Crispus s'étoient joints à lui » avec toutes leurs troupes; que la légion com- » mandée par Cæcilius Bassus, s'étoit soumise mal- » gré son chef; que quatre autres légions, en- » voyées au secours de Dolabella par Cléopâtre, » reine d'Egypte, sous la conduite d'Alliénus, » avoient pris aussi le parti de la soumission: & » dans la crainte que cette lettre, en venant d'un » pays si éloigné, ne fût interceptée par des mains » ennemies, Cassius en écrivit une seconde, qui » contenoit un détail plus particulier des cir- » constances ».

Cassius Proconsul, à son cher Cicéron.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

Si votre santé est bonne (a), je m'en réjouis beaucoup. La mienne est excellente. J'ai reçu votre lettre, & je suis vivement touché des marques de votre affection. Non-seulement vous me souhaitez toutes sortes de biens, par l'ancien sentiment de votre amitié pour moi & de votre zèle pour la république, mais je vois que l'intérêt que vous prenez à ma situation, va jusqu'à vous causer beaucoup d'inquiétude. Comme je me suis figuré, premièrement, que vous ne me croirez jamais capable d'être tranquille lorsque la république est opprimée, & secondement, que vous ne me supposeriez point en action, sans être inquiet pour ma sûreté & pour le succès de mes entreprises, je ne me suis pas plutôt vu maître des légions qu'Alliénius amènoit d'Egypte, que j'ai pris soin de vous en informer par divers exprès. Je n'ai pas manqué d'en écrire aussi au sénat, mais j'ai donné ordre que mes lettres ne lui fussent rendues qu'après vous avoir été communiquées. Si toutes ces dépêches ne sont point allées jusqu'à Rome, je ne puis douter que Dolabella, qui depuis l'horrible meurtre de Trébonius, se trouve maître de l'Asie, n'ait arrêté mes messagers. Toutes les

(a) Ep. fam. 12, 12. It. vid. 11.

118 HISTOIRE DE LA VIE

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIRIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

armées qui étoient dans la Syrie sont à présent réunies sous mes ordres. J'avois pris avec elles divers engagemens qui m'ont obligé de demeurer quelque tems oisif ; mais je suis prêt enfin à commencer la campagne. Mon espérance est toujours que vous ne cesserez point de soutenir mon honneur & de veiller à mes intérêts. Vous êtes témoin que je n'ai jamais refusé le travail ni redouté le danger pour servir ma patrie ; que c'est par votre conseil & votre autorité que j'ai pris les armes contre ces infames brigands ; que non-seulement j'ai levé des armées pour la défense de la république & de la liberté , mais que je les ai comme arrachées des mains de nos cruels tyrans , dans un tems , où si Dolabella s'en étoit rendu maître avant moi , le seul bruit de leur approche auroit animé le courage d'Antoine & de son parti. Je vous conjure par cette raison , de prendre mes troupes sous votre protection , du moins si vous croyez qu'elles ayent rendu service à l'état. Faites qu'elles ne se repentent point d'avoir préféré la cause de la république au désir du pillage & à l'espérance du butin. Faites aussi tout ce qui dépendra de vous pour procurer de justes honneurs aux généraux Marcus & Crispus ; car Bassus a refusé misérablement de me remettre sa légion , & si ses soldats ne m'avoient pas fait une députation malgré lui , il auroit tenu contre moi dans

Apamée, que j'aurois été forcé par conséquent d'emporter les armes à la main. Je vous demande cette grâce, non-seulement au nom de la république, qui a toujours été le plus cher objet de votre affection, mais encore au nom de votre amitié, dont je connois tout le pouvoir sur votre esprit & sur votre cœur. Croyez-moi, les troupes que j'ai sous mes ordres, appartiennent au sénat, à tous les honnêtes gens, & particulièrement à vous; car ce qu'elles apprennent continuellement de vos dispositions & de votre conduite les attache merveilleusement à vos intérêts; & lorsqu'elles sauront que vous prenez un soin particulier des leurs, elles croiront vous devoir tout. . . . Depuis que cette lettre est écrite, j'ai appris que Dolabella étoit entré dans la Cilicie avec toutes ses forces. Je ne tarderai point à le suivre, & je vous informerai soigneusement de toutes mes démarches. Fasse le ciel seulement que le succès réponde toujours à mes intentions! Adieu.

Brutus, qui avoit écrit le premier de si heureuses nouvelles à Cicéron, les avoit aussi marquées (a) à Servilia sa mère, & à sa sœur Tertia; mais il avoit recommandé à ces deux dames de

An. de R.
710.
Cicet. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

(a) Ego scripsi ad Tertiam sororem, & matrem, ne prius ederent hoc quod optime ac felicissime gessit Cassius, quam tuum consilium cognovissent. *Ad Brut.* 2, 5.

An. de R.
710.
Cicér. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSÆ.
A. HIRTIUS.

ne pas publier leurs lettres sans avoir consulté Cicéron. Il commençoit à craindre que la prospérité de Cassius ne causât de l'ombrage au jeune César, & ne fit appréhender à tous les chefs qui s'étoient réunis contre Antoine, que le parti de la république ne devînt plus fort qu'ils ne le désiroient pour l'utilité de leurs propres vues. Mais Cicéron lui écrivit (a), « que les nouvelles qui » lui causoient cette crainte, étoient déjà répan- » dues à Rome avant l'arrivée de ses lettres, & » que si ses défiances n'étoient pas sans fonde- » ment, il n'en étoit pas moins nécessaire que ses » lettres fussent communiquées au public ».

Ainsi par ses lettres (b), par ses messagers, par ses exhortations & ses instances, Cicéron excitoit continuellement ceux qui avoient quelque autorité dans les différentes parties de l'empire, à ne rien ménager pour le soutien de la liberté; & pour prix de tant de peines, il avoit sans cesse à combattre dans le sein de Rome la rage & la malignité des factieux. Ils lui causèrent plus d'em-

(a) Video te veritum esse id quod verendum fuit, ne animi partium Cæsaris vehementer commoverentur. Sed antequam tuas literas accepimus, audita res erat & pervulgata. *Ibid.* 6.

(b) Meis literis, meis nunciis, meis cohortationibus, omnes qui ubique essent, ad patriæ præsidium excitatos. *Phil.* 14, 7.

barras que jamais par les fausses nouvelles qu'ils seignirent de recevoir sur la situation de Modène. Ils ne parloient que des succès d'Antoine, ou, ce qui étoit encore plus terrible, de son union avec les consuls pour forcer Decimus à se rendre. La frayeur se répandit si vivement dans la ville, que tous les honnêtes gens ne pensoient plus qu'à la quitter, pour aller chercher un asile (a) auprès de Brutus & de Cassius. Cependant Cicéron, loin de sentir diminuer son courage, affecta de paroître gai & tranquille dans la consternation générale. Tandis que la plûpart de ses amis doutoient de la fidélité des consuls, il conserva pour eux une parfaite confiance; & connoissant le nombre & l'excellence de leurs troupes, il ne douta point que si la querelle publique étoit décidée par une bataille (b), l'avantage ne fût infailliblement pour eux. S'il eut quelque chagrin sensible, ce fut du

An. de R.
710.
Cicér. 64.
COS.
VIRIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

(a) Triduo vero aut quadriduo . . . timore quodam percussa civitas tota ad te se cum conjugibus & liberis effundebat. *Ad Brut.* 3. *Ep. fam.* 12, 8.

(b) Tristes enim de Bruto nostro literæ nunciique afferbantur : me quidem non maxime conturbabant. His enim exercitibus ducibusque quos habemus, nullo modo poteram diffidere, Neque assentiebar majori parti hominum ; fidem enim consulum non condemnabam, quæ suspecta vehementer erat. Desiderabam nonnullis in rebus prudentiam & celeritatem, *Ad Brut.* 2, 1.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

bruit injurieux qu'on fit courir malignement pendant quelques jours, qu'il avoit formé le dessein de se rendre maître de la ville, & de se faire déclarer dictateur. On assuroit même qu'avant deux jours, il étoit résolu de paroître publiquement avec les faisceaux. Mais ayant engagé le tribun Apuleius, un de ses plus fidelles amis, à détruire cette misérable calomnie dans un discours au peuple, il fut honorablement vengé par toute l'assemblée (a), qui s'écria d'une voix unanime, « que Cicéron n'avoit jamais formé d'entreprise » ni de dessein qui n'eût pour objet le plus grand » bien de la république ». Ce glorieux témoignage suffisoit pour le consoler ; & quelques heures après le discours d'Apuleius, il reçut une satisfaction (b) plus vive encore de la nouvelle qui arriva d'une victoire remportée sur Antoine.

Le siège de Modène, qui avoit duré environ quatre mois, est un des plus mémorables de l'antiquité par la vigueur de l'attaque & de la défense. Antoine s'étoit posté si avantageusement, & ferroit

(a) Itaque P. Apuleius doloris mei concionem habuit maximam, in qua cum me liberare suspitione fascium veller, una voce cuncta concio declaravit, nihil esse à me unquam de repub. nisi optime cogitatum. *Phil.* 14, 6.

(b) Post hanc concionem duabus tribusve horis optatissimi nunciū & literæ venerunt. *Ibid.*

de si près la ville, qu'elle ne pouvoit recevoir le moindre secours; & Decimus, quoique réduit depuis long-tems à la dernière extrémité, se défendoit avec une merveilleuse valeur. Les anciens écrivains nous ont conservé quelques-uns des stratagèmes (a) qui furent employés dans les deux partis. Hirtius, pour donner de ses nouvelles aux assiégés, s'étoit procuré quelques plongeurs, qui leur portoient entre deux eaux des avis gravés sur des lames de plomb. Mais Antoine, qui s'en aperçut, lui coupa cette communication, en faisant placer sous la rivière des trappes & des filers; ce qui donna occasion au consul & à Decimus d'en établir une autre par les airs, en faisant porter leurs lettres par des pigeons.

Pansa n'avoit pas cessé de s'avancer vers son collègue, avec quatre légions de nouvelles levées qu'il avoit emmenées de Rome. Il n'étoit plus qu'à quelques milles du camp de la république, lorsqu'Antoine, qui avoit compté tous les jours de sa marche, fit sortir du sien une partie de ses meilleures troupes, pour le surprendre dans sa route, & le forcer au combat avant qu'il pût joindre Hirtius. Mais nous avons un détail circonstancié de cette action dans une lettre de Ser-

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

(a) Frontin. *De Stratagem.* l. 3, 13. Plin. *Hist. nat.* l. 10, 37. Dio. p. 315.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

gius Galba, un des meurtriers de César, qui étoit chargé d'un commandement considérable dans l'armée d'Hirtius.

Galba, à Cicéron.

(a) Je m'étois avancé au-devant de Pansa pour lui faire hâter sa marche, & le 15 d'avril, nous comptons d'arriver au camp d'Hirtius : mais le même jour Antoine fit sortir du sien la seconde & la trente-cinquième légion, avec deux cohortes prétoriennes, la sienne & celle de Silanus, & une partie des vétérans (b) rappelés. Il s'avança fièrement vers nous, dans l'opinion que nous n'avions que quatre légions de nouvelles levées. Heureusement Hirtius avoit profité de la nuit précédente pour favoriser notre marche, en nous envoyant la légion martiale que je commande, & deux cohortes prétoriennes. Dès que la cavalerie d'Antoine se fit appercevoir, nous ne pûmes modérer l'ardeur de la légion martiale & des deux cohortes, qui demandèrent instamment de l'attaquer; & voyant qu'il étoit impossible de les rete-

(a) Ep. fam. 10, 30.

(b) En latin *Evocati*. C'étoient des vétérans qui avoient reçu absolument leur congé, & qui se trouvant encore de la vigueur, étoient rengagés au service par des faveurs particulières.

nir, nous prîmes le parti de les suivre contre notre inclination. Antoine étoit avec ses légions derrière (a) *Forum Gallorum*; & voulant nous cacher qu'il fût si bien soutenu, il n'avoit fait paroître que sa cavalerie, avec quelque infanterie armée à la légère. Lorsque Pansa vit qu'il n'étoit plus maître du détachement d'Hirtius, il donna ordre à deux de ses nouvelles légions de le suivre, & nous ne fûmes pas plutôt dégagés des bois & des marais, que nous mîmes les douze cohortes en ordre de bataille, sans attendre que les deux nouvelles légions fussent arrivées. Antoine ne balança point alors à paroître avec ses troupes, qu'il rangea aussi pour le combat, & sans perdre un moment, il engagea l'action. Le premier choc fut si impétueux de part & d'autre, que j'aurois peine à vous en donner l'idée. Cependant l'aile droite où j'étois, composée de huit cohortes de la légion martiale, fit perdre terrain à la trente-cinquième légion d'Antoine, & l'ayant mise en fuite, la poursuivit l'espace de plus de cinq cens pas. Là-dessus observant que la cavalerie ennemie cherchoit à nous envelopper, je commençai à me retirer avec mon aile, & je donnai ordre à ce que j'avois de troupes armées à la légère, de faire tête à la

Ann. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PANS.
A. HIRTIUS.

(a) *Forum Gallorum* en latin, aujourd'hui Castel-Franco, petit village entre Modène & Boulogne. *Chuv.*

An. de R.
710.

Cicer. 64.
COSS.

VIBIUS

PANSA.

A. HIRTIUS.

tres circonstances. « Pansa combattant avec beau-
» coup de valeur, avoit reçu deux blessures fort
» dangereuses, & s'étoit fait transporter du champ
» de bataille à Boulogne. Hirtius n'avoit pas perdu
» un seul homme; & pour animer ses soldats, il
» avoit pris l'aigle de sa quatrième légion & l'avoit
» portée lui-même. César, qui étoit demeuré à la
» garde du camp, avoit été attaqué aussi par un
» autre corps d'ennemis, qu'il avoit repoussé glo-
» rieusement ». Antoine lui reprocha dans la suite
« de s'être sauvé (a) du combat avec tant de
» frayeur, qu'il avoit été deux jours entiers sans
» oser reparoître, & qu'il étoit revenu sans cheval
» & sans son habit de commandement ». Mais
Cicéron avoit tiré les circonstances qu'on vient
de lire, des lettres qui étoient adressées au sénat,
dans lesquelles Hirtius rendoit un témoignage fort
honorable à la conduite & au courage d'Octave.
Toutes ces nouvelles étant arrivées à Rome le
20 d'avril, y causèrent une joie proportionnée à
la terreur que d'autres rapports y avoient répandue.
Tout le corps du peuple s'assembla aussi-tôt
devant la maison de Cicéron, & le conduisit au
sénat comme en triomphe. A son retour, il fut

(a) Priore prælio Antonius eum fugisse scribit, ac sine
paludamento equoque post biduum demum apparuisse.
Suet. Aug. 10.

accompagné de même jusqu'à la tribune, d'où il rendit compte à l'assemblée, des avantages que la république venoit de remporter; & de-là il fut reconduit à sa maison avec le même cortège & les mêmes applaudissemens. En écrivant à Brutus (a), il l'assure « qu'il recueillit dans ce jour le fruit de » tous ses travaux; si la gloire solide, dit-il, est » un fruit qui doive satisfaire un cœur sensible ».

Le sénat ayant été convoqué le jour suivant par le préteur Cornutus, pour délibérer sur les lettres des consuls & d'Octave, l'opinion de Servilius fut que les citoyens devoient quitter l'habit de guerre, & qu'il falloit ordonner des actions de grâces, à l'honneur des consuls & d'Octave. Cicéron, qui parla ensuite, se déclara fortement contre la proposition de quitter l'habit de guerre, avant que Decimus fût absolument délivré. « Il prétendit » que ce changement seroit ridicule, tandis que » la cause de la guerre subsistoit encore; que » c'étoit l'envie qui l'avoit fait proposer, & qui » vouloit ôter à Decimus, aux yeux de la posté- » rité, l'honneur immortel dont il seroit pour son

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
VIBIUS
PABSAI
A. HARTIUS

(a) Cum hesterno die me ovantem ac propè triumphantem populus romanus in capitolium domo tulērīt, domum inde reduxerit. *Philip.* 14, 5. Quo quidem die magnorum meorum laborum fructum cepi maximum; si modo est aliquis fructus ex vera solidaque gloria, &c. *Ad Brut.* 3.

An. de R. 710. » nom, que le peuple romain eût pris l'habit de
 Cicér. 64. » guerre dans le péril pressant d'un citoyen, &
 COSS. » qu'il n'eût repris la robe ordinaire qu'après
 VIBIUS » l'avoir vu hors de danger (a). Il exhorta l'af-
 PANS.A. » semblée à persévérer dans ses principes, & à
 A. HARTIUS. » demeurer persuadée que le sort de la guerre
 » consistoit dans la personne de Decimus; que
 » malgré les justes raisons qu'on avoit de se flatter
 » déjà qu'il étoit en sûreté, il falloit remettre les
 » effets de cette espérance après la certitude de
 » l'événement, pour ne pas marquer par un excès
 » de précipitation qu'on voulût arracher les faveurs
 » des dieux, ou qu'on se crût imprudemment
 » au-dessus des revers de la fortune. A l'égard des
 » actions de grâces, il reproche à Servilius d'avoir
 » omis dans son opinion deux choses, qu'il ne
 » devoit pas négliger : premièrement de donner à
 » Antoine le titre d'ennemi; en second lieu, d'ac-
 » corder celui d'empereur aux généraux de la répu-
 » blique. Les épées de nos soldats, dit-il, sont
 » teintes, ou du moins humectées de sang; si c'est
 » d'un sang ennemi, il faut louer leur courage &
 » leur piété; mais si ce sang est celui de nos con-
 » citoyens, c'est un crime détestable de l'avoir
 » répandu. Pourquoi craindrait-on de donner le
 » titre d'ennemi à celui qui surpasse tous nos enne-

(a) Phil. 14, 1, 2.

» mis en cruauté. Il est actuellement aux mains
 » avec quatre consuls, il exerce une guerre mor-
 » telle contre le sénat & le peuple romain; il nous
 » prépare le ravage, la désolation, les supplices
 » & les tortures; il approuve l'horrible action de
 » Dolabella, dont les peuples les plus barbares
 » se croiroient déshonorés: il confesse qu'il y a
 » participé par son conseil; il déclare ce qu'on
 » doit craindre de lui à Rome, par l'affreux traite-
 » ment que Parme vient d'essuyer: d'honnêtes habi-
 » tans, dont tout le crime est d'avoir été inviola-
 » blement attachés au sénat & au peuple, ont
 » souffert une mort cruelle par l'ordre de Lucius
 » son frère, l'horreur & la honte de l'espèce hu-
 » maine. A qui donnera-t-on jamais le nom d'en-
 » nemis (a), si on craint de le donner à ces bar-
 » bares? Annibal n'exerça jamais tant de cruautés
 » dans aucune ville.

» Cicéron conjure l'assemblée de rappeler à sa
 » mémoire les horribles bruits qu'on avoit pris
 » plaisir, deux jours auparavant, à répandre dans
 » tous les quartiers de la ville. Quel effroi, quelle
 » consternation n'y avoient-ils pas causé? Ne se
 » croyoit-on pas à la veille d'une mort cruelle ou
 » d'une fuite lamentable? Et l'on faisoit difficulté
 » de donner le nom d'ennemis à ceux dont on

An. de R.
 710.
 Cicér. 64.
 COSS.
 VIBIUS
 PANS.
 A. HIRTIVS.

(a) Ibid. 3.°

An. de R. 710. » avoit appréhendé des maux si funestes ? Il pro-
 Cicer. 64. » pose donc , premièrement , d'accorder aux géné-
 COS. » raux de la république le titre d'empereurs ; en
 VIBIUS » second lieu , d'augmenter le nombre ordinaire
 Pansa. » des jours d'action de graces , puisque la recon-
 A. HARTIUS. » noissance publique étoit partagée entre trois gé-
 » néraux. Depuis plus de vingt ans , on n'avoit
 » point décerné de supplication à l'honneur d'un
 » général sous un autre titre que celui d'empereur :
 » Servilius n'en devoit donc proposer aucune , ou
 » s'il jugeoit qu'on ne pouvoit s'en dispenser dans
 » l'occasion , il devoit accorder du moins les hon-
 » neurs ordinaires à ceux qui en avoient mérité
 » de plus distingués. L'usage n'étoit-il pas de don-
 » ner le nom d'empereurs aux généraux pour avoir
 » tué quelques milliers d'espagnols , de thraces ,
 » ou de gaulois ? Comment le refuser pour la
 » défaite de plusieurs légions , & pour la mort de
 » tant d'ennemis qui avoient couvert le champ
 » de bataille ? Quels honneurs , quelles félicita-
 » tions nos libérateurs n'auroient-ils pas reçus dans
 » ce temple , puisqu'hier le seul mérite d'avoir
 » récité leurs grandes actions , me fit conduire ,
 » comme en triomphe , au capitolé ? N'est-ce pas
 » réellement un triomphe de recevoir de toute la
 » ville le témoignage public des services qu'on a
 » rendus à la patrie ? Si dans les transports de la
 » joie commune on ne m'a fait qu'une simple féli-

» citation, c'étoit déclarer du moins le jugement
 » qu'on portoit de ma conduite. Si l'on m'a fait
 » des remerciemens, c'étoit m'accorder beaucoup
 » davantage. Si l'un & l'autre s'est trouvé réuni,
 » que peut-on s'imaginer de plus glorieux : Cicé-
 » ron ajoute qu'il est forcé de parler de lui-même,
 » par les outrages qu'il a essuyés nouvellement de
 » l'envie ; que l'insolence des factieux est montée
 » jusqu'à le faire soupçonner d'avoir aspiré à la
 » tyrannie (a), lui dont toute la vie s'est passée
 » à défendre la liberté publique ; comme si le
 » destructeur de Catilina avoit pu devenir tout-
 » d'un-coup un Catilina lui-même : que si cet
 » odieux rapport eût trouvé quelque crédit dans
 » la ville, le dessein de ses ennemis étoit de fon-
 » dre sur lui comme sur un tyran, & de lui ôter
 » brusquement la vie ; que ce complot étoit ma-
 » nifeste, & qu'il en prouveroit la réalité dans un
 » autre tems ; que s'il s'étendoit là-dessus, c'étoit
 » moins pour se purger aux yeux d'une assemblée
 » devant laquelle il ne croyoit pas avoir besoin
 » d'apologie, que pour apprendre à quelques petits
 » esprits que la vertu des bons citoyens devoit
 » être l'objet de leur imitation plutôt que de leur
 » envie (b) : que si quelqu'un lui contrefaisoit la
 » première place dans le gouvernement, ce seroit

(a) Ibid. 5.

(b) Ibid. 7.

Année de R.

710.

Cicer. 64.

COSS.

IBIUS

PANSAS.

A. HIRTIUS.

» une insigne folie de prétendre l'emporter en
 » opposant le vice à la vertu ; qu'il en étoit de la
 » vertu comme des courses publiques, où le vain-
 » queur étoit celui qui surpassoit ses concurrens
 » en force & en vitesse : qu'on ne l'emporteroit
 » jamais sur lui par des avis pernicieux ; qu'on y
 » réussiroit peut-être par des avis plus utiles encore
 » que les siens, mais qu'il feroit alors le premier
 » à s'en réjouir : que la curiosité du peuple romain
 » le portoit sans cesse à vouloir être informé des
 » délibérations du sénat, & qu'il formoit là-dessus
 » le jugement qu'il portoit des personnes de leur
 » rang : que l'assemblée pouvoit se souvenir avec
 » quelle chaleur il s'étoit déclaré le premier pour
 » les plus vigoureuses résolutions en faveur de la
 » liberté, avec quel soin il avoit veillé depuis ce
 » tems-là pour la sûreté publique, avec quelle
 » constance il avoit ouvert nuit & jour les yeux &
 » les oreilles pour recevoir des avis & des infor-
 » mations ; qu'on n'avoit point oublié qu'il s'étoit
 » sans cesse opposé à l'ambassade, & qu'il avoit
 » demandé constamment, qu'Antoine fût reconnu
 » pour l'ennemi public, & la situation de l'état
 » pour une véritable guerre ; mais qu'autant de
 » fois qu'il avoit parlé de guerre & d'ennemi (a),
 » les consuls avoient trouvé le moyen d'écarter

 (a) Ibid. 7.

» ces idées : qu'il étoit difficile de faire prendre
 » actuellement le change à l'assemblée, parce qu'en
 » proposant des actions de grâces, Servilius avoit
 » demandé sans le vouloir, qu'Antoine recût le
 » nom d'ennemi, du moins s'il étoit vrai, comme
 » on ne l'ignoroit pas, que jamais on n'avoit dé-
 » cerné des actions de grâces qu'à l'occasion d'un
 » avantage remporté sur des ennemis, &c. (a) S'é-
 » tendant ensuite sur le mérite particulier des
 » trois généraux, Panfa, Hirtius & Octave, &
 » faisant voir qu'on ne pouvoit refuser le titre
 » d'empereur à leurs services, il propose d'ordon-
 » ner conjointement à leur honneur, cinquante
 » jours d'actions de grâces. Enfin il parle des ré-
 » compenses qu'il croit dûes aux soldats, & par-
 » ticulièrement des honneurs qu'on doit accorder
 » à ceux qui sont morts en défendant la patrie.
 » Son zèle s'échauffe à cette seule idée, & s'y
 » livrant tout-d'un-coup, heureuse mort ! s'écrie-
 » t-il, heureux sacrifice qu'on fait à la patrie d'une
 » vie qui doit être rendue tôt ou tard à la patrie !
 » La mort est une infamie pour ceux qui se sau-
 » vent en fuyant ; mais quelle est pour ceux qui
 » meurent au milieu de la victoire ! Ainsi, pendant que ces
 » misérables parricides, qui font tant de mal à la
 » patrie, reçoivent aux ennemis de la patrie

An. de R.
 712.
 Cicér. 64.
 Coss.
 VIBIUS
 PANSA.
 A. HIRTIUS.

(a) Ibid. 8, 9, 10, 11.

An. de R. 710. » leurs crimes, vous, illustres morts, qui avez
 Cicer. 64. » poussé le dernier soupir en servant votre patrie,
 Coss. » vous avez obtenu l'entrée du séjour des âmes
 VIBIUS » vertueuses. La vie est courte, mais le souvenir
 PANSA. » d'une vie bien employée est immortel. S'il ne
 A. HIRTIUS. » duroit pas plus long-tems que l'espace qui nous
 » est accordé pour vivre, qui seroit assez insensé
 » pour aspirer à la gloire au travers de tant de
 » peines & de dangers, & pour la regarder comme
 » un prix égal aux efforts qu'elle demande? Votre
 » partage est donc heureux, ô vous, les plus bra-
 » ves de tous les hommes pendant que vous avez
 » vécu, & maintenant les plus respectables par la
 » plus glorieuse de toutes les morts. La mémoire
 » de votre vertu n'est plus en danger de périr,
 » ni par l'oubli de votre siècle, ni par le silence
 » des siècles futurs, puisque le sénat & les citoyens
 » de Rome vous ont élevé comme de leurs propres
 » mains, un monument immortel. Les guerres
 » puniques, celles des Gaules, celles d'Italie, nous
 » ont fait voir des armées célèbres par leur cou-
 » rage & leurs exploits; mais nous ne voyons
 » point qu'on leur ait jamais accordé tant d'hon-
 » neurs. Et le souhait de mon cœur est qu'on les
 » augmente encore, puisque vous nous avez rendu
 » de si importans services. Vous avez chassé de
 » Rome le furieux Antoine, vous l'avez repoussé
 » lorsqu'il a tenté d'y venir. Qu'on vous élève donc

» un monument magnifique, & qu'on y grave en
 » lettres d'or les témoignages éternels de votre
 » divine vertu. Que ceux qui les liront, ou qui en
 » entendront parler, ne se lassent jamais de célé-
 » brer votre mémoire ; & que la vie que vous avez
 » acquise , à la place de cette vie foible & périssa-
 » ble que vous avez perdue , soit véritablement
 » immortelle ».

AN. DE R.
 718.
 CICC. 69.
 COM.
 VIPIUS
 PANSA.
 A. HERTICA.

Il renouvelle dans sa conclusion (a) la promesse qu'on avoit faite aux vieilles légions, de leur payer fidèlement à la fin de la guerre tout ce qui leur étoit dû ; & pour ceux qui avoient perdu la vie au service de l'état, il propose que les récompenses qu'on leur auroit accordées s'ils eussent vécu, soient distribuées à leurs parens , c'est-à-dire, à leurs femmes, à leurs enfans, & à leurs frères. Il donne à toutes ces propositions la forme ordinaire des décrets. Enfin sur les nouvelles instances par lesquelles il termina son discours, l'assemblée ratifia sans exception tout ce qu'il avoit proposé.

Antoine, confus de sa défaite, s'étoit renfermé dans son camp, après avoir formé la résolution de ne plus rien donner au hasard, & de se tenir constamment sur la défensive, mais sans renoncer néanmoins à faire usage de sa cavalerie, par la-

(a) Ibid, 12.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
VIBIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

quelle il l'emportoit beaucoup, pour harceler l'armée des consuls. Il n'avoit pas perdu l'espérance de se rendre maître de Modène, qui étoit réduite à l'extrémité; & l'excellence de ses ouvrages lui répondoit du moins qu'on n'y feroit entrer aucun secours. De l'autre côté, Hirtius & Octave, enflés de leur victoire, étoient résolus de tout risquer pour y jeter des troupes & des munitions. Les observations qu'ils firent pendant deux ou trois jours, leur ayant fait juger qu'ils pouvoient forcer un côté du retranchement, ils l'attaquèrent enfin avec une merveilleuse vigueur. Antoine, qui désespéra de leur résister, aima mieux risquer une bataille générale que de se voir arracher la proie dont il étoit presque en possession. Il fit sortir toutes ses légions en ordre de bataille. Le combat fut opiniâtre & sanglant. Les ennemis de la liberté, quoique forcés de reculer, disputèrent vigoureusement chaque pas du terrain. Mais Decimus ayant saisi le moment favorable pour faire une sortie à la tête de sa garnison, fixa la victoire dans son parti. Le consul Hirtius poussa ses avantages avec tant de furie, qu'il pénétra dans le camp d'Antoine. Il avoit déjà gagné jusqu'au centre, lorsqu'il y reçut un coup mortel près de la tente du général. Pontius Aquila, un des complices de la conjuration, perdit aussi la vie dans le même lieu (a). Mais Octave,

(a) Cum alia laudo & gaudeo accidisse, tum quod Brutus

marchoit derrière eux pour les soutenir, assura le succès de leur entreprise, & se rendit maître du camp après avoir taillé en pièces les meilleures troupes de l'ennemi, pendant qu'Antoine lui-même, tournant le dos avec sa cavalerie, se hâta de fuir vers les Alpes. Quelques historiens ont fait une relation différente de cette bataille; mais les circonstances qu'on a recueillies de Cicéron, ne font pas douter que celle-ci ne soit la plus certaine. Le jour suivant, Pansa mourut de ses blessures à Boulogne.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COS.
VIRIUS
PANSA.
A. HIRTIUS.

optio non solum ipsi salutaris fuit, sed etiam maxime
victoriam adjumento. *Ad Brut. 4. Ex Plutarchi quædam
fuisse & Pontium Aquilam, &c. Epistolæ 12, 13. V. de
fam. 11, 13, & Appian. L. 3, 2. 372.*



LIVRE ONZIÈME.

An. de R.
710.
Cicet. 64.

LA défaite d'Antoine fit croire à tout le monde que la guerre étoit terminée, & la liberté de Rome absolument rétablie. Et peut-être auroit-ce été le fruit de cette heureuse journée, si Antoine eut perdu la vie dans l'action, ou si les consuls eussent survécu à leur victoire ; mais quoique la mort des consuls ne se fît pas sentir tout d'un coup, ou que la joie du triomphe empêchât le peuple romain de tourner son attention sur un si triste événement, elle donna le coup fatal aux projets de Cicéron, & l'on peut la regarder comme la cause immédiate du renversement de la république (a).

Hirtius avoit l'esprit orné par l'étude des belles-lettres, & les manières extrêmement polies. Il avoit eu part à la plus intime confiance de Jules-César, qui l'employoit à mettre ses actes par écrit. Comme il lui devoit toute sa fortune, &

(a) Hirtium quidem & Pansam..... in consulatu reipublicæ salutares, alieno sane tempore amisimus. *Ep. fam.* 12, 25. Pansa amisso, quantum detrimenti respublica acceperit non te præterit. *Ep. fam.* 11, 9. Quanto sit in periculo respublica quàm potero brevissimè exponam. Primum omnium quantam perturbationem rerum urbanarum afferat obitus consulum, &c. *Ibid.* 10.

qu'il étoit infecté du même esprit, toutes ses vues s'étoient rapportées à soutenir le pouvoir auquel il devoit son élévation, & l'intérêt public avoit toujours été sacrifié dans sa conduite à celui de son bienfaiteur. Etant tribun du peuple au commencement de la guerre civile, il avoit publié une loi qui excluoit de toutes sortes d'offices publics ceux qui avoient porté les armes en faveur de Pompée (*a*), ce qui l'avoit rendu si odieux aux pompéiens, qu'ils le regardoient comme leur plus mortel ennemi.

An. de R.
710.
Cicer. 64.

Pansa, dont le père avoit péri dans la proscription de Sylla, n'avoit pas eu moins d'attachement pour César (*b*), dans lequel il considéroit le restaurateur & le soutien du parti de Marius. Il le servit dans toutes ses guerres avec autant de courage que de fidélité. Son caractère étoit grave, sincère, digne d'un romain (*c*); & la modération lui étant plus naturelle qu'à Hirtius, il fut touché des maux de sa patrie, & de l'oppression des partisans de Pompée. Il en soulagea un grand

(*a*) Neminem Pompeianum qui vivat, tenere lege Hirtia dignitates. *Phil.* 13, 16.

(*b*) Dio. l. 43, 278.

(*c*) Pansa gravis homo & certus. *Ep. fam.* 6, 12. Quod multos miseriis levavit, & quod se his malis hominem præbuit, mirabilis eum virorum bonorum benevolentia profecta est, *Ep. fam.* 15, 17.

An. de R.

710.

[Cicer. 64.]

nombre par le seul motif de l'humanité, & son crédit leur fit restituer leurs biens, & la liberté de faire leur séjour à Rome. Cette conduite le fit aimer du peuple, & si parfaitement estimer des honnêtes gens, que Cassius, pour défendre son épicurianisme dans une de ses lettres à Cicéron (a), citoit Panfa comme un exemple de ces véritables épicuriens, qui faisoient consister leur plaisir & leur bien suprême dans l'exercice de la vertu. Avant qu'il eût pris possession du consulat avec Hirtius, Quintus Cicéron faisoit un assez triste portrait de l'un & de (b) l'autre. « C'étoit, disoit-il, deux » hommes amollis par la débauche, à qui l'on » n'auroit pas dû confier le gouvernement d'une » petite ville, bien moins la disposition de toutes » les affaires de l'empire. Il ajoutoit que si l'on » ne se hâtoit pas de leur ôter l'autorité publique, » l'état étoit perdu sans ressource, parce qu'An- » toine les entraîneroit infailliblement dans la so- » ciété de ses crimes. Enfin, il assuroit qu'en ser- » vant avec eux dans les Gaules, il avoit vu des » preuves incroyables de leur dérèglement & de

(a) Itaque & Panfa, qui nōdum sequitur, virtutem retinet, &c. *Ibid.* 19.

(b) Quos ego penitus novi libidinum & languoris effeminatissimi animi plenos, qui nisi à gubernaculis recesserint, maximum ab universo naufragio periculum est, &c. *Ep. fam.* 16, 27.

leur corruption, à la face même de l'ennemi. Mais il faut attribuer ce qu'il y a d'excellent dans ces traits de cette peinture, à la mauvaise humeur & à la jalousie de Quintus: car concevant qu'il voulût donner de leur ancienne conduite, il est certain qu'ils furent d'excellens citoyens. Et que soit par estime pour Cicéron, ou par méprisement pour son autorité, ils se conduisirent assez généralement par les maximes. Ils avaient pour principe que l'ardeur de venger la mort de leur père étoit infailiblement la république dans les convulsions dangereuses, & qu'elle ne sortoit guère d'une autre source que l'ambition de s'élever à la place. La république à laquelle ils s'attachèrent de concert fut de se débarrasser d'abord de toutes les empuignes qui étoient capables de troubler la tranquillité publique. Cependant à longue affection qu'ils avaient eue pour César, leur faisoit connaître quelques choses de convenir en faveur de son parti. Ils se voyoient avec regrettement qu'ils avaient marqué pour les vices extrêmes, aussi long-temps qu'ils avaient évité quelque fruit de leur inclination pour la saine. Cicéron en prit occasion de les dissuader, mais il ne cessoit jamais de leur accorder la confiance. Il se plaignoit de l'excès de leur tendresse, qu'il attribuoit au défaut de vigueur, & qu'il avoit pour cause la cause de la liberté, mais qu'il ne se voyoit

An. de R.

710.

Cicér. 64.

formassent pas toujours à ses vues & à ses desirs, il jugea toujours bien de leur sincérité, tandis qu'elle étoit suspecte au plus grand nombre des citoyens. L'évènement justifia l'opinion qu'il avoit d'eux (a); car non-seulement ils exposèrent leur vie, mais ils la perdirent avec une valeur admirable pour la défense de la république, & jusqu'à la fin ils répondirent à l'idée que Cicéron avoit toujours donnée de leur vertu. Hirtius néanmoins ne lui parut pas tout-à-fait exempt de blâme; mais louant Pansa sans exception, il déclare « qu'il ne » manqua ni de courage depuis le commencement » de la guerre, ni de fidélité jusqu'au dernier moment de sa vie ».

(a) Quales tibi sæpe scripsi consules, tales extiterunt. *Ad Brut.* 3. Erat in senatu satis vehemens & acer Pansa, cum in cæteros hujus generis, tum maxime in socerum: tum consuli non animus ab initio, non fides ad extremum defuit. Bellum ad Mutinam gerebatur; nihil ut in Pansa reprehenderes, nonnulla in Hirtio. *Ibid.* 10. Le sénat fit frapper plusieurs médailles à l'occasion de cette victoire; une particulièrement à l'honneur de Pansa, qui représentoit la tête de la déesse *Liberté*, couronnée de laurier, avec cette inscription, *Libertatis*; & Rome au revers assise sur les dépouilles des ennemis, tenant dans sa main droite un épée, & dans la gauche un poignard, le pied sur un globe, la victoire volant vers elle pour la couronner, avec cette inscription: *C. Pansa. C. F. C. N. Vid. Morel. fast. Rom.*

S'ils eussent assez vécu tous deux pour recueillir les fruits de leur victoire, leur autorité auroit suffi pour retenir Octave dans les bornes de son devoir, & pour soutenir la république jusqu'à l'arrivée de Brutus & de Cassius. Alors le même intérêt réunissant Plancus & Decimus Brutus, ils auroient donné tous ensemble une forme régulière & solide au consulat de l'année suivante. Mais la mort des deux consuls (a) plaçoit tout d'un coup Octave au sommet de la puissance, en le laissant maître des deux armées, sur-tout des vétérans, qui étoient si mal disposés pour Decimus, que rien n'avoit pu les engager à le suivre. Toutes les circonstances se trouvèrent si heureusement d'accord en sa faveur, qu'on se persuada généralement que leur mort n'étoit pas sans mystère, & qu'ils avoient été tués par ses artifices. On avoit observé qu'il avoit levé le premier le cadavre d'Hirtius sur le champ de bataille, & quelques-uns le soupçonnoient de l'avoir fait tuer par ses propres soldats. Glycon, médecin de Panfa (b), venoit d'être arrêté

AN. DE R.
-19.
CIC. 60

(a) Rumor increbuit ambos opera ejus occisos, ut Antonio fugato, republica consulibus orbata, solus victores exercitus occuparet. Panfa quidem adeo suspecta mors fuit, ut Glyco medicus custoditus sit, quasi venenum vulnere indidisset. Suet. Aug. 11. Dio, L. 43, 317. Appian, p. 572.

(b) Tibi Glycona medicum Panfa diligentissime com-

An. de R.

710.

Cicer. 64.

par le questeur Torquatus, sur le soupçon d'avoir empoisonné les blessures de son maître. Mais il semble néanmoins que le principal fondement d'un bruit si odieux fut l'heureuse coïncidence du fait avec les intérêts d'Octave; car M. Brutus refusa d'y ajouter foi. Il pressa même Cicéron de faire rendre la liberté à Glycon, & de le protéger de son autorité, comme un vertueux domestique qu'il connoissoit incapable d'une si noire perfidie, & qui perdoit beaucoup par la mort de Pansa.

Cicéron eut bientôt les yeux ouverts sur les dangereux effets qu'on pouvoit craindre de cet événement. Il se hâta de marquer ses (a) alarmes à Brutus. « Le jeune César, lui écrit-il, a des » dispositions admirables à la vertu. Je souhaite » qu'il soit aussi facile à gouverner dans ce haut » degré d'honneur & de puissance, qu'il l'a paru

mendo. Audimus eum venisse in suspicionem Torquato de morte Pansæ, custodiri ut parricidam. Nihil minus credendum, &c. Rogo te & quidem valde rogo, eripias eum ex custodia. *Ad Brut. 6.*

(a) Cæsaris vero pueri mirifica indoles virtutis. Utinam tam facile eum florentem & honoribus & gratia regere ac tenere possimus, ut adhuc tenuimus! Est omnino difficilior; sed non diffidimus. Persuasum est enim adolescenti, & maxime per me, ejus opera nos esse salvos: & certe, nisi is Antonium ab urbe avertisset, perissent omnia. *Ad Brut. 3.*

» jusqu'à présent ; mais je crains que cela ne soit
 » devenu plus difficile. Cependant je n'en déses-
 » père point encore ; car ce jeune homme est
 » persuadé que nous lui devons notre sûreté pré-
 » sente , & c'est moi qui ai servi particulièrement
 » à lui faire prendre cette idée de lui-même. Au
 » fond tout étoit perdu , s'il n'eût pas chassé An-
 » toine de la ville ».... Mais Octave devint en
 effet plus intraitable de jour en jour , & le mal
 alla bientôt si loin , que Cicéron se vit réduit à
 presser Brutus dans toutes ses lettres d'amener son
 armée en Italie , comme l'unique ressource que
 la (a) république pût espérer dans les circons-
 tances ; & pour donner plus d'autorité à ses ins-
 tances , il obtint du sénat un décret qui le rappor-
 toit avec ses légions à la défense de la patrie.

Cependant la joie qui régnoit à Rome sur-
 choit encore qu'on n'y sentoit point la pesanteur de
 la perte publique , & la plaie sanglante que
 l'état venoit de recevoir par la mort de son
 consul. Les amis d'Antoine étoient tous réunis
 dans une si grande combustion , que l'on n'avoit
 point la hardiesse d'ouvrir la question de son
 Cicéron eut la liberté de faire ce qu'il vouloit.

(a) Te, cognita senatus auctoritate , & vincti exer-
 cere exercitum , quod et facere nuper munimus , magis
 perè desiderabas respiciam. *Ad Fam. 1.*

An. de R.
710.
Cicér. 64.

tes d'honneurs aux trois illustres citoyens qui étoient morts en servant la patrie. Il fit accorder une ovation au jeune César, & joindre en faveur de Decimus un certain nombre de jours à l'action de grâces qu'ils obtinrent en commun. La délivrance de Decimus étant arrivée le jour de sa naissance, Cicéron fit ordonner aussi que pour éterniser sa victoire, son nom seroit inscrit dans les fastes, ou dans le calendrier public. Les partisans d'Antoine furent déclarés ennemis de l'état. On vit avec étonnement Servilius même (a) opiner à mettre Ventidius de ce nombre, & demander pour Cassius la conduite de la guerre contre Dolabella. Cicéron proposa de lui associer Brutus, dans la supposition du moins que Brutus jugeât lui-même cette union avantageuse à la république.

Le décret d'ovation qui avoit été porté en faveur d'Octave (b), ne fut point approuvé de Bru

(a) Ad V. kalend. maias cum de iis, qui hostes iudicati sunt, bello persequendis, sententiæ dicerentur, dixi Servilius etiam de Ventidio, & ut Cassius persequeretur Dolabellam. Cui cum essem assensus, decrevi hoc amplius ut tu, si arbitrare utile, persequerere bello Dolabellam, &c. *Ad Brut. 5. It. 13.*

(b) Suspicio illud minus tibi probari, quod ab tui familiaribus.... non probatur, quod ut ovanti introire Casari liceret, decreverim. *Ad Brut. 15.*

tus & de ses amis. Cependant il étoit l'effet d'une profonde politique ; car sous une apparence d'honneur il devoit dépouiller Octave de son autorité, s'il eût accepté cette faveur : & suivant l'ancien usage, non-seulement sa commission devoit finir, mais son armée devoit être congédiée, au moment qu'il mettroit le pied dans la ville. Mais la confusion des affaires laissoit peu de force aux loix & aux usages, du moins à l'égard de ceux qui avoient le pouvoir de s'en dispenser.

Les gouverneurs & les généraux qui commandoient dans les provinces furent si frappés de la défaite d'Antoine, qu'ils renouvelerent à Cicéron les assurances de leur fidélité & de leur zèle pour la cause commune. Lépidus même, qui avoit souffert que deux de ses lieutenans, Silanus & Culléon, allaient au secours d'Antoine, entreprit de s'excuser dans des termes fort soumis (a), & s'efforça de persuader à Cicéron « qu'ils avoient pris cette
 » résolution sans son ordre ; que s'il ne les en avoit
 » pas punis avec la dernière rigueur, c'étoit pour
 » accorder quelque chose à l'amitié, mais qu'il
 » les avoit laissés depuis sans emploi, & qu'il ne
 » les avoit pas même reçus dans son camp. Il lui
 » apprenoit qu'Antoine étoit arrivé dans sa province sans autre infanterie qu'une seule légion

(a) Ep. fam. 10, 34.

An. de R.

710.

Cicer. 64.

» & quelques foldats débandés , mais avec toute
 » sa cavalerie qui étoit extrêmement puissante
 » que Ventidius l'étoit venu joindre avec trois
 » légions ; qu'il leur désertoit tous les jours beau-
 » coup de monde ; qu'il étoit résolu de marche-
 » contre eux avec toutes ses forces ; & que rien ne
 » feroit jamais capable de lui faire oublier ce qu'il
 » devoit au sénat & à la patrie. Il le remercioit
 » d'avoir méprisé les bruits injurieux que ses enne-
 » mis s'étoient efforcés de répandre , & de lui avoir
 » fait décerner des honneurs publics. Enfin , il le
 » prioit d'attendre de lui tous les services que la
 » république avoit droit de se promettre d'un
 » citoyen vertueux , & de lui accorder particuliè-
 » rement sa protection ».

(a) Pollion écrivit encore plus ouvertement.
 « que dans une conjoncture si pressante , il se
 » croyoit dispensé d'attendre les ordres du sénat
 » que tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés pour
 » l'état , devoient s'employer promptement à sa
 » conservation ; que le péril alloit augmenter ;
 » Antoine avoit le tems de rassembler ses forces
 » que pour lui sa résolution étoit non-seulement
 » de ne point abandonner la république , mais d'en
 » ne lui pas survivre ; qu'il s'affligeoit d'être
 » éloigné , que la promptitude de son secours n

(a) Ibid. 33.

» pouvoit répondre à ses desirs », &c. Plancus écrivit « qu'il alloit prendre les plus justes mesures (a) » pour accabler Antoine, s'il entroit dans sa province ; que si cet ennemi public venoit sans une grosse armée, il en rendroit bon compte, quand Lépidus prendroit le parti de le recevoir ; ou que s'il amenoit des forces considérables, il se chargeoit d'arrêter leurs entreprises jusqu'à l'arrivée des secours qui le mettroient en état de les détruire ; qu'il étoit en traité avec Lépidus, pour unir leurs forces, par la médiation de La-térensis & de Furnius, & que les différens particuliers qu'il avoit avec lui, ne l'empêcheroient point de concourir de tout son pouvoir au service de la république ». Dans une autre lettre, il parle avec le dernier mépris des forces d'Antoine, quoique jointes à celles de Ventidius, qu'il appelle *un muletier*. Il assure que s'il les eût rencontrés, ils n'auroient pas tenu une heure contre lui (b).

On reprochoit aux vainqueurs de Modène d'avoir laissé à Marc-Antoine le tems de s'échap-

(a) Ibid. 11.

(b) *Mihi enim si contigisset ut prior occurrerem Antonio, non me hercule horam confutisset; tantum ego & mihi confido, & sic percussas illius copias Ventidiusque milionis castra despicio. Ibid. 18.*

An. de R.
710.
Cicér. 64.

per : mais Octave n'avoit jamais pensé à le poursuivre. Il avoit déjà obtenu ce qu'il s'étoit proposé, en le réduisant assez bas, & en s'élevant au contraire assez haut, pour faire ses conditions avec lui dans le partage de l'empire, dont il semble qu'il avoit déjà formé le plan. Si la ruine d'Antoine eût suivi immédiatement la mort des consuls, le parti républicain auroit été trop fort pour lui & pour Lépidus, qui n'étoit qu'un foible général, quoiqu'à la tête d'une bonne armée (a). Envain fut-il donc sollicité de se mettre à la poursuite d'Antoine. Il trouva des excuses, telles que la nécessité d'engager dans ses intérêts les troupes des consuls ; & lorsqu'il feignit d'y penser, il fit comprendre aisément qu'il étoit trop tard.

Cicéron fut irrité particulièrement de l'évasion d'Antoine. Il en fit des plaintes amères à Decimus-Brutus (b) : « S'il arrive malheureusement, » lui dit-il, qu'Antoine rétablisse ses forces, tous » les services que vous avez rendus à la république, vont devenir inutiles. On nous rapportoit, » ajoute-t-il, & tout le monde a cru qu'il avoit » pris la fuite avec un petit nombre de troupes » mal armées & découragées, & qu'il étoit lui-

(a) Cum & Lepido omnes imperatores forent meliores, & multis Antonius dum erat sobrius. *Vall. Pat.* 2, 63.

(b) Ep. fam. 11, 12.

» même abattu jusqu'à perdre ~~toute espérance~~ ~~de salut~~
 » Mais s'il est vrai au contraire, comme j'apprends
 » qu'on n'en sauroit douter, qu'il soit aussi en ~~un~~
 » que jamais de vous faire partager le péril, com-
 » ment peut-on dire qu'il ait fui devant Modène ?
 » C'est avoir changé seulement le siège de la
 » guerre. Aussi m'appérois-je que les dispositions
 » sont fort altérées. Quelques-uns vont jusqu'à se
 » plaindre que vous n'avez pas pris vous-même
 » le parti de le poursuivre, & sont persuadés qu'a-
 » vec beaucoup de diligence vous pouviez ache-
 » ver sa ruine. Telle est l'ingratitude des hommes,
 » & sur-tout celle de nos romains. Ils abusent
 » souvent de leur liberté contre ceux à qui ils en
 » ont l'obligation. Cependant vous devez prendre
 » garde que ces plaintes n'aient quelque juste fon-
 » dement. Ce qui est hors de doute, c'est que celui
 » qui achèvera d'accabler Antoine, mettra fin
 » tout-d'un-coup à la guerre. Vous devez sentir
 » mieux la force de cette réflexion, qu'il ne me
 » convient de l'expliquer plus clairement ».

Decimus apporte dans sa réponse diverses rai-
 sons qui ne lui avoient pas permis de suivre Antoine
 aussi promptement qu'il l'avoit souhaité. « J'envis, »
 » dit-il, sans cavalerie & sans vivres, &c. J'igno- »
 » rois la mort d'Hirtius. Je ne me suis point »

An. de R. 710.
Cicer. 64.

» César, jusqu'au moment du moins que l'ayant
 » rencontré, j'eus une conférence avec lui. Le pre-
 » mier jour se passa dans ces incertitudes. Le len-
 » demain, Panfa me fit avertir de l'aller joindre à
 » Boulogne, mais j'appris sa mort sur la route.
 » Je retournai aussi-tôt vers ma petite armée, car
 » diminuée comme elle est, & dans le besoin de
 » toutes sortes de munitions, c'est le nom que je
 » dois lui donner. Antoine gagna donc sur moi
 » deux jours entiers. Toute ma vitesse à le pour-
 » suivre, n'auroit jamais égalé celle de sa fuite. Ses
 » troupes étoient débandées, & les miennes en
 » trop bon ordre pour une course si prompte.
 » Dans tous les lieux qui se trouvoient sur son
 » passage, il faisoit ouvrir les prisons, il enlevoit
 » les prisonniers, sans s'arrêter un moment jus-
 » qu'aux gués. Ce lieu est situé entre l'Apennin &
 » les Alpes. La marche est extrêmement difficile
 » dans cette contrée. Lorsque je fus à trente mille
 » de lui, & que Ventidius l'eut joint avec ses trou-
 » pes, on m'apporta une copie de son discours, dans
 » lequel il avoit prié ses soldats de traverser avec
 » lui les Alpes, en leur déclarant qu'il agissoit de
 » concert avec Lépidus. Mais ils s'étoient tous
 » écrié, (sur-tout ceux de Ventidius, car les siens
 » étoient en fort petit nombre) qu'ils vouloient
 » ou vaincre ou périr en Italie; & demandant d'être
 » conduits à Pollentia, ils l'avoient pressé si vive-

que ne pouvant se faire écouter, il fut
de remettre sa marche au jour suivant.
En avis, je fis marcher devant moi les cohorts
Pollentia, & je les suivis moi-même
le reste de mon armée. Nous détachâmes
dans cette ville une heure avant l'entrée
ni conduisoit la cavalerie d'Antoine. J'en
is une joie extrême, car je regardai cet
ge comme une victoire, &c. Dans une
tre il assure » que si César s'etoit laissé
der de traverser l'Apennin, il auroit ren-
contré à de si grandes extrémités, que la
s, auroit produit l'effet des armes pour le
te entièrement : mais qu'il n'avoit pu faire
ce conseil à César, ni César se faire obéir
troupes, & que ces deux raisons étoient
ables ». Cette relation, dont toutes les
nces se trouvent dans les lettres de Deci-
mus, détruit deux faits rapportés par un
crivain, & généralement reçus de tous les
s modernes (b) : l'un, qu'Octave après la

Ann. de R.
744.
Cicér. 64.

mod si me Caesar audisset atque Apenninum trans-
antas angustias Antonium compulsiſſem, ut inopin-
m ferro conficeretur. Sed neque Caſari imperari
c Caſar exercitui ſuo: quod utrumque peſſimum
10.

d. Appian. l. 3, p. 573. *Hiſt. Rom.* par Ca-
uillé, tom. 17, liv. 4, p. 433.

An. de R.
710.
Cicer. 64.

victoire refusa d'entrer en conférence avec Decimus Brutus, & que celui-ci piqué de cette conduite, lui défendit l'entrée de fa province, & par conséquent la liberté de poursuivre Antoine : l'autre, que Panfa dans les derniers momens de fa vie fit appeler Octave, & lui confeilla de s'unir contre le sénat avec Antoine. Ces deux circonftances furent fans doute inventées dans la fuite pour fauver l'honneur d'Octave, & donner une couleur plus favorable au changement (a) qu'il fit éclater tout-d'un-coup dans fes principes.

Caius, frère d'Antoine, étoit encore prifonnier de M. Brutus ; mais l'indulgence de fon vainqueur lui fit vérifier les craintes & les avis de Cicéron. Il profita de la liberté qu'on lui laiffoit dans le camp, pour féduire un grand nombre de foldats, & les engager dans une fédition qui caufa beaucoup d'embarras à Brutus. Cependant le repentir

(a) Il nous refte une médaille originale qui confirme cette remarque. Elle fut probablement frappée à Rome, foit par Panfa même, à fon départ pour Modène, foit par le sénat, peu après la mort de Panfa, pour rendre témoignage de fon étroite union avec Decimus Brutus. D'un côté eft la tête d'un Silène, ou plutôt de Pan, telle qu'on fe trouve fouvent fur les coins de Panfa, avec cette infcription, *C. Panfa* ; de l'autre côté font deux mains droites jointes & tenant un caducée, avec ce nom, *Alba Bruti F.* Vid. Famil. Vibia, dans Vaillant ou Mé

it bientôt succédé à l'insolence, ils tuèrent
-mêmes les chefs de leur révolte, & n'auroient
mieux traité le frère d'Antoine, si Brutus eût
senti à le remettre entre leurs mains. Mais
sachant que sa résolution étoit de le faire jeter
dans la mer, il le fit conduire dans un vaisseau,
avec des ordres plus doux (a), qui suffisoient pour
empêcher de faire du mal & d'en recevoir. Bru-
tus rendit compte de sa conduite à Cicéron, qui
fit cette réponse :

« A l'égard du soulèvement de la quatrième
région (b), ne vous offensez point de ce que je
vais dire; je suis plus satisfait de la sévérité de vos
sujets que de la vôtre, & je me réjouis que vous
ayiez eu cette preuve de l'affection de vos soldats
et de votre cavalerie. Vous m'écrivez que je
poursuis Antoine fort à mon aise, & que vous
ne m'en croyez pas moins digne de louange. Je
vous en rends les vôtres sincères. Mais je n'approuve point
votre distinction, lorsque vous ajoutez que nos
civilités doivent plutôt s'exercer en prévenant
la guerre civile, qu'en cherchant à nous venger
l'un ennemi vaincu. Notre manière de penser,
mon cher Brutus, est ici fort différente. Je ne
ne sens pas moins de penchant que vous à la
clemence : mais une sévérité salutaire me paroît

An. de R.
710.
Cicer. 64.

(a) Dio. 47, 340.

(b) Ibid. 2.

An. de R.

710.

Cicer. 64.

» toujours préférable à de spécieuses apparences
 » de bonté. Si nous prenons tant de plaisir à par
 » donner, la guerre civile ne finira jamais. Pen
 » sez-y sérieusement, car je puis m'appliquer à
 » que Plaute fait dire à son vieillard dans le *Tru*
 » *nummus* : *je touche à la fin de ma vie. Vous*
 » *êtes plus intéressé que moi.* Croyez-moi, Brutus,
 » vous êtes perdu, si vous n'y faites point
 » attention ; car il ne faut pas vous flatter que le
 » peuple, le sénat & le guide du sénat, soient
 » toujours les mêmes. Regardez cet avis comme
 » un oracle. Rien n'est plus certain ».

Malgré le témoignage des anciens écrivains sur la mort tragique de Porcia, femme de Brutus, sur la manière dont elle se tua elle-même en se prenant le fort (a) funeste de son mari, on ne sauroit presque douter qu'elle ne fût morte à Rome d'une maladie de langueur, vers le tems dont nous parlons. Il paroît que sa santé étoit déjà fort affoiblie, lorsque Brutus avoit quitté l'Italie, & qu'elle ne l'avoit vu partir qu'avec des ruisseaux de larmes & toutes les marques d'une douleur extrême, comme si son cœur l'eût avertie qu'elle lui disoit le dernier adieu. Plutarque parle d'une lettre de Brutus, qui existoit de son tems, si ce n'étoit pas supposée, dans laquelle il déplorait

(a) App. l. 4, 669. Dio. l. 47, 356. Val. Max. l. 4, 1.

nort, en se plaignant que ses amis l'avoient négligée dans sa dernière maladie. Mais ce qui n'est pas sujet au moindre doute, c'est que dans une lettre à Atticus, il s'explique clairement sur la mauvaise santé de sa femme (a), avec un léger compliment à Atticus sur le soin que l'amitié lui en faisoit prendre ; & la lettre suivante, qui est de Cicéron à Brutus, ne pouvant regarder que Porcia, il faut conclure nécessairement qu'elle étoit morte de cette maladie.

Cicéron à Brutus.

(b) Je vous apporterois des motifs de consolation, pour vous rendre le même service que j'ai reçu autrefois de vous dans ma perte, si je ne savois que les remèdes que vous m'offrîtes alors, vous sont familiers. Je souhaite seulement que l'application en soit plus heureuse pour vous, qu'elle ne le fut pour moi ; car il seroit étrange qu'un homme tel que vous, ne fût point capable de pratiquer ce qu'il a prescrit aux autres. Pour moi, je trouvai non-seulement dans les raisons que vous m'apportiez, mais encore dans le poids de votre autorité, un motif assez puissant pour modérer l'excès de ma

(a) *Valitudinem Porciae meae tibi curae esse non miror. Ad Brut. 17.*

(b) *Ad Brut. 9.*

An. de R.
710.
Cicer. 64.

douleur. Vous crûtes que mon abattement ne convenoit point à un homme de courage, accoutumé sur-tout à consoler les autres, & vous me fîtes ce reproche avec plus de sévérité que vous n'en aviez eu pour moi jusqu'alors. La déférence que j'eus pour votre jugement, servit beaucoup à me réveiller de cette léthargie; je redoutai votre censure, & sur la foi de vos conseils je trouvai plus de force que jamais à tout ce que j'avois appris, ou lu, ou entendu sur cette matière. Cependant, Brutus, en payant un tribut que je devois à la nature, je n'avois que la bien-séance ordinaire à ménager; au lieu que le personnage que vous avez à soutenir aujourd'hui, est un rôle de théâtre, qui vous expose aux regards du public. Non-seulement votre armée, mais la ville & tout l'univers ont les yeux ouverts sur votre conduite. N'est-il pas indécent qu'un homme à qui nous attribuons la fermeté qui nous distingue, laisse voir de la foiblesse & de l'abattement? A la vérité votre perte est extrême. L'univers n'a rien qui puisse la réparer; & si votre cœur n'étoit pas touché d'une si cruelle disgrâce, cette insensibilité paroîtroit pire que votre malheur même. Mais vous devez vous affliger avec modération, & songer si cette règle est utile pour les autres, elle est indispensable pour vous. Je donnois plus d'étendue à cette lettre, si je n'appréhendois qu'elle

it déjà trop. Nous vous attendons, vous & votre armée ; sans quoi nous ne nous croirons pas tout-à-fait libres, quand tout le reste répondroit à nos vœux, &c.

AN. DE R.

710.
CICÉRON. 64.

Le tems marqué pour l'élection des magistrats étant fort proche, & particulièrement celui de remplir le collège des prêtres, dans lequel il y avoit plusieurs places vacantes, Brutus fit partir pour Rome quelques jeunes citoyens de la première noblesse qui aspiraient aux dignités publiques, tels que les deux Bibulus, Domitius, Caton, Lentulus, qu'il prit soin de recommander à Cicéron par ses lettres. Mais Cicéron fut fâché que son fils ne fût point parti avec eux, pour venir solliciter la dignité du sacerdoce. Il en écrivit à Brutus, dont il vouloit savoir les intentions, en le priant de faire partir immédiatement son fils, s'il n'étoit pas retenu par des raisons très-pressantes. Quoiqu'il pût être élu dans son absence (a), le succès paroissoit plus certain lorsqu'il seroit à Rome. Cette légère négociation fit le sujet de plusieurs lettres. Cependant la confusion des affaires publiques, qui augmentoit de jour en jour, fit remettre l'élection des prêtres à l'année suivante. Brutus n'avoit pas laissé de faire partir

(a) Sed quamvis liceat absens rationem inveniri, tamen omnia sunt præsentibus faciliora. *Ad Brut. 5.*

An. de R.
710.
Cicer. 64.

le jeune Cicéron, & d'en donner avis à son père; mais quoiqu'il dût être fort avancé dans sa route, Cicéron envoya un exprès au-devant de lui, pour lui porter l'ordre de retourner sur ses pas (a). Il avoit déjà pris terre en Italie; ce qui ne l'empêcha point d'obéir à son père, « qui ne connoissoit rien de » plus agréable pour lui-même, ni de plus honorable pour son fils, que de le voir auprès de » Brutus ».

On étoit encore dans la joie des premiers succès de la guerre, lorsqu'elle fut augmentée par les nouvelles de l'Asie, qui apprirent à Rome la défaite & la mort de Dolabella. Après avoir ôté cruellement la vie à Trebonius, ce furieux ennemi de la liberté ayant pillé tout ce qu'il avoit trouvé d'argent dans la province, & s'étant muni de tout ce qui pouvoit être utile à son entreprise, avoit pris sa marche vers la Syrie, dont la conquête étoit l'objet de ses préparatifs. Mais il avoit été prévenu par Cassius, qui s'étant déjà mis en possession de cette province, se trouvoit supérieur à

(a) Ego autem, cum ad me de Ciceronis abs te discessu scripisses, statim extrusi tabellarios literasque ad Ciceronem, ut etiam si in Italiam venisset, ad te rediret. Nihil enim mihi jucundius, illi honestius. Quamquam aliquoties ei scripseram sacerdotum comitia, mea summa contentione, in alterum annum esse rejecta, &c. *Ad Brut.* 14. *It.* 5, 6, 7.

lui par toutes les forces qu'il avoit réunies. Cependant Dolabella avoit saisi son premier semer la Cilicie. Il étoit arrivé à Antioche, d'où il se rendoit à la tête de son armée au secours de la république. Il étoit accompagné par diverses troupes, avec sa femme et sa fille, et avoit un valet qui étoit appelé par l'inspiration de nature. Il étoit dans ce lieu que César vint à son secours. Après avoir reçu la suite de son armée, il se mit à la tête de ses troupes, et Dolabella prenant l'étréme de son camp se manqua de venir avec sa femme et sa fille de se rendre à la rencontre de César, par une mort volontaire. César se contenta de faire entrer son armée avec sa femme et son lieutenant, et se rendit à son camp.

Deuxième Épisode. César étoit à la tête d'Antoine, et pouvoit à sa volonté d'observer les mouvements de son armée, et l'embaras dans la suite de son armée. Il avoit commandé ses troupes et sa femme. Il avoit reçu sous les ordres de son armée les régions des derniers royaumes, tandis que les autres s'étoient abandonnées à la conduite d'Antoine.

(a) Ep. fam. 12, 13, 14. Appian. l. 2, par. 34.
47, 344.

An. de R.
710.
Cicer. 64.

Mais cette armée ne le rendoit point assez fort pour tenir devant celle d'Antoine, depuis que Ventidius s'y étoit joint avec ses trois légions, ni même pour l'empêcher, suivant son projet, de passer les Alpes, & de se joindre à Lepidus. « Il » pressa Cicéron d'écrire à Lepidus, pour le prier » de ne pas recevoir les ennemis de l'état, quoi- » qu'il fût persuadé, disoit-il, qu'un homme si » inconsideré ne feroit jamais rien avec sagesse. » Il exhortoit aussi Cicéron à confirmer Plancus, » dont il avoit quelque sujet de se défier, depuis » qu'il avoit appris par des papiers interceptés » qu'Antoine ne désespéroit pas de l'engager dans » ses intérêts, & qu'il se croyoit sûr de Lepidus & » de Pollion (a) ». Il écrivit même directement à Plancus, pour réveiller sa fidélité & son courage, en l'assurant qu'il alloit faire toute la diligence possible pour le joindre. Mais, dans toutes ses lettres, il se plaignoit d'être sans argent, & du misérable état de son armée, qui n'étoit

(a) In primis rogo te ad hominem ventosissimum Lepidum mittas, ne bellum nobis redintegrare possit, Antonio sibi conjuncto. Mihi persuasissimum est Lepidum facturum nunquam.... Plancum quoque confirmare, quem spero pulso Antonio, non defuturum. *Ep. Juliae* 9. Antonius ad Lepidum proficiscitur: ne de Plancio dem spem adhuc abjecit, ut ex libellis suis amplexus qui in me inciderunt, *Ibid.* 11.

méprisable par le nombre, mais par la multitude
des troupes, dont la plupart n'étoient que de nou-
velles levées (a), sans expérience & sans armes.
« Il m'est impossible, disoit-il, d'entretenir plus
» long-tems mes soldats. Lorsque j'ai pris les armes
» pour le service de la république, j'avois de mon
» propre revenu plus de deux millions dans mes
» coffres. Aujourd'hui, je suis si éloigné d'avoir
» quelque chose à moi, que j'ai engagé le crédit
» de mes amis pour me soutenir. J'ai à faire (b)
» subsister sept légions; jugez quel embarras. Les
» trésors de Varron ne me suffiroient pas pour
» cette dépense ». Il demandoit donc, non-seu-
lement qu'on se hâtât de lui faire toucher une
somme considérable, mais qu'on lui envoyât quel-
ques légions de vétérans, sur-tout la légion mar-
tiale & la quatrième, qui avoient pris le parti de
suivre Octave. Le sénat lui donna cette satisfaction
par un décret (c), à la sollicitation de Cœlius

(a) Cum sim cum virtutibus egeret.

(b) Alere jam nullis non possum. Cum in rempu-
blicam liberandam accersit. Et si mihi hoc pecunia non
amplius. Tantum est et me et familiae hominum
quidquam. ut omnes in terra homines diem sustineant
jim. Septenarius numerus non parvum de re mili-
tante, et aditum. Non tamen sufficiens aditum
sufficere sumptui possum.

(c) Ep. fam. 11.

An. de R.

710.

Cicer. 64.

& de Paulus, frère de Lepidus. Mais Cicéron lui écrivit : « Que ceux qui croyoient connoître » ces deux légions, assuroient que rien ne feroit » capable de les engager à servir sous ses ordres : » qu'on lui feroit toucher néanmoins la somme » qu'il désiroit (a) ; que si Lepidus se déterminoit » à recevoir Antoine, les difficultés alloient re- » naître avec plus d'embarras & de danger que » jamais ; que c'étoit Decimus même qui devoit » mettre l'état à couvert d'un si fâcheux évène- » ment ; que pour lui, il ne pouvoit faire plus » qu'il n'avoit fait jusqu'alors, mais qu'il souhai- » toit que Decimus Brutus devînt le plus illustre » & le plus grand de tous les hommes ».

On a fait remarquer que Plancus étoit en négociation avec Lepidus pour unir leurs forces contre Antoine. Furnius s'étoit chargé de cette entreprise du côté de Plancus ; & de l'autre côté, c'étoit Laterensis, lieutenant de Lepidus, partisan zélé de la république, & qui n'épargnoit rien pour inspirer les mêmes sentimens à son général. Lepi-

(a) Legionem martiam & quartam negant, qui illarum non sunt, ulla conditione ad te perducere posse. Pecuniam, quam desideras, ratio potest haberi, eaque habebitur. Ego plus quam feci facere non possum. Te tamen, id quod spero, omnium maximum & clarissimum videre cupio. *Ibid.* 14.

adus même dissimuloit si bien ses intentions, qu'il les avoit persuadés tous de sa sincérité, de sorte que Plancus marchant à grandes journées pour le joindre, écrivit à Cicéron le détail de ses espérances :

An. de R.
710.
Cicér. 69.

Plancus à Cicéron.

Après avoir écrit mes lettres (a), j'ai fait réflexion qu'il pouvoit être utile au service public, que vous fussiez informé de ce qui est arrivé depuis. Je me flatte que ma diligence sera de quelque avantage pour l'état & pour moi-même. Ayant traité avec Lepidus par un grand nombre d'express, je lui ai proposé de mettre à part nos anciennes querelles pour nous réconcilier sincèrement en faveur de la république, & je l'ai pressé de marquer plus de considération pour ses propres intérêts, pour ses enfans & pour sa patrie, que pour un brigand désespéré. Je lui ai fait offrir, s'il y consentoit, mes services & mon secours dans toutes sortes d'occasions. C'est par l'entremise de Larentis que cette affaire s'est négociée. Lepidus m'engage sa foi, que s'il ne peut empêcher Antoine d'entrer dans sa province, il lui déclarera une guerre ouverte. Il me prie de me remettre en marche pour joindre incessamment mes forces aux

. (a) Ep. fam. 10, 15.

An de R.
710.
Cicer. 64.

siennes, ce qui lui paroît d'autant plus nécessaire, que sa cavalerie n'est pas comparable à celle d'Antoine. En effet, elle est à peine médiocre; car outre qu'elle étoit déjà en fort petit nombre, dix de ses meilleures enseignes sont venues me joindre depuis peu de jours. Des promesses si généreuses m'ont excité aussi-tôt à ne rien épargner pour soutenir les intentions de Lepidus. J'ai conçu de quelle utilité seroit notre jonction, soit pour ruiner la cavalerie d'Antoine, soit pour contenir par la présence de mes troupes tout ce qu'il y a de traîtres ou de mécontents dans les siennes. Ayant fait jeter dans l'espace d'un seul jour un pont sur l'Isère, grande rivière du pays des allobroges, je l'ai passé avec mon armée le 12 de mai. Cependant sur l'avis que Lucius, frère d'Antoine, s'étoit avancé jusqu'à Frejus avec un corps de cavalerie & quelques cohortes, j'ai fait partir le 14 mon frère à la tête de quatre mille chevaux, pour aller à sa rencontre. Je le suivrai sans perdre un moment avec quatre légions & le reste de ma cavalerie, & je laisse derrière moi tout le gros bagage. Si la fortune favorise un peu la république, nous arrêterons ici l'audace des rebelles, & nous verrons peut-être en un seul jour la fin de toutes nos peines: mais si le brigand regagne l'Italie & la nouvelle de mon approche, ce sera l'affaire de Decimus Brutus de le chercher & de le joindre.

la commune : c'est le cas de la commune de ...
age de 15 ans. ...
nous a permis de ...
leur, pour ...
nous ...
commune de ...

Mais sans voir à quel point il étoit difficile de pénétrer dans le territoire de l'ennemi, il se mit à toutes forces à marcher. La cavalerie romaine d'Antoine s'il avoit voulu marcher avec lui, & s'il étoit allé avec lui, n'aurait pu avoir ses propres tentes, & avoir le même camp. Il se voyoit apparemment & se menager un moyen de se faire avec autant d'avantage que de sûreté pour lui & pour l'autre. En traitant avec Plancius, le plus digne été de l'armée proche d'eux, & de l'armée romaine qu'au moment où les forces étoient toutes à Antoine, ils pussent le mettre dans la nécessité d'entrer dans leurs mesures, & lui ôter tout espoir de retraite ou de résistance. Ainsi, lorsqu'il vit Antoine prêt à le joindre, il fit dire à Plancius, qui n'étoit plus éloigné que de quarante milles, de l'attendre dans le lieu où il étoit. Plancius, qui étoit encore sans défiance, crut par diverses raisons qu'il devoit continuer sa marche. Mais (a) Laterensis se hâta de le faire avertir

(a) At Laterensis, vir sanctissimus, suo chirographo

Ann. de R.

710.

Cicér. 64.

« qu'il ne falloit se fier ni à Lepidus ni à son armée,
 » & qu'il étoit abandonné lui-même. Il l'exhor-
 » toit à ne pas donner dans le piège qu'on lui
 » dressoit, & à demeurer fidelle à la république,
 » en lui déclarant qu'il croyoit sa parole dégagée
 » par cet avis », &c.

Plancus informa aussi-tôt Cicéron de l'embarras où cette perfidie le jetoit. Il lui marqua « que Le-
 » pidus ayant joint son camp à celui d'Antoine
 » le 28 de mai, ils avoient marché tous deux vers
 » lui dès le même jour; qu'ils s'étoient approchés
 » jusqu'à la distance de vingt milles avant qu'il
 » en eût le moindre avis; qu'il s'étoit hâté de
 » repasser l'Isère, & de rompre le pont qu'il y avoit
 » fait jeter à son arrivée, pour se donner le tems
 » de rassembler toutes ses forces, & de les joindre
 » à celles de Decimus Brutus qu'il attendoit dans
 » trois jours: que Laterensis, dont la fidélité mé-
 » ritoit des louanges immortelles, se voyant trom-
 » pé par Lepidus, avoit pris le parti de se tuer
 » de sa propre main; mais qu'ayant été interrompu
 » dans l'exécution de ce dessein, on n'étoit pas
 » sans espérance pour sa vie ». Il demandoit qu'on

mittit mihi literas, in eis que desperans de te, de exercitu,
 de Lepidi fide, querensque se destitutum: in quibus aperte
 denunciatur, videam ne fallat: suam fidem solutam esse:
 reipublicæ ne desim. . . *Ibid.* 21.

ui envoyât le jeune César avec toutes les forces; ou que si César ne pouvoit venir lui-même, il envoyât son armée, puisqu'il étoit de son propre intérêt qu'on ne perdît point un moment. Tous les rebelles, ajoutoit-il, se trouvant réunis dans un même camp, il falloit agir contre eux avec toutes les forces de la république.

Le lendemain de son union avec Antoine, Lepidus écrivit au sénat une lettre fort courte dans laquelle « il prenoit les dieux & les nummes à témoin, qu'il n'avoit rien plus à cœur que la sûreté & la liberté publique. Il protestoit qu'on n'en auroit pas attendu long-tems des preuves si la fortune ne s'étoit pas opposée à ses intentions, mais que les soldats l'avoient entraîné dans un soulèvement général de recevoir sous sa protection un grand nombre de citoyens. Il supplioit le sénat de mettre à part tous les ressentimens particuliers, de ne consulter que le bien de la république, & , dans un tems de dissension civile, de ne pas traiter de crime & de perfidie la clémence & celle de son armée (b) ».

Decimus joignit enfin ses troupes à celles de Plancus, & pendant quelque tems il vécut en si bonne intelligence avec lui, soutenus tous deux par l'affection & le zèle de toute la province, que

Ann. de R.
710.
Cicér. 69

(a) Ep. fam. 10, 23.

(b) Ibid. 35.

An. de R.
710.
Cicér. 64.

l'avis qu'ils en donnèrent au sénat par une lettre commune, releva le courage & l'espérance de tous les honnêtes gens. Plancus écrivit à Cicéron dans une lettre particulière : « Vous êtes informé sans
» doute de l'état de nos forces (a). J'ai dans mon
» camp trois légions de vétérans & une seulement
» de nouvelles levées, mais la meilleure de cette
» espèce. Decimus n'a qu'une légion de vétérans,
» avec une autre qui fut créée il y a deux ans, &
» huit de nouvelles levées. Ainsi notre armée est
» nombreuse sans être extrêmement forte ; car
» nous avons éprouvé plus d'une fois qu'il y a peu
» de fond à faire sur tous ces nouveaux soldats.
» Si les troupes d'Afrique, qui sont toutes com-
» posées de vétérans, ou si l'armée de César venoit
» nous joindre, nous risquerions volontiers une
» bataille. Comme César est le plus proche de
» nous, je n'ai pas cessé de le presser, ni lui de
» m'assurer qu'il se mettroit incessamment en mar-
» che, quoique j'aie bien des raisons de croire
» qu'il n'y pense pas sérieusement, & qu'il a déjà
» pris d'autres mesures. Je n'ai pas laissé de lui
» dépêcher Furnius avec de nouvelles instructions.
» Vous savez, mon cher Cicéron, que je ne suis
» pas moins obligé que vous d'aimer ce jeune
» César. L'intime liaison que j'ai eue avec son

(a) Ep. fam. 10, 24.

« donc, si l'on ne s'en étoit pas aperçu, on l'eût
 « servi. Enfin, les gens se rendant au temple
 « de Mars, on ne s'attendoit point à le voir
 « à la modération, les gens se rendant au temple
 « de Mars à la modération de Mars, on ne s'attendoit
 « point pour lui de se voir au temple de Mars
 « propre dit, mais que l'on s'en étoit aperçu, on
 « le fit. C'est donc ma volonté, mais on
 « défait d'incertitude qu'on ne voit, vous le savez
 « mais à Antoine, il l'aidera à tout le monde
 « pas aux autres, il n'est pas une armée qui n'est pas
 « méprisable, il n'est pas une armée qui n'est pas
 « osent les soutenir, c'est au point César qui n'est
 « s'en prendre uniquement. Je ne rappelle point
 « ce qui s'est passé depuis long-temps : mais ne
 « doutez pas que s'il étoit venu quand il l'a fait
 « espérer, la guerre ne fût déjà terminée, ou qu'il
 « leur grand désavantage elle n'eût été transpor-
 « tée dans la province d'Espagne, qui leur est
 « absolument opposée. Il m'est impossible de pé-
 « nétrer par quels motifs ou par quels conseils il
 « s'est laissé détourner d'une entreprise si glorieuse
 « & même si nécessaire à ses propres intérêts,
 « pour solliciter ridiculement un consulat de deux
 « mois qui ne peut servir qu'à faire redouter ses
 « intentions. Ses amis pourroient par leurs con-
 « seils lui rendre autant de services dans cette occa-
 « sion qu'à la république, & vous principalement,

An. de R.
710.
Sicet. 64.

» à qui il a plus d'obligations que personne au
» monde, excepté moi néanmoins qui n'oublierai
» jamais que je vous en ai d'innombrables. J'ai donné
» ordre à Furnius de traiter toutes ces affaires
» avec lui, & s'il a pour mes instances autant d'é-
» gard qu'il le doit, je lui rends assurément un
» grand service. Pendant ce tems-là, nous ne
» sommes pas ici dans un embarras médiocre : car
» le péril est égal à risquer une bataille, ou à
» mettre l'ennemi en état de nous faire encore
» plus de mal si nous lui tournons le dos. Si César
» vouloit écouter ce que l'honneur demande de
» lui, ou si les légions d'Afrique arrivoient promp-
» tement, nous vous soulagerions bientôt de
» l'inquiétude où vous êtes pour nous. Je vous
» demande la continuation de votre amitié, & de
» me croire entièrement à vous ».

Quoique l'union de Lepidus & d'Antoine eût jeté la consternation dans Rome, le sénat après avoir pris quelques jours pour délibérer sur les effets qu'on en pouvoit craindre, se trouva si encouragé par celle de Plancus & de Decimus, que se reposant sur leur courage & sur leur fidélité, non-seulement il déclara Lepidus ennemi de la patrie par un décret du 30 juin, mais il fit abattre la statue dorée qu'il lui avoit fait élever nouvellement, en réservant néanmoins à lui & à ses adhérens la liberté de retourner à leur devoir

jusqu'au premier de septembre. Lepidus avoit épousé la sœur de M. Brutus. Il en avoit eu plusieurs enfans, dont la fortune se trouvoit ruinée par ce décret, qui entraînoit la confiscation de tout le bien de leur père. Servilia leur grand'mère, & la femme de Cassius, qui étoit leur tante, sollicitèrent vivement Cicéron, ou d'empêcher qu'on ne portât ce décret, ou d'obtenir une exception en faveur des enfans. Mais il se crut obligé de fermer l'oreille à leurs cris. La nécessité du premier article entraînoit celle du second. L'explication des sentimens à Brutus dans cette lettre :

An. de R^{om}
710.
Clod. 643

Cicéron à Brutus.

Quoique je me disposasse à vous écrire par Messala Corvinus (a), et à vous adresser mes amis Vetus parit sans être chargé de vos lettres. La république, pour surmonter l'extrémité du danger, nous avoir réunis nous retrouvons par la médiation de Lepidus dans la nécessité de nous combattre. Au milieu des inconvéniens et des difficultés auxquelles je me suis vu forcé de me livrer, rien ne m'a tant servi que de ne pouvoir ni me rendre aux sollicitations de la femme de Cassius, ni de votre sœur ; car si je m'étois

(a) Ad Rom. 12.

An. de R.
710.
Cicér. 64.

seroit plus aisé de vous faire approuver ma conduite. Vous conviendrez sans doute que la cause de Lepidus ne peut être distinguée de celle d'Antoine. Tout le monde juge même qu'elle est beaucoup plus odieuse, puisqu'après avoir reçu des honneurs extraordinaires du sénat, & lui avoir écrit peu de jours auparavant une lettre excellente, il n'a pu sans une horrible infidélité, non-seulement recevoir les restes de nos ennemis, mais nous déclarer par mer & par terre une guerre cruelle, dont le succès est absolument incertain. En nous priant de traiter ses enfans avec clémence, on ne nous dit point ce qu'il arrivera de nous, si leur père obtenoit une victoire dont je prie les dieux de nous préserver. Je sais qu'il est dur de faire porter aux enfans la punition du crime de leur père : mais c'est une sage institution des loix, pour faire servir l'amour même que nous avons pour nos enfans, à nous rendre plus affectionnés & plus fidèles à la patrie. C'est Lepidus qui est cruel pour ses enfans, & non ceux qui le déclarent ennemi public. Quand il abandonneroit les armes, & qu'étant accusé seulement de violence, on ne le condamneroit qu'à ce titre, il est clair que n'ayant rien à faire valoir pour sa défense, son bien seroit confisqué de même, & ses enfans enveloppés dans la même disgrâce. Quelle différence néanmoins, lorsque Lepidus, Antoine &

nos

nos autres ennemis nous menacent actuellement, & du même mal dont votre mère & votre sœur voudroient sauver les enfans, & de bien d'autres extrémités beaucoup plus affreuses. Notre espérance, mon cher Brutus, est en vous & dans votre armée. Je vous l'ai déjà marqué, il est de la dernière importance pour le salut de la république & pour votre gloire, que vous arriviez promptement en Italie, car la patrie a besoin de vos conseils autant que de vos forces. Je me flatte de voir incessamment mon fils, puisqu'il doit vous accompagner.

Aa. d. R.

Cicér. 16e
Cicér. 64e

Avant que d'avoir reçu cette lettre, Brutus avoit appris des amis qu'il avoit à Rome ce que le sénat méditoit contre Lepidus. Il avoit écrit sur le même sujet à Cicéron.

Brutus à Cicéron.

(u) Les craintes d'autrui ne m'inspirent point, moi-même pour le sort de Lepidus. Je ne crains point d'être trahi, de trahir nos espérances, ce qui est, comme je l'espère encore, qu'un soupçon de trahison. Je vous conjure, mon cher Cicéron, par toute la force de notre amitié, d'insister sur ce le père des enfans de ma sœur, & de lui dire que c'est moi qui le fais. Si j'osais vous le dire

(u) Ibid. 13.

An. de R.
710.
Cicer. 64.

grace, je ne doute point qu'alors vous ne fassiez pour eux tout ce qui dépendra de vous. Chacun a ses principes : pour moi je trouve dans mon devoir & dans mon inclination que je ne puis jamais faire assez pour les enfans de ma sœur. En quoi les honnêtes gens m'obligeront-ils, (du moins si je mérite que les honnêtes gens cherchent à m'obliger) en quoi rendrai-je jamais service à ma mere, à ma sœur & à mes neveux, si je n'ai point assez de crédit auprès du sénat & de vous pour les mettre à couvert du plus grand malheur qu'ils ayent à redouter ? Je me sens si inquiet & si agité que je ne puis, ni ne dois vous écrire plus au long : car si dans un cas de cette nature j'ai besoin d'une longue lettre pour vous exciter, je n'espère point que vous fassiez ce que je désire , & ce que je m'imagine qu'on ne doit pas me refuser. Je n'ajoute donc rien à mes prières. Considérez seulement qui je suis, & si je ne dois pas obtenir de Cicéron ce que je lui demande, ou comme du meilleur de mes amis, ou s'il ne veut rien accorder à l'amitié, comme du plus distingué des sénateurs consulaires. Je vous demande en grâce de me faire savoir le plutôt que vous pourrez, quelle est votre résolution. *Le premier de juillet.*

Une lettre si pressante ayant fait comprendre à Cicéron que Brutus s'intéressoit plus à la fortune de ses neveux qu'il ne se l'étoit imaginé, il enga-

gea (a) le sénat à suspendre l'exécution du secret dans l'article qui regardoit la confiscation.

Ant. 2.
Cic. 100.

A peine Antoine & Lepidus eurent-ils ralliés leurs forces, qu'ils s'établirent une correspondance avec Octave. Depuis la mort des consuls, ce jeune homme avoit marqué si peu de considération pour l'autorité du sénat & pour celle de Cicéron, qu'il sembloit n'attendre qu'un prétexte pour rompre ouvertement avec eux. Il avoit pris quelque temps pour observer la conduite d'Antoine; mais le voyant reçu & secondé par Lepidus, il ne trouva plus de système qui lui promît autant d'avantage que de se lier avec eux, & d'entreprendre la vengeance de son oncle qui sembloit le regarder particulièrement. Sans penser davantage à la guerre, il demanda le consulat, quoiqu'il ne fût point encore âgé de vingt ans. La ville fut aussi choquée qu'épouvantée de cette démarche : non que le consulat pût lui donner un pouvoir qu'il ne se fût pas déjà procuré par les armes; mais c'étoit faire éclater hors de saison une ambition dangereuse & fondée sur le mépris des loix. D'ailleurs on avoit raison de craindre qu'il n'eût déjà formé des vues pernicieuses à la liberté, lorsque loin de

(a) Sororis tuæ filiis quam diligenter consulam. Spero te ex matris & ex sororis literis cogniturum, &c. *ibid.* 18.

An. de R. 710.
Cicer.¹ 64. conduire ses troupes où il n'ignoroit pas qu'elles étoient nécessaires, il se déterminoit à marcher vers Rome, comme s'il n'eût pensé qu'à subjuguier la république.

Dans le même tems, le bruit se répandit par tout l'empire que Cicéron étoit élu consul. Brutus (a) lui disoit à cette occasion dans une de ses lettres : « Si je voyois cet heureux jour, je com-
» mencerois à me figurer que le règne de la
» justice est rétabli dans la république, & qu'elle
» est capable de se soutenir par ses propres for-
» ces ». Il est certain que s'il eût aspiré au consulat, il auroit pu l'obtenir par les suffrages unanimes du peuple ; mais dans un tems de violence & de confusion, le titre de magistrat suprême, sans un pouvoir réel pour le soutenir, n'auroit servi qu'à lui susciter de nouveaux dangers, & l'auroit exposé plus que jamais aux insultes des gens de guerre, dont il se plaignoit que la (b) hauteur & l'insolence dans leurs demandes, étoient devenues insupportables. Quelques anciens

(a) *His literis scriptis, te consulem factum audivimus, tum vero incipiam proponere mihi rempublicam justam & jam suis nitentem viribus si isthæc videro. Ad Brut. 4.*

(b) *Illudimur, Brute, cum militum conviciis, tum imperatoris insolentia. Ibid. 10.*

auteurs, que les hommes ont une telle vaine
 ambition, au point que pour être en honneur
 ve, il favorisa les transgressions de la loi.
 l'espérance de devenir un jour
 le gouverner pendant une administration
 plusieurs de ces hommes ont été accusés de
 imputation de crime de lèse-patrie.
 non-seulement à leur égard, mais à l'égard
 tave, mais à leur égard, à l'égard de la
 vant à Brutus, à son égard, à l'égard de
 « s'est soulevé par ses crimes, à l'égard de
 « louer son excellent mérite, à l'égard de
 « femme, mais surtout, à l'égard de
 « leurs traîtres, à l'égard de leurs traîtres
 « des crimes, à l'égard de leurs crimes, à
 « couler. Je n'ai pas peur, à l'égard de
 « offense, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « dans continuellement, à l'égard de
 « assistance, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « à dans l'ordre, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « assistance, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « en plein jour, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « & même, à l'égard de la loi, à l'égard de
 « & de toute l'Assemblée que dans cette occasion
 « car il n'est jamais arrivé que dans une seule

(a) Plutarq. *Vie de Cicéron*.

(b) *Ad Brut.* 10.

» nation sur les honneurs qu'on devoit accorder
 » à un citoyen que je puis nommer très-puissant,
 » puisque la mesure du pouvoir est aujourd'hui
 » la force des armes, il ne se soit pas trouvé un
 » tribun, ni un autre magistrat, ni même un simple
 » sénateur qui ait ouvert la moindre proposition.
 » Cependant cette fermeté & cette vertu ne gué-
 » rissent point la ville de ses alarmes. Nous souf-
 » frons beaucoup, mon cher Brutus, & de la li-
 » cence des soldats, & de l'insolence du général.
 » Chacun veut avoir autant d'autorité dans l'état
 » qu'il a de moyens pour l'usurper. On ne connoît
 » plus ni raison, ni modération, ni loi, ni cou-
 » tume, ni devoir. On est sans respect pour le
 » jugement du public, & sans égard pour celui
 » de la postérité », &c.

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS.

Il est fort étrange, comme Cicéron le remarque
 dans cette lettre, qu'il ne se trouvât point un
 magistrat ni un simple sénateur qui voulût pro-
 poser le décret du consulat d'Octave, quoiqu'il
 ne manquât presque rien à l'établissement de son
 pouvoir. Il fut obligé d'en faire la demande par
 une députation de ses officiers; & le sénat les
 ayant reçus plus froidement qu'ils ne s'y étoient
 attendus, un centurion qui se nommoit Corne-
 lius (a), ouvrit sa robe, & montrant la poignée

(a) Consulatum vigesimo ætatis anno invasit, admotis

de son épée, déclara audacieusement qu'au refus de l'assemblée, on prendroit une autre voie. Mais Octave abrégéa lui-même ses difficultés, en s'approchant de la ville avec ses légions. Il fut enfin nommé consul, avec Quintus Pedius, son parent, & son cohéritier dans quelque partie de la succession de Jules-César. Cette élection s'étant faite au mois (a) qui se nommoit *Sexilis*, ses flatteurs, pour honorer l'époque de sa fortune, changèrent ensuite le nom de ce mois en celui d'*Augustus*, qu'il avoit pris lui-même pour surnom.

An. de R.
712.
Cicer. 64.
COS.
C. CÆSAR
OCTAVIA
NUS.
Q. PEDIUS

Le premier acte de la magistrature, fut de s'emparer de tout l'argent qu'il trouva dans le trésor public, & d'en faire la distribution à ses soldats. Il reprocha vivement au sénat qu'au lieu de payer à son armée les sommes qui lui avoient été promises par un décret, il ne pensoit qu'à la tourmenter par des fatigues perpétuelles, & qu'à l'engager dans une nouvelle guerre contre l'arabie

hostiliter ad urbem legionibus, missisque qui suis etiam nomine deposcerent. Cum quidam centurio (a) Cornelius centurio, princeps legionis, etiam aqua uterens gladii capulum non intenderet in terram, sed faciet, si vos non feceritis. *Inter Augustus* : A

(a) Sexilem mensem et hoc septimum mensis nomen quoniam septemagesimum. in quo sex dies, quibus unus, secundus & primus consilium, etc. *Inter Augustus* : A

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
C. CÉSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

& Lepidus. Il se plaint (a) encore de n'avoir point été nommé entre les dix sénateurs à qui l'on avoit donné la commission d'assigner des terres aux soldats. Mais toutes ces plaintes étoient sans fondement. On n'avoit promis ces récompenses & ces distributions qu'après la guerre ; & s'il n'avoit point été nommé dans la commission , c'étoit à cause de l'exception générale qu'on avoit cru devoir faire de tous ceux qui commandoient actuellement des armées , parce que sans égard pour l'avis de Cicéron , qui avoit pensé tout autrement , on ne les avoit pas crus propres à cet emploi. Decimus & Plancus avoient été exclus comme César , & n'avoient pas dissimulé non plus leur chagrin ; de sorte que Cicéron , qui étoit un des commissaires (b) , voulant réparer l'imprudence d'une démarche qui faisoit tant de mécontents , ne souffrit point que ses collègues commençassent l'exercice de leur commission , & remit toute l'affaire à l'arrivée des généraux.

César ne dissimulant plus le penchant qui le

(a) Appian. 3 , 581.

(b) Cum ego sensissem de iis qui exercitus haberent sententiam ferri oportere, iidem illi, qui solent, reclamaverunt. Itaque excepti etiam estis, me vehementer repugnante.... Itaque cum quidam de collegis nostris agrariam evagationem ligurirent, disturbavi rem totamque integram vobis reservavi. *Epist. fam.* 11, 21. *Id.* 20, 23.

portoit à changer de parti & de mesures, sem-
bloit prendre plaisir dans toutes les occasions à
quereller le sénat. Il reprocha un jour à l'assemblée
de lui avoir donné le nom d'enfant (a) & de l'avoir
traité sur ce pied. Il trouva aussi un prétexte pour
se plaindre amèrement de Cicéron, dont les nou-
velles vues lui avoient déjà fait cubiter les services.
On lui avoit rapporté qu'en parlant de lui, Ci-
céron s'étoit servi d'un terme équivoque, qui pou-
voit (b) signifier également qu'on devoit l'élever
aux honneurs & qu'on devoit s'en défendre. Il s'efforça
de répandre de tous côtés cette gravissime calomnie,
& de la faire prendre dans le plus mauvais des sen-
s. Decimus en avoit le premier l'honneur. « Je
» suis persuadé, ajoute-t-il dans la même lettre
» que c'est un rapport qu'on lui a fait, & que ce
» vient pas de lui-même. L'avis de Quintus & de
» tiens ces circonstances, comme tout le monde
» tère ne se dément point, & vous ne pouvez
» aussi que les vétérans paient mal de vous. Vous
» vous n'êtes point en force de leur donner à eux
» la principale cause de leur mécontentement, &
» que César ni moi n'avons point de pouvoir

An. de R.
710.
Cicér. 64.
CORN.
C. C. C. C. C.
OCTAVIAN.
C. C. C. C. C.
C. C. C. C. C.

(b) Dio, L. 44. §. 1. Suetone, August.

(a) L'adjectif adjectif. Ce dernier mot peut signifier : élever aux honneurs, ou
luer.

An. de R. 710. » dans la commission , parce que tout s'est fait.
 Cicer. 64. » à votre gré & par votre direction. Après avoir
 Coss. » entendu tous ces discours , quoique je fusse prêt.
 C. CÉSAR » à me mettre en marche , je n'ai pas voulu passer.
 OCTAVIA- » les Alpes sans savoir de vous-même quelle est.
 NUS. » maintenant la situation des affaires », &c.

Q. PEDIUS.

Cicéron fit cette réponse :

(a) « Que les dieux confondent ce Segulius ,
 » le plus grand malheureux qui soit au monde ,
 » qui ait été & qui puisse jamais être. Vous imaginez-
 » nez-vous qu'il n'ait fait ce récit qu'à vous & à
 » César ? Il l'a répété à tous ceux qu'il a vus. Je
 » vous remercie néanmoins , comme je le dois , mon
 » cher Brutus , de m'avoir donné cet avis , quoique
 » la chose ne soit au fond qu'une bagatelle. C'est
 » une preuve certaine de votre amitié. A l'égard
 » des plaintes que Segulius attribue aux vétérans ,
 » je vous assure que je souhaiterois moi-même de
 » n'avoir point été nommé dans la commission ,
 » c'est un fardeau pour moi. Mais lorsque je pro-
 » posai d'y comprendre les généraux d'armées , ceux
 » qui ont pris l'habitude de s'opposer à tout , ne
 » manquèrent pas de faire leurs objections ; de sorte
 » que si vous futes exceptés , ce fut absolument
 » contre mon opinion », &c.

Cicéron parle fort légèrement du fond de l'ac-

(a) Ibid. 21.

DE CICÉRON, LIV. XI.

on, & le trouve si méprisable, qu'il se livre
même la peine de le démentir, & de le
fus son apologie. En effet, il n'est point
d'un homme à prêter aux autres de
int. S'il est au contraire, il n'est
ré tenté dans quelque occasion de sa
rent, nous en trouvons la preuve dans
ses lettres à Brutus, dans sa conduite
toujours d'honneur, dans sa fermeté
x, sans avoir même pour lui-même
uefois ses résolutions. Il n'est point
nt à Cicéron de s'occuper de sa
de part, de l'autre, de la justice, de
le quelque sentiment de sa dignité.
ave, il n'est point de lui de se
chercher pour lui-même, de se
aximer, de se faire honneur.
. Cette manière d'être, de se
i par ceux qui l'ont vu, de se
d'Octave, de l'empereur, de
, il n'est point de lui de se
le par les hommes, de se
l'élite se trouve dans la
me, d'Octave, de l'empereur, de
oit l'empereur.
ndant que l'empereur se

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

consternation dans Rome, on vit entrer dans la
Tibre deux légions de vétérans qui revenoient
d'Afrique: elles furent reçues comme un secours
arrivé du ciel. Mais cette joie dura peu. A peine
furent-elles débarquées, que se laissant séduire par
les autres soldats, elles abandonnèrent le sénat
qui les avoit rappelées, pour se joindre à Cæ-
sar. Pollion, qui revint presqu'en même-tems d'Es-
pagne avec deux de ses meilleures légions, prit
parti pour Antoine & Lepidus. Ainsi tous les vé-
térans du côté occidental de l'empire se trou-
voient rassemblés pour venger ouvertement la mort
de leur ancien général. La réunion de tant d'ar-
mées, & le changement imprévu des affaires d'An-
toine ébranlèrent aussi la fidélité de Plancus, &
lui firent prendre enfin la résolution d'abandon-
ner Decimus Brutus, son collègue, avec lequel
il avoit gardé jusqu'alors toutes les apparences de
l'amitié & de la bonne foi. Pollion fit sa paix
à des conditions fort avantageuses avec Antoine
& Lepidus, & peu de tems après il se rendit dans
leur camp avec toutes ses troupes.

Decimus Brutus, abandonné à la discrétion d'une
armée séditieuse qu'il voyoit disposée à la désér-
tion, & capable de le livrer à ses ennemis, n'ent
point d'autre ressource que de se sauver dans la
Macédoine, auprès de Marcus Brutus son parent.
Mais la distance étoit si grande, & le pays si bien

An. de R. 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 C. CÉSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS.

l'exécution, soit par leurs conseils. Tous les complices de la conspiration furent cités aussi-tôt par divers accusateurs. Comme il ne s'en trouva aucun qui eût la hardiesse de paroître, ils furent tous condamnés sur le témoignage de leurs persécuteurs, & par une seconde loi, on leur interdit le feu & l'eau. Pompée même, qui n'avoit point eu part à la conspiration, fut enveloppé dans le nombre des coupables, comme l'ennemi irréconciliable du parti de César; après quoi, pour réparer en quelque sorte la dureté de cette loi (a), Octave distribua aux citoyens ce que son oncle leur avoit légué par son testament.

Cicéron avoit prévu que les affaires pourroient prendre ce malheureux tour, & que la fidélité même de Plancus pourroit être ébranlée. C'étoit par cette raison qu'il avoit pressé si constamment Brutus & Cassius de passer en Italie, comme le seul moyen de détourner tous les maux qu'il appréhendoit. Chaque nouvelle démarche de César le confirmoit dans sa crainte, & le rendoit plus ardent à les solliciter par ses lettres, sur-tout depuis l'union d'Antoine & de Lepidus. « Venez, je vous en » conjure, écrivoit-il à Brutus (b); volez, s'il se

(a) App. l. 586. Dio. 46, 322.

(b) Quamobrem advola, obsecro, hortare idem per literas Cassium. Spes libertatis nusquam nisi in vestrorum castrorum principiis est. *Ad Brut.* 10.

» peut, & pressez Cassius de partir avec vous. S'il
 » nous reste quelqu'espérance de liberté, elle n'est
 » plus que dans vos troupes. Songez que vous êtes
 » nés pour le service de la république; si vous
 » avez quelque zèle, quelque affection pour elle,
 » vous ne devez pas perdre un moment. L'in-
 » constance de Lepidus a renouvelé la guerre.
 » L'armée de César est la meilleure, mais loin
 » de nous être utile, elle nous met dans la
 » nécessité d'appeler la vôtre. Aussi-tôt que vous
 » paroîtrez en Italie, comptez de voir dans votre
 » camp tout ce qui porte le nom de citoyen.
 » Decimus, à la vérité, est toujours uni avec
 » Plancus; mais vous n'ignorez pas combien
 » l'esprit des hommes est sujet à changer, com-
 » bien les impressions de parti sont profondes,
 » ni quelle est l'incertitude des événemens de la
 » guerre. Si nous sommes vainqueurs, comme
 » j'ose encore l'espérer, n'aurons-nous pas besoin
 » de vos services & de votre autorité pour mettre
 » de l'ordre dans les affaires? Hâtez-vous donc,
 » au nom des dieux, de venir à notre secours,
 » & soyez persuadé qu'en nous délivrant de l'es-
 » clavage, aux ides de mars, vous n'avez pas rendu
 » à votre patrie un service plus important (a)

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 Coss.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS

(a) Subveni igitur, per deos, idque quàm primum :
 tibi que persuade non te idibus martiis quibus servitutem

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
G. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

» que celui qu'elle recevra de votre diligence »
Après beaucoup d'instances de la même nature
il lui écrivit encore cette lettre :

Cicéron à M. Brutus.

(a) Quand je vous ai tant de fois exhorté par mes lettres à venir promptement au secours de la république avec votre armée, je ne me ferois point imaginé que votre propre famille eût là-dessus quelque scrupule. Le 24 de juillet, votre mère, cette femme attentive & prudente, dont toutes les pensées & toutes les inquiétudes n'ont pas d'autre objet que vous, me fit prier d'aller chez elle. Je m'y rendis sur le champ, & je trouvais avec elle Casca, Labeon & Scaptius. Elle entra aussi-tôt en matière ; & m'ayant demandé si l'on devoit vous proposer de revenir en Italie, ou si je croyois que vous dussiez rester dans les provinces ; je lui répondis, comme je le croyois convenable à votre honneur, que vous ne deviez pas différer un moment à nous apporter le secours que la république n'espère plus que de vous. Car à quels malheurs ne faut-il pas s'attendre dans une guerre où les armées victorieuses refusent

à tuis civibus repulisti, plus profuisse patriæ, quàm si mature veneris, profuturum. *Ibid.* 14.

(a) Ad Brut. 18.

de

de poursuivre un ennemi fugitif, où des généraux, sans avoir reçu le moindre sujet d'offense, en possession au contraire des plus grands honneurs & de la plus brillante fortune, intéressés au bien public dans leur femme & leurs enfans, attachés à vous par le lien du sang, se déclarent les ennemis de la république : ajoutons, dans une guerre où malgré l'admirable union du sénat & du peuple, on ne laisse pas de voir régner tant de désordre au milieu de nos murs : Mais ce qui m'afflige le plus au moment que je vous écris, c'est de faire réflexion que m'étant rendu le garant d'un jeune homme ou plutôt d'un enfant, il me sera presque impossible de tenir fidèlement ce que j'ai promis. Il est bien plus dangereux & plus délicat, sur-tout dans les affaires d'importance, de répondre des sentimens & des principes d'autrui, que de se rendre caution pour une dette pécuniaire. L'argent peut être payé, & la perte d'ailleurs en est supportable. Mais comment satisfaire à l'autre engagement, si celui pour qui l'on a répondu s'oppose lui-même à l'exécution de la promesse. Cependant il me reste encore quelque espérance de le retenir, quoiqu'il soit environné de gens qui travaillent à me l'arracher. Son âge est facile à séduire, & l'on s'efforce de l'aveugler par l'éclat d'un faux honneur; mais ses dispositions paroissent excellentes. C'est donc un

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS

AN. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

surcroît de travail pour moi d'employer toutes mes machines à fixer un homme de cet âge, dans la crainte d'être moi-même accusé d'imprudence. De quelle imprudence néanmoins pourroit-on m'accuser? N'ai-je pas lié en effet celui dont je répons, par des chaînes encore plus fortes que les miennes? Aussi la république n'a-t-elle point eu lieu jusqu'à présent de me reprocher mes engagemens, puisque le caractère d'Octave a servi autant que ses promesses à le rendre fidelle & constant dans ses services. Si je ne me trompe, nos plus grands embarras actuellement viennent de l'épuisement du trésor, car l'aversion des honnêtes gens augmente de jour en jour pour tout ce qui porte le nom de tribut; & ce qu'on a tiré du centième denier vient d'être employé à payer les deux légions. Vous ne sauriez croire où monte la dépense des armées. J'y comprends la vôtre, car il paroît que Cassius n'est pas mal en munitions. Mais je brûle de m'entretenir bientôt avec vous de toutes ces affaires & d'un grand nombre d'autres. Pour ce qui regarde les enfans de votre sœur, je n'ai point attendu, mon cher Brutus, que vous prissiez la peine de m'écrire. Puisque la guerre doit traîner en longueur, les tems mêmes feront réserver toute cette affaire à vos propres soins. Mais lorsque je doutois de la continuation de la guerre, j'ai plaidé au sénat la cause de vos

neveux, avec une chaleur dont je me flatte que votre mère n'a pas manqué de vous informer par ses lettres. Comptez qu'il n'y a point de cas où je ne sois disposé, au hasard même de ma vie, à faire & à dire ce que je croirai utile à vos intérêts, & conforme à vos inclinations. *Le 26 de juillet.*

AN. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

(a) Dans une lettre à Cassius : « Nous sou-
haitons, dit-il, de vous voir en Italie aussi-tôt
qu'il sera possible, & nous croirons la république
sans danger lorsque nous vous aurons avec nous.
Nous étions les vainqueurs, si Lepidus n'avoit
pas reçu l'armée fugitive & défarmée d'Antoine.
Aussi Antoine même ne fut-il jamais si détesté dans
Rome, que Lepidus l'est à présent. Le premier
a commencé la guerre au milieu de la confu-
sion, & celui-ci a choisi indignement un tems
de victoire & de paix. Nous avons les consuls
à lui opposer, & nous faisons beaucoup de fond
sur eux ; mais nous ne pouvons être sans in-
quiétude pour le succès des batailles, qui est
toujours incertain. Persuadez-vous donc que
notre principale confiance est dans votre secours
& dans celui de Brutus, qu'on vous attend
tous deux avec impatience ; mais qu'on souhaite
que Brutus ne diffère pas un moment », &c.

(a) *Ep. fam. 12, 10.*

An. de R. 710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

Malgré tant de lettres & d'instances, il ne paroît pas que Brutus & Cassius eussent la moindre inclination à passer en Italie. Il n'étoit pas facile à Cassius, qui étoit le plus éloigné, de venir aussi promptement qu'on le désiroit, & cette raison ne permettoit pas de l'attendre aussi-tôt que Brutus, qui s'étoit considérablement rapproché avant la bataille de Modène. Il avoit rassemblé toutes ses légions sur la côte de la mer, & s'étant posté entre Apollonia & Dyrrachium, il avoit attendu l'événement de cette action, prêt à s'embarquer pour l'Italie si son secours y devenoit nécessaire (a). Cicéron l'avoit loué de cette précaution. Mais croyant le danger passé après la défaite d'Antoine, il avoit pris sa marche vers les extrémités de la Grèce & de la Macédoine, pour s'y opposer aux entreprises de Dolabella (b), & depuis qu'il s'étoit éloigné, il paroissoit sourd à l'ordre du sénat & à toutes les lettres de Cicéron, qui l'appeloient continuellement en Italie. A la distance où il étoit de Rome, on ne sauroit péné-

(a) *Tuum consilium vehementer laudo, quod non prius exercitum Apollonia Dyrrachioque movisti, quem de Antonii fuga audisti, Bruti eruptione, populi romani victoria. Ad Brut. 2.*

(b) *De Bruto autem nihil adhuc certi: quem ego, quemadmodum præcipis, privatis literis ad bellum commune vocare non desino. Ep. fam. 11, 25. It. 26.*

trer aisément les motifs de cette conduite. Il avoit meilleure opinion de Lepidus, que le reste de son parti. Attaché comme il étoit à tous ses sentimens, peut-être affectoit-il de mépriser les défiances qu'on avoit de son beau-frère, qui étoient la principale raison qu'on avoit pour le rappeler. D'ailleurs, on peut recueillir des lettres de Cicéron, que tous les amis qu'il avoit à Rome, n'étoient pas de même avis sur son retour. Ils pouvoient soupçonner la fidélité de ses troupes, & ne les pas croire assez fermes dans leur devoir, ou assez attachées à lui, pour les exposer en Italie contre les vétérans, dont l'exemple & les invitations étoient capables de les engager à trahir leur général. Mais quelque motif qu'on veuille leur attribuer, Decimus Brutus, qui jugeoit mieux qu'eux de la situation des affaires en Italie, avoit été constamment de l'avis de Cicéron. Il se voyoit lui-même environné de plusieurs armées de vétérans, qui étoient mal disposés pour la liberté publique. Il connoissoit la perfidie de Lepidus, l'ambition du jeune César, & l'irrésolution de Plancus son collègue. Des raisons si fortes l'avoient engagé à presser Cicéron dans toutes ses lettres d'exhorter son parent à précipiter sa marche. Tout considéré, l'on peut se persuader raisonnablement que si Brutus & Cassius étoient passés en Italie, lorsque Cicéron avoit commencé à les en

An. de R.
710.
Cicer. 64-
COS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

solliciter, c'est-à-dire, avant la défection de Plan-
cus & la mort de Decimus, ils auroient fauvé la
république de sa ruine.

Le besoin d'argent, dont Cicéron se plaignoit
alors comme du plus grand embarras qu'on eût
à Rome, est exprimé aussi avec beaucoup de
force dans une de ses lettres à Cornificius, pro-
consul d'Afrique, qui le pressoit de penser à l'en-
tretien de ses troupes. « Je ne vois, lui dit-il, au-
» cun moyen de fournir aux dépenses que vous
» avez faites, & que vous êtes obligé de faire
» encore pour les nécessités de la guerre (a). Le
» sénat est sans chef par la mort des deux con-
» suls, & le trésor est épuisé. On s'efforce de
» recueillir de l'argent de tous côtés, pour satis-
» faire les troupes qui ont mérité d'être payées
» fidèlement; mais je suis persuadé qu'on n'y par-
» viendra point sans imposer un tribut ». Cette
imposition se faisoit par tête, suivant les forces
de chaque citoyen. On en avoit perdu l'usage
depuis que Paul-Emile ayant conquis la Macé-
doine, avoit formé des fruits de sa victoire (b)

(a) De sumptu quem te in rem militarem facere &
fecisse dicis, nihil sane possum tibi opitulari, propterea
quod & orbus senatus consulibus amissis, & incredibiles
angustiae pecuniae publicae, &c. *Ep. fam.* 12, 30.

(b) At Persæ rege devicto Paullus cum macedonica

un fonds suffisant pour soulager désormais la ville de ce fardeau. Les nécessités pressantes obligèrent néanmoins de le renouveler. Mais en considérant aujourd'hui, sur le témoignage de Cicéron, l'aversion générale que les citoyens avoient pour toutes sortes de tributs, on ne peut s'empêcher d'observer les funestes effets de la corruption des mœurs & de l'indolence, qui avoient infecté jusqu'aux plus honnêtes gens de Rome. Dans le danger extrême de la république, ils n'étoient pas moins choqués de la proposition d'une taxe extraordinaire, & l'intérêt même de la liberté n'étoit pas capable de leur faire abandonner sans regret la moindre partie de leur argent. L'effet de cette conduite fut tel qu'on devoit s'y attendre. En ruinant la cause publique par les fondemens, bientôt les citoyens romains virent non-seulement leur fortune, mais leur vie même exposée à la discrétion de leurs ennemis. On trouve dans les harangues de Cicéron une remarque qui peut être appliquée aux circonstances présentes, & qu'elles servent à vérifier. « La république, dit-il (a), est

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

opibus veterem atque hæreditariam urbis nostræ paupertatem eo usque fatiasset, ut illo tempore primum populus romanus tributi præstandi onere se liberaret. *Valerius Maximus*, 4, 3. *Plin. Hist. nat.* 33, 3.

(a). Pro Sext. 47.

An. de R. 710. » toujours défendue avec moins de vigueur qu'elle
 Cicer. 64. » n'est attaquée. Si l'on en cherche la raison, c'est
 COSS. » que les gens audacieux & corrompus, qui sem-
 C. CÆSAR » blent portés à lui nuire par une aversion na-
 OCTAVIA- » turelle, n'ont besoin que d'un signe pour se
 NUS. » mettre en mouvement; au lieu que je ne fais
 Q. PEDIUS. » par quelle fatalité les honnêtes gens agissent
 » presque toujours avec beaucoup de lenteur &
 » de répugnance, & négligeant les désordres pu-
 » blics dans leur origine, attendent que la né-
 » cessité les force à prendre des mesures pour y
 » remédier. Ainsi leurs irrésolutions & leurs dé-
 » lais sont la cause la plus ordinaire de leur ruine;
 » & lorsqu'à la fin ils voudroient composer pour
 » leur repos aux dépens même de leur honneur,
 » ils perdent ordinairement l'un & l'autre ».

Cette observation pourroit servir à justifier la
 conduite de Cassius, qui fut accusé de violence & de
 cruauté dans la méthode qu'il employa pour obliger
 les villes de l'Asie à lui fournir de l'argent & les
 autres nécessités de la guerre. Il se trouvoit en-
 gagé dans une entreprise où il falloit vaincre ou
 périr, & ses légions devoient être non-seulement
 entretenues, mais récompensées. Les revenus de
 l'empire étoient épuisés. Les contributions venoient
 lentement; & les puissances étrangères, dans l'in-
 certitude du succès de la guerre qui leur faisoit
 craindre d'offenser l'un ou l'autre parti, cher-

hoient à demeurer neutres. Parmi tant d'obstacles, qui rendoient l'argent d'autant plus nécessaire qu'ils augmentoient la difficulté d'en trouver, la violence sembloit devenir légitime, la fin justifioit les moyens; & lorsqu'il s'agissoit du salut & de la liberté de l'empire, il n'étoit pas tems de s'arrêter à de vains scrupules. Tel étoit le raisonnement de Cassius & le principe de sa conduite. Il rapportoit tout au succès de la cause qu'il avoit à soutenir, & pour me servir des termes d'Appian (*a*), il étoit fixé sur son entreprise comme un gladiateur sur son adversaire.

Brutus, qui étoit d'un caractère plus doux & plus scrupuleux, s'en tenoit aux moyens ordinaires de lever des contributions. Son goût pour la philosophie & pour les belles-lettres lui ayant inspiré beaucoup d'affection pour les villes de la Grèce, au lieu d'en exiger de l'argent, il prenoit plaisir dans tous les lieux de son passage à voir leurs jeux & leurs exercices, & à présider à leurs disputes philosophiques (*b*). On auroit pu s'imaginer qu'il voyageoit plutôt par curiosité que pour faire les préparatifs d'une guerre sanglante. Aussi fut-il aisé, quand il eut rejoint Cassius, de distinguer la différence de leur conduite par celle de leur situation. Cassius, sans avoir reçu un sou de

An. de R.
7.^o.
Cicer. 64.
CONS.
C. CESAR
OCTAVIA
NUS.
Q. PEDIUS.

(*a*) Appian, l. 4, 667. (*b*) Ibid.

An. de R. 710.
Cicer. 64.
Coss.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

tus, on ne peut s'empêcher d'y découvrir beaucoup d'inégalités. Dans son extérieur il affectoit la rigueur stoïque & la sévérité d'un vieux romain. Cependant la tendresse de son naturel l'emportant quelquefois malgré lui, il trahissoit le fond de son cœur par des actions efféminées. Il avoit tué son ami & son bienfaiteur pour rendre la liberté à sa patrie. Il déclaroit que pour la même cause il n'auroit pas épargné la vie (a) de son père ; & malgré ces héroïques sentimens, il ménagea celle du frère d'Antoine qui devoit être sacrifiée à la nécessité. Dolabella venoit de massacrer Trebonius. Antoine avoit approuvé ouvertement cette action. Et Brutus, par une vaine ostentation de clémence, refuse d'envoyer Caius au supplice, quoiqu'il ne pût lui accorder la vie sans mettre la sienne en danger. Lorsque Lepidus son beau-frère fut déclaré l'ennemi public, l'intérêt de ses neveux lui en fit témoigner un ressentiment ridicule, comme s'il n'eût pas été certain que les moyens ne lui manqueroient pas pour rétablir leur fortune, en supposant que la république se relevât de sa ruine ; ou que leur père prendroit

(a) Non concefferim quod in illo non tuli, sed ne patri quidem meo, si revivifcat, ut patiente me plus legibus ac fenatu poffit. *Ad Brut.* 16. Sed dominum, ne parentem quidem, majores noſtri voluerunt eſſe. *Ibid.* 17.

même ce soin dans l'œuvre législative. Tous les besoins de la nation, toutes les faiblesses étoient-elles à portée de son esprit ? Les lois, dont il descendoit par le long degré de la hiérarchie, n'étoient-elles pas posées pour modèles ? Tant de préjugés, tant de préventions de n'avoir pas garde tout ce qu'il y avoit de déshonneur, de dégradation, de déconsidération pour lui-même, pour sa famille, pour sa seule autorité, de s'immiscer dans les affaires ordinaires qu'on lui avoit confiées, n'étoient-elles pas, à son égard, des considérations éminentes ? N'étoient-elles pas, à son égard, des questions d'honneur, de dignité, de respectabilité, de considération, de considération publique, de considération nationale, de considération nationale ? N'étoient-elles pas, à son égard, des questions de plus d'ordre, de plus de dignité, de plus de respectabilité, de plus de considération, de plus de considération nationale, de plus de considération nationale ? N'étoient-elles pas, à son égard, des questions de plus d'ordre, de plus de dignité, de plus de respectabilité, de plus de considération, de plus de considération nationale, de plus de considération nationale ?

[illegible]

An. de R. 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS.

tus, & à observer cette amnistie, dont le sénat avoit prétendu faire le fondement de la paix publique. C'étoit sans contredit le plus grand service qu'il pût rendre à Brutus & à l'état. Atticus ne doutant point que Brutus n'en fût satisfait, lui communiqua ce que Cicéron lui avoit écrit sur cette matière; mais loin de plaire à Brutus, cette nouvelle le choqua. Il prétendit qu'il y avoit de la bassesse & de la honte à demander quelque chose d'un enfant, ou à s'imaginer que la sûreté de Brutus dépendît d'un autre que de lui-même. Il fit connoître ses sentimens à Cicéron & à Atticus dans des termes qui confirmèrent l'opinion où Cicéron étoit depuis long-tems, & qu'il avoit déclarée plus d'une fois (a): « Que » ses lettres étoient généralement dures, fières & » arrogantes, & qu'il ne considéroit, ni ce qu'il » écrivoit, ni à qui il écrivoit ». Mais les dernières qui nous restent de leur commerce, prouvent encore mieux la vérité de ces remarques, & nous mettront en état de porter un jugement plus sûr de leurs principes & de leur caractère. Cicéron voyant que sa politique excitoit souvent les plaintes de Brutus, lui rend compte de ses vues depuis la mort de Jules-César, pour le for-

(a) Ad Brut. 6, 1, 3.

er de reconnoître la justice & la nécessité de toutes ses démarches.

Cicéron à Brutus.

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIANUS.
Q. PEDIUS

(a) Messala nous quitte pour se rendre auprès de vous. Connoissant la situation des affaires, & capable comme il est de vous l'expliquer avec autant de pénétration (b) que d'élégance, il le

(a) Ad Brut. 15.

(b) Publius Valerius Messala Corvinus, dont Cicéron nous fait ici une si belle peinture, étoit un des hommes de son tems les plus illustres par la naissance & par ses qualités personnelles. Il vécut long-tems depuis, avec l'estime & l'affection de tous les partis, qui le regardoient comme le principal ornement de la cour d'Auguste. Ayant pris les armes avec Brutus, il fut pros crit par le triumvirat; mais la sentence de sa proscription fut presque aussitôt révoquée par un édit spécial; ce qui ne l'empêcha point de demeurer ferme dans son attachement à la cause de la liberté, jusqu'à ce qu'il l'eût vue expirer avec son ami. Après la bataille de Philippi, les troupes qui échappèrent au carnage, lui offrirent de se mettre sous sa conduite; mais prenant le parti d'accepter la paix, qui lui fut offerte par les vainqueurs, il se rendit à Antoine avec qui il étoit lié particulièrement. Quelque tems après, Octave ayant été battu par Sextius Pompée sur la côte de Sicile, & se voyant dans le dernier danger pour sa vie, se remit avec un seul domestique à la fidélité de Messala, qui loin de se venger d'un homme qui avoit mis si récem-

An. de R. 710.
 Cicér. 64.
 COSS.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS.

fera plus exactement que vous ne devez l'espérer de moi dans une lettre. Et pour vous dire tout ce que je pense de lui (a), (car quoique son mérite vous soit connu, je ne puis refuser

ment sa tête à prix, employa tous ses soins pour le conserver. Il continua d'être l'ami d'Antoine, jusqu'à ce que le scandale de sa vie, & ses bassesses auprès de Cléopâtre lui firent embrasser les intérêts d'Octave. Il fut déclaré consul à la place d'Antoine, & l'emploi qu'il eut à la bataille d'Actium, marquoit la confiance du vainqueur. Enfin il fut honoré du triomphe pour avoir réduit à la soumission les gaulois révoltés.

(a) Tous les historiens le représentent comme un des plus grands orateurs de Rome. Il avoit été disciple de Cicéron, & ses partisans prétendoient que pour la douceur & l'exactitude il surpassoit son maître. Son action étoit noble & pleine de dignité. A la perfection de l'éloquence, il joignoit la connoissance de tous les autres arts libéraux. Quoiqu'il fût l'admirateur de Socrate & des plus sévères maximes de la philosophie, il protégeoit les poètes & les beaux esprits. Tibulle le suivit constamment dans toutes ses expéditions, & l'a célébré dans ses élégies. Horace, dans une de ses odes, parle de rassembler les vins les plus exquis pour traiter un si illustre convive. Cependant on rapporte de cet homme aimable & poli, qu'ult enfin par l'âge & les maladies, il perdit l'usage de ses sens & de sa mémoire, jusqu'à oublier son propre nom. *Appian. p. 611, 736. Tacit. Dial. 18. Quintil. 10, 1. Tibull. Eleg. 1, 7. Horat. Carm. 3, 21. Plin. Hist. nat. 7, 24.*

mes louanges à tant d'excellentes qualités, j'aurois
peine à nommer quelqu'un qui l'égalé en sagesse,
en constance, en zèle pour la patrie, de
sorte que l'éloquence, dans laquelle vous savez
qu'il excelle, mérite à peine d'avoir part à son
éloge, puisque dans ce talent même, ce qui
a de plus admirable est la prudence qui lui a
fait choisir avec tant de jugement le de voir la
véritable manière de parler en public. D'un autre
côté son industrie & son application sont éton-
nantes, qu'avec les plus modestes de ses qua-
lités on s'imagineroit qu'il ne peut s'élever au-
dessus de la nature. Mais l'envie que sa gloire ne se
porte trop loin, l'ouïsse que se fait le public,
qui ne conçoit pas mieux que vous la mesure de
ses talens que je ne me l'aie pour ce point.
Si quelque chose est capable de vous en faire
que j'ai de son sujet, c'est qu'il est si commun
de vous, qu'il est si commun de vous en faire
on doit concevoir tout à la fois le respect et le
devoir, & c'est à quoi se rapporte tout le reste.
Mais c'est à quoi se rapporte tout le reste.

Je fais souvent venir de bons gens à Paris
à faire quelques réflexions sur une ou deux choses
dans laquelle vous avez mis quelque chose de nouveau
points; mais vous ne pouvez pas faire une
une fois et d'ailleurs il ne faut pas une
espèce de prodigieuse. Vous ne pouvez pas.

AN. DE R.
710.
CICER. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

sur ce point. D'autres m'accusent probablement d'avoir été trop sévère à punir ; ou peut-être me faites-vous également ces deux reproches. Si cela est, je suis bien aise de vous expliquer une fois mes idées & mes sentimens sur ces deux articles. Non que je cherche à placer ici une pensée de Solon, le plus admirable des sept sages, & le seul digne du nom (a) de législateur, qui prétendoit que l'essence de l'administration publique consistoit en deux points, les récompenses & les punitions ; en quoi je voudrois néanmoins, comme dans tout le reste, qu'on observât toujours un juste tempérament. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans la discussion d'un si grand sujet. Je me borne à vous exposer les raisons qui ont servi de règle à mes avis, & de motif à mes suffrages depuis le commencement de la guerre.

Vous ne pouvez avoir oublié, mon cher Brutus, qu'après la mort de Jules-César, & vos mémorables ides de mars, je vous déclarai ce qui avoit manqué à votre entreprise, & quelle tempête je voyois prête à fondre sur la république. Vous nous aviez délivrés d'un grand mal, vous aviez lavé le peuple romain d'une honteuse tache, vous étiez acquis une gloire divine ; cependant

(a) Le seul d'entr'eux qui ait écrit des loix.

DE CICÉRON, LIV. III.

les attributs du pouvoir royal appartenant aux
 mains de Lepidus & l'autre à l'autre
 , l'autre vicieux, tous deux ennemis de la
 & du repos public. Tous les deux se
 mes s'attachoient à l'autre de manière que
 , nous étions sans cesse sous leurs
 épreuves, chacune d'eux à son tour. Je
 n'aimais point les deux, mais je les
 me croyais avoir été traités à l'égard
 moi peut-être plus favorablement que
 s'venant de recevoir de leur part le
 is de l'État, comme on le voit par
 : pour votre santé. Mais je ne puis
 mains d'une manière si terrible à l'égard
 née par les autres d'ailleurs. Je ne puis
 dans les mains de vous, et de l'autre
 avec Cassius, et de l'autre de l'autre
 à d'en sortir aussi. Je ne puis
 et en à cette occasion. Cependant, toujours
 abliable à moi-même, toujours prêt à
 tout pour la patrie, et de l'autre à l'autre.
 l'abandonner dans cette situation, et de l'autre
 voyage que l'autre attend, mais à l'autre
 pleine liberté de votre esprit, et de l'autre
 lui, sans autre à devoir à l'autre d'ailleurs.
 e, d'ailleurs, répondre avec l'autre, comme si
 et vous me dévouez de la persécution, et vous
 devez à Velle, & vous répondre de la même

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

pas peu d'inquiétude ; car vous vous retiriez Brutus, vous vous retiriez, vous dis-je, puisque vos stoïciens ne veulent point que leur sage puisse fuir. Aussitôt que je fus retourné à Rome, m'exposai à la fureur & à la malignité d'Antoine & lorsque je l'eus bien irrité contre moi, commençai à prendre d'autres mesures, dans goût de celles de Brutus, car les mesures de cette sorte ont toujours été propres à votre sagesse pour assurer la liberté publique. Je passe sur mille circonstances qui n'ont de rapport qu'à moi, j'observe seulement que le jeune César, à qui si nous voulons être sincères, nous devons le bonheur de vivre encore, n'a rien fait d'autre que par mes conseils. Je ne lui ai fait décerner mon cher Brutus, que les honneurs qui lui étoient dûs, des honneurs nécessaires ; car lorsque nous avons commencé à recouvrer une ombre de liberté, c'est-à-dire, avant que la vertu de Decimus Brutus eût déployé toute sa force, & lorsque nous étions sans autre défenseur que cet enfant qui nous délivra heureusement d'Antoine, quels honneurs en effet ne méritoit-il pas ? Cependant les honneurs qu'il reçut alors de moi n'étoient encore que des éloges, & des éloges fort modérés. A la vérité je lui fis accorder le commandement par un décret ; mais si cette faveur étoit fort honorable pour son âge, il faut songer

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
MUS.
Q. PEDIUS.

ce n'est ceux qui se croient à la fin du danger quand ils sont revenus des premiers mouvemens de la crainte? Outre le sentiment d'une juste reconnoissance, j'avois un autre motif qui ne regardoit pas moins que la postérité; je voulois laisser un monument éternel de la haine publique pour nos plus cruels ennemis. Ici, je m'imagine aisément ce qui peut vous avoir déplu; car vos amis de Rome, qui sont des citoyens excellens, mais sans expérience dans les affaires publiques, n'en ont pas été plus satisfaits que vous; c'est que j'aie fait décerner une ovation à César. Quoique j'aie pu me tromper, car je ne ressemble point à ceux qui n'approuvent que ce qui vient d'eux-mêmes, je vous confesse que dans tout le cours de la guerre, j'ai cru n'avoir rien fait avec plus de prudence. Il n'est point à propos que je m'explique davantage, de peur qu'on ne m'accuse d'avoir accordé beaucoup plus à la politique qu'à la reconnoissance. C'est même en dire trop. Passons là-dessus. J'ai décerné des honneurs à Decimus Brutus. J'en ai décerné à Plancus. Il n'y a que les grandes ames qui soient sensibles à la gloire; mais le sénat est fort sage aussi d'employer toutes sortes de moyens honnêtes pour engager tout le monde au service de la république. Je suis blâmé dans le cas de Lepidus, à qui j'ai fait élever une statue que j'ai fait ensuite renverser. Mes premières

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

d'arrêter à l'avenir cette témérité par un grand exemple. D'ailleurs ces avis ne m'étoient pas plus propres qu'à tout le corps du sénat. Il semble, je l'avoue, qu'il y ait quelque cruauté à faire passer la punition jusques sur des enfans, qui n'ont rien fait pour la mériter : mais qu'on me nomme un état où cet usage ne soit point anciennement établi. Les enfans de Themistocles furent réduits à la dernière pauvreté. Et puisqu'on impose ce châtimement à des citoyens condamnés pour des crimes publics, pourquoi traiterions-nous nos ennemis avec plus d'indulgence ? Mais de quel front se plaindroient-ils de moi, eux qui, s'ils avoient vaincu, doivent confesser qu'ils m'auroient bien moins épargné ? Tels ont été les motifs de tous les avis que j'ai portés au sénat sur les récompenses & les punitions. A l'égard des autres points, vous n'avez point ignoré mes sentimens & mes décisions. Il seroit inutile ici de les rappeler. Mais ce qui me reste à vous dire, mon cher Brutus, est d'une nécessité indispensable ; c'est que vous devez vous hâter de passer en Italie avec votre armée. Vous ne sauriez croire avec quelle impatience on vous attend. Vous verrez courir tout le monde à vous, aussitôt que vous paroîtrez. Si l'avantage de la guerre est pour nous, comme il le feroit déjà si Lepidus n'avoit pas interrompu nos succès, & ne s'obstinoit point à vouloir périr avec ses amis, on aura

besoin de votre autorité pour aller à la ville. S'il reste quelque chose de quelque combat à livrer, j'irai dans votre autorité & dans votre respect. Mais hâtez-vous de me faire connoître le moment de ces occasions. Vous savez bien que de votre mère & de votre zèle je vais embrasser le plus d'égard ici à vos devoirs, toujours fort doux de me donner l'honneur de ma confiance, de me faire de certaines gens, mais je suis plus à cœur d'être content de vous dans l'amitié que j'ai pour vous.

BRUTUS A CICÉRON.

(a) Atticus m'a communiqué une partie de votre lettre à Octave. Votre inquiétude & votre zèle pour ma sûreté, ne m'ont pas causé une joie nouvelle, car, non-seulement il est familier pour moi, mais je me suis fait comme une habitude d'entendre tous les jours que vous avez fait ou dire quelque chose avec votre fidélité ordinaire, pour le soutien de mon honneur & de ma réputation pendant la même partie de votre lettre.

(a) Brut. 15.

le plus sensible déplaisir que je puisse recevoir. Vous
 lui faites un compliment si flatteur sur les services
 qu'il a rendus à la république, & les termes que
 vous employez sont si humbles & si supplians,
 que..... dois-je le dire?..... que j'ai honte du mi-
 sérable état où nous sommes réduits. Cependant,
 il faut le dire aussi, vous recommandez ma sûreté.
 Mais quelle mort ne me seroit pas préférable à ce
 prix? N'est-ce pas déclarer que notre esclavage n'est
 pas fini, & que nous n'avons fait que changer de
 maître? Rappelez vos expressions, & désavouez-les
 si vous l'osez, que ce soit la prière d'un esclave
 à son roi. On attend de lui une chose, lui dites-
 vous; on lui demande de laisser vivre en sûreté
 les citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens,
 & celle du peuple romain. Mais quoi? S'il refuse
 cette faveur, faut-il que nous renoncions à la vie?
 Croyez-moi, il vaut mieux y renoncer en effet
 que de la devoir à lui. Non, non, je ne puis
 croire les dieux si ennemis du salut de Rome,
 qu'Octave doive être supplié pour le salut d'un
 citoyen, & bien moins pour celui des libérateurs
 du monde. J'emploie volontiers ces magnifiques
 expressions. Elles me conviennent, à l'égard de
 ceux qui paroissent ignorer ce qu'ils doivent crai-
 dre pour les autres, ou ce qu'ils doivent deman-
 der à ceux de qui ils croient dépendre. Quoi,
 Cicéron! vous reconnoissez ce pouvoir dans Octave,

As. de R.

710.

Cicer. 64.

Coss.

C. CESAR

OCTAVIA-

MUS.

Q. PEDIUS.

re ? Lui faites-vous un mérite d'aimer son
pays ? Lui ayons cette obligation en la Marti-
ne. C'est au successeur d'un tyran , & non
à destructeur de la tyrannie , qu'on demande
pour ceux qui ont bien servi la république.
Prenez , mon cher Cicéron , que c'est une an-
née de désespoir & de foiblesse . Mais je ne
fais pas d'ailleurs un crime plus grand qu'à
les autres , qui a poussé le premier César à
l'ambition de régner , qui a fait naître après lui
le même désir dans le cœur d'Antoine .
Je lève aujourd'hui cet enfant si haut que vous
croyez obligé de lui adresser des prières pour
la conservation de gens tels que nous , & qui
réduit enfin à n'attendre notre salut que de
sa pitié . Si nous nous souvenions que nous
les romains , ces misérables n'auroient pas
d'ardeur à se mettre en possession du pouvoir ,
nous à les en empêcher & à les en empêcher .

An. de R.

710.

Cicer. 64.

COSS.

C. CÆSAR

OCTAVIA-

NUS.

Q. PEDIUS.

que le châtement n'ait servi qu'à retarder quelque tems notre ruine, comment pouvez-vous réfléchir à ce que vous avez fait, & donner votre approbation à ce qui se passe aujourd'hui ; ou le souffrir du moins avec tant de patience, qu'il semble en effet que vous l'approuviez ? Car enfin, quel sujet de haine avez-vous personnellement contre Antoine ? Je n'en connois point d'autre que l'audace de ses entreprises, que la nécessité où il a voulu nous mettre de tenir de lui notre salut, de lui devoir la vie, à lui qui nous doit la liberté ; en un mot, que l'excès de pouvoir auquel il aspire. Vous avez cru qu'on ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour arrêter ses usurpations & s'opposer à sa tyrannie ? Mais quel étoit votre dessein, en le prévenant ? Etoit-ce de favoriser l'ambition d'un autre qui voudroit former les mêmes prétentions, ou de rendre la république libre & indépendante ? Mais peut-être s'agissoit-il moins de la liberté dans notre querelle, que des conditions de notre esclavage. Alors pourquoi tant d'agitation ? Nous aurions eu dans Antoine, non-seulement un maître facile, si nous avions consenti à le recevoir, mais un maître libéral qui nous auroit accordé autant de part que nous l'aurions voulu à ses bienfaits. Qu'auroit-il pu refuser à ceux dont il auroit vu que la patience eût été le plus ferme appui de son gouvernement ? Mais

[illegible]

An. de R.
7.^e
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

quels honneurs réunis suffiront jamais pour les vrais libérateurs ? Mais voyez combien la crainte est toujours plus puissante que la reconnoissance Antoine vit, Antoine a les armes en main ; toute l'attention se tourne sur son vainqueur. Pour ce qui regarde Jules-César, j'ai fait tout ce que j'ai pu, & ce que j'ai cru devoir ; le passé ne peut recevoir de changement : mais Octave est-il donc un personnage si important que le peuple romain doive attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre sort ; ou méritons-nous si peu de considération, que notre sûreté doive dépendre d'un seul homme ? Puisse le ciel m'ôter tout espoir de retourner à Rome, si je m'abaisse jamais à d'indignes supplications, & si je ne fais rougir par mes reproches ceux qui seront capables de cette bassesse ; ou du moins je m'éloignerai le plus qu'il me sera possible de ceux qui consentent à vivre esclaves ; je nommerai Rome, tout lieu du monde où je vivrai libre, je vous regarderai d'un œil de pitié, vous, en qui l'âge, les honneurs, & l'exemple de la vertu d'autrui ne peuvent modérer une excessive passion pour la vie. Je m'estimerai heureux de cette seule pensée, que la vertu m'ait servi constamment de règle ; car je ne connois point de plus grand bonheur que le témoignage d'un cœur vertueux & content de sa liberté, qui s'élève par ses propres forces au-dessus de tous les événements.

dans l'indifférence & l'oubli.
 et dont le sort est si commun.
 amène par son malheur
 à venir tout à fait à bout
 de ma fortune. Mais si je suis
 le fortuné, si je suis le vainqueur
 que mes vœux se réalisent
 mune. Si je suis le vainqueur
 car, à quel point de gloire
 ma vie pourrai-je me livrer
 défendre la liberté de mon pays
 conjure, mon sort. Mais si je suis
 vres à vos dangers. Je ne suis pas
 pas découragé. En vain
 ayez toujours le courage
 de peur qu'ils ne se découragent
 pu les décourager. C'est en vain
 courage qui vous fait aller
 que vous étiez capable de le faire.
 utiles à la défense de nos libertés.
 ne sont rien sans l'égalité & la courtoisie. Les
 tu éprouvée est plus difficile à soutenir que celle
 qui ne l'est pas. Les services qu'on attend d'elle
 sont autant de dettes ; & si elle répond mal
 à l'opinion qu'on s'en est formée, on s'en plaint
 avec autant de ressentiment que si l'on avoit été
 trompé. Quoiqu'il soit louable & glorieux pour
 Cicéron de s'opposer aux entreprises d'Antoine,

An. de R. 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS.

on n'y trouve rien de surprenant , parce qu'un consul tel que lui n'annonçoit pas moins qu'un tel consulaire : mais si le même Cicéron ne soutenoit point à l'égard des autres , toute la résolution & la grandeur d'ame qu'il a fait éclater contre Antoine , non - seulement il perdrait pour l'avenir toutes ses prétentions à la gloire , mais il se verroit dépouillé de sa gloire passée : car il n'y a de véritable grandeur que celle qui coule du jugement comme de sa source ; & soit que l'on considère vos talens naturels , ou vos anciennes actions , ou les desirs & l'attente du peuple romain , personne n'est plus obligé que vous d'aimer la république & de prendre la défense de la liberté. Je conclus qu'il ne faut pas se réduire à supplier Octave de nous accorder de la sûreté. Excitez au contraire tout votre courage , & ne doutez pas que cette ville , où vous faites depuis long-tems un si grand rôle , ne soit libre & florissante aussi long-tems que le peuple aura des guides & des chefs pour résister aux desseins des traîtres.

Si l'on compare ces deux lettres , on remarquera dans celle de Cicéron une vue profonde , & un solide jugement des affaires , tempérés par tous les égards de la politesse & de l'amitié , avec une crainte continuelle d'offenser , dans les choses mêmes qu'il étoit obligé de blâmer. Dans la lettre de Brutus on voit une sombre & gros-

An. de R. donner des leçons à un homme aussi supérieur
 710.
 Cicér. 64 à lui par sa sagesse que par le nombre des an-
 COSS. nées, & qui sans aucun égard pour les tems &
 C. CÆSAR les circonstances, fonde toutes ces prétentions
 OCTAVIA- sur le principe romanesque des stoïciens, que le
 NUS.
 Q. PEDIUS. sage se suffit à lui-même. Il s'y trouve à la vé-
 rité des sentimens fort nobles & des maximes
 dignes de l'ancienne Rome, que Cicéron aurait
 recommandées comme lui dans des conjonctures
 où l'application en eût été plus juste. Mais une
 situation si critique demandoit nécessairement
 d'autres principes, & l'affectation de Brutus à
 se renfermer alors dans les siens, étoit d'autant
 moins excusable, qu'il n'avoit pas toujours eu
 tant d'exactitude à les suivre, & qu'il lui arri-
 voit assez souvent d'oublier le stoïcisme & le ro-
 man.

Octave n'eut pas plutôt réglé les affaires de
 la ville & forcé le sénat à la soumission, qu'il
 retourna vers la Gaule pour joindre Antoine &
 Lepidus. Ils avoient déjà repassé les Alpes avec
 leurs armées, dans la seule vue de se procurer

ou tard comme un assassin. Brutus, ardent comme il étoit,
 avoit pu prendre quelque expression de cette nature pour
 une condamnation directe de l'action de Casca. Mais
 est certain que toute autre interprétation ne s'accorde
 avec la vie de Cicéron, ni avec sa mort.

avec lui une conférence, dont ils étoient convenus tous trois pour régler les conditions d'une triple ligue, & pour diviser entr'eux le pouvoir & les provinces de l'empire. Ils se haïssoient mutuellement, ils avoient les mêmes prétentions à l'empire; chacun d'eux désiroit pour soi-même ce qu'il ne pouvoit obtenir que par la ruine des deux autres. Leur conférence ne devoit pas servir par conséquent à jeter entr'eux les fondemens d'une amitié sincère & durable, c'étoit une chose impossible; mais elle pouvoit suspendre leurs ressentimens particuliers, & leur faire unir leurs forces pour opprimer leurs ennemis communs, qui étoient tous les partisans de la république & de la liberté; union nécessaire à leurs vues, & sans laquelle il n'y avoit rien à espérer pour leur ambition.

Le lieu qu'ils choisirent pour leur entrevue fut une petite île à deux milles de Boulogne, formée par le *Rhenus* qui coule aux environs de cette ville. Ils s'y rencontrèrent avec toutes les précautions qui convenoient à leur caractère; troublés par leurs jalousies & leurs soupçons; accompagnés de leurs meilleures troupes, c'est-à-dire, chacun de cinq légions qui avoient leur camp séparé, à la vue de l'île. Lepidus y entra le premier, comme l'ami commun des deux autres, pour reconnoître la place & s'assurer qu'il n'y

An. de R.
710.
Cicer. 64
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA
NUS.
Q. PEDIUS.

An. de R. 710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

avoit rien à craindre de la trahison. Lorsqu'il eut donné le signal dont on étoit convenu, Antoine & Octave s'avancèrent des deux côtés de la rivière, & passèrent dans l'île sur des ponts, où ils laissèrent chacun de leur côté une garde de trois cens hommes. Au lieu de s'embrasser en s'abordant, leur premier soin fut d'observer s'ils n'avoient rien à redouter l'un de l'autre & de visiter même leurs habits, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât quelque poignard ou quelque autre arme cachée. Après cette cérémonie, Octave prit sa place entre les deux autres, c'est-à-dire, la plus honorable, parce qu'il étoit revêtu de la dignité consulaire.

Ils passèrent trois jours dans cette situation, occupés à former le plan de leur ligue. Le fond des articles fut qu'ils posséderoient tous trois pendant cinq ans le pouvoir suprême, avec le titre de triumvirs, pour fixer solidement l'état de la république; que dans toutes les affaires ils agiroient conjointement; qu'ils ne consulteroient que leur inclination & leur volonté dans la nomination des magistrats de Rome & des gouverneurs de provinces; qu'Octave gouverneroit particulièrement l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne, & les autres îles de la Méditerranée; que Lepidus auroit l'Espagne avec la Gaule Narbonnoise; Antoine les deux autres Gaules de l'un & de

l'autre côté des Alpes : & pour mettre de l'égalité dans leurs titres, ils convinrent qu'Octave régneroit le consulat à Ventidius pour le reste de l'année ; qu'Antoine & Octave soutiendroient la guerre contre Cassius & Brutus, chacun à la tête de vingt légions ; que Lepidus avec trois légions se chargeroit de la garde de Rome , & qu'à la fin de la guerre ils distribueroient à leurs soldats pour récompense de leurs services le territoire de dix-huit villes, les plus riches de l'Italie, qui seroit ôté pour toujours aux anciens possesseurs. Ces conditions furent publiées dans les trois armées & reçues avec des acclamations de joie, & des félicitations mutuelles sur l'heureuse union de leurs chefs. Les soldats demandèrent qu'elles fussent confirmées par un mariage entre Octave & Claudia, fille de Fulvia, femme d'Antoine, & de P. Clodius son premier mari.

Le dernier article de cette fameuse conférence fut une liste de proscription, dans laquelle ils étoient résolus d'envelopper tous leurs ennemis. Les anciens écrivains nous apprennent qu'ils n'eurent pas peu d'embarras à s'accorder sur ce terrible article, & qu'il fit naître entr'eux des contestations fort animées. Enfin le moyen qu'ils trouvèrent pour s'accorder, fut de sacrifier, chacun

Ar. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

232 HISTOIRE DE LA VIE

AN. de R. à son tour , quelqu'un de leurs meilleurs amis à la
710. vengeance & au ressentiment de leurs collègues.
Cicer. 64. On prétend que la liste comprenoit trois cens
COSS. sénateurs & deux mille chevaliers , tous condamnés
C. CÆSAR à mourir pour la cause de la liberté. La publi-
OCTAVIA- cation de la liste générale fut remise à leur arrivée
NUS. à Rome ; mais ils en exceptèrent un petit nombre
Q. PEDIUS. de ceux qu'ils avoient le plus d'intérêt à ne pas
 laisser vivre , les chefs du parti républicain , au
 nombre de dix-sept , dont Cicéron étoit le prin-
 cipal. Leur résolution étant de s'en défaire im-
 médiatement , ils firent partir aussi-tôt des émis-
 saires pour les surprendre & les massacrer avant
 qu'ils eussent la moindre défiance du péril qui
 les menaçoit. Il y en eut d'abord quatre de pris
 & de tués , aux yeux de leurs meilleurs amis.
 Les satellites du triumvirat allèrent à la chasse
 des autres dans les maisons particulières & dans
 les temples , ce qui répandit autant de terreur
 & de consternation dans la ville , que si elle
 eût été prise par l'ennemi. Le consul Pedius
 fut obligé de courir dans les rues pendant toute
 la nuit pour calmer les alarmes du peuple , &
 dès que le jour parut , il publia le nom des dix-
 sept victimes qu'on cherchoit , en promettant une
 entière sûreté à tout le reste des citoyens : mais
 il fut lui-même si saisi d'horreur , & si fatigué de

l'ouvrage de cette nuit (a), qu'il mourut le jour suivant.

Comme il ne reste aucune lettre de Cicéron qui réponde à ce tems, on ne peut savoir de lui-même quels furent ses sentimens en apprenant l'entrevue des trois chefs, ni quelles mesures elle l'obligea de prendre pour sa sûreté. Après avoir déclaré tant de fois qu'il n'espéroit aucune grace d'Antoine & de Lepidus, s'ils devenoient les plus forts, il ne pouvoit douter que la conférence ne lui fût fatale, si elle s'étoit terminée à leur satisfaction. Quelque raison qu'il eût de craindre, il est certain qu'il dépendoit encore de lui de se mettre à couvert, en se rendant auprès de Brutus dans la Macédoine. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il crut ce remède pire que tous les maux qu'il avoit à redouter, & qu'à l'âge où il étoit, il se sentit tant d'horreur pour le renouvellement de la guerre civile, & si peu d'estime pour le petit nombre d'années qui lui restoit à vivre, « qu'il aimait mieux mourir (b),

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

(a) App. l. 4, init. Dio. 326. Vell. Pat. 2, 95. Plut. *Vies d'Antoine & de Cicéron*.

(b) Reipublicæ vicem doleo quæ immortalis esse debet; mihi quidem quantum reliqui est? *Ad Brut.* 10. *Itur ergo in castra?* Millies mori melius, huic præsertim ætati. *Ad Att.* 14, 22. Sed abesse hanc ætatem longè à sepulchro negant oportere, *Ibid.* 16, 7.

An. de R. 710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

» comme il l'avoit souvent déclaré , que de
» chercher sa sûreté dans un camp ». Il avoit
d'autant plus d'indifférence pour son propre sort ,
que dans les circonstances présentes sa ten-
dresse n'étoit point alarmée pour son fils qui
étoit toujours avec Brutus.

Les anciens historiens s'efforcent de nous per-
suader qu'Octave n'abandonna Cicéron à la ven-
geance de ses collègues qu'après avoir résisté à
leurs sollicitations pendant deux jours. Mais ces
témoignages de regret étoient affectés , & ne
peuvent passer que pour un rôle étudié , dans la
seule vue de donner une couleur moins odieuse
à sa perfidie. La mort de Cicéron étoit l'effet
naturel de l'union des triumvirs. C'étoit un sacrifi-
ce qu'ils devoient juger tous trois également
nécessaire à leurs intérêts. Ceux qui s'étoient
assemblés pour détruire la liberté , avoient apporté
sans doute à leur conférence la résolution déter-
minée d'en détruire le soutien ; car une autorité
telle qu'ils la voyoient à Cicéron , ne pouvoit
être supportée dans un ennemi , & l'expérience
leur avoit assez appris qu'il n'étoit pas capable
de se réconcilier avec les oppresseurs de la pa-
trie & de la liberté. Octave signa donc sa mort
aussi volontiers que les deux autres , & (a) lors-

(a) Plutarq. *Vie de Cicéron*. Vell. Pat. 2 , 66.

qu'il ne fût pas sans quelque répugnance. il devint plus ardent le jour même que les collègues à prêter la proscription (a). Dans le tems d'honneur, dit Valérius : « Rien n'est si » honneur que de voir Cécilia s'être de prison : » quelque un, le jour de la proscription Cécilia. Mais Valérius rapporte une violence dont il ne rapporte point de preuves (b). A la suite, pour sauver l'honneur d'Octave & la suite consulaire à la mort de Cécilia, Lepidus lui abandonna Paulus, son propre frère, & Marc-Antoine ne fit pas scrupule de sacrifier aussi Lucius Cécilia, son oncle : c'est-à-dire, qu'ils furent mis tous deux dans la liste ; mais loin de perdre la vie, ils furent tous deux garantis de toutes sortes d'insultes par la puissante protection de leurs parens (c).

Si l'on s'arrête un moment à considérer en général la conduite des triumvirs, on sera surpris de voir Antoine réveillé tout d'un coup dans le sein de la débauche par la mort de Jun-

(a) Restitit aliquandiu collegis, ne qua fieret proscription, sed inceptam utroque acerrime exercebat, etc. *Idem*. *August.* 27.

(b) Nihil tam indignum illo tempore fuit, quam quod aut Cæsar aliquem proscribere coactus esset, aut al. ille Cicerone proscriptus esset. *Vall. Par.* 2, 66.

(c) Appian. liv. 4, § 12. *Idem* 47, 330.

An. de R. César, passer de la plus lâche soumission à des
710. vues d'indépendance qu'il poursuit avec une adresse
Cicer. 64. & une vigueur admirable, & sans être rebuté
Coss. du nombre & de la grandeur des obstacles, par-
C. CÉSAR venir enfin au pouvoir absolu qu'il s'étoit proposé
OCTAVIA- Lepidus fut le principal instrument qu'il employa.
MUS. Il s'en étoit d'abord servi fort heureusement à
Q. PEDIUS. Rome ; mais lorsqu'il s'étoit cru assez fort pour sou-
 tenir seul ses prétentions, il l'avoit engagé à passer
 de l'autre côté des Alpes avec son armée, dans
 la vue de s'en faire une ressource s'il lui arrivoit
 quelque disgrâce en Italie. Ce système étoit si
 adroit, que s'il eût emporté Modène, il se se-
 roit rendu infailliblement seul maître de Rome ;
 au lieu qu'ayant été vaincu, il se trouvoit forcé
 de recevoir deux associés à l'empire, mais dont
 il étoit sûr du moins que l'un se gouverneroit tou-
 jours par ses inspirations.

Octave ne s'étoit pas conduit avec moins de
 prudence & de vigueur. Il avoit de grandes qua-
 lités, l'esprit admirable, avec une facilité à dis-
 simuler, qui pouvoit tout persuader à l'avantage
 de ses inclinations. N'ayant pu se promettre, à
 son âge & sans autorité, de succéder immédia-
 tement au pouvoir de son oncle, il n'avoit pensé
 qu'à tenir la place vacante jusqu'à ce qu'il fût en
 état de s'en saisir. Dans cette vue, il avoit joué
 gravement le rôle de républicain. Il s'étoit li-

vré à Cicéron, il s'étoit conduit par les conseils, autant du moins qu'ils s'étoient accordés avec son intérêt; c'est-à-dire, pour abattre Antoine qui étoit son plus dangereux rival, & pour le chasser de l'Italie. Alors il s'étoit arrêté: & considérant le point de sa situation, il s'agissoit pour prendre de nouvelles mesures; lorsque se trouvant maître des affaires domestiques par la mort imprévue des deux consuls, & voyant d'un autre côté reprendre de nouvelles forces à Marc-Antoine par le secours de Lepidus, il conçut que ce qu'il avoit de plus solide à prétendre dans cette conjoncture, étoit une part à l'empire, en attendant qu'il fût assez fort pour se délivrer de ses rivaux. Ainsi la même politique qui l'avoit engagé dans les intérêts de la patrie pour détruire Antoine, le lia avec Antoine pour opprimer la république, sans autre raison que celle de son intérêt propre, qui lui faisoit saisir les meilleurs moyens d'avancer son pouvoir.

Lepidus étoit la dupe de l'un & de l'autre. Vain, foible, inconstant, peu capable de l'empire, auquel son ambition le faisoit aspirer; abusant des plus glorieuses occasions de servir sa patrie, pour la ruiner & pour se perdre lui-même. Sa femme étoit sœur de M. Brutus, & son véritable intérêt auroit dû l'attacher à cette alliance. S'il eût suivi les conseils de Laterensis, qui l'a-

AN. DE R.
712.
CIC. 49.
CIC.
C. CICERO
CICERO
D. L.
C. P. P. P.

An. de R. 710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

voit sollicité si instamment de s'unir à Plancus & à Decimus Brutus, pour achever la ruine d'Antoine & rétablir la liberté, le mérite d'un si grand service joint à la dignité de sa naissance & de sa fortune, l'auroit rendu nécessairement le premier citoyen d'une république libre. Mais sa foiblesse le priva de cette gloire. Il se flatta que le premier rang du pouvoir, qu'il regardoit alors comme son partage, lui assureroit aussi la principale portion de l'empire, sans considérer que la solidité du pouvoir militaire dépend de l'habileté & de la réputation de celui qui le possède. La supériorité que ses collègues avoient sur lui dans ce genre les rendoit sûrs de l'éclipser, & sûrs même de le détruire, lorsqu'ils s'y croiroient obligés pour leur propre intérêt. Et tel fut effectivement son sort lorsque César le força de lui demander la vie à genoux, quoiqu'il fût actuellement à la tête de vingt légions, & qu'il le déposât d'une dignité qu'il n'étoit pas capable de soutenir (a).

Cicéron étoit avec son frère & son neveu dans sa maison de Tusculum, lorsqu'il reçut les premières nouvelles de la proscription, & du malheur qu'il avoit d'y être compris. Le dessein des trium-

(a) *Spoliata, quàm tueri non poterat, dignitas. Vell. Pat. 2, 8.*

irs avoit été d'en faire un secret jusqu'au moment de l'exécution , pour surprendre ceux qu'ils avoient dévoués à la mort , & leur ôter le pouvoir d'échapper à la vengeance. Mais quelques amis de Cicéron ayant trouvé le moyen de l'en informer , il partit sur le champ avec son frère & son neveu , pour sa terre d'Asture , qui étoit voisine de la mer. Il se flattoit d'y trouver quelque vaisseau , qui le dérobat tout d'un coup à la fureur de ses ennemis. Quintus , qui se trouvoit sans préparations pour un voyage si peu prévu , prit la résolution de retourner à Rome avec son fils , dans l'espérance de s'y tenir caché , & d'y recueillir assez d'argent pour fournir à ses nécessités dans les pays étrangers. Mais Cicéron trouva dans cet intervalle un vaisseau prêt à partir d'Asture , dans lequel il s'embarqua au même moment. Il vogua l'espace d'environ deux lieues le long de la côte , toujours combattu par les vents & les flots , qui le forcèrent enfin de prendre terre à Circeum. Il passa la nuit dans le voisinage de cette ville , livré à ses inquiétudes & à ses irrésolutions. Il étoit question de choisir un lieu pour sa retraite , & de se déterminer entre Brutus & Cassius ou Sextus Pompée. Mais après une longue délibération , il ne trouva point d'expédient plus agréable que celui de mourir (a). Plutarque raconte qu'il

Ann. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS

(a) Cremutius Cordus ait , Ciceroni , cum cogitasset ,

An. de R.
710.
Cicer. 64.
Coss.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

forma la pensée de retourner à Rome, & de se tuer de sa propre main dans la maison d'Octave, pour faire tomber la vengeance de son sang sur un perfide qui causoit tous les malheurs de la patrie & les siens. Mais les importunités de ses domestiques le firent consentir à faire voile jusqu'à Cajete, où il prit terre encore une fois, pour se reposer dans sa maison de Formies, qui n'étoit qu'à un mille de la côte. Fatigué de la vie & de la mer, il déclara qu'il étoit résolu (a) de mourir dans un pays qu'il avoit sauvé tant de fois. Le sommeil l'ayant saisi dans ces agitations, il dormit profondément pendant plusieurs heures, malgré le bruit d'un grand nombre de corbeaux, qui, si l'on en croit le récit de quelques historiens, firent entendre leurs croassemens autour de ses fenêtres, comme pour l'avertir que sa dernière heure approchoit. Les mêmes écrivains ajoutent qu'il y en eut un qui s'ouvrit l'entrée de sa chambre, & qui tirant jusqu'aux couvertures

utrumne Brutum an Cassium, an S. Pompeium petet, omnia displicuisse præter mortem. *Senec. Suasor. 6.*

(a) Tædium tandem eum & fugæ & vitæ cepit: regressusque ad superiorem villam quæ paulò plus mille passibus à mari abest; Moriar, inquit, in patria sæpè servata. *Liv. Fragm. apud Senec. Suasor. 1. Plutarq. Vie de Ciceron.*

e son lit, frappa ses esclaves par la vue d'un
 el prodige, & les fit rougir d'être moins ardens
 our la sûreté de leur maître que des animaux
 ans raison. Aussi furent-ils excités par cet exem-
 le à le forcer de se donner quelque mouvement
 our la conservation de sa vie. Ils le firent con-
 entir à se mettre dans une litière, qu'ils se hâ-
 tèrent de porter vers le vaisseau par des routes
 détournées, au travers du bois & des allées de
 son parc. Leur zèle étoit d'autant plus animé
 qu'ils avoient appris au même moment, qu'on
 avoit vu dans le canton des soldats qui le cher-
 choient, & qui n'étoient pas éloignés de sa mai-
 son. En effet, à peine fut-il parti que les soldats
 arrivèrent; & que s'appercevant qu'il avoit pris
 la fuite, ils marchèrent si promptement sur ses
 traces, qu'ils joignirent la litière dans le bois.
 Leur chef étoit Popilius Lanas, colonel de l'ar-
 mée d'Anroine, que Cicéron avoit défendu avec
 succès dans une cause capitale. Les domestiques
 ne l'eurent pas plutôt découvert à la tête de ses
 satellites, qu'ils se rangèrent autour de leur maître,
 résolus de le défendre au péril de leur vie. Mais
 Cicéron (a) leur défendit de faire la moindre résis-

An. de R.
 710.
 Cicer. 64.
 COSS.
 C. CÆSAR
 OCTAVIA-
 NUS.
 Q. PEDIUS

(a) Satis constat servos fortiter fideliterque paratos fuisse
 ad dimicandum : ipsum deponi lecticam, & quietos pati
 quod fors iniqua cogeret, jussisse. *L. Fragn. ibid.*

An. de R.
710.
Cicer. 64.
COSS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. PEDIUS.

tance. Il jeta sur ses ennemis un regard si tranquille & si ferme, qu'il déconcerta leur audace; & présentant la tête hors de la litière, il leur dit qu'ils pouvoient prendre ce qu'ils demandoient, & finir leur ouvrage. Ils lui coupèrent aussitôt la tête. Ensuite lui ayant coupé les deux mains, ils se hâtèrent de retourner à Rome, & de porter à Antoine le plus agréable présent qu'il pût recevoir. Popilius se chargea lui-même de le lui offrir (a), sans faire réflexion à l'infamie dont il se couvroit, en présentant une tête qui avoit sauvé la sienne.

Il trouva Antoine sur le forum, environné de ses gardes & d'une nombreuse populace, & lui ayant montré de loin la proie qu'il lui apportoit, il en reçut sur le champ pour récompense une couronne d'or avec une somme d'environ deux cens mille livres. Antoine ordonna que la tête fût attachée contre la tribune, entre les deux mains : triste spectacle pour le peuple de Rome, & capable d'arracher des larmes à tous ceux qui se souvenoient que ces membres mutilés qu'on exposoit au mépris des traîtres, s'étoient exercés tant de fois & si

(a) *Ea sarcina tanquam opimis spoliis alacer in urbem reversus est. Neque ei scelestum portanti onus succurrit, illud se caput ferre quod pro capite ejus quondam peroraverat. Valer. Max. 5, 3.*



Ils lui couperent aussitôt la tête.



glorieusement dans le même lieu , pour la liberté de la république. La mort des autres pros crits , dit un historien du même siècle , n'excita que des regrets particuliers , mais celle de Cicéron , causa une douleur universelle (a). C'étoit triompher de la république même & fixer l'esclavage à Rome. Antoine en fut si persuadé , que paroissant rassasié du sang de Cicéron (b) , il déclara que la proscription étoit finie. Ce grand évènement arriva le sept de décembre , environ dix jours après l'établissement du triumvirat. Cicéron étoit alors âgé de soixante-trois ans , onze mois & cinq jours.

AN. DE R.
710.
CIC. 64.
CONS.
C. CÆSAR
OCTAVIA-
NUS.
Q. P. P. S. P. S.

(a) *Cæterorumque cædes privatos luctus excitaverat , illa una communem. Cremut. Cordus apud Senec. Civitas tenere lacrymas non potuit , quum recisum Ciceronis caput in illis suis rostris videretur. L. Flor. 4 , 6.*

(b) *Plutarq. Vie de Cicéron. Vell. Pat. 2 , 64. Liv. Fragn. apud. Senec. Appian. l. 4 , 601. Dio. 47 , p. 330. Eghū Annal. ad A. U. 710.*



LIVRE DOUZIÈME.

LES romains conservèrent pendant plusieurs siècles un souvenir si vif de la mort de Cicéron (a), qu'ils en ont transmis à la postérité toutes les circonstances, en la représentant comme un des plus mémorables évènements de leur histoire. Il paroît que le lieu de l'exécution étoit visité par les voyageurs avec un respect (b) qui n'étoit guère différent du culte religieux. Quoique la haine d'une action si noire tombât principalement sur Antoine, Auguste ne put se garantir d'une tache d'ingratitude & de perfidie, qui sert d'explication au silence que les écrivains du même siècle ont gardé sur un citoyen tel que Cicéron. N'est-il pas étrange en effet qu'on ne trouve pas même son nom dans Horace & dans Virgile? Mais quoiqu'un caractère aussi distingué que le sien pût faire naître les plus nobles idées, le sujet convenoit peu aux poètes de la cour, qui auroient appréhendé, sur-tout pendant

(a) Sæpè Clodio Ciceronem expellenti & Antonio occidenti videmur irasci. *Senec. de ira.* 2, 2....

(b) Appian. pag. 600.

la vie d'Antoine, que son nom seul ne parût une satire. La flatterie ordinaire aux courtisans avoit mis comme à la mode d'outrager sa mémoire par toutes les calomnies que la malignité est capable d'inventer. Virgile même, au lieu de rendre justice à son mérite dans une occasion où son sujet ne lui permettoit guère de l'oublier (a), aima mieux dérober quelque chose à l'honneur de Rome, en cédant aux grecs la supériorité de l'éloquence, qu'ils avoient eux-mêmes cédée à Cicéron.

Cependant Tite-Live, à qui sa candeur fit donner par Auguste le nom de Pompéien (b), loue Cicéron, dans le tems même que forcé de se soumettre aux conjonctures, il semble diminuer le crime de sa mort. Après avoir fait l'éloge de ses admirables qualités, il ajoute que pour lui donner des louanges dignes de lui (c), il faudroit sa propre éloquence. On rapporte aussi d'Auguste, qu'avant surpris un jour son petit-fils

(a) *Orabunt causas alii melius, &c. Æneid. 6, 249.*

(b) *T. Livius Creium Pompeium tantis laudibus colit, ut Pompeianum eam Augustus appellaret. Tacit. Ann. 4, 34.*

(c) *Si quis tamen virtutibus tuis pensatis, vir magnus, acer, memoratūis fuit; & in cuius laudem sequentibus Cicerone laudatore opus fuerit. Liv. Fragm. apud Gellium Suasor. 6.*

qui lisoit un des ouvrages de Cicéron , & qui se hâta de le cacher sous sa robe dans la crainte de déplaire à l'empereur , il prit le livre , en lut une partie , & le rendit à ce jeune homme , en lui disant : « C'étoit un grand homme , mon fils , » un amateur zélé de sa patrie (a) ».

Dans la génération suivante , c'est-à-dire , après la mort de ceux qui s'étoient trouvés comme engagés par des intérêts ou des différends personnels à le haïr pendant sa vie & à décrier sa mémoire , l'envie , qui commençoit à s'appaiser , laissa prendre à sa réputation tout l'éclat qu'elle méritoit ; & sous le règne de Tibère , dans le tems que Cremutius Cordus , sénateur & historien , étoit condamné à la mort pour avoir loué Brutus , un autre écrivain ne put s'empêcher , dans

(a) Plutarq. *Vie de Cicéron*..... Macrobe rapporte un autre trait qui regarde Caton , & qui ne marque pas moins la modération d'Auguste. Un jour Auguste se trouvant dans la maison que Caton avoit habitée , & celui qui en étoit alors le maître croyant lui faire sa cour en parlant mal de ce sévère romain , il l'arrêta par cette réponse : « Celui qui n'a pas voulu souffrir de changement dans la » constitution de sa patrie , étoit un honnête homme & un » bon citoyen ». Malheureusement Auguste prononçoit sa propre condamnation , puisqu'il avoit , non-seulement renversé , mais usurpé le gouvernement de son pays. *Macrobi. Saturn.* 2 , 4.

un transport de zèle pour Cicéron, de se livrer aux plaintes les plus amères contre Antoine (a) :
 « Tu n'as rien gagné, s'écrie-t-il; non, Antoine,
 » tu n'as rien gagné en mettant à prix cette illustre
 » tête, en procurant la mort d'un si grand con-
 » sul & du conservateur de la république. Tu as
 » ravi à Cicéron une vie incommode, & qui
 » touchoit à sa fin par la nécessité de la nature,
 » une vie qu'il auroit trouvée plus insupportable
 » que la mort sous ton empire; mais loin d'ob-
 » scurcir la gloire de ses discours & de ses actions,
 » tu ne l'as rendue que plus éclatante. Il vit, &
 » il vivra dans la mémoire de tous les siècles.
 » Aussi long-tems que ce système de la nature,
 » (formé par le hasard ou par la providence, ou
 » par quelque autre cause qu'on veuille s'imaginer,
 » mais que Cicéron a compris seul entre les romains,
 » & qu'il a illustré par ses écrits) conservera son exis-
 » tence & sa force, il verra subsister avec lui la
 » renommée & les louanges de Cicéron. Toute
 » la postérité admirera les ouvrages qu'il a com-
 » posés contre toi; elle lira l'histoire de sa mort
 » avec horreur », &c. Depuis ce tems tous
 les écrivains de Rome, poètes & historiens, se
 sont efforcés à l'envi de louer Cicéron (b),

(a) Vell. Paterc. 2, 66.

(b) Facundia latinarumque literarum parens, atque
 omnium triumphorum lauream adeptæ majorem quanto

« comme le plus illustre de leurs concitoyens &
 » comme le père de l'éloquence & du savoir. Ils
 » ont prétendu , qu'il avoit fait plus d'honneur
 » à leur patrie par ses ouvrages, que tous leurs
 » conquérans par la force des armes , & qu'il
 » avoit étendu la réputation de leur esprit au-delà
 » des bornes de leur empire ». Environ trois siècles
 après sa mort , les empereurs romains lui rendirent
 une espèce de culte dans la classe des divinités
 inférieures ; & suivant l'idée d'Erasme (a) , s'il eût
 connu les principes de la philosophie chrétienne ,
 il auroit mérité d'être mis au rang de ces âmes
 bienheureuses (b) , à qui l'église rend un culte re-
 ligieux , sous le titre de Saints.

En rassemblant tous les traits sous lesquels il
 nous est représenté par les anciens , on trouve qu'il
 avoit la taille haute , mais menue , le cou d'une
 longueur extraordinaire , le visage mâle & les
 traits réguliers , l'air si ouvert & si serein qu'il

plus est ingenii romani terminos in tantum promovisse quàm
 imperii. *Plin. Hist.* 7 , 30. Qui effecit ne quorum arma
 viceramus , eorum ingenio vinceremur. *Vell. Pat.* 2 , 34.

(a) Lamprid. vit. Alex. Sever. c. 31.

(b) Quem arbitror si christianam philosophiam didicisset , in eorum numero censendum fuisse qui nunc ob vitam innocenter pieque transactam pro divinis honorantur ,
Erasm. Ciceronian. vers. finem.

inspiroit tout à la fois (a) la tendresse & le respect. Son tempérament étoit foible , mais il l'avoit fortifié si heureusement par sa frugalité , qu'il l'avoit rendu capable de toutes les fatigues d'une vie fort laborieuse & de la plus constante application à l'étude. La santé & la vigueur étoient devenues sa disposition habituelle. Le soin qu'il prenoit pour les conserver étoit de se baigner souvent , de se faire frotter le corps , & de prendre chaque jour dans son jardin l'exercice d'une courte promenade pour se rafraîchir la voix (b). Dans la belle saison il s'étoit accoutumé à visiter régulièrement toutes les maisons qu'il avoit dans différentes parties de l'Italie. Mais le principal fondement de sa santé étoit la tempérance. Elle servit constamment à le préserver de toutes sortes de maladies violentes ; & s'il étoit quelquefois atteint d'une légère indisposition , il n'avoit point d'autre méthode que de redoubler son abstinence pour extirper le mal par le jeûne (c).

Dans les habits & la parure , que les sages

(a) *Equidem facies decora ad senectutem , prosperaque manfit valetudo. Afín. Poll. apud Senec. Suasor. 6.*

(b) *Cum recreandæ voculæ causâ mihi necesse esset ambulare. Ad Att. 2 , 23. Plutarq. Vie de Cicéron.*

(c) *Cum quidem biduum ira jejunos fuisset , ut nequam quidem gustarem. Epist. fam. 7 , 26. Plutarq. Vie de Cicéron.*

vengeance la plus juste, & le tempérament des punitions, comme un devoir naturel. Le repentir d'un coupable lui paroissoit un droit à l'indulgence de son juge; & c'étoit une de ses maximes ordinaires, « Que les haines devoient être passagères & les amitiés immortelles ».

L'état de sa maison répondoit par sa splendeur à la dignité de son caractère. Sa porte étoit ouverte aux étrangers qui lui paroissoient dignes de quelque distinction par leur mérite, & tous les philosophes de l'Asie & de la Grèce en avoit constamment plusieurs auprès de lui (a) qui faisoient partie de sa famille, & qui lui furent attachés dans cette familiarité pendant toute sa vie. Ses appartemens étoient remplis le matin d'une multitude de citoyens qui se faisoient honneur d'assister à son lever, & Pompée même n'y dédaigna point de se faire voir quelquefois de cette foule. La plupart y venoient non-seulement

puniendi occasiones. *Fragm. Cicéron. ex Marcellino.* Et que verò me pœnitet mortales inimicitias, semper amicitias habere. *Pro C. Rabir. Post. 12.*

(a) Doctissimorum hominum familiaritates, quibus per domus nostra floruit, & principes illi, Diodorus, Antiochus, Posidonius, à quibus infirmi sancti *Nat. Deor. 1, 3.* Erat cum Diodoto stoico; qui habitavisset apud me, mecumque vixisset, super me mortuus, *Ad Brut. 433.*

que tout le monde observoit à Rome & qui s'y conserve encore aujourd'hui.

Mais sa tempérance & son application à l'étude ne lui ôtoient point le goût de la joie & de la bonne chère, soit à sa table ou à celle de ses amis. Il mettoit alors toutes ses règles à l'écart, jusqu'à oublier quelquefois la foiblesse de sa constitution ; il étoit gai, vif, agréable (a), il animoit les convives par les charmes de son esprit & de son humeur. Dans une assemblée d'amis, qui ne se réunissoient que pour jouir des douceurs de la société, il se seroit reproché de la grossièreté & de la rudesse s'il n'eût point contribué à la joie commune, ou s'il l'eût troublée par sa réserve & sa froideur. D'ailleurs il avoit réellement du goût pour ces parties d'amusement. Son humeur étoit naturellement enjouée, & son esprit tourné à la raillerie. Ce talent lui avoit été fort utile au barreau pour réprimer l'insolence de ses adversaires, pour se concilier l'attention & la fa-

(a) Ego autem, existimes quod lubet, mirificè capio facetiis, maximè nostratibus. *Ep. fam.* 9, 15. Nec in ad voluptatem refero, sed ad communitatem vitæ atque victus remissionemque animorum, quæ maximè sermone efficitur familiari, qui est in conviviiis dulcissimus. *Ibid.* 24. Convivio delector. Ibi loquor quod in solum, ut dicatur, & gemitum etiam in risus maximos transfero. *Ibid.* 26.

bleffé ou perdu un ami, ni personne à qui il dût de l'estime, par une raillerie inconfidérée.

Il est certain que la réputation de son esprit n'étoit pas moins étendue que celle de son éloquence, & que pendant sa vie même on publia de faux recueils de ses bons mots (*a*) qui se répandirent dans toutes les maisons de Rome (*b*). Trebonius, son intime ami, se crut obligé par l'intérêt qu'il prenoit à sa gloire d'en donner une édition authentique. Jules-César ayant formé le dessein de recueillir les apophthègmes ou les pensées mémorables des hommes célèbres, recommanda instamment à plusieurs de ses amis qui fréquentoient Cicéron (*c*), de lui communiquer ce qui échappoit de remarquable à ce grand homme. Mais le plus parfait recueil de ses ingénieuses saillies fut celui que Tiron publia, en

(*a*) Ais enim, ut ego discessem, omnia omnium dicta in me conferri. . . . *Ep. fam.* 7, 32. *It.* 9, 16.

(*b*) Liber iste, quem mihi misisti, quantam habet declarationem amoris tui ! Primum, quod tibi facetum videtur quicquid ego dixi, quod aliis fortasse non item ; deinde quod illa, sive faceta sunt, sive sic fiunt, narrante te, venustissima. *Ep. fam.* 15, 21.

(*c*) Audio Cæsarem, cum volumina jam confecerit apophthegmatum, si quod afferatur pro meo, quod meum non sit, rejici velle. . . . hæc ad illum cum reliquis actis perferuntur ; ita enim ipse mandavit. *Ep. fam.* 9, 16.

trois livres, après la mort de son maître, quoiqu'au jugement de Quintilien, il eût pu retrancher quelque chose du nombre (a), & mettre plus de jugement dans le choix. Il ne nous reste aucun de ces livres, & nous n'avons point d'autres monumens des bons mots de Cicéron que ce qui s'en trouve dispersé dans les ouvrages de quelques anciens auteurs & dans les siens. Encore étoit-on persuadé, au siècle de Quintilien, que ces restes ne pouvoient être expliqués avantageusement, quoique plusieurs personnes l'eussent entrepris; soit parce que le goût étoit changé, soit parce qu'étant dépouillés de l'action & du geste qui en faisoit peut-être le principal mérite, il étoit difficile de leur rendre cette sorte d'agrément. Il seroit bien moins surprenant qu'ils nous parussent froids & insipides, à nous qui ignorons non-seulement les faits & les caractères auxquels ils se rapportent, mais encore plus les manières, le goût, & les usages particuliers de ce tems-là. Cependant Quintilien (b) jugeoit aussi qu'il en étoit

(a) Utinam libertus ejus Tiro, aut alius, quisquis fuit, qui tres hac de re libros edidit, parcius dictorum numero indulisset, & plus judicii in eligendis, quam in cogerendis studii adhibuisset. *Quintil. liv. 6, c. 3.*

(b) Qui tamen nunc quoque, ut in omni ejus ingenio, facilius quid rejici quam quid adjici possit inveniant. *Ibid. Macrob. Sat. 2, 1.*

comme de toutes les autres productions de son esprit, où l'on trouveroit plutôt à faire des retranchemens que des additions.

Cicéron possédoit un grand nombre de belles maisons dans les différentes parties de l'Italie. Quelques écrivains en comptent jusqu'à dix-huit, qu'il avoit achetées ou bâties lui-même, à la réserve de celle d'Arpinum, qui lui étoit venue de ses ancêtres. Elles étoient situées généralement dans le voisinage de la mer, à des distances raisonnables, au long de la côte inférieure, entre Rome & Pompeianum, qui n'étoit éloigné de Naples que de quelques milles. Il ne devoit rien manquer à l'élégance des édifices (a) ni à l'agrément de leur situation, puisqu'il les appelle lui-même les *délices de l'Italie*. Celles qu'il habitoit le plus volontiers & où il passoit régulièrement quelque partie de l'année, étoient Tusculum, Antium, Asture, Arpinum, la Formiane, la Cumane, la Puteolane & la Pompéienne. Les quatre dernières tiroient leurs noms des villes les plus voisines. Elles avoient toutes assez d'étendue pour recevoir avec sa famille un grand nombre

(a) Quodque temporis in prædiolis nostris & belle ædificatis & satis amcenis consumi potuit, in peregrinatione consumimus. *Ad Att.* 16, 3. Cur ocellos Italiæ, villulas nostras, non video? *Ibid.* 6.

de ses amis, dont plusieurs, qui étoient de la première qualité, s'y arrêtoient ordinairement quelques jours avec lui quand ils avoient quelque voyage à faire aux environs de Rome. Mais outre ces maisons qui pouvoient être regardées comme autant de terres, & qui étoient accompagnées d'un parc & d'un grand jardin, il en avoit de moins considérables sur la route, qu'il appelle lui-même de petites auberges, ou des lieux de repos (a), bâtis apparemment pour la commodité de ses voyages lorsqu'il passoit d'une terre à l'autre.

Celle de Tusculum avoit appartenu au dictateur Sylla, & l'on y voyoit encore dans les appartemens une peinture (b) qui représentoit la célèbre victoire qu'il avoit remportée près de Nole, dans la guerre marisque, où Cicéron avoit porté les armes en qualité de volontaire. Cette belle maison étoit à quatre milles de Rome, sur le sommet d'une fort agréable colline, qui étoit couverte d'un grand nombre d'autres maisons, & d'où la vue embrassoit Rome & toute la campagne voisine. Le terrain de Cicéron étoit arrosé

(a) Ego accepi in diversorio Simulano duas lucernas. *Ad Att.* 14, 8.

(b) Idque etiam in villa sua Tusculana, quæ postea fuit Ciceronis, Sylla pinxit. *Plin. Hist. nat.* 22, 4.

d'un grand nombre de ruisseaux & coupé par des canaux fort larges, pour lesquels il payoit une rente annuelle à la communauté (a) de Tusculum. A si peu de distance de Rome, il avoit la commodité de se procurer l'air de la campagne à toutes les heures, & d'aller se délasser avec sa famille ou ses amis des exercices fatigans du barreau. Aussi passoit-il ses plus agréables momens dans cette délicieuse retraite, & le goût qu'il y prenoit l'avoit porté à l'orner avec plus de soin (b) que toutes les autres maisons.

(a) Ego Tusculanis pro aqua crebra vestigal pendam, qui à municipio fundum accepi. *Cont. Rull.* 3, 2.

(b) Quæ mihi antea signa misisti, ea omnia in Tusculanum deportabo. *Ad Att.* 1, 4. Nos ex omnibus laboribus & molestiis uno illo in loco conquiescimus. *Ibid.* 5. Nos Tusculano ita delectamur ut nobismetipsis tum denique, cum illo venimus, placeamus. *Ibid.* 6. La situation de cette maison, qui avoit été vraisemblablement bâtie par Sylla, confirme ce que Senèque a observé des maisons de campagne des grands capitaines de Rome, tels que Marius, Pompée, César; qu'elles étoient toujours situées sur des collines ou sur le plus haut terrain qu'ils pussent trouver, parce qu'il leur paroïssoit plus militaire de commander le pays qui étoit autour d'eux, & que cette position avoit l'air d'un camp. *Senec. Ep.* 51. Mais le délicieux Tusculum appartient à présent à des moines, dont le couvent s'appelle *Grotta ferrata*. Ils montrent encore les restes des colonnes & des édifices de Cicéron, & les aqueducs qui portoient l'eau dans les jardins.

Lorsqu'il se sentoit quelque dégoût extraordinaire pour la ville, ou que le redoublement de ses travaux l'avoit disposé à souhaiter un aile encore plus paisible, il se retiroit dans sa maison d'Antium ou dans celle d'Asture. Il avoit dans la première sa meilleure collection de livres, & n'étant qu'à trente milles de Rome, il pouvoit être informé tous les jours de ce qui se passoit. Asture étoit une petite île à l'embouchure d'une rivière de même nom, éloignée d'environ deux lieues de la côte, entre les promontoires d'Antium & de Circeum. Peu de lieux réunissoient aussi parfaitement toutes les qualités d'une profonde solitude. L'île d'Asture étoit couverte d'un bois épais, partagé par des allées sombres, où Cicéron passoit les momens fâcheux & mélancoliques de sa vie.

Dans les plus grandes chaleurs de l'été, la maison d'Arpinum, & la petite île qui lui appartenoit, avec ses bosquets & ses cultures, servoient à le défendre contre les rayons de la saison. Il écrivoit à son frère, pendant que le plus ardent qu'il eût jamais vu, qu'il passoit un plaisir extrême à se rafraîchir dans les eaux de Tiberinus (a).

(a) *Ego ex magis calidius, ut enim nunciamus.*

Ses autres maisons étoient situées dans les lieux les plus ouverts de l'Italie, où les plus honnêtes gens de Rome avoient aussi des terres & des maisons de campagne. Il en avoit deux à Formies, une haute & une basse, c'est-à-dire, celle-ci proche du port de Cajete, & l'autre sur les montagnes voisines. Il en avoit une troisième sur le rivage de Baies, entre le lac d'Averne & le lieu qu'on nomme aujourd'hui Pouzzoles; c'est celle qu'il appelle la Puteolane. Celle qu'il nomme Cumane étoit sur les collines de l'ancienne Cumes-Pompeianum, qui n'étoit qu'à quatre lieues de Naples, passoit pour un lieu fort agréable par la pureté de l'air, la fertilité du terroir, & la délicatesse de ses fruits. La Puteolane avoit été bâtie sur le plan de l'académie d'Athènes, dont elle portoit le nom. Elle étoit embellie d'un portique & d'un bosquet pour les conférences philosophiques. Quelque tems après la mort de Cicéron, elle tomba entre les mains d'Antistius Vetus(a), qui la fit réparer, avec une augmentation d'ornemens. Une veine d'eau chaude qui fut découverte tandis qu'on y travailloit, donna sujet à Laurea Tullius, un des affranchis de Ci-

maiores in Arpinati, summa cum amoenitate fluminis, me refeci ludorum diebus. *Ad Quint.* 3, 1,

(a) Plin. *Hist. nat.* 31, 2.

céron , de composer une épigramme que Pline nous a conservée (a).

(a) Quo tua , Romanæ vindex clarissime linguæ ,
 Sylva loco meliùs surgere iussa viret ,
 Atque academix celebratam nomine villam
 Nunc reparat cultu sub potiore Vetus ;
 Hic etiam apparent lymphæ non ante repertæ ,
 Languida quæ infuso lumina rore levant.
 Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
 Hoc dedit , hac fontes cum patefecit ope.
 Ut quoniam totum legitur sine fine per orbem ,
 Sint plures , oculis quæ medeantur , aquæ.

Plin. ibid.

Cette maison de campagne devint ensuite un palais impérial , où l'empereur Adrien mourut & fut enterré. Ce fut là qu'il fit à son ame ce célèbre adieu :

Animula vagula , blandula ,
 Hospes comesque corporis ,
 Quæ nunc abibis in loca
 Pallidula , rigida , nudula ,
 Nec , ut soles , dabis Jocos.

Ælii Spartian. Vit. Had. 25.

Cicéron n'a pas dû se trouver dans le même embarras pour son ame , si Erasme ne s'est pas trompé. UBI nunc agat anima Ciceronis fortasse non est humani iudicii pronunciare ; me certe non admodum adversum habituri sint in ferendis calculis , qui sperant illum apud superos quietam vitam agere. *Erasm. Proæm. in Tuscul. Quæst. ad Joan. Vlatten,*

Toutes les maisons de Cicéron étoient meublées avec une élégance proportionnée à la délicatesse de son goût & à la magnificence des édifices. Ses galeries étoient ornées des plus belles statues & des meilleures peintures de la Grèce. Sa vaisselle & ses autres meubles y répondoient par la beauté de la matière & par l'excellence de l'ouvrage. Pline parle d'une table de cèdre qui existoit encore de son tems. C'étoit, dit-il, la première qu'on eût vue à Rome, & Cicéron l'avoit achetée environ mille francs (a). Il étoit persuadé qu'un citoyen de son rang devoit soutenir dans toutes les circonstances de sa conduite l'uniformité de son caractère, & relever encore sa dignité par la splendeur de sa vie. C'étoit le motif qui lui avoit fait acheter tant de maisons, & qui les lui avoit fait choisir dans les cantons les plus célèbres de l'Italie, sur-tout le long de la voie d'Appius, où elles se présentoient aux observations des voyageurs, & comme à la rencontre de ses amis, qui y trouvoient toutes sortes de commodités.

Un lecteur qui se rapellera la médiocrité du patrimoine de Cicéron, aura peine à comprendre

(a) Extat hodie M. Ciceronis in illa paupertate, & quod magis mirum est illo ævo empta H. S. X. *Plin. Hist. nat.* 13, 15. Nullius ante Ciceronianam vetustior memoria est. *Ibid.* 16.

DE CANTONNEMENTS. — III.

seroit la source des troubles, et par
là la continuation de la guerre.
continuels de nos ennemis, et par
dont nous ne pouvons nous empêcher

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par
là la continuation de la guerre.
continuels de nos ennemis, et par
dont nous ne pouvons nous empêcher

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

is s'il faut que nous nous en
faisons la source, et par là la
source de nos ennemis, et par

ménagée sur les plus justes appointemens de son emploi, & qui lui fut remise après son retour en Italie.

Il y avoit d'ailleurs une troisième voie pour s'enrichir, qui étoit estimée la plus honorable, & qui avoit procuré à Cicéron de fréquens secours. C'étoient les legs qu'on recevoit de ses amis à leur mort. Par un usage qui n'a guère été commun que chez les romains, les cliens & tous ceux qui avoient fait profession de quelque attachement particulier pour une illustre famille, laissoient à leurs patrons une partie considérable de leur bien, comme le témoignage le plus certain de leur respect & de leur gratitude; & le crédit d'un citoyen augmentoit, à mesure que ses richesses s'accroissoient par cette voie. C'est ainsi que Cicéron remarque à l'honneur de Lucullus, que pendant qu'il gouvernoit l'Asie (a), il lui étoit tombé plusieurs successions considérables, & Cornelius Nepos nous apprend qu'Atticus avoit succédé de même à quantité d'héritages, auxquels il n'avoit point eu d'autre titre que la bonté de

vicies; hujus pecuniarum permutatione fidem nostram facilius tuebere. *Ad Att.* II, 1.

(a) Maximas audio tibi, L. Luculle, pro tua eximia liberalitate maximisque beneficiis in tuos, venisse hereditates. *Pro Flacc.* 34.

son caractère (a) & la fidélité de son amitié. Cicéron avoit reçu un grand nombre de ces présens testamentaires. Il s'en félicite lui-même dans plusieurs de ses lettres (b); & lorsqu'Antoine lui reprocha faussement d'avoir été négligé dans ces occasions, il déclara dans sa réponse que son bien s'étoit accru par cette seule voie d'environ quatre millions de notre monnoie, dont il étoit redevable à des donations libres & volontaires, & non, comme il en accusoit Antoine (c), à des testamens forgés dont les auteurs étoient inconnus.

On n'a jamais reproché de vice habituel à Cicéron; & dans le plus corrompu de tous les siècles, son caractère fut un exemple éclatant de toutes les vertus (d). L'avarice, l'envie, la malignité, la débauche, & les autres passions grossières qui exercent leur empire sur les âmes vulgaires, ne prirent jamais le moindre ascendant sur la sienne. Ceux qui étoient avec

(a) Multas enim hereditates nulla alia re quam amicitia est consecutus. *Phil. Act. 21.*

(b) Ad Att. 2, 20, 11; 2 Pro Milon. 18.

(c) Hereditates mihi negasti venire. *Ep. crim. amplius H. S. ducentis accepim. hereditatibus scilicet.*
Me nemo nisi amicos scilicet hereditatibus.
tu vidisti nunquam. Phil. 2, 16.

(d) Cum vita fuerit integra, nec impurior, nec etiam casta. *Euf. Ep. ac Jour. Varron.*

ménagée sur les plus justes appointemens de son emploi, & qui lui fut remise après son retour en Italie.

Il y avoit d'ailleurs une troisième voie pour s'enrichir, qui étoit estimée la plus honorable, & qui avoit procuré à Cicéron de fréquens secours. C'étoient les legs qu'on recevoit de ses amis à leur mort. Par un usage qui n'a guère été commun que chez les romains, les cliens & tous ceux qui avoient fait profession de quelque attachement particulier pour une illustre famille, laissoient à leurs patrons une partie considérable de leur bien, comme le témoignage le plus certain de leur respect & de leur gratitude ; & le crédit d'un citoyen augmentoit, à mesure que ses richesses s'accroissoient par cette voie. C'est ainsi que Cicéron remarque à l'honneur de Lucullus, que pendant qu'il gouvernoit l'Asie (a), il lui étoit tombé plusieurs successions considérables, & Cornelius Nepos nous apprend qu'Atticus avoit succédé de même à quantité d'héritages, auxquels il n'avoit point eu d'autre titre que la bonté de

vicies ; hujus pecuniæ permutatione fidem nostram facilius tuebere. *Ad Att.* II, I.

(a) Maximas audio tibi, L. Luculle, pro tua eximia liberalitate maximisque beneficiis in tuos, venisse hereditates. *Pro Flacc.* 34.

son caractère (a) & la fidélité de son amitié. Cicéron avoit reçu un grand nombre de ces présens testamentaires. Il s'en félicite lui-même dans plusieurs de ses lettres (b); & lorsqu'Antoine lui reprocha faussement d'avoir été négligé dans ces occasions, il déclara dans sa réponse que son bien s'étoit accru par cette seule voie d'environ quatre millions de notre monnoie, dont il étoit redevable à des donations libres & volontaires, & non, comme il en accusoit Antoine (c), à des testamens forgés dont les auteurs étoient inconnus.

On n'a jamais reproché de vice habituel à Cicéron; & dans le plus corrompu de tous les siècles, son caractère fut un exemple éclatant de toutes les vertus (d). L'avarice, l'envie, la malignité, la débauche, & les autres passions grossières qui exercent leur empire sur les ames vulgaires, ne prirent jamais le moindre ascendant sur la sienne. Ceux qui liront avec

(a) Multas enim hæreditates nulla aliâ re quàm bonitate est consecutus. *Vit. Att.* 21.

(b) Ad Att. 2, 20, 11, 2. Pro Milon. 18.

(c) Hæreditates mihi negasti venire..... Ego enim amplius H. S. ducenties acceptum hæreditatibus retuli... Me nemo nisi amicus fecit hæredem..... te is, quem tu vidisti nunquam. *Phil.* 1, 16.

(d) Cum vita fuerit integra, neq̃ integra solum, sed etiam casta. *Eras. Ep. ad Joan. Vlasen.*

soin ses lettres familières, n'y découvrirent rien de bas, d'indécent, d'emporté, rien qui sente l'artifice & la mauvaise foi. Tout y respire des principes uniformes de bonté, de justice, de tendresse pour ses amis, & d'affection pour la république. On n'y apperçoit point d'autre source de ses pensées & de ses actions. Jamais un cœur ne fut plus libre de l'envie, quoique personne n'eût essuyé de plus cruels effets de celle d'autrui. C'est un éloge sur lequel tous les anciens écrivains s'accordent, & dont on sent la vérité dans tous ses écrits. Il y donne continuellement des louanges à ce qui lui en paroît digne, jusques dans ses rivaux & ses adversaires. Il célèbre le mérite par-tout où il le reconnoît, dans les anciens, comme dans ses contemporains, dans la Grèce comme dans l'Italie; & sans cesse il vérifie la maxime qu'il avoit établie dans une de ses harangues au sénat (a): « Qu'on ne porte
» point envie à la vertu d'un autre, quand on
» trouve dans son propre cœur le témoignage de
» la sienne ».

L'enjouement de son humeur & la vivacité de son esprit le rendoient naturellement capable de

(a) Declarasti verum esse id quod ego semper sensi, neminem alterius, qui suæ confideret, virtuti invidere. *Phil.* 10, 1. Plutarq. *Vie de Cicéron.*

plaire aux femmes. Il avoit passé dans leur commerce une partie de sa jeunesse ; & dans un âge plus avancé il s'étoit trouvé engagé pendant l'absence d'un grand nombre de citoyens distingués , à conférer souvent avec les dames du plus haut rang sur les intérêts de leurs maris & de leurs frères. Cependant on ne trouve aucune trace de galanterie dans toute son histoire (a). Vers la fin de sa vie il racontoit fort agréablement dans une lettre à Pœtus , les circonstances d'un souper qu'il avoit fait avec leur ami Volumnius , épicurien de la première classe , où Cytheris , fameuse courtisane qui avoit été l'esclave de Volumnius , & qui étoit alors sa maîtresse , tenoit rang au nombre des convives. Après avoir badiné sur cet incident , il ajoute : « Qu'il ne s'étoit pas » défié qu'elle dût être de cette fête , & que » malgré l'inclination qu'il avoit pour les parties » de bonne chère , dans sa jeunesse même , il » avoit été sans goût pour cette autre sorte de » plaisir ; à plus forte raison , dit-il , depuis qu'il » étoit parvenu à la vieillesse ». Il entretint néanmoins une étroite familiarité , & même un commerce de lettres , avec une dame nommée Cerellia , qui donne ridiculement à l'historien

(a) *Me vero nihil istorum , ne juvenem quidem , movit unquam , ne nunc senem. Ep. fam. 9 , 26.*

Dion un sujet de scandale, quoiqu'il avoue qu'elle femme n'avoit pas moins de soixante-dix ans. Cicéron loue souvent dans ses lettres (a) le goût qu'elle avoit pour les livres & pour la philosophie. Ce penchant commun lui faisoit aimer son entretien & ses écrits. Mais si la complaisance qu'il devoit à son sexe, & l'estime qu'il avoit pour ses talens lui faisoient respecter sa personne, on remarque aisément par quelques traits de ses lettres à Atticus qu'il avoit peu d'affection pour elle, & qu'elle n'avoit réellement aucune sorte d'ascendant sur lui.

Les défauts de Cicéron étoient en fort petit nombre. Ils venoient moins de sa volonté que de sa constitution naturelle, & c'est à la condition humaine qu'ils doivent être attribués plus qu'à lui. On a cru qu'il s'enfloit trop dans la prospérité, qu'il s'abattoit trop au contraire dans la disgrâce (b), & que dans l'une ou l'autre de ces

(a) Mirifice Cærellia, studio videlicet philosophiæ flagrans, describit à tuis: istos ipsos de finibus habet. *Ad Att.* 13, 21. Cærelliæ faciliè satisfeci, nec valdè laborare visâ est: & si illa, ego certè non laborarem. *Ibid.* 15, 1. *It.* 12, 51. *Ep. fam.* 13, 72. *Quintil.* 6, 3. *Dio.* 303.

(b) Utinam moderatius secundas res, & fortius adversas ferre potuisset! Namque utraq; cum venerant ei,
deux

ix situations il se persuadoit trop aisément
elles ne devoient jamais finir. C'est Pollion
i nous en a tracé cette peinture, & peut-être
est-elle point sans ressemblance. Brutus en a
ouché la première partie dans une de ses let-
es (a). Il l'avertit civilement de ne pas se fier
op à ses espérances, lorsque les affaires com-
ençoient à tourner heureusement contre Antoine.
icéron passe condamnation lui-même sur le se-
ond reproche : « Si quelqu'un, dit-il, est prompt
à s'alarmer dans les grands périls, & se porte
toujours à la crainte plutôt qu'à l'espérance,
c'est moi ; & si c'est un vice, je n'en suis pas
exempt (b) ». Cependant lorsqu'il explique en-
tite la nature de sa timidité, il nous apprend
qu'elle servoit moins à lui faire redouter les dan-
gers, qu'à les lui faire prévoir : explication qui
se trouve pleinement (c) confirmée par la der-

utari eas non posse rebatur. *Asin. Poll. apud Senec.
Suasor. 6.*

(a) Qua in re, Cicero, vir optime ac fortissime, mihi
pe merito & meo nomine & reip. carissime, nimis credere
videris spei tuæ. *Brut. ad Cicer. 4.*

(b) Nam si quisquam est timidus in magnis periculo-
isque rebus, semperque magis adversos rerum exitus me-
uens quam sperans secundos, is ego sum. Et si hoc vitium
est, eo me non carere confiteor. *Ep. fam. 6, 14.*

(c) Parum fortis videbatur quidem ; quibus optime res-
pondit ipse non se timidum in suscipiendis, sed in provi-

nière partie de sa vie, & sur-tout par le courage & la fermeté qu'il fit paroître à sa mort.

Mais la plus vive & la plus éclatante passion de son cœur fut son amour pour la gloire, & cette soif de louanges que rien n'étoit capable de satisfaire. Il la confessoit lui-même (a), il la nourrissoit avec indulgence, & comme il le dit dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il la portoit quelquefois jusqu'à la vanité. Ses ennemis en prirent souvent droit de tourner son arrogance en ridicule ; & la vivacité qu'on lui voyoit à célébrer perpétuellement le mérite de ses services, sembloit justifier leur censure (b). Mais puisqu'on a toujours regardé cette passion comme le foible de son caractère, & que de siècle en siècle on en a porté le même jugement sans l'avoir bien examinée, & peut-être sans l'avoir comprise, ce n'est pas m'éloigner de mon sujet que d'en découvrir ici la source, c'est-à-dire,

dendis periculis : quod probavit morte quoque ipsa, quam præstantissimo suscepit animo. *Quintil. L. 12, 1.*

(a) Nunc quoniam laudis avidissimi semper fuimus. *Ad Att. 1, 15.* Quin etiam, quod est subimane in nobis & non ἀφιλοδεδῶκεν; bellum est enim sua vitia nosse. *Ibid. 2, 17.* Sum enim avidior etiam quàm satis est gloriæ. *Ep. fam. 9, 14.*

(b) Et quoniam hoc reprehendis quod solere me dicas de me ipso gloriosius prædicare..... *Pro Dom. 35.*

d'expliquer la nature de cette gloire , dont il faisoit comme son idole.

(a) La véritable gloire , suivant la définition qu'il en donne lui-même , est une grande réputation , fondée sur les services qu'on a rendus ou à ses amis , ou à sa patrie , ou à tout le genre humain (b). Elle ne consiste point , dit-il , dans la fumée de la faveur populaire , ni dans les ap-

(a) Si quidem gloria est illustris & pervagata multorum & magnorum vel in suos , vel in patriam , vel in omne genus hominum fama meritorum. *Pro Marcel.* 8.

(b) Si quisquam fuit unquam remotus & natura , & magis etiam , ut mihi quidem sentire videor , ratione atque doctrina ab inani laude & sermonibus vulgi , ego profecto is sum. *Ep. fam.* 15 , 4. Est enim gloria consentiens laus bonorum , incorrupta vox bene judicantium de excellente virtute : ea virtuti resonat tanquam imago ; quæ quia rectè factorum plerumque comes est , non est bonis viris repudianda. *Tusc. Quæst.* 2 , 3. Qui autem bonam famam bonorum , quæ sola vera gloria nominari potest , expetunt , aliis otium querere debent & voluptates , non sibi. Sudandum est his pro communibus commodis , adeundæ inimiciæ , subeundæ sæpè pro republica rempestates. Cum multis audacibus , improbis , nonnunquam etiam potentibus dimicandum. *Pro Sext.* 66. Carum esse civem , bene de repub. mereri , laudari , coli , diligì , gloriosum est..... quare ita gubernare rempublicam ut natum esse te cives tui gaudeant ; sine quo nec beatus , nec clarus esse quisquam potest. *Phil.* 1 , 14.

plaudissemens d'une aveugle multitude , que les sages ont toujours comptés pour rien , & pour lesquels il n'a jamais eu lui-même que du mépris , mais dans l'approbation unanime de tous les gens de bien , & dans le témoignage incorruptible des juges éclairés , qui répond au mérite & à la vertu comme l'écho répond à la voix , & qui ne doit point être rejeté par les honnêtes gens , puisqu'il accompagne inséparablement les actions honnêtes. Il ajoute que celui qui aspire à cette sorte de gloire ne doit point se promettre pour fruit de ses peines , de l'abondance , du plaisir & de la tranquillité ; qu'il doit au contraire sacrifier son repos à celui d'autrui , s'exposer pour le bien public à toutes sortes de tempêtes & de dangers , soutenir toutes sortes de combats contre les méchans & les audacieux ; & lutter même quelquefois contre ceux qui sont en possession du pouvoir : enfin qu'il doit se rendre si utile & si cher à ses concitoyens , qu'ils regardent sa naissance comme un bienfait du ciel. Telle est l'idée qu'il nous donne de la véritable gloire. On conviendra sans doute que c'est un des plus nobles motifs qui puissent remuer le cœur humain ; un principe que Dieu même a imprimé dans la nature , pour en relever la dignité ; qui a toujours d'autant plus de force que l'ame a plus de grandeur & d'élévation , & qui est la source , en un mot , de tout

ce que l'histoire nous représente de louable & de grand dans les différens âges du paganisme. Qu'on me nomme, dit Cicéron, un seul de nos citoyens (a) qui ait servi honorablement la république dans une autre vue que celle de la gloire & de l'immortalité. Donnez-moi, dit Quintilien, un disciple (b) que la louange excite, & que la gloire soit capable d'échauffer; je ne craindrai point que l'indolence & la paresse l'empêchent jamais de répondre à mes espérances. Je ne fais, dit Pline, si je dois compter sur l'estime de la postérité (c); mais je suis sûr de m'en être rendu digne; non par mon mérite, ce que je ne pourrois dire sans orgueil, mais par mon ardeur, par mon travail, & par le cas que j'en ai toujours fait.

Il ne paroîtra point surprenant que les anciens ayent poussé si loin ce principe, & qu'ils ayent

(a) Neque quisquam nostrum in reipublicæ periculis cum laude ac virtute versatur, quin spe posteritatis fructuque ducatur. *Pro C. Rabir.* 10.

(b) Mihi detur ille puer quem laus excitet, quem gloria juvet; in hoc desidiâ nunquam verebor. *Quintil.* 1, 3.

(c) Posteris an aliqua cura nostri nescio. Nos certe meremur ut sit aliqua, non dico ingenio; id enim superbum: sed studio, sed labore, sed reverentia posterum. *Plin. Epist.*

considéré la gloire comme la plus parfaite compense de la vertu, si l'on fait réflexion que la plupart n'avoient aucune notion d'une compense future, & que ceux mêmes qui croyoient les gens de bien destinés à quelque bien dans un autre état, n'en avoient que des idées incertaines, qui excitoient leurs desirs plutôt que leurs espérances. Ils s'attachoient avec joie, conséquemment, à ce qui étoit en quelque sorte leur portée. Leur imagination créoit un avenir composé de gloire & d'honneur, une immortalité qui consistoit dans les applaudissemens perpétuels de la postérité. Cette agréable fiction, sembloit prolonger l'étendue de leur vie, & donner une espèce d'éternité à leur existence, & d'autant plus de force pour soutenir leur courage & leur vertu, qu'en supposant même qu'il ne restât nul sentiment après la mort, ils prenoient plaisir à penser qu'on seroit occupé du souvenir de leurs actions, & que l'exemple qu'ils auroient laissé à l'imitation de leurs descendans continueroit encore de les rendre utiles au genre humain. C'est ainsi que Cicéron déclare souvent, q

(a) Sed tamen ex omnibus præmiis virtutis, si est habenda ratio præmiorum, amplissimum esse præmiū gloriā. Esse hanc unam, quæ brevitatem vitæ post mortis memoria consolaretur,.... *Pro Milon.* 35.

ne regardoit pas proprement comme la vie ce cercle étroit de jours & d'années, dans lequel il se voyoit renfermé sur la terre; mais que jetant les yeux plus loin, il considéroit ses actions comme une semence répandue dans le vaste champ de l'univers, qui devoit lui produire dans la succession infinie des siècles un fruit éternel de gloire & d'immortalité. On ne dira point qu'il se soit trompé dans ses espérances, ni qu'il ait manqué la fin; car aussi long-tems que le nom romain subsistera dans la mémoire des hommes, & que le savoir, la vertu & la liberté conserveront de l'estime & du crédit dans le monde, il sera grand, célèbre & respectable aux yeux de la postérité.

A l'égard de la seconde preuve de sa vanité, qu'on tire des louanges qu'il se donne sans cesse dans ses discours au sénat & au peuple, quoique le commun des lecteurs la croient bien confirmée par une infinité de passages, dont le sens ne sauroit paroître équivoque; si l'on considère les circonstances du tems & le rôle éclatant qu'il avoit soutenu, on trouvera non-seulement que cette ardeur de faire entendre ses louanges étoit excusable, mais qu'elle étoit quelquefois nécessaire. Le destin de Rome étoit au dernier degré d'incertitude. Tous les partis faisoient leurs efforts pour opprimer la république ou

pour la faire triompher. Cicéron servoit de c
aux défenseurs de la liberté, ou du moins toi
leurs démarches étoient réglées par ses confi
Depuis long-tems il avoit été l'objet com
de la rage (a) & de la malignité de tous c
qui aspiroient à la tyrannie par l'usurpation
pouvoir, & tandis qu'ils avoient toutes les fo
militaires de l'empire pour soutenir leurs en
prises, il étoit sans autres armes pour sa déf
qu'une autorité acquise par de longs service
par la persuasion bien établie de son intég
Ainsi dans la nécessité de répondre aux calom
perpétuelles des factieux, il étoit obligé de
valoir le mérite & l'utilité de ses conseils, j
confirmer la confiance du peuple que les enn
publics s'efforçoient de ruiner par toutes s
d'artifices. « L'éloge qu'il faisoit de ses servi
» dit Quintilien, étoit moins pour sa gloire
» pour sa défense. Il cherchoit à repouss
» calomnie, & à justifier sa conduite lorsqu
» étoit attaquée ». C'est ce qu'il déclare lui-m

(a) Vigesima annus est cum omnes scelerati me
petunt. *Phil.* 12, 10, 6, 6. At plerumque illud
que non sine aliqua ratione fecit. Ut illorum quæ e
in consulatu frequens commemoratio possit videri non
riæ magis quàm defensionî data : plerumque contra
micos atque obrectatores plus vindicat sibi; erant
tuenda, cum objicerentur. *Quint.* 11, 1.

s toutes ses harangues (a). « Jamais , disoit-
 , on ne l'avoit entendu parler de lui , que
 rsqu'il y avoit été forcé. On lui imputoit de
 ix crimes , & sa coutume étoit d'y répondre
 r des services réels. Un homme qui avoit été
 argé des plus grandes affaires , & qui avoit
 uyé particulièrement les traits de l'envie ,
 uvoit-il réfuter les outrages de ses ennemis ,
 is mêler quelquefois ses louanges à son
 ologie ? Et s'il arrivoit après avoir travaillé
 constamment pour le bien public , qu'une
 te indignation lui arrachât par intervalles
 elques expressions qui tendissent à sa gloire (b),
 te foiblesse ne méritoit-elle pas d'être par-
 nnée ? Quand on ne troubloit point son re-
 s , ajoutoit-il , quand ses ennemis gardoient
 silence , il auroit été honteux pour lui de ne

) Quis unquam audivit , cum ego de me nisi coac-
 c. necessario dicerem ? Dicendum igitur est id quod
 licerem nisi coactus ; nihil enim unquam de me dixi
 ius , asciscendæ laudis causa potius , quàm criminis
 lendi..... *Pro Dom.* 35 , 36.

) Potest quisquam vir in rebus magnis cum invidia
 us , satis graviter contra inimici contumeliam sine
 uide respondere ? Quamquam si me tantis labo-
 pro communi salute perfunctum efferret aliquando
 oriam in refutandis maledictis improborum animi
 m dolor , quis non ignosceret ? *De Harusp. resp.* 8.

» pouvoir se taire ; mais (a) quand il se voyoit
 » accusé , outragé , exposé à la haine publique
 » par de fausses imputations , si l'on croyoit qu'il
 » ne devoit rien à sa dignité , pouvoit-on lui re-
 » fuser du moins le droit de défendre sa liberté »
 Tel est donc précisément l'état de la question ;
 & la preuve en est claire dans toutes les circon-
 stances de son histoire. Cicéron étoit enflammé
 d'une vive passion pour la gloire , & n'aimoit
 rien avec tant d'ardeur que les louanges. Il pre-
 noit plaisir aux applaudissemens qu'il avoit mérités
 par ses actions. Mais son cœur & son imagination
 étoient encore plus flattés de la réputation qu'il
 se promettoit après sa mort , & nous avons déjà
 fait observer que cette noble passion n'a jamais
 tant de force que dans les grandes ames. Après
 cela peut-on se défendre d'une juste indignation ,
 lorsqu'on entend de frivoles déclamateurs , qui
 n'ont jamais été capables de pénétrer le véritable
 caractère de Cicéron , ni de sentir combien le
 leur est méprisable , prononcer témérairement que
 Cicéron étoit *le plus vain de tous les hommes*.

(a) Si , cum cæteri de nobis silent , non etiam nosmet-
 ipsi tacemus , grave. Sed si lædimur , si accusamur , si
 in invidiam vocamur , profecto concedetis ut nobis liber-
 tatem retinere liceat , si minùs liceat dignitatem. *Pro Syll.*

Mais le point de vue sous lequel il peut être considéré avec autant d'utilité que de satisfaction par un lecteur qui cherche à s'instruire, est du côté de sa doctrine & de la prodigieuse étendue de ses connoissances. Cette sorte de mérite brille avec tant d'éclat dans tous les monumens qui nous restent de lui, qu'il diminue en quelque sorte la dignité générale de son caractère. L'idée de l'homme savant absorbe celle du sénateur, & lorsqu'on le regarde comme le plus grand des écrivains, on oublie qu'il étoit aussi le plus grand magistrat de Rome. Nous apprenons la langue latine au collège. La lecture de ses ouvrages sert à nous former le style & les sentimens. Nous l'abandonnons ensuite, & ce qui nous en reste n'est autre que l'idée d'un orateur ou d'un philosophe. Cependant il en est des caractères comme des peintures. On ne peut juger d'une partie sans avoir jeté les yeux sur toute l'étendue du tableau. La perfection de chaque trait dépendant du rapport & de la proportion qu'ils ont tous entr'eux, ils tirent l'un de l'autre une augmentation de splendeur & de grace, dont on ne peut se frapper qu'en les observant tous ensemble. Le portrait de Cicéron, considéré sans mélange, fera naître une juste admiration ; mais ce sentiment augmentera beaucoup lorsqu'une qualité si rare sera considérée dans le premier ministre d'un puis-

fant empire. Son habileté dans l'administration est surprenante ; mais elle causera beaucoup plus d'étonnement lorsqu'on fera réflexion qu'elle se trouve dans le plus savant philosophe & l'orateur le plus éloquent de son siècle. Et l'union de ces deux caractères nous (*a*) représente le plus parfait modèle que la nature & l'éducation puissent former.

De tant d'écrivains qui ont employé toute leur vie à l'étude , il n'y en a point qui n'ait laissé des fruits plus abondans & plus précieux de ses lumières , dans toutes les parties des sciences & des beaux-arts. L'éloquence , la poésie , la philosophie , la jurisprudence , l'histoire , la critique , la morale (*b*) ; on ne nommera rien de quoi Cicéron n'ait écrit avec autant de succès que les plus grands maîtres de son tems ; & da

(*a*) Cum ad naturam eximiam atque illustrem accessio quædam conformatioque doctrinæ , tum illud ne quid præclarum ac singulare solere existere. *Pro Arch.*

(*b*) M. Cicero in libro qui inscriptus est de jure vili in artem redigendo , verba hæc posuit. *Aul. G.* 1 , 22. M. Tullius non modo inter agendum nunquam destitutus scientia juris , sed etiam componere aliqua eo cœperat. *Quintil.* 12 , 3. At M. Tullium , non illi habemus Euphranorem circa plurium artium species præstantem , sed in omnibus quæ in quoque laudantur , excellens. *Ibid.* c. 10.

plusieurs de ses ouvrages il a surpassé les plus grands écrivains de tous les siècles. Ce qui nous reste de ses compositions n'est qu'une petite partie de ce qu'il avoit publié ; & quoique la plupart nous soient venues fort imparfaites , c'est-à-dire , ou mutilées par le tems , ou altérées par la barbarie d'un grand nombre de siècles , elles passent justement pour les plus beaux restes de l'antiquité. Semblables aux livres des Grecs , leur prix n'auroit pas diminué quand ils seroient encore perdu davantage.

L'affiduité de Cicéron au travail étoit telle , que nos idées & paroît presque impossible de concevoir cette industrieuse & constante application. Il trouva le secret d'exercer son esprit avec plaisir & de concilier perpétuellement le plaisir & le soin des affaires. Il ne se donna jamais le seul moment de son temps à l'oisiveté , & les moindres intervalles étoient employés à travailler , ou nagés pour le travail.

(a) *Quantum* ~~temporis~~ *ad festos dies* ~~vacantes~~ *voluptates & ipsa* ~~temporis~~ *temporum ;* ~~quantum~~ *quantum de tempore* ~~ad hanc finem~~ *ad hanc finem* ~~ne otium~~ *ne otium*

donnent aux spectacles, aux fêtes, aux plaisirs, ou même au sommeil & aux autres soulagemens de la nature, il le déroboit pour se renfermer avec ses livres, & pour ajouter de jour en jour quelque chose à ses lumières. Les jours d'affaires, s'il avoit quelqu'ouvrage à composer, il ne pouvoit trouver d'autre tems que celui qu'il étoit accoutumé d'employer à faire quelques tours de promenade; & dans le mouvement (a) même de cet exercice il dictoit ses pensées à ses secrétaires qui marchaient près de lui. Nous avons un grand nombre de ses lettres les unes datées avant la pointe du jour, les autres au sénat, d'autres à table (b), d'autres dans l'assem-

memoras legere te solere orationes, cum otiosus sis, has ego scripsi ludis & feriis, ne omninò unquam essem otiosus. *Pro Planc.* 27.

(a) Ita quicquid conficio aut cogito, in ambulationis fere tempus confero. *Ad Quint.* 3, 3. Nam cum vacui temporis nihil haberem, & cum recreandæ vocalæ causa mihi necesse esset ambulare, hæc dictitavi ambulans. *Ad Att.* 2, 23.

(b) Cum hæc scribebam ante lucem..... *Ad Quint.* 3, 2, 7. Ante lucem cum scriberem contra epicureos, de eodem oleo & opera exaravi nescio quid ad te & ante lucem dedi. Deinde, cum, somno repetito, simul cum sole expectatus essem..... *Ad Att.* 13, 38. Hæc ad te scripsi apposita secunda mensa. *Ibid.* 14, 6, 21, 15, 13. Hoc paululum exaravi ipsa in turba matutinæ salutationis. *Ad Brut.* liv. 2, 4.

blée qui se faisoit chez lui à l'heure de son lever.

On s'accorde à regarder les lettres des grands-hommes comme la plus agréable partie de leurs ouvrages. Le cœur est touché dans cette lecture proportion que celui de l'écrivain paroît s'ouvrir. Nous estimons, chacune dans leur genre, les lettres des gens d'esprit, des savans, des grands-ministres; mais nous n'en avons point, dans aucune sorte de genre, qui pour la pureté du style, l'importance des matières, & la dignité des personnes qui s'y trouvent mêlées, soient comparables à celles de Cicéron. Il nous en reste environ mille, toutes écrites depuis sa quarantième année. C'est une fort petite partie de celles qui étoient sorties de sa plume, & de celles mêmes qui furent publiées après sa mort par Tiron, son affranchi. Les anciens auteurs en nomment plusieurs livres qui sont entièrement perdus; comme le premier livre des lettres à Licinius Calvus (a), le premier des lettres à Quintus Axius, le second des lettres à son fils, le second des lettres à Cornelius Nepos, le troisième des lettres à Jules-César, le troisième des lettres à Octave, le troisième des lettres à Panfa, le huitième des lettres à M. Brutus,

(a) Voyez les fragmens de ses lettres dans les éditions de ses œuvres.

le neuvième des lettres à A. Hirtius. De tant de lettres, si l'on en excepte un petit nombre à Jules-César & à Brutus, il ne nous reste que des phrases & des sentences dispersées dans les ouvrages des anciens critiques ou des grammairiens. Ce qui en augmente encore le prix (a), c'est qu'elles n'avoient jamais été destinées pour le public, & que Cicéron n'en gardoit même aucune copie. L'année qui précéda sa mort, Atticus lui ayant marqué là-dessus quelque curiosité, il lui répondit qu'il n'en avoit aucun recueil, mais que Tiron en avoit conservé environ soixante-dix.

On peut s'attendre de voir dans cette partie de ses ouvrages, l'homme à découvert, sans la moindre apparence de déguisement & d'affectation, sur-tout dans les lettres à Atticus, avec qui il s'entretenoit aussi librement qu'avec lui-même. Il lui découvroit la naissance & le progrès de toutes ses idées. On remarque qu'il n'entreprenoit rien sans le consulter; de sorte que ce recueil (b) peut être regardé comme des mé-

(a) *Mearum epistolarum nulla est συλαγωγη, sed habet Tiro instar septuaginta. Ad Att. 16, 5.*

(b) Quæ qui legat, non multum desideret historiam contextam eorum temporum; sic enim omnia de studiis principum, vitis ducum, ac mutationibus reipublicæ per-
moires

moires authentiques de son tems , qui contiennent les plus importans matériaux de cette partie de l'histoire romaine , & qui nous découvrent le fond & les ressorts des plus grands évènements. C'est faute de les avoir consultés , ou de les avoir bien approfondis , que tous nos écrivains modernes paroissent si superficiels , & commettent tant d'erreurs dans l'histoire de ce fameux siècle ; aimant mieux transcrire les relations stériles & imparfaites des derniers historiens grecs , que de chercher avec un peu d'attention & de travail le fidelle récit des faits dans leur véritable source.

(a) Les lettres familières de Cicéron n'ont point une élégance recherchée. Il employoit les premiers termes qui se présentoient à sa plume , & qui étoient dans l'usage ordinaire de la conversation. S'il écrivoit dans un moment où son esprit fût disposé à la joie , ses expressions étoient légères , naturelles (b) ; elles sembloient cou-

scripta sunt , ut nihil in his non appareat. *Corn. Nep. Vit. Att.* 16.

(a) *Epistolas vero quotidianis verbis texere solemus. Ep. fam.* 9 , 21.

(b) *Quicquid in buccam venerit. Ad Att.* 7 , 10 ; 14 & 7. En faisant un reproche à Antoine de ce qu'il avoit publié une de ses lettres : « Combien de choses badines , » dit-il , ne met-on pas dans une lettre , qui passeroient pour des folies & des impertinences si elles étoient publiées » ? *Phil.* 2 , 4.

ler de son sujet; l'abondance n'en diminueoit point le feu ni la finesse, & dans ces occasions il ne rejetoit point un mot enjoué s'il le croyoit propre à faire rire son ami. Dans ses lettres de compliment, dont plusieurs sont adressées aux plus grands hommes de la république, le désir qu'il avoit de plaire est exprimé d'une manière douce & aisée, dans les sentimens comme dans les termes, sans y employer ces titres pompeux, ni ces magnifiques épithètes que l'usage moderne a introduits dans le commerce avec les grands, & qu'il a revêtus mal à propos du nom de politesse. Dans ses lettres politiques, toutes ses maximes sont tirées d'une profonde connoissance des hommes & des affaires. Il touche toujours le principal point des difficultés qui l'embarrassent, il prévoit les dangers, il prédit les disgraces, & l'effet de ses prédictions ne manquoit guère de justifier la sagesse de ses conseils. Cette remarque est prouvée dans l'histoire de sa vie par tant d'exemples, qu'un des meilleurs écrivains de son tems (a) n'a pas fait difficulté de dire de lui : « Que sa prudence étoit une espèce de *divination* ».

(a) Ut facile existimari possit prudentiam quodammodo esse divinationem. Non enim Cicero ea solum quæ vivente acciderunt futura prædixit, sed etiam quæ nunc usque veniunt, cecinit ut vates. *Corn. Nep.* 16.

que non-seulement il avoit prédit mille choses qui étoient arrivées pendant sa vie, mais ses lumières, comme celles des prophètes, étoient étendues jusqu'aux évènements qui avoient suivi sa mort ». Mais de toutes ses lettres, il n'en a point qui fassent plus d'honneur à son père que les lettres de recommandation. Dans les autres on voit éclater son esprit & ses talens. Dans celles-ci (a) c'est la tendresse de son cœur

1) On peut tirer une objection contre le caractère qu'on voit ici de ces lettres, d'un passage où Cicéron fait entendre en écrivant à un proconsul d'Afrique, qu'ils étoient venus de quelque signe par lequel ils se marquoient tellement quel égard ils devoient avoir pour leurs recommandations. *Ep. fam.* 13, 6. Mais ce trait semble regarder qu'une personne, qui, ayant de grandes affaires en Afrique, pouvoit faire craindre à Cicéron & au proconsul qu'il ne leur fût également incommode. Cependant il laisse point dans la même lettre de recommander en général l'intérêt de la même personne, avec beaucoup de douceur & d'affection. Mais quand il auroit suivi la même méthode avec tous les autres proconsuls, il paroît non-seulement raisonnable, mais même nécessaire, qu'un homme de son rang & de son autorité, de qui tout le monde avoit espérer des bienfaits ou des services, eût quelque moyen de faire distinguer ses véritables amis, de ceux qui ne lui arracheroient sa recommandation que par leurs importunités. Il nous apprend qu'il se trouvoit fort souvent dans ce cas : « On est si persuadé, écrit-il à un ami, que vous avez pour moi quelque considération,

& sa probité qui se font admirer. Il sollicite l'intérêt de ses amis avec cette chaleur & cette ferveur d'expression, dans laquelle il étoit un si grand

« que je suis sans cesse importuné par les demandes que vous me faites d'une recommandation auprès de vous. quoiqu'il m'arrive quelquefois d'en donner à des gens dont l'intérêt me touche peu, je ne le fais ordinairement que pour mes véritables amis ». I

une autre lettre : « Notre amitié, dit-il, & l'affection que vous me portez sont si connues, que je me trouve obligé de vous recommander bien des gens : mais que je ne puisse me dispenser de souhaiter du bien à tous ceux que je recommande, il s'en faut beaucoup néanmoins que je leur porte à tous la même amitié », &c. *Ep.* 13, 70, 71.

Souvent Cicéron fait entrer des mots grecs dans ses lettres, apparemment parce qu'il n'en trouvoit pas qui exprimassent mieux en latin ce qu'il vouloit dire. Lorsqu'il étoit affligé, ou d'une humeur chagrine, il n'avoit pas besoin de grec pour exprimer sa douleur, parce que c'est un sentiment de toutes les langues ; mais lorsqu'il étoit dans une assiette tranquille, il mêloit volontiers à son style des mots de cette langue ; ce qui étoit aussi ordinaire à Atticus, comme on le voit par quelques fragments de ses lettres. Au contraire, lorsque Cicéron écrivoit pour le public, même sur des matières qui ne roient eu souvent besoin du secours de la langue grecque comme dans ses ouvrages philosophiques, alors il se faisoit une loi de n'employer que des mots latins, quelque peu qu'il eût à en trouver qui répondissent juste aux ten

maître. Il apporte toujours quelque raison particulière pour justifier son zèle, jusqu'à déclarer souvent qu'il y croit son honneur même intéressé.

Après tout, les lettres de Cicéron n'ont point

dont les philosophes grecs s'étoient servis. On voit dans une lettre à Atticus (liv. 13, 21) qu'il fut bien embarrassé à trouver un mot qui rendit celui dont se servaient les philosophes sceptiques pour dire, *suspendre son jugement*.

Entre les lettres de Cicéron il y en a un grand nombre d'autres qui sont de plusieurs grands hommes du même tems, & ce ne sont pas toujours les mêmes anciens. Il y en a de César, de Pompée, d'Antoine; & ces manuscrits sont précieux. On remarque dans celles de César, cette modération au milieu de la plus féroce fureur, qui lui gaignoit les cœurs même de ses ennemis. Celles de Pompée roulent toutes sur l'affaire de Catilina. Elles ont une noble simplicité, en homme qui devoit faire la guerre & en parler. C'est une chose assez curieuse que ce commerce d'honneur & de gloire entre Antoine & Cicéron en commerce d'honneur & de gloire. Après la mort de César, Antoine ayant voulu rappeler de l'exil un affranchi de Crotone, & l'un des principaux ministres de toutes les violences de ce temps, il ne le voulut pas, comme on l'a vu dans cette histoire sans le consentement de Cicéron. Il lui écrivit le-dessus une lettre très-polie, mais où les expressions sont mesurées avec beaucoup d'art. Cicéron ne demeura point dans de si saines bornes. Il oublia qu'il écrivoit à un homme contre lequel il seroit peut-être bientôt obligé de se déchaîner, & les louanges qu'il lui donna tournèrent en effet contre lui-même.

de qualité plus précieuse que celle d'être les derniers monumens de ce genre qui nous restent de la république romaine. Elles sont comme les dernières expressions & les derniers soupirs de la liberté mourante. Cicéron les écrivoit dans la crise de la ruine publique , pour exciter à la défense de la patrie tout ce qui restoit de vertu & de courage dans le cœur des honnêtes gens de Rome. Il est aisé de remarquer l'avantage qu'elles tirent de cette circonstance , en les comparant avec les épîtres des plus illustres & des plus vertueux romains qui fleurirent ensuite sous le règne des empereurs. Les lettres de Pline méritent l'estime qu'elles ont obtenue par le savoir, l'esprit, & la délicatesse qui s'y font admirer ; mais on y découvre une sécheresse & une stérilité qui ne peut venir que de la terreur d'un maître. Tous les récits & toutes les réflexions de l'écrivain se renferment dans la vie privée. On n'y trouve rien d'important qui appartienne à la politique. Les grandes affaires , l'explication des conseils publics , les motifs & les ressorts des évènements y sont toujours des sujets étrangers. Pline avoit possédé les mêmes emplois que Cicéron , dont il affecte de suivre l'exemple avec une espèce d'émulation (a) ;

(a) *Lætariis quod honoribus ejus insistam quem æmulat in studiis cupio. Plin. Ep. 4, 8.*

mais tous ces honneurs n'avoient plus d'éclat que par leurs titres. Ils étoient conférés par un pouvoir supérieur; l'administration s'en faisoit avec la même dépendance; de sorte que sous le nom de consul & de proconsul on cherche inutilement l'homme d'état, le magistrat & le politique. Dans le gouvernement de la même province, où Cicéron avoit une autorité suprême, & où il voyoit des rois attendre respectueusement ses ordres, Pline n'auroit pas eu la hardiesse de faire réparer un bain (a), de punir un esclave fugitif, ou d'établir une compagnie de mâçons, sans avoir demandé la permission de Trajan, & sans l'avoir obtenue.

Aucun de ses ouvrages historiques n'est échappé aux ravages du tems. Ainsi l'on a perdu les commentaires de son consulat en langue grecque, l'histoire de ses propres affaires jusqu'à son retour de l'exil, qu'il avoit composée en vers latins, ses anecdotes, son histoire naturelle, dont

(a) Prusenses, domine, balneum habent & sordidum & vetus; id itaque indulgentia tua restituere desiderant. *Ep. liv. 10, 34.* Quorum ego supplicium distuli, ut te conditorem disciplinæ militaris firmatoremque consulerem de modo poenæ. *Ibid. 38.* Tu, domine, despicere an instituendum putes collegium fabrorum, duntaxat hominum *C. L. Ibid. 42.*

Pline nous cite un (a) traité sous le titre d'*Admiranda*, & un autre sur les Parfums. Il avoit conçu le dessein d'une histoire générale de Rome, que ses amis le pressoient souvent d'exécuter, comme le seul écrivain de sa nation (b) qui fût capable de surpasser les grecs dans un genre que les romains avoient peu cultivé. Il ne put se procurer assez de loisir pour une si grande entreprise ; mais le plan (c) qu'il nous en a laissé, renferme en peu de mots la plus parfaite idée d'un ouvrage historique.

Ses poésies ont eu le même sort que ses ouvrages d'histoire, à la réserve de quelques fragmens qu'il a mêlés, suivant l'occasion, dans ses autres écrits, & qui suffisoient pour nous persuader que son génie poétique auroit égalé ses talens pour l'éloquence s'il eût été cultivé avec le même soin. L'alliance est si étroite entre ces

(a) Cicero in Admirandis posuit, &c. *Plin. Hist. nat.* 31, 2. Quod Admirandis suis inseruit M. Cicero. *Ibid.* 4. In monumentis M. Ciceronis invenitur, unguenta gratiora esse quæ terram quàm quæ crocum sapiant. *Hist. nat.* 13, 3, 17, 5.

(b) Postulatur à te jamdiu, vel flagitatur potius historia. Sic enim putant, te illam tractante, effici posse, ut in hoc etiam genere Græciæ nihil cedamus..... abest enim hæc historia literis nostris. *De Leg.* 1, 2, 3.

(c) *De Orat.* 2, 15.

Deux arts, qu'il est difficile d'exceller dans l'un sans avoir de la disposition pour l'autre. Ils demandent essentiellement les mêmes qualités, c'est-à-dire, une imagination vive, une invention fertile, avec de l'abondance & de la noblesse dans l'expression. C'est pendant la vie de Cicéron que l'ancienne rusticité de la muse latine commença par degrés à se polir, & se familiarisa insensiblement avec l'harmonie des nombres & les autres ornemens de l'art : mais la perfection où elle fut portée après sa mort ayant exclu absolument la médiocrité, il n'est pas surprenant qu'il ait conservé peu de réputation dans un genre qu'il avoit trouvé si inculte & si barbare. Nos jugemens ne se forment que par des comparaisons. Cicéron passe pour mauvais poète, parce qu'il n'est point au rang des Virgile & des Horace ; & cette manière de juger s'étoit établie particulièrement à la cour d'Antoine & d'Auguste, où c'étoit faire un compliment aux souverains que de jeter du ridicule sur tous les traits de son caractère (a) qui pouvoient en recevoir.

(a) *Postea vero quàm triumvirali proscriptione consumptus est, passim qui oderant, qui invidebant, qui amulabantur, adulescentes etiam præsens potentia, non responsurum invaserunt. Quint. 12, 10.*

De-là vient cette raillerie perpétuelle, qui a subsisté jusqu'aujourd'hui, sur deux fameux vers :

Cedant arma Togæ : concedat laurea linguæ.
O fortunatam natam me consule Romam !

Ainsi deux mauvaises lignes, choisies par la malignité de ses ennemis, & transmises à la postérité comme un exemple de toutes les autres, ont servi à faire condamner un grand nombre de bons vers ; car Plutarque compte Cicéron entre les meilleurs poètes de Rome ; Pline faisoit gloire d'aspirer à l'imitation de sa poésie (a), & Quintilien n'attribue les reproches de ses censeurs qu'à leur malignité (b). Mais la plus forte preuve du mérite de ses vers, c'est qu'ils étoient dans le meilleur goût de son tems, & dans le style de Lucrèce, dont on prétend qu'il revit & qu'il corrigea le poëme avant sa publication (c). Enfin l'on ne peut douter du moins qu'il n'ait été constamment l'ami & le protecteur de tous les poètes célèbres de son siècle, c'est-à-dire (d),

(a) Sed ego verear ne me non satis deceat quod docuit M. Tullium. *Ep.* l. 5, 3.

(b) In carminibus utinam pepercisset, quæ non desierunt carpere maligni. *Quint.* 11, 1.

(c) Euseb. *Chronic.*

(d) Adjicis M. Tullium mira benignitate poetarum ingenia fovisse. *Plin.* *Ep.* 3, 15. Ut ex familiari ejus L.

d'Accius, d'Archias, de Chilius, de Lucrèce, & de Catulle, qui le remercie par une (a) épigramme, de quelque faveur qu'il avoit reçue de son amitié.

D'ailleurs la poésie n'étoit pour Cicéron qu'un amusement, & comme le délassement de ses autres études. Son talent distinctif, son souverain attribut, étoit l'éloquence. Il lui avoit consacré toutes les facultés de son ame (b), & jamais mortel ne s'est élevé à la même perfection. « Rome, » observe un historien poli, avoit peu d'orateurs » avant lui qui méritassent de lui plaire; mais » elle n'en avoit aucun qu'elle pût admirer » . . . Demosthènes fut son modèle. L'émulation le fit

'Accio poeta audire sum solitus. *Brut.* 197. Lucretii poemata, ut scribis, lita sunt multis hominibus ingenii, multæ tamen artis. *Ad Quint.* 2, 11. *Ad Att.* 1, 9, 16.

(a) Disertissime Romuli nepotum,
 Quot sunt quotque fuere, Marce Tulli,
 Quotquot post aliis erunt in annis;
 Gratias tibi maximas Catullus
 Agit, pessimus omnium poeta,
 Tanto pessimus omnium poeta
 Quanto tu optimus omnium patronus. *Catul.* 47.

(b) At oratio. . . . ita universa sub principe operis
 sui erupit Tullio, ut delectari ante cum paucissimis, mirari vero neminem possis. . . . *Vel. Pat.* 1, 17.

marcher avec tant de succès sur ses traces (a); qu'il a mérité ce *très-bel éloge*, comme l'appelle S. Jérôme : « Demosthènes t'a ravi la gloire » d'être le premier orateur, & tu lui ôtes celle » d'être l'unique ». Leur génie, leur habileté, leur style & leur manière ont beaucoup de ressemblance. Leur éloquence est de ce genre étendu, grand, sublime, qui embellit toujours son sujet, & qui lui donne toute la force & la beauté qu'il est capable de recevoir. C'est cette rondeur de langage pour me servir d'une expression des anciens, à laquelle on ne peut rien ajouter, rien retrancher. Enfin leurs perfections sont si transcendantes, & si égales sur toutes sortes de points, que les critiques ne conviennent point encore auquel ils doivent donner la préférence. A la vérité, Quintilien, qui en est le plus judicieux, l'attribue entièrement à Cicéron. Mais s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que Cicéron n'ait ni le nerf, ni l'énergie, ni, comme il l'appelle lui-même, *le tonnerre* de Demosthène.

(a) Demosthenem igitur imitemur. O dii boni ! Quid quasi nos aliud agimus ? Aut quid aliud optamus ? *Brut.* 417. M. Tullius, in quem pulcherrimum illud elogium est : Demosthenes præripuit tibi ne esses primus orator ; tu illi ne solus. *Ad Nepot. de vita Clericor. t. 4. Edit. Bened.*

des , il le surpasse par l'abondance & l'agrément de la diction , par la variété des sentimens , & sur-tout par la vivacité de (a) l'esprit & par la finesse des railleries. Démosthènes n'a rien d'enjoué ni d'agréable ; & lorsqu'il tente quelquefois de badiner , la manière dont il le fait montre que ce genre ne lui déplaît pas , mais qu'il lui convient peu ; car suivant l'expression de Longin , « toutes » les fois qu'il affectoit d'être plaisant , il ne fai- » soit que se rendre ridicule (b) , & s'il lui arri- » voit de faire rire , c'étoit presque toujours à ses » dépens ». Au lieu que par un fond perpétuel d'esprit & de bonne plaisanterie , Cicéron avoit toujours le pouvoir de plaire lorsqu'il perdoit l'espérance de convaincre , & trouvoit le moyen d'inspirer de la gaieté à ses juges aussitôt qu'il commençoit à redouter leur sévérité. On fait qu'une plaisanterie bien placée (c) lui servit plus d'une fois à sauver divers cliens de leur ruine.

(a) Huic diversa virtus , quæ risum judicis movendo : plerique Demostheni facultatem hujus rei desuisse credunt , Ciceroni modum. Nec videri potest noluisse Demosthenes , cujus pauca admodum dicta ostendunt non displicuisse illi jocos , sed non contigisse. . . . Mihi vero mira quædam videtur in Cicerone fuisse urbanitas. . . . *Quintil.* liv. 6 , 3. *Ibid.* 10 , 1.

(b) Longin. de Sublim. c. 34.

(c) Ut pro L. Flacco , quæ repetundarum rerum

Cependant , au milieu même de sa gloire & de sa plus grande réputation , il y avoit de son tems à Rome une autre secte d'orateurs , gens d'esprit & de mérite (a) , & la plupart même d'une haute naissance , qui en reconnoissant la supériorité de son génie , critiquoient sa diction , & , suivant l'expression d'un ancien , n'y trouvoient pas le véritable caractère de l'atticisme. Les uns prétendoient qu'elle étoit lâche & languissante , les autres qu'elle étoit enflée & trop abondante : ces censeurs affectoient une exactitude qui s'étendoit jusqu'aux minuties ; c'étoient des sentences ingénieuses (b) , des périodes courtes & concises , auxquelles il n'y avoit pas une syllabe à retrancher ; comme si l'éloquence consistoit dans la frugalité des mots , & n'étoit que l'art d'accumuler des idées & des sentimens dans un très-petit espace. Les chefs de cette méthode

joci opportunitate de manifestissimis criminibus exemit ; &c. *Macrob. Sat.* 2 , 1.

(a) Constat nec Ciceroni quidem obrectatores defuisse , quibus inflatus & tumens , nec satis pressus , supra modum exultans & superfluens & parum atticus videretur , &c. *Tacit. Dialog.* 18. *Vid. Quintil.* 12 , 1.

(b) Mihi falli multum videntur qui solos esse atticos credunt , tenues & lucidos & significantes , sed quadam eloquentiæ frugalitate contentos , ac manum semper intra pallium continentes. *Quintil.* 12 , c. 10.

étoient M. Brutus, Licinius Calvus, Afranius Pollion, & particulièrement Salluste, que Sénèque fait regarder comme l'auteur du style coupé, obscur & sententieux. Cicéron les railloit souvent (a) de leur prétention à l'élégance attique, & de juger moins de l'éloquence par la force de l'art que par leur propre foiblesse. Ils ont entrepris, disoit-il, de décrier ce qui est au-dessus de leur capacité, & de ne donner (b) leur admiration qu'à ce qu'ils croient pouvoir exécuter. Quoique leur manière de parler, ajoutoit-il, pût flatter l'oreille d'un critique & d'un grammairien, elle n'étoit point de ce genre harmonieux & sublime, qui ne se propose pas seulement d'instruire, mais d'émouvoir une assemblée; ce n'étoit pas cette éloquence qui est propre à faire de puissantes impressions sur la multitude; & qui prouvant son mérite par ses effets, ravit l'admiration, arrache les applaudissemens & les suf-

(a) Sic Sallustio vigente, amputata sententiæ & verba ante expectatum cadentia, & obscura brevis, fuere pro cultu. *L. Senec. Epist.* 114.

(b) Itaque nobis monendi sunt ii, qui aut dici se desiderant atticos, aut ipsi attice volunt dicere, ut mirerentur Demosthenem maxime..... eloquentiamque ipsius viribus, non imbecillitate sua metiantur. Nunc enim tantum quisque laudat, quantum se posse sperat imitari. *Orator.* 248. *Tusc. quæst.* 2, 1.

frages, enfin, qui victorieuse par sa nature entraînant également (a) l'homme d'esprit & la populace.

Pendant la vie de Cicéron, le goût dominant de Rome fut toujours pour cette véritable éloquence, Ses oraisons étoient les seules qui fussent admises de la ville; tandis que tous ces orateurs attiques, comme ils en prenoient eux-mêmes le nom, étoient généralement méprisés, & leurs audiences si désertes, qu'on les abandonnoit quelquefois au milieu de leurs harangues (b). Mais après la mort de Cicéron & la ruine de la république, l'éloquence romaine disparoissant avec la liberté, laissa succéder à sa place un fantôme, qui prévalut bientôt dans toutes les parties de l'empire. Au lieu de cette manière noble, abondante, naturelle, qui embrassoit librement toutes sortes de sujets, on ne vit plus qu'une méthode sèche & resserrée, un genre sententieux, des

(a) Sed ad Calvum revertamur, qui metuens ne victiosum colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat. Itaque ejus oratio nimia religione attenuata, doctis & attente audientibus erat illustris; à multitudine autem & à foro, cui nata eloquentia est, devorabatur. *Brut.* 410. Itaque nunquam de bono oratore & non bono doctis hominibus cum populo dissensio fuit. *Ibid.* 297.

(b) At cum isti attici dicant, non modo à coronâ, quod est ipsum miserabile, sed etiam ab advocatis relinquuntur. *Ibid.* 417.

sujets

recherchés & des tout courtains, et un
 , une élégance contenue aux noblesses
 lesquelles de la naïveté d'œuvre, d'élégance,
 e à faire des panegyriques, de ne compa-
 fertiles aux rurs. Ces deux sources sont
 ence dans tout les ouvrages qui ont été
 non inférieure dans le genre, qui a toute la
 eau d'être à la dernière perfection. Les
 ex panegyriques de l'empereur Trajan. Cette
 mentant, l'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 arde du être, la œuvre d'œuvre d'œuvre
 stelle des deux sources, et d'œuvre d'œuvre
 l'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 sence, la œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 mes que l'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 e l'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 don fait simple d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 e jugement d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 les plus de la œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 premier d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 ion a été la œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 nous d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 aines, par la œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 autres d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 lutions de l'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 s, nous ont d'œuvre d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 me le plus parfait d'œuvre d'œuvre d'œuvre
 osé à l'imitation des hommes d'œuvre d'œuvre
 Tome IV.

dans un tems aussi éloigné de nous que celui de Quintilien, Cicéron jouissoit déjà si parfaitement de cette réputation universelle, qui est le sceau des vérités les plus constantes (a), que son nom étoit regardé comme le nom même de l'éloquence.

On n'a fait considérer ici jusqu'à présent, que la partie extérieure du caractère de Cicéron. Il est tems de pénétrer les secrets de son ame, & d'y découvrir, s'il est possible, la source réelle de ses actions, en examinant les principes de cette philosophie, par laquelle il faisoit profession de régler toute sa vie. Il nous apprend dans une infinité d'occasions que c'étoit celle des académiques, secte qui tiroit son origine de Socrate, & son nom d'un célèbre collège (b), ou

(a) Apud posteros vero id consecutus, ut Cicero jam non hominis, sed eloquentiæ nomen habeatur. *Quintil.* 10, 1.

(b) Illi autem, qui Platonis instituto in academia, quod est alterum gymnasium, coetus erant & sermones habere soliti, è loci vocabulo nomen habuerunt. *Academ.* 1, 4. Ce lieu célèbre, que Servius Sulpicius appelle le plus noble collège du monde, avoit pris son nom d'Academos, ancien Héros, qui le possédoit du tems des Tyn-darides. Mais, fameux comme il étoit, il n'avoit pas laissé d'être vendu dans la suite pour la somme d'environ deux mille livres de notre monnoie. On l'avoit consacré aux exercices publics des citoyens d'Athènes, & par

Un lieu d'exercice, nommé l'Académie, situé dans un faubourg d'Athènes, où les professeurs de cette école faisoient leurs lectures & leurs disputes philosophiques. Socrate fut le premier qui bannit de la philosophie les recherches physiques (a), qui en étoient avant lui l'unique objet, & qui la tourna de cet obscur & difficile exercice aux questions de la morale. S'étant proposé le bonheur de l'homme & de la société humaine, il conçut que les notions les plus nécessaires étoient celles de la vertu & du vice, & celle de la différence naturelle qui est entre le bien & le mal. Comme il avoit trouvé le monde prévenu des plus fausses idées sur des matières si importantes, il prit pour méthode, non d'établir directement ses propres opinions, mais de ré-

degrés il avoit été embelli d'allées, de bosquets, de portiques, & d'appartemens commodes pour l'usage des professeurs & des maîtres de l'école académique. Il s'en trouva plusieurs qui y passèrent toute leur vie, en s'abstenant si religieusement d'en sortir, qu'ils ne mettoient pas même le pied dans ville. *Ep. fam. 4, 12. Plutarq. Vie de Thésté, 15. Diogen. Laert. in Plat. 7. Plut. de Exil. 603.*

(a) Socrates: . . . id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, avocavisse philosophiam & ad vitam communem adduxisse, ut de virtutibus & vitiis omninoque de bonis rebus & malis quaereret, &c. *Ibid. vit. It. Tusc. Quæst. 5, 4.*

futer celles d'autrui , & d'attaquer les erreurs qui avoient fait le plus de progrès. Cette voie lui avoit paru la plus propre à disposer les hommes au goût de la vérité, ou (*a*), ce qui en approche le plus, au goût du moins de la probabilité. Ainsi , pendant qu'il faisoit profession de ne rien savoir , il renversoit les systêmes de ceux qui prétendoient à quelque réputation de science ; & les engageant dans une suite de questions embarrassantes , il les réduisoit , par l'enchaînement même de leurs réponses , à quelque absurdité sensible , qui les mettoit dans l'impossibilité de défendre (*b*) plus long-tems leur opinion.

Platon & ses partisans ne s'attachèrent point exactement à la méthode de Socrate , quoiqu'ils fissent profession de le reconnoître pour leur guide. Au lieu de cette modestie , qui l'avoit porté à ne rien affirmer & à se borner en apparence à de simples recherches , ils formèrent un systême

(*a*) E quibus nos id potissimum consecuti sumus quo Socratem usum arbitrabamur ; ut nostram ipsi sententiam tegeremus , errore alios levaremus , & in omni disputatione quid esset simillimum veri quæreremus. *Tusc. Quæst.* 5 , 4. *It.* 1 , 4.

(*b*) Socrates enim percunctando atque interrogando elicere solebat opiniones eorum quibuscum differebat. *De Fin.* 2 , 1.

d'opinions (a) , qu'ils communiquèrent à leurs disciples comme les principes de leur secte. Speusippus, neveu de Platon, héritier de son école, & ses successeurs, continuèrent leurs leçons dans l'Académie, d'où ils prirent le nom d'académiques; tandis qu'Aristote, le plus distingué des disciples de Platon, se retira dans un autre collège, qui s'appeloit le Lycée, où l'usage qu'il observa d'expliquer sa doctrine en se promenant, lui fit donner & à ses disciples le nom de péripatétiques. Ces deux sectes, quoique distinguées (b) par des noms différens, s'accordoient dans les principes fondamentaux de leur philosophie. Elles plaçoient le souverain bien dans la vertu, avec une portion suffisante de biens extérieurs. Elles enseignoient l'existence d'un Dieu, une providence, l'immortalité de l'ame, & deux états futurs, l'un de récompense, l'autre de punition.

(a) Illam autem Socraticam dubitationem de omnibus rebus, & nulla adfirmatione adhibita consuetudinem differendi reliquerunt. Ita facta est, quod minimè Socrates probabat, ars quædam philosophiæ & rerum ordo, & descriptio disciplinæ. *Acad.* 1, 4.

(b) Sed idem fons erat utriusque, & eadem rerum expetendarum, fugiendarumque partitio. *Acad.* 1, 4, 6, 8. Peripateticos & academicos nominibus differentes, re congruentes. *Ibid.* 2, 5.

L'école académique se soutint dans cet état sous cinq maîtres qui la gouvernèrent successivement après Platon ; Speusippus , Xenocrates , Polemon , Cratès & Crantor. Mais le sixième , qui se nommoit Arcefilas , renversa tous les systèmes de ses prédécesseurs , & rappelant la méthode socratique de ne rien affirmer (a) & de douter de tout , il fit voir la vanité de toutes les opinions qui s'étoient établies. La raison qu'il apporta pour justifier la nécessité de cette réformation , fut cette même obscurité qui avoit réduit Socrate & les anciens qui l'avoient précédé , à reconnoître modestement leur ignorance ; il fit observer , comme eux , que la sphère des sens est étroite , la raison faible , la vie courte , la vérité ensevelie dans les ténèbres , l'opinion & l'usage en possession (b) de

(a) Arcefilas primum ex variis Platonis libris , sermonibusque Socraticis , hoc maximè arripuit , nihil esse certi , quod aut sensibus aut animo percipi possit. *De Orat.* 3 , 18.

(b) Non pertinacia , sed earum rerum obscuritate , quæ ad confessionem ignorantia adduxerant Socratem , & omnes pœnè veteres ; qui nihil cognosci , nihil percipi , nihil sciri posse dixerunt ; angustos sensus ; imbecillos animos ; brevía curricula vitæ ; in profundo veritatem demersam ; opinionibus & institutis omnia teneri ; nihil veritati relinqui ; deinceps omnia tenebris circumfusa esse dixerunt. *Acad.* 1 , 13.

tous les esprits ; enfin que tout est couvert d'une épaisse obscurité. Il enseigna par conséquent qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût connu parfaitement , & que l'erreur ni la vérité n'avoient point de caractère certain ; que rien n'étoit si détestable , si téméraire , si scandaleux pour un philosophe que de se former des principes faux ou douteux ; qu'on ne doit rien affirmer d'un ton dogmatique ; que dans tous les cas il faut suspendre notre jugement , & renoncer à la certitude , pour nous borner à des opinions probables , qui sont le seul terme où la raison puisse s'arrêter. La secte d'Arcefilas (a) prit le nom de nouvelle académie , pour se distinguer de celle de Platon & de celle des anciens académiques. Son crédit s'étoit soutenu jusqu'au temps de Cicéron , par une succession d'habiles professeurs , dont le chef étoit alors Carnéades, quatrième successeur d'Arcefilas. Elle parvint comme au sommet de sa

(a) Hanc academiam novam appellant , quæ usque ad Carneadem perducta , qui quartus ab Arcefila fuit , in eadem Arcefilæ ratione permanfit. *Acad.* 1 , 13. Et hæc in philosophia ratio contra omnia differendi , nullamque rem aperte judicandi , profecta à Socrate , repetita ab Arcefila , confirmata à Carneade , usque ad nostram viguit ætatem. *De Nat. Deor.* 1 , 3. Hinc hæc recentior academia emanavit , in qua extitit divina quadam celeritate ingenii dicendique copia Carneades. *De Orat.* 3 , 18.

gloire, sous un maître dont l'esprit & l'éloque méritèrent les plus grands éloges de l'antiquité.

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les académiques passassent effectivement toute leur vie dans le doute, & que flottant sans cesse entre le scepticisme & l'irrésolution, ils demeurassent sans aucune opinion (a) déterminée ou sans aucune règle de jugement & de conduite. Les principes étoient aussi méthodiques & aussi certains que ceux des autres sectes. Cicéron nous les représente dans plusieurs de ses ouvrages : « Nous ne sommes pas, dit-il, de ces philosophes dont l'esprit ne fait que passer d'erreur en erreur, sans se proposer aucune fin dans ses recherches. Que seroit-ce qu'une vie passée dans une si triste incertitude, sans règle & sans méthode pour nos actions & nos pensées? La différence qui est entre nous & les autres, c'est qu'au lieu de donner à quelque chose le nom de *certain* ou d'*incertain*, nous nous servons du terme de *probable* ou d'*improbable*. Pourquoi ne m'attacherois-je point à ce qui est probable, & ne rejetterois-je pas ce qui manque de probabilité? Pourquoi n'éviterois-je point

(a) Neque enim academici, cum in utramque differtur partem, non secundum alteram vivunt. *Quintil.* 12, 1.

» firmer avec arrogance , pour éviter le re-
 » proche de témérité qui est de tous les vices
 » le plus éloigné de la sagesse (a) » ? Dans un
 autre endroit : « Nous n'assurons point qu'il n'y ait
 » aucune vérité, mais seulement que toutes les
 » vérités sont mêlées de quelques erreurs, & que
 » les apparences des unes & des autres sont si
 » semblables, qu'on ne découvre aucune marque
 » qui puisse servir de règle pour les distinguer (b);
 » d'où l'on doit conclure que sans concevoir par-
 » faitement les choses, on en trouve quantité
 » de probables, qui fussent pour gouverner la
 » vie d'un homme sensé (c) . . . Entre nous, dit-il

(a) De Offic. 2, 2.

(b) De Nat. Deor. 1, 5.

(c) Academ. 2, 3. Cette idée des principes de l'académie peut nous mettre en état de décider la fameuse contestation qui s'est élevée entre les critiques sur la manière de lire le passage suivant du Traité de Cicéron sur la Nature des Dieux : *De qua tam variæ sunt doctissimorum hominum tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat causam, id est, principium philosophiæ esse scientiam (inscientiam); prudenterque academicos à rebus incertis assensionem cohibuisse.* Il est question de savoir si c'est *scientiam* ou *inscientiam* qu'il faut lire. La plupart des éditions & des manuscrits ont le premier de ces deux mots, mais Alde Manuce & le docteur Davies préfèrent le second, & l'on se range ici de leur sentiment. L'intention de Cicéron n'est-

» encore , & ceux qui prétendent connoître la
 » vérité des choses , il n'y a que cette différence ,
 » qu'ils n'ont aucun doute de la certitude de
 » leurs opinions ; & que nous au contraire , en
 » reconnoissant des probabilités auxquelles nous
 » ne faisons pas difficulté de nous attacher , nous
 » n'avons pas la hardiesse de les donner pour des
 » vérités. Cette manière de penser garantit notre
 » jugement de toutes sortes de préjugés , & nous
 » dispense de combattre pour la défense de nos
 » principes ; au lieu que les partisans des autres
 » sectes se trouvent attachés à certaines doctrines
 » avant qu'ils ayent pu discerner quelle est la meil-

elle pas de relever cette maxime fondamentale de la secte,
 « que l'obscurité naturelle des choses , & le témoignage
 » que les hommes se rendent de leur propre ignorance est
 » la première cause qui les a excités à l'étude de la philo-
 » sophie » ? Platon avoit exprimé auparavant la même
 idée , lorsqu'il a dit , que l'admiration étoit une affection
 philosophique qui a donné naissance à la philosophie. (*In*
Theætet. pag. 155 , *Edit. Serran.*) D'où Cicéron con-
 clut que l'académie marquoit beaucoup de prudence en
 suspendant son jugement , & en soutenant que les hommes
 ne sont point capables de SCIENCE ; c'est-à-dire , de par-
 venir sur aucun point à la certitude absolue. Si c'est là
 le sens du passage , comme il est clair que ce l'est effec-
 tivement , on doit convenir qu'il demande *inscientiam*.
Traduction & notes de M. l'Abbé d'Oliver, Davies,
Edit. Cantab.

il que la modération doit être observée dans tous les sentimens , & Plutarque , qui étoit attaché à leur secte (a) , nous apprend qu'ils respectoient beaucoup cette ancienne maxime ; *Μὴδὲν ἄγαν* , *Ne quid nimis*.

Comme cette école ne combattoit particulièrement aucune des autres , & qu'elle leur étoit opposée à toutes , ou plutôt qu'elle étoit en général l'adversaire de tous les dogmatiques , chaque secte lui donnoit volontiers après elle-même , la préférence sur toutes les autres ; & de ce droit à la seconde place (b) , qui lui étoit accordée par toutes ses rivales , elle pouvoit conclure avec assez de raison qu'elle en avoit un fort juste à la première. En effet , si l'on jette les yeux sur l'état du paganisme , & si l'on fait réflexion aux plaintes que les plus sages faisoient eux-mêmes des ténèbres dont ils étoient environnés , & aux disputes continuelles qui les divisoient sur les points les plus importans de la

(a) In Lib. de Ei apud Delph. 387. It Lib. de primo Frigido fin.

(b) Academico sapienti ab omnibus cæterarum sectarum secundæ partes dantur ; ex quo potest probabilitèr confici eum rectè primum esse suo judicio , qui omnium cæterorum judicio sit secundus. *Fragm. Academ. in August.*

au probable. Cependant le génie & le caractère général des deux académies étoient encore à peu près les mêmes. Quoique l'ancienne fût profession d'un système déterminé, c'étoit toujours avec beaucoup de défiance & de précaution, & si la nouvelle en étoit différente, c'étoit seulement parce qu'elle pouvoit beaucoup plus loin le scrupule. Il suffit de lire les écrits de Platon (a), premier maître de l'ancienne, qui suivant la remarque de Cicéron, « n'affirme jamais rien sans » réserve, ne donne rien pour certain, examine » librement une question, & discute sans partialité les divers sentimens ». Mais on peut ajouter une autre qualité de cette philosophie, qui devoit y conduire aussi naturellement Cicéron. De toutes les sectes, elle étoit la plus favorable à l'éloquence, parce que l'usage qu'elle avoit établi de disputer pour & contre chaque opinion, donnoit à l'orateur une occasion admirable d'exercer ses talens, & d'acquérir la facilité de traiter

1, 9. Sed nec in maximis rebus, quidquam adhuc inveni firmitus quod tenerem aut quo iudicium meum dirigerem, quàm id quodcumque mihi simillimum veri videretur, cum ipsum illud verum in occulto lateret. *Orator. fin.*

(a) Cujus in libris nihil affirmatur, & in utramque partem multa differuntur, de omnibus quaeritur, nihil certi dicitur. *Academ. 1, 13.*

et le champ toutes sortes de sujets. Il l'appelle par cette raison la mère de l'élégance & de l'abondance. Il déclare qu'il doit toute sa réputation dans l'art de parler (*a*), non aux règles mécaniques des rhétoriciens, mais aux principes nobles & étendus de l'école académique.

Cependant cette célèbre école étoit presque abandonnée dans la Grèce, & n'avoit à Rome qu'un petit nombre de partisans (*b*), lorsque Cicéron s'en rendit le protecteur, & s'efforça de lui faire reprendre son ancien lustre. Elle imposoit à ses disciples la pénible obligation de disputer contre chaque secte & sur chaque point de philosophie : & s'il étoit difficile, remarque Cicé-

(*a*) Ita que mihi semper academix consuetudo de omnibus rebus in contrarias partes differendi, non ob eam causam solum placuit quod aliter non posset quid in qua re verisimile sit inveniri, sed etiam quod esset ea maxima dicendi exercitatio. . . . *Tusc. Quæst.* 2, 3. *Quint.* 2, 2. Ego autem fateor me oratorem, si modo sim, non etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex academix spatiis extitisse. *Orator. sub init.* Nos philosophia plus utimur, quæ peperit dicendi copiam. *Præm. Paradox.*

(*b*) Quam nunc propemodum in Græcia intelligo. . . Nam si singulas disciplinas percipere magnum est, quanto majus omnes? Quod facere iis necesse est quibus propositum est, veri reperiendi causa, & contra omnes philosophos & pro omnibus dicere. *De Nat. Deor.* 1, 5.

ron (a), d'en combattre une seule avec avantage; combien ne l'étoit-il pas de les vaincre toutes? Il n'est pas surprenant qu'avec des loix si rigoureuses, l'académie fût abandonnée de toutes parts à mesure que la mollesse & le goût du plaisir devenoient des passions dominantes. Cette altération des mœurs & des sentimens dispoisoit tout le monde à la doctrine d'Epicure : sur quoi l'on trouve dans Laërce un assez bon mot d'Arcefilas. On lui demandoit pourquoi les épicuriens faisoient

(a) Diogen. Laert. de Arcefila. Diogènes Laërce & quelques écrivains postérieurs parlent d'une troisième académie qui tenoit comme le milieu entre les deux autres : sur quoi les modernes ont fait Platon chef de la première, Arcefilas de la seconde, & Carneades de la troisième. (Voyez Carneades, dans la Vie des Philosophes, par Stanley.) Mais cette distinction paroît peu réelle, puisque Cicéron n'en nomme que deux, l'ancienne & la nouvelle, & qu'il déclare expressément que la seconde subsistoit de son tems sous la même dénomination, c'est-à-dire, sous Carneades comme sous Arcefilas; & loin de diviser leur école en trois académies, Philon, maître de Cicéron, fondé sur la ressemblance du génie & des principes de l'ancienne & de la nouvelle, soutint constamment dans ses ouvrages qu'elles ne devoient passer que pour une seule école. *Academ.* 1, 4. *Perturbatricem autem harum omnium rerum academiam, hanc ab Arcefila & Carneade recentem exoremus ut fideat.* *De Legibus* 13.

tant

ant de conquêtes dans toutes les sectes, & pour-
 quoi l'on ne voyoit jamais revenir un déserteur
 à l'école académique ? « C'est, répondit-il, que
 » d'un homme on peut faire un eunuque, mais
 » qu'un eunuque ne redevient jamais homme ».

Cette idée générale de la philosophie de Ci-
 céron servira dans quelque mesure à rendre rai-
 son de la difficulté qu'on trouve à découvrir ses
 véritables sentimens, & des erreurs où l'on tombe
 ordinairement dans cette recherche. Qu'on se
 rappelle seulement que le principe fondamental
 de l'académie, étoit de rétuser les opinions d'au-
 trui plutôt que de faire connoître les siennes. Ces-
 pendant le principal embarras n'est point encore
 ici. Cicéron avoit peu de scrupule sur ce point,
 & n'affectoit point d'être obscur dans l'exposi-
 tion de ses principes. C'est la variété de ses écrits
 & la différence de leur caractère qui cause l'in-
 certitude de ses sentimens ; parce que toute l'at-
 tention à la parole personnelle de chaque ou-
 vrage, & au style différent qu'il y tenoit, le
 croient pouvoir exprimer différemment les véritables
 opinions, de ses principes, de ses maximes &
 de ses lettres.

Toutes les maximes sont dans la même ju-
 diciaire ; c'est-à-dire, qu'on ne doit point de plus
 doyens ; & le sens de ces maximes est toujours
 de représenter à l'esprit que la loi est la base

avantage tout ce qui peut être utile à l'intérêt de son client ; car c'est au (a) juge que le soin de la vérité est confié par les loix. On chercheroit donc en vain les véritables sentimens d'un avocat dans ses plaidoyers. La nature de l'ouvrage ne le permet pas , & Cicéron même s'explique là-dessus assez ouvertement pour nous ôter l'espérance de découvrir les siens par cette voie : « On se trompe beaucoup, dit il (b), si l'on » juge de nos véritables opinions par les discours » que nous prononçons au barreau. C'est le langage du tems & des affaires, dans lequel il » ne faut chercher ni l'homme ni l'avocat. Si les » causes pouvoient s'expliquer d'elles-mêmes, elles » n'auroient pas besoin du ministère d'un orateur. On nous emploie pour dire publiquement, » non ce que nous voudrions assurer de notre » propre autorité, mais ce que demande l'intérêt » de la cause & du client ». Quintilien se conformant à ces idées (c), pense aussi, que l'orateur

(a) *Judicis est semper in causis verum sequi ; patroni nonnunquam verisimile , etiam si minus sit verum defendere : quod scribere præsertim cum de philosophis scriberem , nisi idem placeret gravissimo stoicorum Panætii. De Offic. 2 , 14.*

(b) *Sed errat vehementer , si quis in orationibus nostris , quas in judiciis habuimus , auctoritates nostras consignatas se habere arbitratur , &c. Pro A. Cluent. 30.*

(c) *Quintil. 11 , 1.*

le plus sage & le plus attaché aux principes de l'honnêteté naturelle , ne doit pas faire difficulté d'employer toutes sortes d'argumens pour le succès de la cause dont il entreprend la défense. Quoiqu'il soit donc fort ordinaire à Cicéron de mêler dans ses harangues des sentences & des maximes philosophiques , on ne doit pas toujours les prendre pour l'expression de ses véritables sentimens. Ce ne sont ordinairement que des lieux communs , qui pouvoient servir à rendre l'auditeur plus attentif (a), en donnant de la gravité au discours & de la vraisemblance aux argumens.

Ses lettres familières , sur-tout celles qu'il écrivoit à son fidelle Atticus , sont une image plus naturelle de ses véritables dispositions , & nous découvrent plus sincèrement le fond de son cœur. Cependant il y faut mettre encore quelque distinction. Dans ses lettres de complimens , de re-

(a) Si les harangues de Cicéron sont de mauvais garans de ses opinions , elles sont au contraire des garans certains de tous les faits qui s'y trouvent rassemblés ; sur-tout celles qu'il prononça devant le sénat & devant le peuple ; car les évènements , les actions , les caractères des personnes vivantes , & tout ce qu'il y rapporte d'historique , étoit aussi connu de ceux à qui il parloit que de lui-même. Aussi est-ce une des plus pures sources de l'histoire.

commandation , de condoléance , ou dans celles qu'il écrit pour solliciter quelque affaire d'importance , il emploie des argumens convenables à l'occasion ; c'est à dire , comme dans ses harangues , les plus propres à persuader ce qu'il se propose , ou à obtenir ce qu'il désire. Mais il lui arrive si rarement de tomber sur quelque point de philosophie , ou s'il le fait quelquefois , c'est si légèrement & avec si peu d'étendue , qu'il ne faut pas s'en promettre beaucoup de lumières pour la découverte de ses opinions philosophiques.

C'est donc aux ouvrages qu'il nous a laissés sur la philosophie même , qu'il faut recourir immédiatement pour connoître la sienne ; encore cette entreprise n'est-elle pas sans difficulté Son dessein général étoit moins d'expliquer ses propres principes , que de faire exactement l'histoire de l'ancienne philosophie. Il vouloit apprendre à ses concitoyens , dans leur langue naturelle , ce que les philosophes de toutes les sectes & de tous les tems avoient pensé de plus raisonnable sur chaque question , & de plus propre à l'instruction de l'esprit ou à la réformation des mœurs. Dans un tems où la force des armes & celle d'un pouvoir supérieur ne lui permettoient pas de servir (a) autrement

(a) Nam cum otio langueremus , & is esset reipublicæ status ut eam unius consilio atque cura gubernari ne-

sa patrie , il s'efforçoit de se rendre utile par ses méditations & par les compositions de sa plume. C'est ce qu'il nous déclare lui-même dans son Traité du souverain bien & du souverain mal , dans celui de la nature des dieux , dans ses Tusculanes & dans son livre de la Philosophie académique. Il y fait quelquefois le rôle d'un stoïcien , quelquefois celui d'un épicurien , ou d'un peripatéticien , pour expliquer avec plus de poids les différentes opinions de chaque secte ; & comme il se couvre du nom de l'un pour réfuter plus facilement les autres , il reprend aussi par intervalles son caractère d'académique pour les combattre tous ; d'où il arrive souvent qu'un lecteur inconsideré , qui ne fait pas d'attention à la nature du dialogue , s' imagine que c'est toujours Cicéron qui parle ; & dans cette erreur il prend pour ses véritables opinions celles d'autrui , que Cicéron ne cite que pour les réfuter.

Mais dans ces dialogues , comme dans tous ses autres ouvrages , lorsqu'il fait profession de traiter particulièrement quelque sujet , ou lorsqu'il en porte son jugement avec délibération , soit

cette effet, primum ipsius reipublicæ causa philosophiam positis hominibus explicandam putavi; magni existimans interesse ad decus & ad laudem civitatis, res tam graves tamque præclaras latinis etiam literis contineri. *De Nat. Deor.* 1, 4. *Academ.* 1, 5. *Tuscul.* 1, 1. *De Finib.* 1, 3, 4.

qu'il parle directement ou sous le caractère d'académique, on peut s'assurer qu'il explique ses propres sentimens. S'il ne paroît pas lui-même sur la scène, il prend soin ordinairement de nous informer sous quel caractère il défend ses principes. C'est le principal interlocuteur qu'il choisit presque toujours pour le représenter ; Crassus, dans le traité de l'Orateur, Scipion, dans celui de la République, Caton dans le dialogue sur la Vieillesse, &c. Avec cette clé, on parviendra infailiblement à connoître sa doctrine, en distinguant ses véritables opinions dans toutes les parties de ses ouvrages. Mais faisons nous-mêmes l'essai de cette entreprise.

Sur la physique & la philosophie naturelle, il pensoit comme Socrate, que des recherches trop détaillées & capables de fixer uniquement notre attention, étoient une étude moins utile qu'amusante, & qui contribuoit peu à perfectionner la vie humaine. Ce n'est pas qu'il n'eût approfondi les divers systèmes de tous les anciens philosophes qui s'étoient fait quelque réputation, & qu'il ne les eût même expliqués dans ses écrits ; mais il (a) croyoit ne pouvoir faire un meilleur usage

(a) Ut enim modo dixi, omnibus fere in rebus, & maxime in physicis, quid non sit, citius quàm quid sit, dixerim. *De Nat. Deor.* I, 21. *Academ.* 32.

de son loisir qu'à former de nouvelles opinions, ou du moins qu'à les écrire. Cependant on peut observer dans l'idée qu'il nous donne de ces systèmes, qu'un grand nombre de principes fondamentaux de la nouvelle philosophie, dont on attribue la découverte aux modernes, ne sont que d'anciennes notions, qui étoient familières aux premiers philosophes dont l'histoire nous a conservé les noms; telles par exemple, que *le mouvement de la terre, les antipodes, le vide (a), la gravitation universelle* ou la qualité attractive de la matière, qui soutient le monde dans la forme & dans l'ordre qu'il conserve.

A l'égard des grands points de religion & de morale qui ont un rapport plus immédiat & plus nécessaire au bonheur de l'homme, tels que *l'existence d'un Dieu, la réalité d'une PROVIDENCE, L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME, l'état futur de récompense & de punition, la différence éternelle du bien & du mal*, Cicéron s'est expliqué nettement dans plusieurs endroits de ses écrits. Il soutenoit l'existence d'un premier être, ou d'un Dieu, incorporel, éternel, existant par lui-même, qui a créé le monde par son pouvoir, & qui le conserve par sa providence. Il croyoit cette vérité bien établie par le consentement général de toutes les nations, par la beauté &

(a) De Natur. Deor. 2, 45. Academ. 2, 38, 39.

l'harmonie des corps célestes, par les caractères d'ordre & de sagesse qui éclatent de toutes parts dans le rapport des choses à certaines fins (a). Il déclare indigne du nom d'homme celui qui ose attribuer un si bel ouvrage au hasard, tandis que toutes les forces de la sagesse humaine

(a) Nec deus ipse alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam & libera, .segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno. *Tuscul. Quæst.* 1, 27. Sed omnes gentes una lex & sempiterna & immortalis continebit; unusque erit quasi magister & imperator omnium deus. *Fragm. l. 3. de Repub.* Ut porro firmissimum hoc adferri videtur, cur deos esse credamus, quod nulla gens tam fera..... cujus mentem non imbuerit deorum opinio..... omni autem in re consensus omnium generum lex naturæ putanda est. *Tuscul. Quæst.* 1, 14. Hæc igitur & tam innumerabilia cum cernimus, possumusne dubitare quin his præsit aliquis vel effector, si hæc nata sunt, ut Platoni videtur, vel, si semper fuerunt, ut Aristoteli placet, moderator tanti operis & muneris. *Ibid.* 28. Id est primum quod inter omnes, nisi admodum impios, convenit, mihi quidem ex animo exeri non potest, esse deos. *De Nat. Deor.* 3, 3. Esse præstantem aliquam æternamque naturam, & eam suspiciendam admirandamque hominum generi, pulchritudo mundi, ordoque rerum cœlestium cogit confiteri. *De Divinat.* 2, 72. Quæ quanto consilio gerantur, nullo consilio assequi possumus. *De Natur. Deor.* 2, 38.

ne peuvent pénétrer la profondeur de cette sagesse qui a produit tant de merveilles.

Il croyoit aussi la réalité d'une providence , qui veilloit constamment à la conservation du système universel , & dont les soins en embrassoient toutes les parties. Il lui attribuoit une attention particulière sur la conduite & les actions des hommes , en laissant néanmoins la direction des êtres inférieurs au cours des loix générales. Ces conclusions lui paroissoient couler nécessairement de la nature & des attributs de la divinité , qui ne pouvoit abandonner ni négliger ce qu'elle avoit une fois produit (a) ; & , sans cette persuasion , il soutenoit qu'il ne pouvoit se trouver dans le monde , de piété ni de religion.

Il n'étoit pas moins persuadé de l'immortalité de l'ame & de son existence séparée après la mort dans un état de bonheur ou de misère. Il tiroit

(a) De maxima autem re eodem modo : divina mente atque natura mundum universum atque maximas ejus partes administrari. *De Fin.* 4 , 5. Quam vim animum esse dicunt mundi , eandemque esse mentem sapientiamque perfectam , quam deum appellant ; omniumque rerum quæ sunt ei subjæctæ , quasi prudentiam quandam , procurantem cœlestia maxime , deinde in terris ea quæ pertinent ad homines. *Academ.* 1 , 8, *De Nat. Dear.* 1 , 2 , 44 , 2 , 66 , 3 , 36.

cette certitude du désir ardent de vivre, qui est commun à tous les hommes, & plus encore de cette passion pour l'immortalité qui se déclare dans les grandes âmes, règle assez juste pour connoître en général la nature de toutes les autres : il la tiroit de l'essence même de l'âme, qui est indivisible, parce qu'elle est sans mélange & sans composition ; de ses facultés naturelles, telles que la force de se mouvoir, la mémoire, l'invention, l'esprit, la compréhension, & le raisonnement, qualités (a) qui sont incompatibles avec la pesanteur & l'insensibilité de la matière.

Les stoïciens se figuroient que l'âme étoit une substance ignée & subtile qui continuoît de subsister après la destruction du corps, mais dont la durée n'étoit point éternelle. Ils en fixoient la fin au tems de la consommation générale, qui devoit se faire par les flammes. Sur quoi Cicéron

(a) Quod quidem ni ita se haberet, ut animi immortales essent, haud optimi cujusque animus maxime ad immortalitatem niteretur. *Cat.* 23. Num dubitas quin specimen naturæ sapi debeat ex optima quaque natura? *Tuscul. Quæst.* 1, 23. Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum futurorumque prudentia, tot artes, tot scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem; cumque semper agitetur animus, &c. *Cat.* 21. *Tuscul. Quæst.* 1, 23, 25, 36. *De Amicit.* 4.

remarque (a) qu'ils accordoient la seule chose qui étoit difficile à concevoir; c'est-à-dire l'existence de l'ame séparée de celle du corps; & qu'ils rejettoient ce qui se comprenoit beaucoup plus facilement, & ce qui sembloit n'être qu'une conséquence du même principe, son éternelle durée. Aristote pensoit qu'outre les quatre éléments du monde matériel, dont tout le reste étoit composé, il y avoit une cinquième nature, une essence distinguée, qui étoit propre à la divinité & à l'ame des hommes, & qui n'avoit rien de commun avec tous les autres êtres (b). C'est à cette opinion que Cicéron paroît s'être attaché. Il s'explique avec une noblesse & une netteté admirable dans ses Questions Tusculanes: « Ce n'est pas, dit-il, sur la terre qu'il faut chercher l'origine de l'ame. Sa nature ne ressemble rien de mixte, de matériel, & de terrestre, non qu'il

(a) Zenon: *Enim videtur ignis vitari. Tuscul. Questio*
1, 9. Stoici autem dicunt quod animus immortalis, incorruptus,
comitibus; cum autem videtur vitari, immortalis, incorruptus,
qui, quod in terra videtur vitari, incorruptus, immortalis,
posse animam vitari, incorruptum, immortalem, incorruptum,
non modo facit ut incorruptum sit, sed etiam animam
volunt, consequens incorruptum, immortalem, incorruptum,
serit ne incorruptum sit, sed etiam animam

(b) Ibid. 22.

» ressemble à l'eau , à l'air , ni au feu. Tous ces
 » êtres ne sont capables ni d'intelligence ni de
 » pensée , ni de mémoire. Ils n'ont rien qui les
 » rende propres à retenir le passé , à prévoir l'a-
 » venir , & à faire usage du présent ; qualités pu-
 » rement divines , & qui ne peuvent avoir été
 » communiquées à l'homme , que par Dieu même.
 » Ainsi la nature de l'ame est d'une espèce parti-
 » culière , distinguée réellement de celle de tous
 » les êtres. Tout ce qui sent , qui pense , qui
 » vit & qui se remue , doit être céleste & divin ,
 » & par conséquent doit être éternel. Dieu même ,
 » dont nous découvrons si clairement l'existence
 » ne peut être compris que sous l'idée d'un es-
 » prit pur & dégagé de tout , mélange corrup-
 » tible , qui observe tout , qui donne le mou-
 » vement à tout , & qui trouve au-dedans de lui-
 » même le principe de ses propres mouvemens.
 » L'ame humaine est de la même nature (a) ».

De l'immortalité de l'ame , Cicéron concluoit
 la nécessité d'un état futur de récompense & de
 punition. Les attributs de Dieu & la condition
 de l'homme dans cette vie mortelle concouroient
 également à lui faire trouver sa conclusion si pro-
 bable , qu'il ne croyoit pas qu'on pût former là-
 dessus le moindre doute ; à moins , dit il , que
 l'ame ne puisse être éblouie par la lumière qu'elle

(a) Ibid. 27.

trouve en elle-même, comme les yeux le font (a) quelquefois en regardant fixement le soleil. Il suivoit pour guides, dans cette opinion, Platon & Socrate, « dont le jugement lui paroissoit si respectable, que s'ils s'étoient bornés à déclarer leur sentiment, sans le soutenir, comme ils avoient fait, par d'excellentes preuves (b), » il n'en auroit pas été moins convaincu par le seul poids de leur autorité. Il nous apprend qu'à l'heure de la mort, Socrate déclara qu'il y avoit deux chemins ouverts à l'ame, lorsqu'elle se séparoit du corps : que ceux qui s'étoient livrés à l'excès des plaisirs sensuels, & qui s'étoient souillés par des vices privés ou par des crimes publics contre leur patrie, prenoient une route obscure & détournée, loin du séjour & de l'affemblée des dieux; tandis que ceux qui avoient vécu dans l'innocence, & qui s'étoient préservés de la contagion du corps en s'élevant par l'esprit à l'imitation des dieux, trouvoient une voie douce & facile pour monter

(a) Nec vero de hoc quicquam dubitare posset, nisi idem nobis accideret diligenter de animo cogitantibus, quod his sapie uti venit qui scribit oculis sol'em inuenerunt, ut aspectum omnino amitterent, &c. *Tuscul. Quest.* I, 30.

(b) *Ibid.* 21. de Amicit. 4.

» jusqu'à ces mêmes dieux, dont (a) ils avoient
» tiré leur origine ».

On s'imaginera aisément, après cette explication, quel cas Cicéron devoit faire de la religion de son pays. Un esprit pénétré de tant de grands principes, n'étoit guère capable de trouver la moindre apparence de vérité dans un culte si absurde. La liberté qu'il se donne, & que tous les anciens écrivains se donnoient comme lui (b) de tourner en ridicule & leurs dieux, & les fictions de leur enfer, marque assez qu'il suffisoit d'avoir reçu une éducation libérale pour considérer la religion établie, comme un système politique, dont toute l'utilité se rapportoit au gouvernement, & se bornoit à contenir le peuple dans l'ordre. Sous ce point de vue, Cicéron la recommande toujours comme une sage institution, qui convenoit particulièrement au génie romain (c).

(a) Ibid. 30.

(b) Dic, quæso, num te illa terrent; triceps apud inferos Cerberus, Cocyti fremitus, transvectio Acheronis; Adeone me delirare censes ut ista credam? *Ibid.* 1, 5, 6, 21. Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondam credebantur apud inferos portenta extimescat? *De Natur. Deor.* 2, 2.

(c) Ordinar ab haruspicina, quam ego reipublicæ causâ, communisque religionis colendam censeo. *De Divin.* 2, 12. Nam & majorum instituta tueri sacris ceremoniisque

& ne cesse pas d'en louer l'exercice & les maximes, comme le devoir de tous les bons citoyens.

La religion des romains avoit deux branches principales, l'observation des auspices & le culte des dieux; la première instituée par Romulus; celle-ci par Numa, son successeur, qui dressa un rituel ou un ordre de cérémonies pour les diffé-

minendis sapientis est. *Ibid.* 72. *De Leg.* 1, 12, 13.
 On trouve dans Polybe une réflexion qui s'accorde fort bien avec le sentiment de Cicéron : Le plus grand avantage, dit-il, que le gouvernement de Rome eût sur les autres états, consistoit dans l'opinion que le peuple romain avoit des dieux; & cette manie qui est si décriée parmi tous les autres mortels, la superstition, soutenoit la république romaine. Elle étoit portée si loin, dans les affaires publiques & particulières, qu'on ne doit point être surpris de ses effets. Cependant je suis persuadé que tout ce qu'on appelloit religion à Rome n'avoit été institué que pour la populace; car si l'on pouvoit supposer une société formée de sages, ces sortes de systèmes seroient peu nécessaires. La multitude étant toujours emportée, toujours agitée par des désirs illicites, par des ressentimens vengeurs & par des passions violentes, il n'y avoit point de moyen plus sûr pour la contenir, que de lui inspirer des terreurs secrètes par toutes ces fictions tragiques d'enfer, de furies & de tourmens. C'étoit donc par une insigne prudence que les anciens avoient pris soin d'établir toutes ces idées, que les modernes, ajoute Polybe, s'efforcent entièrement de détruire. *Polyb. liv. 6, pag. 497.*

rens sacrifices des divinités établies. Dans la on joignit à ces deux parties de la religion troisième ministère, qui regardoit les avers mens divins par les prodiges, par les naissances monstrueuses (a), par les entrailles des bêtes & prophéties des sibylles. C'étoit le collège des augures qui présidoit aux auspices, comme l'interprète suprême des volontés de Jupiter, & déterminoit quels étoient les signes malheurs ou propices. Les autres cas de religion & ce qui concernoit le culte public (b), ou appartenoit au tribunal des autres prêtres.

Les ministres de la religion étoient choisis entre la première noblesse de Rome, & les augures sur-tout étoient communément des sénateurs de rang consulaire, qui avoient passé par toutes les dignités de la république. Leur autorité sur les auspices leur donnoit le droit d'arrêter toutes les affaires, & de rompre les assemblées du pe

(a) Cum omnis populi romani religio in sacra & auspicia divisa sit, tertium adjunctum sit, si quid prædictæ causa ex portentis & monstris sibyllæ interpretes, & augur pices-ve monuerunt: *De Nat. Deor.* 3, 2.

(b) Cur sacris pontifices, cur auspiciis augures præsto. *Ibid.* 1, 44. Est autem boni auguris meminisse in reip. temporibus præsto esse debere, Jovique optimo se consiliarium atque administrum datum. *De Nat. Deor.* 3, 19.

Pour la garde & l'interprétation du livre des sibylles, on choisissoit dans le collège des prêtres dix personnes du rang le plus distingué, qui portoient le nom de décenvirs. Le troisième ministère, c'est-à-dire, l'interprétation des prodiges & l'inspection des entrailles, étoit exercé par les haruspices, qui étoient aux gages du public, & qui accompagnant les magistrats dans tous les sacrifices, ne manquoient point de conformer leurs réponses aux vues de ceux qui les employoient, & dont la protection les faisoit subsister.

Cet établissement de religion, dans un état où le peuple étoit naturellement superstitieux, mettoit comme nécessairement la disposition de toutes les affaires entre les mains du sénat & des personnes du plus haut rang. qui pouvoient sans cesse user de leurs avantages pour arrêter les violences de la populace & les factieuses entreprises des tribuns (a). Aussi le voit-on continuellement applaudi & recommandé par Cicéron, comme le fondement de l'ordre & le rempart de la république, quoiqu'il n'y reconnût, avec tous les gens sensés, qu'une invention humaine

(a) Omnibus magistratibus auspicia.... dantur, ut multos inutiles comitiatus probabiles impedirent moræ: sæpè enim populi impetum injustum auspiciis dii immortales represserunt. *De Leg.* 3, 12.

& un système de pure politique. La seule parti dont l'origine paroissoit sujette à quelques difficultés, étoit celle des augures ou de l'art de deviner par les auspices (*a*). Les stoïciens se figuroient

(*a*) Duo sunt enim divinandi genera, quorum alterum artis est, alterum naturæ..... Est enim vis & natura quædam, quæ cum observatis longo tempore significationibus, tum aliquo instinctu inflatuque divino futurum prænunciat. *De Divin.* 1, 6. *Ibid.* 18.

Cet art est fort ancien, car nous le voyons défendu par Moïse au chap. 17 du Lévitique, & au 18 du Deutéronome. Les grecs l'avoient appris des chaldéens, & les toscans s'y rendirent ensuite fort habiles. Mais les romains avoient tant de considération pour les augures, qu'il étoit expressément ordonné de suivre leurs ordres ou leurs avis. *Auguri parento. De Leg. liv.* 2. Romulus avoit composé un collège de trois augures seulement, tirés des trois tribus dans lesquelles il avoit d'abord partagé le peuple romain. Servius en ajouta un quatrième. Ils étoient tous de race patricienne jusqu'à l'an 454, lorsque sous le consulat de Q. Apuleius Pansa & de M. Valerius Corvinus, les tribuns du peuple demandèrent qu'on élevât les plébéiens à la dignité d'augures; ce qu'on leur accorda après quelque contestation, & l'on en créa cinq du peuple. Ainsi ce collège des augures se trouva composé de neuf personnes jusqu'au tems de Sylla, qui en augmenta le nombre jusqu'à quinze, selon Florus & Tite-Live; & selon d'autres, jusqu'à vingt-quatre. Ils étoient sous l'autorité d'un doyen, qu'on appeloit *Magister Collegii Augurum*.

tères qui se rapportoient à l'avenir, comme dans les entrailles des bêtes, le vol des oiseaux, le

les autres *Auctoritativa* ou *auctoritatis*, qui venant après la chose faite, la confirmoient & l'approuvoient. Il y en avoit enfin d'autres nommés *Postularia*, qui demandoient qu'on réitérât les sacrifices; d'autres *Monitoria*, qui avertissoient de ce qu'il falloit éviter. Plutarque nous apprend que Metellus, souverain pontife, défendoit de prendre les augures après le mois d'août, parce qu'en ce tems-là les oiseaux muent, & tous les mois de l'année immédiatement après les ides, parce que la lune commence à décroître; enfin tous les jours après midi.

Le lieu où l'on prenoit l'augure étoit élevé, & pour cette raison il se nommoit *Templum*, *Arx*, ou *Auguraculum*. Il y avoit hors de Rome un champ destiné pour cela, nommé *Ager effatus*, suivant la remarque de Servius sur Virgile. Lorsque tout étoit disposé pour la cérémonie, l'augure dans son pavillon, revêtu de sa robe augurale, appelé *Cæna* ou *Trabea*, tenant en sa main droite sa *litue*, qui étoit le bâton augural, courbé par le bout d'en haut, à peu près comme la crosse des évêques & des abbés, s'étant assis, il portoit la vue autour de lui, & marquoit les quatre parties du ciel avec ce bâton, tirant une ligne de l'orient nommée *Antica*, une à l'occident appelée *Postica*, & une autre de travers, du midi & septentrion, nommée *Dextera* & *Sinistra*. Cette cérémonie achevée, il sacrifioit aux dieux, leur faisant cette prière: *Jupiter Pater, si est fas..... ut tua signa nobis certa & clara sint inter eos fines quos feci*. Après cela l'augure se remettoit sur son siège, & demeuroit

erre & les autres signes célestes. & que
une longue observation, ses connoissances

tif à regarder de quel côté & de quelle manière
iroit un signe du ciel. Il se faisoit alors un grand
ce, chacun indiquant les prières & les vœux à ceux
augure. Cette pratique fait entendre l'expression latine
augurum, qui veut dire amende l'augure, ou
que signe pour connaître la volonté des dieux. Si les
s paroïssent à gauche, ils étoient favorables, parce
suivant Donat. (sur le premier livre de l'Énéide,
60), ils venoient alors de la droite des dieux. Les
res qui paroïssent du septentrion à l'orient étoient
nauvais augure; au contraire, ceux qui alloient de
ent à l'occident étoient heureux. S'il ne faisoit que
vent, ils remarquoient de quel côté il venoit, le re-
lant comme le messager des volons du ciel. Quel-
fois il attendoit que les dieux fassent un présage
quelque nouveau signe. (Énéid. l. 11, v. 691.) Ce
se faisoit pour les signes du ciel se pratiquoit aussi pour
oiseaux. On appeloit particulièrement cet augure, *Os-*
um, & ceux qui le prenoient, *Oscines*. La différen-
nière dont les oiseaux voloient, les faisoit nommer
tôt *sinistræ*, de mauvais augure; tantôt *funebres* ou
ulæ, funestes & qui défendoient quelque entreprise;
tôt *cliviæ*, qui montroient que l'exécution seroit diffi-
; tantôt *remores*, qui la retardoient; tantôt *inebræ*,
ly apportoit quelque obstacle; & tantôt enfin *alteræ*,
and un second présage détruisoit le premier. Dans les
andes affaires de la république, on consultoit les signes
ciel, dans celles de la guerre le vol, le gazouillement
s oiseaux, & leur manière de prendre leurs alimens, &

ayant été réduites en art , chaque caractère ou chaque signe pouvoit être appliqué à l'évènement

dans cette vue , ils nourriſſoient des poulets dans des cages , qu'ils nommoient poulets ſacrés , & qu'ils faiſoient ordinairement venir de l'île de Négrepont. Celui qui avoit ſoin de ces poulets , s'appeloit *Pullarius*. Le conſul l'avertiſſoit de préparer tout pour prendre l'auſpice. Il jetoit enſuite du grain aux poulets ; s'ils le prenoient avec avidité , en trépignant & l'écartant çà & là , l'auſpice étoit favorable. Si au contraire ils reſuſoient de manger & de boire , l'auſpice étoit funeſte.

Voici la formule dont ils ſe ſervoient pour prendre l'auſpice , conſultant toujours quelque perſonne intelligente dans ces ſortes de divinations. *Quinte Fabi , te volo mihi in auſpiciis eſſe* , ou *in auſpicium adhibere : dicito ſi ſilentium eſſe videtur*. Quintus Fabius , je veux que vous me ſerviez à prendre l'auſpice ; dites-moi ſi toutes les cérémonies uſitées en pareil cas , ont été exactement obſervées , & ſi l'auſpice n'eſt pas défectueux. Il répondoit : *Silentium eſſe videtur*. Rien ne manque. *Dicito ſi paſcuntur aves ; quæ ; aut ubi ; attulit in cavea pullos pullarius*. Dites-moi encore ſi les oiſeaux mangent & où ils mangent ? & ſi le pouletier a apporté les poulets dans la cage. Il y avoit un collège de trois cens augures. Clément Alexandrin veut que les phrygiens ayent été les premiers qui obſervèrent le vol des oiſeaux , qu'on appeloit *Præpetes* , comme on nommoit *Oſcines* ceux qui obſervoient le chant & la manière de manger..... Les trois oiſeaux les plus conſidérables étoient le corbeau la corneille & le hibou. Après eux venoient l'aigle , l'autour , le milan , &c.

qu'il signifioit. C'est ce qu'ils appeloient la *divination artificielle*, pour la distinguer de la naturelle, qu'ils regardoient comme un instinct, ou comme l'effet d'un pouvoir que l'ame avoit reçu de la nature, & qui n'agissoit jamais avec plus de force que dans les songes & dans la folie, où l'ame étoit comme dégagée des liens du corps. Mais cette notion étoit tournée en ridicule par tous les autres philosophes; & dans le collège

A l'égard des aruspices, qui devinoient par l'inspection des entrailles, on croyoit les toscans si habiles dans cet art, que, suivant le témoignage de Cicéron, le sénat envoya dans la Toscane six jeunes gens de familles nobles pour y recevoir cette sorte d'instruction. Il rapporte (Divin. liv. 2) qu'un paysan labourant sa terre, & le coultre de la charrue ayant pénétré plus avant qu'à l'ordinaire, il vit qu'une motte prit la figure d'un jeune enfant, que les habitans appelèrent *Tages*, & qui lui apprit sur le champ comment on pouvoit pénétrer l'avenir par les animaux. Ovide rapporte aussi cette fable. (Métam. l. 15, v. 558.) On tiroit des conjectures, soit des mouvemens de l'animal qu'on alloit sacrifier, soit de ses entrailles qu'on lui arrachoit, soit enfin du feu où on les jetoit après les avoir soigneusement examinées. On tiroit encore des présages du vin & de l'eau sacrée dont on arrosoit la victime, si le vin dont on faisoit des libations ne perdoit point sa couleur ni son goût. (Æneid. l. 4, v. 451.) Valère Maxime rapporte que Xercès à la veille d'attaquer la ville de Sparte, vit le vin qu'on lui versoit pour boire, se changer trois fois en un sang fort mauvais.

même des augures il n'y avoit alors qu'Appius Claudius qui soutint de bonne foi cette opinion. Tous ses collègues le railloient de sa crédulité (*a*), & lui avoient donné le surnom de Pisidien. Il eut même un démêlé public avec Marcellus, augure comme lui, qui soutint dans quelques écrits, que leur art commun étoit l'invention de la politique (*b*), tandis qu'Appius s'efforça de prouver que l'art augural renfermoit un pouvoir réel dans ceux qui l'exerçoient avec l'autorité publique. Appius dédia son traité à Cicéron, qui préféroit au fond le sentiment de Marcellus (*c*), mais qui, sans être entièrement de l'un ni de l'autre avis, étoit persuadé que dans l'origine l'art des augures avoit eu pour fondement la persuasion qu'il venoit du ciel, & qu'ensuite à mesure que les connoissances humaines

(*a*) Quem irridebant collegæ tui, eumque tum Pisidam, tum Soranum augurem esse dicebant. *Ibid.* 47. Les pisidiens étoient un peuple fort livré à la dévotion. *Ibid.* 1, 41, 42.

(*b*) Sed est in collegio vestro inter Marcellum & Appium, optimos augures, magna dissensio..... cum alteri placeat auspicia ista ad utilitatem reipublicæ composita, alteri disciplina vestra quasi divinare prorsus posse videatur. *De Leg.* 2, 13.

(*c*) Illo libro augurali quem ad me amantissime scriptum, suavissimum misisti. *Ep. fam.* 3, 4.

s'étoient éclaircies, on avoit abandonné cette opinion; ce qui n'avoit point empêché les législateurs & les sages de la conserver, parce qu'elle étoit utile à la république (a).

Mais quelque'origine qu'on veuille donner à la religion de Rome, celle de Cicéron lui venoit sans doute du ciel, puisqu'elle avoit pour fondement un Dieu, une providence, & l'immortalité. Il considéroit ce court espace, dans lequel notre vie est renfermée, comme un état d'épreuve, ou comme une école, dans laquelle nous devons nous former, & faire nos préparatifs pour cette éternité d'existence qui nous attend après la mort. Il nous croyoit ici placés par la main du premier être (b): « Moins pour habiter la terre

(a) Non enim sumus ii nos augures, qui avium reliquorumque signorum observatione futura dicamus; & tamen credo Romulum, qui urbem auspicato condidit, habuisse opinionem esse in providendis rebus angurandi scientiam. Errabat multis in rebus antiquitas, &c. *De Divin.* 2, 33.

(b) Sed credo deos sparsisse animos in corpora humana, ut essent qui terras tuerentur, quique cœlestium ordinem contemplantes, imitarentur eum vitæ modo & constantia, &c. *Cato* 21. Nam cum cæteras animantes adjecisset ad pascuum, solum hominem erexit, ad cœlique quasi cognationis domiciliūque pristini conspectum excitavit. *De Leg.* 1, 9. Ipse autem homo ortus est ad mundum

» que pour contempler le ciel , où tous nos de-
 » voirs sont tracés en caractères intelligibles. Il
 » observoit que ce spectacle ne pouvoit conve-
 » nir qu'à l'homme , puisqu'il est le seul animal
 » à qui Dieu ait donné une figure droite , avec
 » des yeux , qui ne sont pas tournés vers la terre ,
 » comme ceux de tous les autres animaux , mais
 » qui s'élèvent naturellement vers le ciel , pour
 » y regarder sans cesse le lieu d'où il est descendu ,
 » & vers lequel il est rappelé par de sublimes
 » espérances ». Le système de l'univers & tous
 les ouvrages sensibles de la main de Dieu lui pa-
 roissoient une déclaration de sa loi , & une ex-
 plication de ses volontés. Comme il en avoit
 tiré la certitude de son existence , & la connois-
 sance de sa nature & de ses attributs , il croyoit
 qu'on en pouvoit recueillir aussi les motifs & la
 fin de ses actions , pour apprendre à nous con-
 duire par ses exemples , & pour trouver dans
 les opérations de sa sagesse le moyen de perfec-
 tionner la nôtre , puisque la perfection de l'hom-
 me consiste effectivement dans l'imitation de
 Dieu.

C'étoit de cette source que Cicéron tiroit l'o-

contemplandum , & imitandum , nullo modo perfectus ,
 sed est quædam particula perfecti. *De Nat. Deor.* 2 ,
 14 , 50.

gine de tous les devoirs, & la règle de toutes les obligations morales (a). La volonté de Dieu manifestée dans ses ouvrages, la raison éternelle, la convenance & le rapport de toutes les choses qui existent, tels étoient les principes dont il ne faisoit que développer les effets & les conséquences. Il les appelle la première loi, la loi im-

(a) Sed etiam modestiam quandam cognitio rerum celestium adfert iis, qui videant, quanta sit etiam apud deos moderatio, quantus ordo; & magnitudinem animi, deorum opera & facta cernentibus: justitiam etiam cum cognitum habeas quid sit summi rectoris & domini numen, quod consilium, quæ voluntas, cujus ad naturam apta ratio vera illa & summa lex à philosophia dicitur. *De Finib.* 4, 5. Nos legem bonam à mala, nulla alia nisi naturæ norma dividere possumus. Nec solum jus & injuria natura dijudicantur, sed omninò honesta ac turpia: nam & communis intelligentia nobis notas res effecit; easque in animis nostris inchoat, ut honesta in virtute ponantur, in vitiis turpia. Ea autem in opinione existimare, non in natura posita, dementis est. *De Leg.* 1, 44. Erat enim ratio perfecta à rerum natura; & ad recte faciendum impellens, & à delicto avocans; quæ non tum demum incipit lex esse, cum scripta est, sed tum cum orta est: orta autem simul est cum mente divina; quamobrem lex vera atque princeps apta ad jubendum atque ad vetandum, recta est ratio summi Jovis, &c. Ex quo intelligi potest eos qui perniciofa & injusta populis jussa descripserint, cum contra fecerint quàm polliciti professique sint quidvis potius, nullis quàm leges, &c. *De Leg.* 2, 10, &c.

muable, la règle infaillible pour discerner le bien & le mal, le juste & l'injuste; règle imprimée dans la nature, modèle ineffaçable de toutes les loix humaines. S'imaginer, ajoute-t-il, que la distinction du bien & du mal n'a pas son fondement dans la nature, & qu'elle n'est qu'un effet de la coutume, de l'opinion, ou de toute autre institution des hommes, c'est un aveuglement, une folie capable de renverser la société, & de confondre parmi les hommes toutes fortes de droits & de justice. Les sages de tous les tems (a), dit-il encore, ne se sont-ils pas accordés dans ces notions? Ils faisoient profession de croire que l'esprit de Dieu qui gouverne l'univers par son éternelle raison, est la principale & souveraine loi, dont les substituts sur la terre sont l'esprit & la raison des sages.

Tous les écrits de Cicéron sont remplis de ces admirables passages: « la vraie loi, dit-il (b) » dans un fragment de son traité de la République,

(a) Hanc igitur video sapientissimorum fuisse sapientiam, legem neque hominum ingeniis excogitatam, ne scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam quod universum mundum regeret, imperandi prohibendi que sapientia, &c. *Ibid.* &c.

(b) Fragment. Lib. 3, de Repub. ex Lactantio.

» est la droite raison , conforme à la nature des
 » choses, constante , éternelle , répandue dans tout
 » ce qui existe , qui nous appelle au devoir par
 » la force du commandement , qui nous éloigne
 » du péché par celle de la défense , qui ne perd
 » jamais son influence avec les bons , & qui
 » ne peut la conserver avec les méchans. Elle
 » est supérieure à toutes les autres loix. Il n'y
 » en a point de nouvelle qui puisse l'abroger ,
 » soit entièrement , soit en partie. Ni le sénat
 » ni le peuple ne peuvent nous dispenser de son
 » observation. Et nous n'avons pas besoin pour
 » l'entendre , d'autre commentaire ni d'autre inter-
 » prète qu'elle-même. Il ne faut pas croire qu'il
 » y ait une loi à Rome & une autre loi à Athènes ;
 » une loi présente & une loi future : c'est la même
 » loi , la loi éternelle , immuable , qui comprend
 » tous les tems & toutes les nations , sous Dieu ,
 » le maître & le principe universel. Il est l'in-
 » venteur , le promulgateur & le soutien de cette
 » loi. Quiconque refuse d'obéir , doit avoir com-
 » mencé par renoncer à lui-même , & par se dé-
 » pouiller de la qualité d'homme. Ce seul excès
 » est un rude châtiment , quand on pourroit se
 » dérober à tous les supplices qu'on croit préparés
 » pour les méchans ». Dans un autre ouvrage , il
 nous avertit que l'étude de cette loi est l'unique
 moyen de nous bien remplir de la plus importante

de toutes les leçons (a), celle de nous connoître nous-mêmes ; c'est-à-dire , de connoître la vraie nature , le rang que nous tenons dans notre systême universel , & pour quelle fin nous nous trouvons placés dans ce monde. « Quand » un homme , dit-il , a jeté une vue attentive sur le » ciel , sur la terre , sur la mer , & sur-tout ce qu'ils » renferment , qu'il a observé d'où ils viennent , où » ils tendent , comment ils doivent finir , ce qu'ils » ont de mortel & de périssable , ce qu'ils contiennent de divin & d'éternel ; quand il s'est élevé » & qu'il a presque atteint à l'auteur & au principe de tout ce qui existe autour de lui , & » que tournant les yeux sur lui-même , il voit » qu'il n'est pas renfermé dans l'étroit espace » d'un lieu borné , mais que le monde est une » ville commune dont il est citoyen ; dans cette » magnifique perspective , avec une connoissance » si étendue de la nature , grands dieux ! qu'il » apprendra facilement à se connoître lui-même ! » Qu'il saura bientôt mépriser , rejeter , compter » pour rien ce qui paroît le plus splendide & » le plus glorieux aux yeux du vulgaire » !

La religion & la morale de Cicéron étoient fondées sur ces principes. Ils jettent une lumière éclatante dans tous ses ouvrages ; mais ils se

(a) De Legib. 1, 23.

trouvent expliqués avec plus d'étendue dans ses traités du Gouvernement & des Loix, auxquels il ajouta dans la suite celui des Offices, pour rendre son système complet : ouvrages, traités, qui méritent, comme le premier des deux Plines le disoit à son empereur, non-seulement d'être lus (a), mais d'être appris par cœur, & de n'être jamais oubliés. Le plus considérable de ces traités, celui du Gouvernement, s'est perdu, à la réserve de quelques fragmens. Il y avoit expliqué si nettement ses véritables idées, que dans une lettre à Atticus, il appelle les six livres dont cet excellent ouvrage étoit composé, des garans de la droiture de son cœur, qu'il n'avoit pas fait difficulté de donner à sa patrie, & sur lesquels il n'auroit jamais la hardiesse de jeter les yeux, s'il étoit capable d'oublier ses (b) propres principes. Dans son livre des Loix, il continue de traiter le même sujet, & l'origine de la loi est toujours pour lui la volonté du Dieu suprême. Ces deux ouvrages contiennent donc sa doctrine, & son

(a) Quæ volumina ejus ediscenda, non modo in manibus habenda quotidie, nostri. *Præfat. ad Hist. Nat.*

(b) Præsertim cum sex libris, tanquam prædibus, meipsum obstrinxerim, quos tibi tam valde probari gaudeo. *Ad Att. 6, 1.* Ego audebo legere unquam aut attingere eos libros, quos tu dilaudas, si tale quid fecero? *Ibid. 2.*

livre des Offices nous représente sa pratique. Il a tracé dans celui-ci les devoirs de l'homme, ou la règle d'une vie conforme aux divins principes qu'il s'est efforcé d'établir dans les deux autres. Aussi renvoie-t-il souvent son lecteur à ces deux ouvrages (a), comme au fondement de tout son système. Ses Offices sont un de ses derniers écrits, composé particulièrement pour l'instruction de son fils, à qui il l'adresse, comme le recueil des maximes, par lesquelles il s'étoit gouverné, & qu'il lui laissoit vers le déclin de sa vie pour lui servir de modèle. Si les chrétiens n'ont point de lumière à tirer des principes de sa morale & de l'application qu'il en fait aux diverses circonstances de la vie humaine, ils peuvent trouver du moins dans sa pratique le sujet d'un juste reproche. La doctrine qu'il enseigne à son fils est celle dont parle saint Paul, *tracée par la nature dans le cœur des gentils*, pour les guider au travers de l'ignorance & des ténèbres dont ils se plaignoient eux-mêmes, jusqu'au tems d'une plus parfaite révélation des volontés divines. Ce système tel que Cicéron l'expose, est assurément le plus complet qui ait jamais été connu du monde idolâtre. C'est le plus grand effort que la nature humaine ait pu faire pour s'élever vers la fin qui lui convient,

(a) Offic. 3, 5, 6, 17.

vers ce bien suprême qui est l'objet de sa destination. Erasme, en contemplant les sublimes vérités qui venoient d'un payen (a), ne doutoit pas que le cœur d'où elles étoient sorties n'eût été inspiré de Dieu même.

Malgré tant de glorieux sentimens que nous attribuons à Cicéron, & qui sont puisés dans ses propres écrits, il s'est trouvé des censeurs qui les ont pris pour des fleurs d'éloquence plutôt que pour des conclusions de sa raison, parce que dans quelques autres endroits de ses ouvrages, il semble marquer non seulement de la défiance, mais même de l'incrédulité sur les grands points de l'immortalité de l'ame, & d'un état futur de punition & de récompense. On allègue particulièrement ses lettres, où l'on suppose qu'il expliquoit les secrets de son ame (b) avec plus

(a) Quid aliis accidat nescio; me legentē n sic afficere solet M. Tullius, præsertim ubi de bene vivendo disserit, ut dubitare non possim, quin illud præter, unde ista prodierunt, aliqua divinitas occuparit. *Erasm. Ep. ad Joan. Vlasten.*

(b) Sæpissime & legi & audiui, nihil mali esse in morte; in qua si resideat sensus, immortalitas illa potius quam mors ducenda est; sin sit amissus, nulla videri miseria debeat quæ non sentiatur. *Ep. fam. 5, 16.* Ut hoc saltem in maximis malis boni consequamur, ut mortem, quam etiam beati contemnere debeamus, propterea quod nullum

d'ouverture. Mais comme les passages dont on appuie cette objection, & dans lesquels il parle

sensum esset habitura , nunc sic affecti , non modo contemnere deoemus , sed etiam optare. Ibid. 21. Sed hæc consolatio levis ; illa gravior , qua te uti spero , certe utor : nec enim dum ero , angar ulla re , cum omni vacem culpa ; & si non ero , sensu omninò carebo. Ibid. 6 , 3. Deinde si jam voces ad exitum vitæ , non ab ea republica avellat quæ care : dam esse doleam , præsertim cum id sine ullo sensu futurum sit. Ibid. 4. Una ratio videtur , quidquid evenerit , ferre moderate , præsertim cum omnium rerum mors sit extremum. Ibid. 21. Sed de illa fors viderit , aut si quis est qui curet deus. Ad Att. 4 , 10.

Cette idée des principes moraux de Cicéron , doit nous faire sentir la force d'une règle qu'il nous prescrit souvent : celle de suivre la nature , comme le guide le plus fidèle & le plus infallible de la vie. (*De Legib. 1 , 6. De Senec. 2. De Amicit. 5.*) Il entend par-là cette loi ou cette volonté de dieu qui se manifeste dans la nature des choses : & non pas suivant l'explication de quelques commentateurs , les mouvemens de nos passions déréglées , auxquelles on donne faussement le nom de naturelles , quoiqu'elles ne soient que les mouvemens de nos appétits vicieux , & que loin d'être l'ouvrage de la nature , elles ne soient que celui de l'habitude. Le dérèglement qui nous livre à leur tyrannie est plus contraire à la nature , suivant la doctrine de Cicéron , & par conséquent doit être évité avec plus de soin que la pauvreté , la douleur & même la mort. *De Offic. 3 , 5 , 6.*

effectivement de la mort comme d'un terme au-delà duquel l'homme n'a plus rien à prétendre, se trouvent dans diverses lettres de consolation qu'il écrivoit à des amis malheureux, les commentateurs modérés n'y découvrent que cette sentence commune : « La mort est la fin de toutes les choses du monde, & ne laisse aucun sentiment de ce qui se fait sur la terre ». . . . Si l'on prétend que ces expressions renferment l'entière destruction de notre être, on doit observer aussi que Cicéron écrivoit probablement à des épicuriens, & qu'il mesuroit ses argumens à leur caractère (a), en prenant de leur philosophie même les motifs de consolation qu'ils croyoient les plus efficaces. Mais quand cette raison seroit sans force, il faudroit se souvenir que Cicéron étoit de la secte académique, & qu'en faisant profession de croire un état futur, en chérissant cette opinion, en déclarant qu'il ne l'abandonneroit jamais (b), il

(a) Cette réflexion ne paroîtra point sans vraisemblance, si l'on fait attention que la plupart des patriens & des amis de Cicéron étoient en effet de la secte d'Epicure, particulièrement les Torquatus, auxquels deux de ces lettres sont adressées. *ACCURATE* quondam à L. Torq. ato, homine omni doctrina erudito, defensa est Epicuri sententia de voluptate, à meque ei responsim. *De Fin.* 1, 5.

(b) *Quod si in hoc erro quod animos hominum immor-*

ne la traitoit néanmoins que d'opinion probable. Comme la probabilité renferme toujours un mélange de doute, & qu'elle en admet différens degrés, on conçoit qu'elle peut mettre aussi de la variété dans la fermeté & la constance de notre persuasion. Ainsi, dans un moment de mélancolie, lorsque les esprits de Cicéron étoient abatus & languissans, il pouvoit arriver que les mêmes argumens ne fissent plus sur lui la même impression; les difficultés & les doutes prenoient l'ascendant, & ce qui se faisoit le plus goûter de sa raison étoit ce qui flattoit alors son chagrin. Les lettres qu'on prend soin de citer sont de cette nature; c'est-à-dire, écrites dans un tems d'infortune, où tout paroissoit déclaré contre lui, dans le plus grand éclat de la fortune de César: & quand on conviendrait qu'elles ont toute la force possible, & qu'elles expriment ce que Cicéron pensoit dans ces sombres momens, elles prouveroient tout au plus que suivant le caractère & les principes de sa secte, il doutoit

tales esse credam, lubenter erro. Nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. *Car. 23. Geram tibi morem, & ea quæ vis, ut potero, explicabo: nec tamen quasi Pythius Apollo certa ut sint & fixa quæ dixerò: sed ut hominibus unus è multis, probabilia conjectura sequens. Tuscul. Quæst. c. 9.*

lquelfois de ce qu'il croyoit habituellement : s dans quelque sens qu'on les veuille prendre , auroit aussi peu de raison que de justice à oser quelques idées jetées comme au hasard , s des occasions où son sujet ne le conduisoit nt à des recherches bien méditées , aux volumes l a composés avec de profondes & tranquilles exions sur l'autre côté de la question (a).

2) Il naît de cette idée générale de la religion de ron , une réflexion qui servira peut-être à corriger u'il y a d'excessif dans la pensée d'Erasme. C'est que t le plus exalté de la raison humaine étoit si éloigné endre inutile l'usage de la révélation , qu'il prouvoit ontraire le besoin d'en obtenir une plus explicite & étendue. Quoique la loi naturelle , dans la perfection Cicéron l'avoit comprise , parût un guide suffisant pour ques esprits distingués , tels que le sien , elle avoit été ompue dans tous les hommes par tant d'erreurs & de s , qu'il n'avoit pu la découvrir lui-même que par ongs efforts ; & tout ce qu'il en avoit pu tirer pour enir étoit une espérance plutôt qu'une persuasion. illeurs le reste des hommes , & la plupart même de c qui avoient de l'amour pour la vertu & la vérité , vi- nt sans la connoissance de dieu & de l'avenir. La titude étoit plongée dans une grossière idolâtrie. Ce oit point par les idées particulières d'un philosophe que de ténèbres pouvoient être éclaircies. Toutes ces xions montrent quelle reconnoissance nous devons à u pour le présent qu'il nous a fait de son évangile.

La conduite politique de Cicéron est à couvert de toutes sortes de censures. Jamais citoyen ne fut plus ferme dans ses principes, & plus constant dans son affection pour sa patrie. Son tempérament naturel, le caractère de son esprit & de ses mœurs, le genre de vie auquel il s'étoit attaché, rendoient ses propres intérêts comme inséparables de ceux du public. Aussi ne varia-t-il jamais dans la vue générale (a) de soutenir la liberté de la république sous la même forme que les romains de son siècle l'avoient reçue de leurs ancêtres. Il étoit persuadé que l'état n'avoit point de fondement plus solide que l'ancienne constitution, & rien ne sortoit plus souvent de sa bouche qu'un vers d'Ennius, qu'il respectoit comme un oracle, parce que la conservation de Rome y est attribuée à son attachement pour l'ancienne discipline :

(b) *Moribus antiquis stat res romana virisque.*

C'étoit une autre de ses maximes, & sans celle

(a) Sic tibi, mi Poëte, persuade me dies & noctes nihil aliud agere, nihil curare, nisi ut mei cives salvi liberique sint. *Ep. fam.* 1, 22.

(b) Quem quidem ille versum vel brevitare vel veritate tanquam ex oraculo mihi quodam effatus videtur, &c. *Fragm. de Rep.* l. 5.

il la répète dans ses écrits, « que si la fin d'un
 « pilote (a) est de faire une heureuse navigation ,
 « celle d'un médecin de rendre la santé à son
 « malade , celle d'un général de remporter la vic-
 « toire ; de même la fin d'un homme d'état est
 « de rendre les citoyens heureux , d'affermir leur
 « pouvoir , d'augmenter continuellement leurs ri-
 « chesses , leur gloire & leur vertu ». Il déclare
 que de tous les objets de la société humaine , cette
 entreprise est le meilleur & le plus noble ; &
 comme elle ne peut réussir que par la concorde
 & l'harmonie de tous les membres d'un état (b) ,
 il s'attachoit constamment à réunir les différens
 ordres de sa république dans les mêmes vues , &
 à leur inspirer une confiance mutuelle , en éta-
 blissant une balance si juste entre la souve-
 raine autorité du peuple & le pouvoir du sé-
 nat , que la force législative fût d'un côté , &
 le conseil de l'autre ; c'est-à-dire , que le pou-
 voir du peuple fût réglé par l'influence du sénat.
 Telle étoit en effet cette ancienne constitution
 qui avoit élevé Rome à toute sa grandeur , comme

(a) Ut gubernatori cursus secundus..... sic huic mo-
 deratori reipub. beata civium vita proposita est , &c. *Vid.*
ibid.

(b) Quæ harmonia à musicis dicitur in cantu , ea est
 in civitate concordia , erectissimum atque optimum omni in
 republica vinculum incolumitatis , &c. *Ibid.* l. 2.

ses disgrâces n'étoient venues que du prince opposé, qui avoit jeté souvent la défiance & division entre le sénat & le peuple. La politique de Cicéron se proposoit donc comme son principal objet, de mettre l'ascendant des affaires côté des magistrats & du sénat (a), autant moins que cette disposition pouvoit s'accorder avec les droits & les libertés du peuple : & d'un gouvernement populaire, ce principe étoit toujours l'objet des sages, & la règle des bons gouverneurs.

Cicéron ne s'en proposa point d'autre dès le premier moment qu'il prit part aux affaires publiques, & jusqu'à la fin de sa vie il suivit constamment la même route. S'il paroît s'en être écarté dans quelques endroits de son histoire, avec un peu de réflexion sur les circonstances on trouvera bientôt que le changement ne fut que dans ses mesures, & que tendant toujours à la même fin, il fut seulement obligé de céder quelquefois à la force des conjonctures, à la violence du pouvoir, ou personnellement à des justes égards qu'il devoit à sa sûreté. Il pou

(a) Nam si senatus dominus sit publici consilii, possit, ex temperatione juris, cum potestas in populo, auctoritas in senatu sit, teneri ille moderatus & conservator civitatis status. *De Legib.* 3, 12. *Id.* 17.

appliquer à sa conduite ce qu'un orateur athénien disoit pour excuser son inconstance (a), « qu'à la vérité dans quelques occasions il avoit agi contre ses principes, mais qu'il n'avoit jamais agi contre les intérêts de la république ». D'ailleurs sa philosophie académique n'étoit pas d'un moindre usage dans les affaires de la vie civile que dans les spéculations de la morale. Elle lui donnoit toujours la liberté de se déterminer suivant les règles de la nature & les lumières de la raison ; & quand les tems ou les affaires changeoient de face, elle lui permettoit de changer de conduite, & d'employer de nouveaux moyens pour arriver à la même fin.

Les trois sectes qui partageoient alors les philosophes de Rome étoient celles des stoïciens, des épicuriens & des académiques ; & leurs chefs, ou du moins leurs principaux ornemens, étoient Caton, Atticus, & Cicéron. Ils étoient liés tous trois par une étroite amitié, fondée sur l'estime qu'ils avoient mutuellement pour leur vertu. Mais la différence de leur conduite fera connoître par un exemple réel le différent mérite de leurs principes, & lesquels en effet étoient les plus utiles à la société.

(a) Plutarq. De Demade, in vit. Demost. pag. 851, Edit. Par.

Les stoïciens étoient une secte de bigots & d'enthousiastes, qui ne reconnoissoient de sagesse & de bonté que dans eux-mêmes, qui plaçoient le souverain bien dans la vertu, dépouillée même de tous les autres biens, qui croyoient que tous les crimes étoient égaux (a), toutes les fautes contre la justice également criminelles; qui ne mettoient point, par exemple, de différence entre tuer un coq sans raison & massacrer son père; qui prétendoient que le sage ne devoit jamais pardonner, jamais être touché par la colère, la faveur ou la pitié; jamais se tromper, jamais se repentir, jamais être sujet à la moindre altération dans ses desirs & dans ses pensées. Caton étoit rempli de ces principes lorsqu'il étoit entré dans les affaires; & suivant le témoignage de Cicéron (b), « il régla sa conduite & ses » discours comme s'il eut vécu dans la répu-

(a) Sapientem gratia nunquam cujusquam delicto ignoscere; neminem misericordem esse, nisi stultum; vir non esse, neque exorari, neque placari; omnia peccata esse paria, nec minus delinquere eum, qui gallum gallinaceum, cum opus non fuerit, quam eum qui patrem suffocavit; sapientem nihil opinari, nullius rei poenitere, nulla in re falli, sententiam mutare numquam. *Pro Muræn.* 29.

(b) Dicit enim tanquam in Platoni πολιτεια, non tanquam in Romuli fœce sententiam. *Ad Att.* 2, 1, pag. 178.

» blique de Platon , & non parmi la popu-
 » lace de Rome ». Il ne distingua ni les tems
 ni les affaires. Il n'accorda rien à la foiblesse de
 la république ni au pouvoir de ceux qui l'op-
 primoient. Sa maxime étoit de combattre toute
 autorité qui n'étoit pas fondée sur les loix , &
 s'il ne pouvoit la réprimer , de la traiter du moins
 avec mépris. Il ne connoissoit pas d'autre chemin
 que le plus droit , pour aller à son but. Y trouvoit-
 il des obstacles ? Il marchoit du même pas , ré-
 solu de les surmonter ou de périr dans l'entre-
 prise. Dans ses idées , le moindre mouvement
 qui l'eût détourné de sa ligne , étoit une bassesse
 & un aveu de sa défaite. Vivant dans un siècle
 corrompu où la discipline & le gouvernement
 touchoient également à leur ruine , il osa s'em-
 porter contre la corruption avec un zèle sans me-
 sure , & s'armer avec la dernière obstination con-
 tre un pouvoir supérieur. En vain s'aperçut-il
 que la rigueur de ses principes lui faisoit perdre
 plus d'amis qu'elle ne lui réconcilioit d'adver-
 saires , & qu'en irritant le pouvoir qu'il ne pou-
 voit subjuguier (a) , il ne faisoit que précipiter
 sa ruine. Après une infinité de pertes & de dis-

(a) Pompeium & Cæsarem , quorum nemo alterum
 audebat offendere , nisi ut alterum demereretur , simul
 provocavit. *Senec. Ep. 104.*

graces, se trouvant enfin dans l'impuissance absolue de suivre sa première route, au lieu de s'en ouvrir une nouvelle, il prit encore conseil de sa philosophie, qui lui dicta la résolution désespérée de se poignarder.

Mais si les stoïciens élevoient trop la nature humaine, les épicuriens l'avilissoient honteusement, & de l'état héroïque où les premiers s'efforçoient de la faire monter, ceux-ci la rabaissoient jusqu'à la brutalité. Pour les partisans d'Epicure, le plaisir étoit le souverain bien, & la mort étoit la destruction absolue de notre être. Ils plaçoient par conséquent le bonheur dans la jouissance paisible & agréable de la vie, n'estimant la vertu qu'autant qu'elle sert au plaisir & qu'elle peut en assurer la durée en conservant la santé du corps & nous conciliant l'estime & l'amitié des hommes. Ainsi tous les devoirs du sage se réduisoient dans leurs principes, à se procurer une vie aisée, à fuir toutes sortes de peines & d'embarras, à se dérober aux affaires publiques, & à fuivre pour modèle la vie de leurs dieux, telle du moins qu'ils se la figuroient, en passant ses jours dans une tranquillité profonde, au milieu des jardins & des plus délicieuses retraites. Atticus s'étoit déclaré pour ce voluptueux système. Il réunissoit dans sa personne mille qualités qui pouvoient le rendre utile à la société, de l'esprit, du

jugement, du savoir, de la bonté, de la candeur, de la générosité avec le même attachement que Cicéron (a) pour sa patrie, & les mêmes principes de politique. Il l'avoit pressé de servir l'état. Il avoit pris plaisir à l'aider de ses conseils.

Cependant il n'avoit jamais pu se déterminer lui-même à se donner le moindre mouvement dans les mêmes vues; ou s'il étoit quelquefois sorti de cette indifférence, il avoit toujours observé de n'exposer ni sa sûreté, ni son repos. Quoiqu'il fît profession d'aimer tendrement ce grand homme, & qu'il ne lui égalât rien dans son estime, il ne laissa point d'entretenir des liaisons avec le parti opposé, & de cultiver même l'amitié de Clodius & d'Antoine, ses plus mortels ennemis, dans la seule vue, sans doute, de se précautionner contre tous les événements, & d'assurer la tranquillité de sa vie, qui faisoit le principal objet de ses desirs. C'est ainsi que deux hommes d'un mérite distingué, trompés par de fausses notions de vertu, qu'ils avoient tirées des principes de leur secte, devinrent en quelque sorte inutiles à leur patrie: chacun dans l'exercès le plus contraire à l'autre; l'un agissant sans

(a) *In republica ita est versatus, ut semper optimatum partium & esset & existeret, neque tamen se civilibus studiis committere.* Corn. Nep. Vit. Att. 6.

cesse, & s'exposant à toutes sortes de dangers sans aucune apparence d'utilité; l'autre insensible à la gloire de se rendre utile, & déterminé par son indolence à vivre continuellement dans l'inaction.

Cicéron prit un tempérament entre ces deux extrémités. Pour se porter à ce qui lui paroïsoit juste, il préféra toujours la voie la plus convenable & la plus droite, lorsqu'il la crut ouverte; mais s'il y prévoyoit des obstacles, il prenoit celle qui en approchoit le plus, & qui lui paroïsoit la plus propre à le conduire au même terme. En un mot, dans la politique comme dans la morale, lorsqu'il désespéroit d'arriver à la vérité, il se réduisoit à ce qui lui sembloit probable (a). Il compare souvent l'homme d'état au pilote, dont l'art consiste à ménager tous les vents, & à faire servir les plus contraires au progrès de sa navigation; de sorte qu'en changeant quelquefois sa course & faisant un circuit

(a) Nunquam enim præstantibus in republica gubernanda viris laudata est in una sententia perpetua persistensio: sed ut in navigando tempestatum obsequi artis est, etiam si portum tenere non queas; cum vero id possis mutata velificatione assequi, stultum est eum tenere cursum cum periculo quem cœperis, potius quàm eoque commutato, quo velis tandem pervenire, &c. *Ep. fam.* 1, 2.

plus étendu , il puisse arriver sûrement , quoique plus tard , au terme de sa route. Il fait observer , ce qu'une longue expérience lui avoit confirmé , que tous ces citoyens ambitieux & populaires , qui aspiroient à des commandemens extraordinaires , & qui vouloient se rendre les chefs de la république , n'avoient tenté de parvenir à leurs fins par la faveur du peuple (a) , qu'après avoir essuyé le refus du sénat. Cette observation étoit vérifiée par toute la suite des dissensions civiles , depuis les Gracchus jusqu'à Jules-César. Sur un principe si constant , lorsque Cicéron voyoit à la tête des affaires des gens de ce caractère , qui par la splendeur de leur vie & de leurs actions , avoient acquis de l'ascendant sur la populace , il ne cessoit point d'exhorter le sénat à les gagner par des complaisances , & à leur accorder volontairement des faveurs qui fussent capables de modérer leur ambition & de les détourner des entreprises désespérées. Il pensoit que la contention devenoit une imprudence , lorsqu'elle n'étoit pas d'une utilité manifeste , ou lorsqu'on n'étoit

(a) *Neminem unquam est hic ordo amplexus honoribus & beneficiis suis qui ullam dignitatem præstabiliorum ea quam per vos esset adeptus , putarit. Nemo unquam hic potuit esse princeps , qui maluerit esse popularis. De Provinc. Consular. 16. It. Phil. 5 , 18.*

pas sûr du moins qu'elle ne pouvoit nuire (a). Mais si les forces d'une faction emportoient une fois la balance, il vouloit qu'on cessât de résister, & qu'on ne pensât plus qu'à tirer quelque bien du mal, en calmant par la patience le pouvoir qu'on n'avoit pu réduire par d'autres voies, & s'il étoit possible, en le faisant rentrer dans des vues salutaires au public. Sa conduite s'accordoit là-dessus avec ses conseils, & cette remarque explique assez la complaisance & les ménagemens qu'on lui reproche dans plus d'une occasion, pour divers usurpateurs de l'autorité publique.

Il mettoit une juste distinction entre supporter ce qui ne devoit pas être souffert (b), & donner son approbation à ce qui mérite d'être condamné. S'il prenoit le parti de se soumettre à l'usurpation, c'étoit toujours sans y consentir; &

(a) Sed contentio tamdiu sapiens est quamdiu aut proficit aliquid, aut si non proficit, non obest civitati; volumus quædam, contendimus, experti sumus, non obtentâ sunt. *Pro Cornel. Balbo* 27. Sic ab hominibus doctis accepimus, non solum ex malis eligere minima oportere, sed etiam excerpere ex his ipsis si quid inesset boni. *De Offic.* 1, 1.

(b) Non enim est idem ferre si quid non ferendum est, & probare si quid probandum non est. *Ep. fam.* 2, 6.

dans

dans le tems même qu'il cédoit à la force, les plaintes amères qu'il en faisoit à ses amis dans ses lettres, rendoient témoignage de la violence qu'il faisoit à ses inclinations. Aussi n'avoit-il pas plutôt la liberté de suivre ses principes, & d'agir avec une certaine indépendance, comme dans son consulat, dans son gouvernement, & dans le tems qui suivit la mort de César, qu'on le voyoit briller avec tout l'éclat de son caractère, excellent citoyen, grand magistrat, amateur zélé de la patrie, enfin tel, qu'attestant Atticus, ce fidelle dépositaire de tous ses sentimens (a), il étoit en droit de dire, « Qu'il avoit rendu d'importans services à la république, lorsqu'il en avoit eu le pouvoir; & que s'il ne l'avoit pas toujours pu, il avoit toujours pensé *divinement* sur son devoir ». S'il est donc nécessaire de le comparer avec Caton, comme plusieurs écrivains l'ont fait avec affectation, il est certain que la vertu de Caton a plus d'éclat dans la théorie, mais que celle de Cicéron l'emportoit réellement dans la pratique. L'une étoit romanesque, l'autre raisonnable. Caton avoit tiré la sienne des raffinemens de l'école, & celle de Cicéron couloit

(a) Præclara igitur conscientia sustentor, cum cogito me de republica aut meruisse optime cum potuerim, aut certe nunquam nisi divine cogitasse. *Ad Att.* 10, 4.

des principes de la nature & de la société. L'une étoit souvent nuisible, & presque toujours inutile; l'autre produisit constamment des avantages certains, & servit plus d'une fois au salut de la république.

Enfin la mort de Cicéron, quoique violente, ne mérite point le nom de prématurée. C'étoit la fin qui convenoit à sa vie. Une prolongation de quelques années, dont il auroit été redevable à Marc-Antoine, auroit terni sa gloire. Non-seulement il s'attendoit à son sort, mais dans les circonstances où il se voyoit réduit, c'étoit sans doute le plus ardent de ses désirs (a). Après avoir marqué de la timidité dans les dangers & de l'abattement dans la disgrâce, ne le voit-on pas, après la mort de César, comme réveillé tout d'un coup par l'état désespéré de sa patrie, & reprendre les sentimens d'un courage héroïque (b) ? Il ne connoît plus la crainte, il méprise le danger; & ne pouvant délivrer Rome de la tyrannie, il excite les tyrans à lui arracher une vie qu'il n'avoit plus

(a) Nullum locum prætermitto monendi, agendi, providendi; hoc denique animo sum, ut si in hac cura atque administratione vita mihi ponenda sit, præclare actum mecum putem. *Ep. fam.* 9, 24.

(b) Sed plane animus, dubiis rebus forsitan fuerit infirmior, desperatis confirmatus est multum. *Ep. fam.* 5, 21.

d'intérêt à conserver. Ainsi, tel qu'un acteur sur le théâtre, il s'étoit réservé pour le dernier acte, & satisfait d'avoir joué son rôle avec dignité, il prit la résolution de le finir avec gloire.

Le caractère de Marcus, son fils, n'est pas venu à nous sous des couleurs fort avantageuses. Les anciens & les modernes s'accordent à nous représenter l'héritier d'un si grand nom, comme un homme vicieux & stupide (a), jusqu'à faire passer ce contraste en proverbe. Mais lorsqu'on cherche le fondement d'une tradition si scandaleuse, on ne le trouve pas aussi bien établi qu'on se l'imagine.

Dans sa jeunesse & pendant tout le tems qu'il passa sous les yeux & sous la discipline de son père, il donna toutes les preuves qu'on peut espérer à cet âge d'un excellent naturel & d'un esprit au-dessus du commun. Il étoit modeste, docile, respectueux, appliqué à l'étude, & si avancé dans ses exercices, qu'au combat de Pharsale, à peine âgé de dix-sept ans, il se distingua (b) par son adresse à monter à cheval, à

(a) Ciceronem filium quæ res consulem fecit, niss pater? *Senec. de Benef.* 4, 30. Nam virtutes omnes aberant, stupor & vitia aderant. *Lipsii Not. ad locum.*

(b) Quo in bello cum te Pompeius alæ alteri præfisset, magnam laudem & à summo viro & ab exercitu

lancer le javelot , & par toutes les autres qualités militaires. Après la mort de Pompée , il fit le voyage d'Athènes , pour s'y perfectionner dans l'étude de la philosophie & des belles-lettres , sous Cratippus , le plus fameux philosophe de son tems , à qui Cicéron procura dans la suite le droit de bourgeoisie romaine (a). A la vérité, dans cet éloignement de Rome , Marcus n'usa pas bien de son indépendance. L'ardeur de la jeunesse le précipita dans quelques folles dépenses qui chagrinerent son père ; & dans lesquelles on le croyoit entraîné par Gorgias, son maître de rhétorique , qui aimoit beaucoup le vin & le plaisir. Cicéron reprocha fort amèrement cette conduite à Gorgias , & le déchargea des soins qu'il donnoit à l'instruction de son fils. Mais le jeune Marcus ouvrit bientôt les yeux sur sa folie , & cédant aux remontrances de ses amis , sur-tout à celles d'Atticus , il reprit tant de goût pour son devoir , que Cicéron paya ses dettes (b) , &

consequere , equitando , jaculando , omni militari labore tolerando. *Offic.* 2 , 13.

(a) Plutarq. *Vie de Cicéron.*

(b) Ad Ciceronem ira scripsisti , ulli ut neque severius neque temperatius scribi potuerit nec magis quam quem admodum ego maxime vellem. *Ad Att.* 13 , 1. *Id.* 16 , 1 , 15. Plutarq. *Vie de Cicéron.*

qu'il augmenta sa pension annuelle jusqu'à la somme d'environ vingt-mille francs.

Depuis cet incident on ne trouve que des témoignages avantageux de sa conduite, soit de la part des honnêtes gens d'Athènes, soit dans les relations de plusieurs romains, que leurs affaires conduisoient dans cette ville ; & leurs expressions sont si fortes qu'on ne sauroit les prendre pour de simples complimens, par lesquels ils voulussent flatter le cœur de Cicéron. Il marquoit souvent à son cher Atticus la joie qu'il en ressentait (a). Trebonius allant en Asie lui écrivoit d'Athènes : « Etant arrivé ici le 21 de mai, » j'y ai vu votre fils, & j'ai eu le plaisir de le » voir attaché à tout ce qu'il y a d'honnête, » avec l'estime & l'affection de tout le monde. Ne » vous imaginez pas, mon cher Cicéron, que » je cherche à vous flatter. Personne n'est si généralement aimé que votre jeune homme l'est » des athéniens ; personne ne s'applique avec » plus d'ardeur à tous ces arts dont vous faites » vos délices, c'est-à-dire, aux meilleurs. J'en » félicite & vous & moi, avec autant de vérité

(a) Cæteri præclara scribunt. Leonidas tamen retinet illud suum adhuc, summis vero laudibus Herodes.....
Ad Att. 15, 16. Gratissimum, quod polliceris Ciceroni nihil defuturum ; de quo mirabilia Messala..... *Ibid.* 17.

« que de satisfaction. Il est heureux pour nous
 » que celui que nous serions obligés d'aimer, de
 » quelque caractère qu'il put être, soit tel, que
 » nous l'aimerions par notre propre choix (a) ».

Mais rien ne caufoit une joie plus sensible à Cicéron que les lettres de son fils. Il les trouvoit écrites non-seulement avec le respect & la tendresse qui pouvoient toucher le cœur d'un père, mais même avec tant d'exactitude & d'élégance qu'elles méritoient, disoit-il à Atticus, d'être lues dans (b) une assemblée de gens d'esprit; & si l'affection paternelle pouvoit lui faire illusion sur d'autres points, il sentoît réellement que le savoir & le goût de son fils se perfectionnoient de jour en jour. De toutes ces lettres, qui pourroient servir de preuves au mérite du jeune Marcus, il ne nous en reste que deux à Tiron. Il suffira d'en traduire une pour faire juger tout à la fois de son caractère & de ses talens. Il avoit alors environ dix-neuf ans; mais on doit se souvenir qu'avec un homme de la

(a) Ep. fam. 12, 16. It. 14.

(b) A Cicerone mihi literæ sãne ~~πετυχηται~~ & bene longæ, Cætera autem vel fingi possunt; ~~τις~~ ^{τις} ~~literarum~~ significat doctiorem, *Ad Att.* 14, 7. Hercule ipsius literæ sic & ~~μελοποργως~~ & ~~ευπινως~~ scriptæ, ut eas vel in acroasi audeam legere; quo magis illi indulgendum puto, *Ibid.* 15, 16, 17.

Condition de Tiron , il ne pouvoit prendre qu'un son familier.

Marcus Cicéron , à Tiron.

J'attendois votre meffager de jour en jour avec la dernière impatience (a). Il est arrivé enfin , après quarante-six jours de marche , & rien ne pouvoit me causer plus de plaisir. La lettre de mon père est si remplie de bonté & de tendresse , qu'elle m'a pénétré de joie. La vôtre y a mis le comble , de sorte qu'au lieu de me repentir d'avoir manqué la dernière occasion d'écrire à Rome , je dois m'applaudir de mon silence , qui m'a procuré des témoignages si particuliers de votre affection. Je suis charmé que vous ayez goûté mes excuses , & je ne doute pas , mon cher Tiron , que les récits qu'on vous fait à présent de moi , ne vous causent une vraie satisfaction. Tous mes soins & mes efforts vont être employés à confirmer de jour en jour la bonne opinion qu'on commence à prendre de moi ; & puisque vous me promettez de publier mes louanges , je vous assure que vous le pouvez hardiment , fans craindre que je les démente jamais. Je suis si humilié de mes erreurs passées , que non-seulement je les ai prises en haine , mais que je ne puis en entendre parler

(a) Ep. fam. 16, 21.

sans honte. Vous avez pris part, dites-vous, à mon inquiétude & à mes regrets. Je ne m'en étonne point; car en me souhaitant du bien pour l'amour de moi-même, vous devez m'en souhaiter aussi pour votre propre intérêt, puisque ma résolution a toujours été de partager avec vous tout le bien qui peut m'arriver. Après vous avoir causé du chagrin, je veux m'attacher présentement à vous donner une double joie par ma conduite. Vous saurez que je vis dans la plus intime union avec Cratippus, & qu'il me traite moins comme son disciple que comme son fils. Je prends autant de plaisir à ses conversations qu'à ses lectures. Nous passons ensemble des jours entiers, & fort souvent une partie de la nuit; car je l'engage aussi souvent que je le puis à souper avec moi; & comme il est d'une humeur fort agréable, il met à part toute la sévérité philosophique pour se réjouir si familièrement avec nous, que la nuit nous gagne sans que nous nous en appercevions. Tâchez de nous venir joindre le plutôt qu'il vous sera possible pour jouir d'une société si charmante. Que vous dirai-je de Brutlius? Je vous assure que je ne le perds pas un moment de vue. Sa compagnie est aussi amusante que sa conduite est exemplaire. Il possède l'art de mêler des questions de littérature dans les conversations les plus enjouées, & d'affaiblir la philosophie de beaucoup d'agrément.

J'ai loué pour lui une maison près de la mienne, & je l'aide dans sa pauvreté autant que mon petit revenu le permet. J'ai commencé aussi à déclamer en grec sous Cassius; mais pour le latin, je m'exerce plus volontiers avec Bruttius. Je ne vois pas moins familièrement les gens de lettres qui sont venus de Mitylène avec Cratippus. Il fait beaucoup de cas de leur savoir; Epicrate, l'homme le plus considéré d'Athènes, Léonidas, & plusieurs autres personnes du même rang, passent de même une partie de leur tems avec moi. Voilà quels sont à peu-près mes amusemens & mes occupations. A l'égard de Gorgias, il m'étoit assurément fort utile pour m'exercer à la déclamation, mais je n'ai rien mis en balance avec les ordres de mon père qui a voulu absolument que je cessasse de le voir. La moindre incertitude lui auroit paru suspecte, & j'ai fait réflexion d'ailleurs qu'il ne convenoit point de délibérer sur le jugement d'un père. Au reste votre zèle & vos avis me touchent sensiblement. Je reçois l'excuse que vous tirez de vos occupations. Je sais que tout votre tems est bien employé. Vous avez acheté une ferme. Je m'en réjouis beaucoup, & je souhaite qu'elle vous procure toute la satisfaction que vous en espérez. Vous ne devez pas être surpris que je choisisse cet endroit de ma lettre pour vous en féliciter, car c'est le même où vous m'appre-

nez dans la vôtre que vous avez fait cette nouvelle acquisition. Enfin vous êtes le maître d'un lieu où vous pouvez mettre à part toutes les formalités de la ville, & vous voilà devenu, graces au ciel, un romain de l'ancienne trempe. Je me représente déjà votre figure, & je me plais à vous voir occupé du soin de vos affaires rustiques, consultant votre fermier, ou portant dans un coin de votre robe des semences pour votre jardin. Raillerie à part, je suis aussi fâché que vous de ce que je me suis trouvé absent dans ces circonstances, & je regrette de n'avoir pu vous assister. Mais comptez, mon cher Tiron, que je rendrai quelque jour votre fortune aisée si la mienne répond à mes espérances, sur-tout connoissant que vous avez acheté cette ferme pour mon usage autant que pour le vôtre. Je vous remercie de la diligence avec laquelle vous avez exécuté mes ordres; mais ayez soin, je vous prie, qu'on m'envoie promptement un copiste, qui sache particulièrement écrire le grec; car vous ne sauriez vous imaginer combien je perds de tems à transcrire. Sur toutes choses conservez votre santé, & vivons long-tems s'il se peut, pour tenir quelque jour ensemble beaucoup de savantes conférences. Je vous recommande Antherus. Adieu.

Le jeune Marcus étoit dans cette situation, lorsque Brutus passant par Athènes, conçut tant

estime pour son caractère & pour sa vertu , que non-seulement il en fit l'éloge à son père , mais que sans être arrêté par son âge , qui ne surpasseoit point encore vingt ans , il le chargea d'un office important dans son armée. Marcus , animé par cette faveur , se distingua par sa conduite autant que par son courage , & sortit victorieux de plusieurs rencontres où il commandoit en chef. Après la bataille de Philippes & la mort de Brutus il se retira près de Pompée qui s'étoit saisi de la Sicile avec une armée considérable & la plus grande flotte de l'empire. Cette île devint comme le dernier asile des malheureux républicains , & le jeune Cicéron y reçut des honneurs particuliers. Il continua d'y soutenir avec beaucoup de vigueur l'intérêt de sa patrie & la cause de la liberté ; jusqu'à ce que Pompée ayant fait sa paix avec le triumvirat , obtint entre les articles de son traité le pardon & le rétablissement de tous les citoyens (a) exilés ou pros crits qui portoient sous lui les armes.

Cicéron s'étant alors séparé de Pompée , entra dans Rome avec le reste de son parti , pour y mener une vie privée dans l'éloignement de la cour & des affaires ; car sans compter le désagrément des conjonctures , qui n'étoient point

(a) Appian. pag. 619, 713.

encore favorables à son nom ni à ses principes , il conservoit un reste de zèle pour le parti républicain , qui ne lui permettoit pas de se lier trop étroitement avec les oppresseurs de la liberté. Dans cette situation où il ne s'offroit rien qui pût exciter son ambition & sa vertu , il n'est pas surprenant que l'oisiveté & le goût du plaisir ayent eu la force de l'amollir. L'exemple d'Antoine , qui étoit livré à l'excès du vin , & qui avoit publié depuis peu un livre sur les triomphes de son yvrognerie , avoit mis cette passion fort à la mode. On prétend que le jeune Cicéron tomba dans le même dérèglement , & qu'il se rendit fameux par la quantité extraordinaire de vin qu'il avaloit d'un seul trait : comme s'il eût entrepris , suivant la remarque de Pline , de ravir à Marc-Antoine , le meurtrier de son père , la gloire d'être le plus grand yvrogne de l'empire romain (*a*).

Cependant Auguste n'étoit pas sans considération pour lui , puisqu'il le fit recevoir dans le (*b*) collège des Augures , & qu'il le mit au nombre

(*a*) Nimirum hanc gloriam auferre Cicero voluit interfectori patris sui , Antonio. Is enim ante eum avidissime apprehenderat hanc palmam , edito etiam volumine de sua ebrietate. *Plin. Hist. nat.* 14, 22,

(*b*) Appian. p. 619.

des magistrats qui présidoient à la fabrique de la monnoie. Il nous reste une médaille qui porte d'un côté le nom de Marcus Cicéron , & de l'autre celui d'Appius Claudius (a), un de ses collègues dans cet office. Après avoir renoncé à l'amitié d'Antoine , Auguste ne se vit pas plutôt seul maître à Rome , qu'il choisit le jeune Cicéron pour son

(a) Vide And. Morell. Thesau. Numism. inter Num. consul. Goltzii Tab. 33 , 4. Ces sur-intendans de la monnoie portoient le nom de *Treviri* ou *Triumviri Monetales* ; dans les médailles , & les anciennes inscriptions, ils sont désignés par ces lettres initiales, III. Vir. A. A. A. F. F. c'est-à-dire , *Auro* , *Argento* , *Ære Flando* , *Ferundo*. Ils n'avoient jamais été que trois, jusqu'au tems de Jules-César qui en établit quatre ; de-là vient que dans la médaille de Cicéron , dont on vient de parler , on trouve *IIII. Vir.* Il y avoit à Rome d'autres magistrats d'un rang inférieur , qu'on nommoit *Treviri Capitales* , & qui jugeoient les crimes capitaux entre les étrangers & les esclaves , ou même entre les citoyens de basse condition. On trouve dans les lettres de Cicéron à Trebatius , une allusion assez plaisante à cette magistrature. Trebatius accompagnant César dans la guerre contre les habitans de Trèves , *Treviri* , une des plus belliqueuses nations des Gaules : « Je vous avertis , lui écrivit Cicéron , de vous bien garder de ces *Treviri*. J'apprends qu'ils sont du genre *Capital*. J'aimerois mieux qu'ils fussent de celui de la monnoie ». *Ep. fam.* 7 , 3 , L'allusion de *Capital* regarde les triumvirs.

collègue dans la dignité de consul. Les lettres par lesquelles il informa le peuple romain de la victoire d'Actium & de la conquête de l'Egypte, furent adressées à *Cicéron, consul*, qui eut la satisfaction de les lire au sénat & au peuple, & celle de porter ce fameux décret qu'il fit lui-même exécuter, par lequel il fut ordonné que toutes les statues & les autres monumens d'Antoine seroient renversés, & que sa famille ne prendroit plus le nom de *Marcus*. Ces honneurs qu'Auguste accordoit au fils étoient une sorte de réparation pour la trahison qu'il avoit faite au père. D'ailleurs en laissant au fils le pouvoir de venger la mort de son père sur la famille d'Antoine, il sembloit faire tomber du même côté le blâme de cette action. Mais le peuple regarda comme une disposition admirable de la providence, que la ruine d'Antoine & de tous les restes de sa fortune eût été réservée pour le triomphe du fils de Cicéron (a). Pline nous apprend aussi que Marcus Cicéron pendant son consulat décerna des honneurs particuliers à Auguste son collègue. Il nomma la couronne Graminée, qui passoit dans les tems de l'ancienne discipline pour la plus noble de toutes les récompenses militaires (b), quoi-

(a) Plutarq. *Vie de Cicéron*. Dio. pag. 456. Appian. pag. 619, 672.

(b) Corona quidem nulla fuit graminea nobilior; nun-

qu'elle ne fût composée que de l'herbe la plus commune qui se trouvoit sur le champ de bataille, & qui ne s'accordoit que pour la délivrance d'une armée dans le plus pressant danger. Depuis la fondation de Rome elle n'avoit pas été donnée plus de huit fois; mais sous les destructeurs de la liberté, tous les honneurs étoient prostitués servilement, suivant le caprice du monarque.

Quelque tems après son consulat, Cicéron fut nommé proconsul d'Asie, ou, suivant le témoignage d'Appian, proconsul de Syrie, qui étoit une des plus belles provinces de l'empire. Son nom ne se trouvant plus dans l'histoire, il est fort vraisemblable qu'il mourut avant que la maturité de l'âge & l'expérience des affaires eussent été capables de réparer le tort qu'il s'étoit fait par son intempérance. Mais s'il ne se distingua point dans les conseils, on doit juger par les honneurs auxquels il fut élevé, que sa vie, quoique souillée de quelques taches, ne fut pas sans dignité. Au milieu des vices dont on charge sa mé-

quam nisi in desperatione suprema contigit ulli, nisi ab universo exercitu servato decreta..... Eadem vocatur obsidionalis..... Dabatur hæc viridi è gramine, decerpto inde ubi obsessos servasset aliquis.... Ipsum Augustum cum M. Cicerone consulem, idibus septembribus senatus obsidione donavit, &c. *Plin. Hist. nat.* 22, c. 3, 4, 5, 6.

moire, on lui accorde *l'urbanité* de son père (a).

Pline nous a conservé un trait de son caractère, qui prouve du moins que la ruine de son parti & de sa fortune n'avoit point abattu l'élevation naturelle de son courage. Dans une partie de débauche il jeta un verre à la tête d'Agrippa, qui tenoit le premier rang de l'empire après Auguste (b); & cette querelle venoit sans doute de quelque vive contestation sur les anciens intérêts qui avoient divisé la république, ou de quelque terme insultant d'Agrippa contre les héros du parti vaincu. Pendant qu'il gouvernoit l'Asie, Cestius, qui fut élevé ensuite à la préture, flatteur du tems & l'ennemi déclaré de la réputation de son père, eut un jour la hardiesse de se présenter à sa table. Cicéron, qui le connoissoit peu, apprenant que c'étoit l'homme qui outrageoit perpétuellement la mémoire de son père, & qui l'accusoit d'ignorance dans les belles-lettres, le fit enlever de sa présence, & donna ordre qu'il fût fouetté publiquement (c).

Il paroît que Marcus Cicéron étoit d'un na-

(a) Qui nihil ex paterno ingenio habuit præter urbanitatem. *M. Senec. Suasor. 6.*

(b) Marcoque Agrippæ à temulento scyphum impactum. *Plin. Hist. nat. 14, 22.*

(c) *M. Senec. Suasor. 6.*

tuel gai, ouvert, généreux, tourné particulièrement à la gloire militaire, par le goût que les disgrâces de sa patrie lui avoient fait prendre pour les armes, dans un âge qui n'est propre ordinairement qu'aux exercices de la paix. Il avoit servi avec honneur dans trois guerres consécutives & les plus fameuses de l'histoire ; celle de Pharsale, de Philippes & de Sicile. Si la suite de sa vie répondit mal à la grandeur de son père, il semble que ce fut moins sa faute que celle de la fortune & des malheureuses conjonctures, qui ne lui offroient ni le moyen de parvenir aux honneurs de son père, ni l'occasion d'imiter ses vertus. Mais dans un autre tems & sous un gouvernement libre, sans être égal à son père du côté de l'éloquence, du savoir & de la politique, il l'auroit surpassé dans le caractère d'homme de guerre, qui produit ordinairement une gloire plus éclatante, ou qui rend du moins le pouvoir plus ferme & plus solide.

On a vu paroître tant de fois dans le cours de cette histoire, Quintus Cicéron, Quintus son fils, & Pomponius Atticus, qu'il reste peu d'éclaircissement à désirer pour la connoissance de leurs caractères. Les deux premiers ayant quitté Cicéron lorsqu'il avoit pris la fuite vers la mer, étoient retournés à Rome pour se fournir d'ar-

gent & des autres commodités qui leur devoient être nécessaires dans la retraite qu'ils étoient résolus de chercher en Macédoine. Ils espéroient de pouvoir exécuter leur dessein avant que la proscription fût commencée, ou passer secrètement quelques jours à Rome, sans craindre d'y être découverts. Mais la diligence des satellites d'Antoine, & l'ordre qu'ils avoient reçu particulièrement de surprendre les Cicéron, l'emportèrent sur toutes les précautions de la prudence. Ce fut le fils qui fut découvert le premier. On rapporte qu'étant moins inquiet pour sa vie que pour la sûreté de son père, il refusa constamment de déclarer le lieu de sa retraite; sur quoi les soldats d'Antoine eurent la cruauté de le mettre à la torture. Mais le père apprenant le malheur & la généreuse tendresse de son fils, se hâta volontairement de paroître pour le délivrer de ses tourmens, & demanda pour unique faveur d'être exécuté le premier. Son fils pressa les bourreaux de lui accorder la même grace, & de lui épargner la douleur de voir massacrer son père à ses yeux. Ils se laissèrent toucher par un combat si tendre, & pour les satisfaire tous deux, ils les prirent à part (a), & les tuèrent dans le même instant.

(a) Dio. p. 333. Appian. 601. Plutarq. *Vie de Cicéron.*

À l'égard d'Atticus, l'art qu'il avoit trouvé de mener une vie tranquille dans des tems si difficiles & si tumultueux, confirme l'idée qu'on a donnée de ses principes, & doit le faire regarder comme un maître consommé dans cette agréable doctrine, qui proposoit le plaisir & le repos pour souverain bien. On s'imagineroit naturellement que ses liaisons avec Cicéron & Brutus, jointes à la renommée de ses richesses, devoient le faire envelopper dans l'arrêt de la proscription. Il en fut lui-même si alarmé qu'il demeura quelque tems caché ; mais ses défiances étoient sans fondement. L'intérêt de son repos lui avoit fait prévoir les maux dont Rome étoit menacée. Il avoit fait fort assidument sa cour à Marc-Antoine ; & dans le tems même de sa disgrâce, lorsqu'il étoit chassé de l'Italie, & que ses affaires paroissoient désespérées, il avoit rendu d'importans services à ses amis de Rome. Il avoit pris soin de sa femme & de ses enfans, jusqu'à les assister de ses richesses dans l'extrémité de leurs besoins ; de sorte qu'Antoine en arrivant à Rome & dans la chaleur du massacre, n'eut pas de soin plus pressant que celui de faire chercher Atticus. Ayant découvert son asyle, il lui écrivit de sa propre main pour calmer toutes ses craintes & l'invitait à le venir joindre. Il lui envoya même une garde,

pour le mettre à couvert de l'insulte (a) & de la violence des soldats.

C'est encore aux soins prudens d'Atticus & aux précautions qu'il prenoit continuellement pour assurer son repos, qu'il faut attribuer la suppression de toutes ses lettres. On admire qu'après une si longue correspondance, dont il nous reste seize livres entiers de celle de Cicéron sur les plus grandes affaires de leur siècle, il n'en paroisse pas une seule d'Atticus. Mais on n'en doit pas chercher d'autre cause que le soin qu'il eut de retirer toutes les siennes après la mort de son ami, & de les supprimer sans exception, dans la crainte qu'elles ne pussent lui nuire ou diminuer son crédit auprès de ses nouveaux maîtres. Sa tranquillité & sa fortune furent bientôt établies sur

(a) Atticus cum Ciceronis intima familiaritate uteretur, amicissimus esset Bruto, non modo nihil iis indulsit ad Antonium violandum, sed è contrario familiares ejus ex urbe profugientes, quantum potuit, texit.... ipsi autem Fulviæ, cum litibus distineretur.... sponsor omnium rerum fuerit.... Itaque ad adventum imperatorum de foro decesserat, timens proscriptionem.... Antonius autem.... eï, cum requisisset ubinam esset, sua manu scripsit ne timeret, statimque ad se veniret.... ac ne quid periculum incideret, præsidium ei misit. *Corn. Nep. in vit. Att. 10.*

un fondement plus solide que celui de son mérite, par le mariage de Pomponia, sa fille unique, avec Marcus Agrippa. Il fut redevable à Marc-Antoine de cette (a) haute alliance, qui le fit admettre à la familiarité d'Auguste, par la faveur d'Agrippa, ministre & favori de ce prince; & dans la suite il eut l'honneur de s'allier au maître même de l'empire romain, en mariant sa petite-fille à Tibère. Ainsi Atticus joignit de la dignité à son repos, & parvint à une extrême vieillesse par la voie qu'il s'étoit proposée; heureux, respecté, à couvert de toutes sortes de troubles & de dangers. Mais s'il vit encore dans la mémoire & dans l'estime des hommes, il ne doit cet avantage qu'à l'amitié de Cicéron; car c'est au fond la plus glorieuse circonstance de son histoire: & Sénèque observe avec raison que les épîtres de Cicéron l'ont sauvé de l'oubli (b). « Ni son » gendre Agrippa, ni Tibère, mari de sa petite-

(a) Atque harum nuptiarum, non enim est celandum, conciliator fuit Antonius. *Ibid.* 12. Nata est autem Attico neptis ex Agrippa. Hanc Cæsar vix anniculam, Tiberio Claudio Neroni, Drusilla nato, privigno suo despondit. Quæ conjunctio necessitudinem eorum sanxit. *Ibid.* 19.

(b) Nomen Attici perire Ciceronis epistolæ non sinunt. Nihil illi profuisset gener Agrippa & Tiberius progener, & Drusus pronepos; inter tam magna nomina taceretur, nisi Cicero illum applicuisset. *Senec. Epist.* 21.

390 HISTOIRE DE LA VIE, &c.

» fille, ni Drusus son arrière-petit-fils, n'auroient
» pas servi beaucoup à sa gloire, si le nom de
» CICÉRON emportant celui d'Atticus à sa
» suite, ne l'eut comme associé à son immorta-
» lité ».

Fin du Tome quatrième.



TABLE

DES MATIÈRES.

Les Chiffres Romains indiquent le Volume.
Les Chiffres Arabes la page.

A

ACADEMIE, secte de philosophes à Athènes, d'où elle tiroit son origine & son nom, IV, 307, *Note (b)*. Ses principes fondamentaux, 308. Nouvelle académie, en quoi elle différoit de l'ancienne, 311. Ses principes, 312 & *suiv.* Tenoit le milieu entre les stoïciens & les sceptiques, 314. Etoit la plus sensée de toutes les sectes, 315; & la plus favorable à l'éloquence, 319. Presque abandonnée du tems de Cicéron, pourquoi, *ibid.* & *suiv.* Ce qu'on a dit d'une troisième académie, est sans fondement, 320, *Note (a)*. Ses principes étoient de grand usage dans la vie civile; comparaison qu'on en fait avec ceux des stoïciens & des épicuriens, 361 & *suiv.*

ACULEO, (C.) chevalier romain, avoit épousé une tante maternelle de Cicéron, I, 2. Ses deux fils sont élevés avec Cicéron, 13.

Adoption, conditions qui y étoient requises, & ses effets, II, 84.

ADRIEN, (l'empereur) mourut dans la maison Puteolane de Cicéron, IV, 308, *Note (b)*.

ÆNOBARBUS. (L. Domitius) Les triumvirs lui arrachent le consulat auquel il aspirait, II, 329. Il y parvient ensuite, 355.

ÆSCHILE de Cnide, fameux orateur, accompagne Cicéron dans ses voyages, I, 69.

AFRANIUS, (L.) élu au consulat par les brigues de Pompée, II, 46. Son caractère, 57.

Agraria, (Loi) ce que c'étoit; inconvéniens qui en résultoient, I, 233. Une de ces loix publiée par César, II, 86.

Agriculture, (l') étoit une honorable occupation des premiers romains, I, 9.

Alaudæ, ou *Alouettes*, nom d'une légion levée par César ; d'où lui venoit ce nom, &c. III, 481, *Note*.

ALBINO VANUS, (Marcus Tull.) accuse P. Sextius de violence publique, II, 299.

ALCYONIUS, est soupçonné d'avoir supprimé le *Traité de la Gloire*, par Cicéron, III, 441, *Note*.

Allobroges. Quel peuple c'étoit ; leurs ambassadeurs sont sollicités d'entrer dans le parti de Catilina ; ils révèlent tout ; Cicéron les porte à user de feinte pour avoir de plus grands éclaircissemens par leur moyen ; suite de cette intrigue, I, 282. Prennent le parti de la révolte ; sont soumis par Pontinius, II, 402.

Amanus, montagne de Cilicie. Cicéron s'en rend maître, III, 39.

Année Romaine. Comment elle étoit composée, César la réforme, III, 243 & *suiv.*

ANTIOCHUS, philosophe, chef de la vieille académie. Cicéron loge chez lui à Athènes, I, 66.

ANTIOCHUS, roi de Comagène, demande quelques privilèges au sénat ; sa demande est tournée en ridicule par Cicéron, rejetée, II, 356, 357. Donne avis à Cicéron que les parthes avoient passé l'Euphrate, III, 22, 23.

ANTOINE, (Marc) orateur, grand-père du triumvir, est tué, & sa tête clouée à la tri-

bune aux harangues par ordre de Marius, I, 36.

ANTOINE, (Marc) père du triumvir. Commission extraordinaire dont on le charge ; il fait une invasion dans l'île de Crète ; est défait, & meurt après cette disgrâce, I, 105, 106.

ANTOINE, (Marc) étant tribun, s'oppose à un décret du sénat contre César ; il se rend au camp de César, III, 91. Son caractère, 92, 93. Sa fuite de Rome sert de prétexte à la guerre, 96. Exclut de l'Italie tous les partisans de Pompée ; excepte Cicéron, 185. Est élu général de la cavalerie, 198. Reçoit ordre de la part de César de payer ce qu'il devoit pour l'achat des maisons & des meubles de Pompée, 306. Est choisi par César pour son collègue au consulat, 319. Querelle entre lui & Dolabella, *ibid.* & *suiv.* Offre à César le diadème royal, 323. Les deux Brutus empêchent qu'il ne soit tué avec César, 339. Dissimule ses vues, gagne Lépidus, 360, 361. Il joue les conjurés, 365 & *suiv.* Excite le tumulte arrivé aux funérailles de César, 367 & *suiv.* Reprend le masque après l'éloignement des conjurés, 373. Visite l'Italie pour engager les vétérans à son service, 383. Usage pernicieux qu'il fait du décret du sénat qui confirmoit les actes de César, 414 & *suiv.* Se saisit du trésor public, 417. Son argent séduit Dolabella, 418, 419. Marque du mépris pour

OCTAVE, 437. Propose au sénat un traité avec S. Pompée, 450. Entreprend d'ôter à Brutus & à Cassius les gouvernemens de Macédoine & de Syrie, 466. Invite Cicéron à se trouver à une assemblée du sénat; sur son refus Antoine le menace, 467. Répond à la première Philippique de Cicéron, 472 & *suiv.* Élève une statue à César, 478. Fait massacrer trois cens centurions; ses emportemens contre Octave & Q. Cicéron le fils, 487, 488. Il abandonne la ville dans le dessein de s'emparer de la Gaule Cisalpine, 489. Assiège D. Brutus dans Modène, 497 & *suiv.* Le sénat lui députe des ambassadeurs, IV, 14, 15, 19. Refuse de recevoir les ordres du sénat; conditions qu'il propose aux ambassadeurs, 25, 26. Presse vigoureusement D. Brutus dans Modène, 73. S'efforce d'ébranler la fidélité d'Hirtius & d'Octave, 83 & *suiv.* Remporte quelque avantage sur Panfa; est défait par Hirtius, 124 & *suiv.* Est mis entièrement en déroute par Octave & Hirtius dans une seconde bataille; il fuit vers les Alpes, 138, 139. Est reçu par Lépidus, 171. Forme la ligue du second triumvirat avec Octave & Lepidus, 228 & *suiv.* Consent à la proscription de son oncle; revue sommaire de sa conduite depuis la mort de César, 235 & *suiv.* récompense qu'il donne pour la tête de Cicéron; il la fait attacher à la tribune, 242, 243.

ANTOINE, (C.) frère du triumvir, est battu & fait prisonnier par les troupes de Brutus, IV, 97. Est traité avec douceur par Brutus, 98, 99. Engage plusieurs soldats de Brutus dans une sédition; est mis en sûreté dans un vaisseau, 157.

ANTONIUS, (C.) oncle du triumvir, noté par les censeurs, & exclus du sénat pour ses crimes, I, 170. Se met au rang des candidats pour le consulat; il emploie ouvertement la brigues & la corruption, 215, 217. Est donné pour collègue à Cicéron, & même par les intrigues de celui-ci, 224. Il est envoyé avec une armée contre Catilina, 275. Montre peu d'ardeur à l'attaquer, 312, 313. Idée qu'en avoient ses concitoyens, 319, 320. Est banni pour ses malversations pendant son gouvernement de la Macédoine, II, 82.

APPIAN, historien grec, paroît avoir copié Plutarque, Préface, p. lxxv.

APPIUS, prédécesseur de Cicéron au gouvernement de Cilicie, se plaint de la méthode de gouverner de son successeur, III, 52. Est accusé par Dolabella, & acquitté, 56 & *suiv.* Exerce son office de censeur avec sévérité, 58. Assuroit, comme augure, la réalité de la divination artificielle; sa crédulité raillée par ses collègues, IV, 344, 345.

APPULEIUS, (L.) gouverneur de Macédoine. Sa conduite

à l'égard de Cicéron réfugié dans sa province, II, 173 & *suiv.*

APULIUS, tribun, dans un discours au peuple détruit une calomnie répandue contre Cicéron, IV, 122.

AQUILIUS, (Marcus) est livré à Mithridate par les habitants de Mitylène, I, 74.

ARATUS. Ses phénomènes traduits en vers latins par Cicéron, I, 24, 25. Ses pronostics pareillement, II, 64.

ARCESILAS, sixième successeur de Platon dans l'école académique, fonde la nouvelle académie, IV, 310. Sa réponse ingénieuse à une question qu'on lui faisoit, *ibid.*

ARCHIAS, poète fameux, un des maîtres de Cicéron, étoit entretenu chez Lucullus, I, 17. Il est défendu par Cicéron, II, 38.

ARIOBARZANES, roi de Cappadoce, recommandé par le sénat à Cicéron, implore sa protection sur la nouvelle d'une conspiration, III, 23, 24. Il devoit des sommes immenses aux grands de Rome, 26 & *suiv.*

ARISTOTE. Ses œuvres sont apportées en Italie, par Sylla, I, 45. Il étoit disciple de Platon; fonde la secte péripatétique, IV, 364. Admettoit une cinquième nature, distinguée des quatre élémens, & propre à la divinité & à l'ame des hommes, 331.

Arpinum, ville où naquirent

Cicéron & C. Marius, s'étoit procuré le droit de bourgeoisie romaine; son terroir rude & montagneux, I, 3, 4.

Aruspices. V. *Haruspices*.

Astura, terre de Cicéron, sa situation, III, 258.

ATEIUS, tribun, déclare que l'entreprise de Crassus est condamnée par les auspices; il est exclus du sénat pour ce sujet par le censeur Appius, II, 347, 348.

ATTICUS, surnom donné à T. Pomponius; pourquoi: il suivoit la secte d'Epicure; il contracte une étroite liaison avec Cicéron, I, 66, 67. Il achète à Athènes pour Cicéron des statues & d'autres curiosités, 206 & *suiv.* Fait copier les ouvrages des meilleurs écrivains grecs par ses esclaves, 209, 210. Refuse d'être lieutenant de son beau-frère Q. Cicéron; brouillerie qui en résulte: Cicéron les réconcilie, II, 48. Refuse d'aller joindre Cicéron exilé; quels étoient les motifs de son refus, 167, 168. Il le blâme de son abatement, 177. Fournit de l'argent à Cicéron; est accusé d'être trop froid, 198. A une entrevue à Dyrrachium avec Cicéron, 208, 209. Epouse Pilia, 309. Ses plaintes sur la conduite de Quintus envers Pomponia, III, 5. Fournit de l'argent à Cicéron, 187, 188. S'efforce de lui faire goûter l'administration de César, 298. Son attendrissement en se séparant de Cicéron, 440, 441. Son excellent

caractère gaignoit quelquefois le dessus sur sa philosophie & son ambition, 443. Sa vie tranquille, vrai modèle du système épicurien, IV, 437. Pourquoi ses lettres à Cicéron n'ont pas été publiées; il marie sa fille unique avec Agrippa, 439 : & sa petite-fille à Tibère : sa principale gloire fut l'amitié de Cicéron, 440.

Augures. Leur nombre ; leur caractère ineffaçable ; comment ils étoient créés, II, 417, 418. Présidoient aux auspices, comme interprètes de la volonté de Jupiter, IV, 336, 337. Leur dignité & leur pouvoir, 337, 338.

Auspices. Leur observation, par qui instituée & exercée ; ancienneté, utilité de cette invention politique, IV, 335 & *suiv.*

AULU-GELLE. Conte qu'il fait au sujet de l'achat d'une maison par Cicéron, II, 22, 23.

AUTRONIUS, (P.) Pœtus, convaincu de brigue & de corruption, perd le consulat, I, 201. Est banni comme complice de Catilina, II, 18.

B

BALBUS, (Corn.) défendu par Cicéron, son caractère, II, 320, 321. Écrit à Cicéron, & le presse de servir de médiateur entre César & Pompée, III, 127, 128. Il l'exhorte à se tenir neutre, 133 & *suiv.*

BAYLE. Erreur où il est tombé

sur Tullia, III, 256, 257, *Note (b).*

BESTIA, (L.) défendu par Cicéron ; son caractère, II, 295.

BIBULUS, (Marcus Calpurnius) est élu consul avec César, II, 73. S'oppose à l'adoption de Clodius, 83. Il est traité indignement pour son opposition à une loi agraria de César, 87. Se tient renfermé dans sa maison, 88. Harcèle les triumvirs par ses édits, 97. Commande en Syrie ; entreprend une expédition où il est repoussé avec perte, III, 41, 42. Obtient un décret de supplication, 43. Aspire au triomphe, 83.

Bonne déesse. A quel point on pouvoit le scrupule dans la solennité de ses mystères, I, 294, 295. Ils sont profanés par Clodius ; idée que les romains se formoient de ce crime, II, 26 & *suiv.*

Bretagne. (Grande) Expédition de César dans ce pays ; opinion qu'on en avoit à Rome, II, 370. Parallèle entre l'état ancien & moderne de cette île, & celui de Rome, 371.

BRUTUS, (Marcus) lieutenant du consul Marcus Lepidus, occupe la Gaule Cisalpine, I, 82. Il est obligé de se renfermer dans Modène ; se remet entre les mains de Pompée qui le fait massacrer, *ibid.*

BRUTUS, (Marcus Junius) fils du précédent, compose un discours pour la défense de Milon, où il loue le meurtre

de Clodius, II, 432, 433. Il avoit prêté de grosses sommes au roi Ariobarzanes, sollicite Cicéron de lui en procurer le paiement, III, 26 & *suiv.* S'intéresse pour une somme prêtée à la ville de Salamine au plus haut intérêt, 29 & *suiv.* Se joint à Pompée contre César malgré sa haine contre le premier, 167. Compose un ouvrage sur Caton, 234. Répudie sa femme Claudia, pour épouser Porcia, fille de Caton, 277. Fait à César l'apologie du roi Déjotarus, 311, 312. Est un des principaux chefs de la conspiration contre César : son caractère, 327 & *suiv.* Il tiroit son extraction de L. Brutus, premier consul de Rome : il ne pouvoit être fils de César, *ibid.* *Note (b).* Fait un discours au peuple dans le capitolé, après la mort de César, 360. S'éloigne de Rome par les intrigues d'Antoine, & se retire à Lanuvium avec Cassius, 373. Brutus & Cassius demandent à Antoine par une lettre l'explication de ses desseins, 419 & *suiv.* Reçoit la commission d'acheter du blé dans l'Asie, 430. Les jeux & les spectacles qu'il donne pendant son absence, en qualité de préteur, sont applaudis, 445 & *suiv.* Mortification qu'il y reçut, 448, 449. Prend le chemin de la Macédoine pour s'y établir, 466, 467. Lettre qu'il écrit de concert avec Cassius à Antoine, 475 & *suiv.* Envoie une relation de son expédition, IV,

42, 43. Distingue le jeune Cicéron, & le fait son lieutenant général, 53, 54. Rend compte de sa situation en particulier à Cicéron, 56, 57. Fait C. Antoine prisonnier, 97. Son embarras sur la manière dont il devoit le traiter; penche pour la douceur, 98 & *suiv.* Est mécontent du décret d'ovation porté en faveur d'Octave, 148, 149. Fait garder C. Antoine dans un vaisseau, 157. Ne peut être persuadé de passer en Italie, 196. Sa conduite en Grèce, 201, 202. Paroit mécontent des mesures prises par Cicéron, 202, 203. Inégalité de sa conduite comparée à celle de Cicéron. Sa fierté & son arrogance prouvées par ses lettres, 205 & *suiv.* Accusation mal fondée qu'il jette contre Cicéron dans une lettre à Atticus, 227, 228, *Note.*

BRUTUS, (Decimus) un des conspirateurs contre César, III, 336. Son caractère, 337. Se rend dans la Gaule Cisalpine & s'y fortifie, 373. Défend l'entrée de cette province à Marc Antoine, 491, 492. Défend Modène contre lui avec une merveilleuse valeur, IV, 123. Contribue à la défaite d'Antoine, 138. Se met à la poursuite d'Antoine, 163. Joint ses troupes à celles de Plancus, 171. Est abandonné par Plancus; veut se sauver dans la Macédoine, 188. Est tué par les soldats d'Antoine, 189.

BRUTUS, (L.) médaille où

est gravée sa tête d'un côté & celle d'Ahala de l'autre ; conjecture sur ce sujet , III , 356 , *Note*.

BURSA , (T. Munatius Plancus) est accusé par Cicéron , & condamné au bannissement , II , 441 , 442.

C

CALENDRIER romain , est réformé par César , III , 244 & *suiv.*

CALenus , (Fufius) ami d'Antoine. Avis qu'il ouvre dans le sénat , IV , 2 , 3. Entretien une correspondance régulière avec Antoine , & publie ses lettres , 20. Cause de l'embarras à Cicéron , & l'emporte dans quelques points , 26 , 27. Son avis à l'occasion des succès de Brutus , 43 , 44. Opine contre Dolabella , 60. Proposition qu'il fait au sénat , 60 , 61.

CALLIDIUS , (Marcus) célèbre orateur , mais froid & indolent , accuse Q. Gallius , &c. I , 218 & *suiv.*

Capitole , (le) brûlé pendant la dictature de Sylla , est rétabli ; Q. Lutatius Catulus y met la dernière main , & le dédie avec une pompe fort éclatante , I , 174. Ses tuiles dorées , 175. Centre & trône de la majesté de l'empire , II , 243.

Caractères des personnes ; comment on doit les tracer , Préface , p. lxiij , lxiv.

Caractère de Mithridate , I , 33. De C. Marius , 38 & *suiv.*

De Sylla , 76 & *suiv.* De Roscius le comédien , 85 & *suiv.* De Sertorius , 108. De Marcus Crassus , 113 , 114. De Catilina , 257 & *suiv.* De Lentulus , 258 , 259. De Cethegus , 260 & *suiv.* De Lucullus , 322. De Clodius , II , 25. De M. Puppius Pison , 37. De L. Calpurnius Pison , 120 , 121. De Gabinius , 122. De Pison , gendre de Cicéron , 239 , *Note*. De Corn. Balbus , 320 , 321. De Marcus Coelius , 322 , 323. De Trebatius , 367. De Publ. Crassus , 415. D'Hortensius , III , 73 & *suiv.* De Marc-Antoine , 92 , 93. De Pompée , 190 & *suiv.* De Curion , 200 , 201. De Caton , 235 & *suiv.* De Ligarius , 150. De Tullia , 257. De Marcellus , 309. De Mamurra , 314 , *Note (a)*. De Marcus Brutus , 327 & *suiv.* De C. Cassius , 331 & *suiv.* De Decimus Brutus , 337. De Trebonius , *ibid.* De César , 343 & *suiv.* De Servilie , 434. D'Atticus , III , 443 , 444. De Sulpicius , IV , 38 & *suiv.* De Hirtius , 140. De Panfa , 141 , 142. De Messala , 207 , 208 , *Note (b)*. D'Octave , 236. De Lepidus , 337.

CARBO , (Cn. Papirius) est chassé d'Italie par Sylla , & mis à mort en Sicile par les ordres de Pompée , I , 48.

CARNEADES , professeur de la nouvelle académie , la porte au sommet de la gloire , IV , 315.

CASCA , (C.) sénateur , ses

précautions pour n'être pas pris pour un autre , III , 370.

CASCA , (Pub.) nommé au tribunat par César , lui porte le premier coup , III , 370. Prend possession du tribunat , 490.

CASSIUS , (C.) bloqué par les parthes dans Antioche , est dégagé par une marche de Cicéron ; remporte de l'avantage sur eux dans leur retraite , III , 34 , 35. Conspire contre César ; son caractère , 331 & *suiv.* Se retire à Lanuvium avec Marcus Brutus , 373. Reçoit la commission d'acheter du blé en Sicile , 430. Prend le chemin de la Syrie pour s'en saisir , 466 , 467. Ses succès dans cette province , IV , 117 & *suiv.* Assiège Dolabella dans Laodicée , & le réduit à se tuer lui-même , 163. Justification de sa conduite & de sa méthode pour avoir de l'argent , 200. Différence entre sa conduite & celle de Brutus , 201 , 202.

CASSIUS , (Q.) s'oppose au décret qui ordonne à César de congédier son armée , III , 90. Se rend au camp de César , 91.

CATILINA , (L. Sergius) déchu de ses prétentions au consulat , conspire contre l'état , I , 201. Accusé pour ses oppressions en Afrique , il sollicite Cicéron d'entreprendre sa défense , 212. Corrompt par argent Clodius son accusateur , 214. Il brigue ouvertement le consulat , 216 , 217. Il avoit coupé la tête de C. Martius Gratidianus pour

la présenter à Sylla , 220. Est accusé d'avoir tué plusieurs citoyens dans la proscription de Sylla : on lui reproche un commerce incestueux avec une vestale , 221. Renouvelle ses prétentions au consulat par des démarches scandaleuses ; forme le dessein de tuer Cicéron , 251. Ses fières réponses aux reproches qu'on lui fait , 251 , 252. Son caractère , 254 , & *suiv.* Conspire contre l'état , 256 & *suiv.* Plan de sa conspiration , 260 & *suiv.* Son dessein sur Préneste ne réussit pas , 264. Il se rend à l'assemblée du sénat au capitolé ; il y est confondu par Cicéron , 266 & *suiv.* Sort de Rome , 271. Il est déclaré ennemi de la république 275. Est bloqué par Q. Metellus & par C. Antonius , 312. Est défait & tué , 315.

CATON , (Cneius) tribun. Son caractère , II , 276. Se déclare contre le rétablissement du roi Ptolémée , 277 , 279 , 281. Traite Pompée rudement , 292. Se rend ridicule en vendant des gladiateurs qu'il avoit achetés , 313. Ne veut pas souffrir que les consuls convoquent l'assemblée pour l'élection des magistrats , 328.

CATON. (Marcus Porcius) Sa harangue pour engager le sénat à faire mourir les complices de Catilina , I , 307 & *suiv.* Obtient un décret conforme à son avis , 310. Donne à Cicéron le titre de père de la patrie , 318. S'oppose à la

demande des chevaliers & la fait rejeter, II, 55. Il s'oppose une seconde fois à la même demande; César l'envoie en prison, 89. Accepte la commission de déposer Ptolemée, roi de Chypre, en exécution d'une loi de Clodius, 159. Réflexions sur cette expédition de Caton, 160 & *suiv.* Soutient la validité des actes de Clodius, 267. Ne peut obtenir la préture qu'il demandoit, 343. S'oppose à un décret de supplication demandé par Cicéron; lettre qu'il lui écrit à cette occasion, III, 43 & *suiv.* Il oublie ses principes en faveur de Bibulus son gendre, 46. Envoyé par Pompée pour garder la Sicile, il abandonne ce poste, 160. Son éloge entrepris par Cicéron, 232 & *suiv.* Son caractère, 235 & *suiv.* Témoignage que lui rendit Auguste, IV, 246, *Note.* Ses principes politiques comparés à ceux de Cicéron, 362 & *suiv.*

CATULUS, (Quint.) condamné à mort par Marius, quoiqu'il eût partagé avec lui le consulat & sa victoire contre les cimbres, se tue lui-même, I, 36, 37.

CATULUS, (Q.) fils du précédent, s'oppose aux desseins de Marcus Lepidus son collègue au consulat, I, 81. Son consulat expiré, il est revêtu de l'autorité proconsulaire, & chargé de la défense de l'état

avec Pompée; ils battent Lepidus, 82, 83.

CATULUS, (Q. Lutarius) consul avec Hortensius, dédie le capitole avec grande pompe: invente une sorte de luxe inconnue avant lui, I, 174, 175 & *suiv.*

Censeurs. En quoi consistoit leur office; il est rétabli après 17 ans d'interruption, & exercé avec sévérité, I, 169, 170.

Centuries. Division du peuple en centuries, I, 189.

CERELLIA, dame savante. Ses liaisons avec Cicéron; de quelle espèce elles étoient, IV, 271, 272.

CÉSAR, (Jul.) allié de près à C. Marius, refuse de répudier sa femme, fille de Cinna; est dépouillé des biens de cette femme, & de la dignité de grand-prêtre par Sylla: il se cache à la campagne; est découvert par les satellites de Sylla; a peine à sauver sa vie; pronostic de Sylla sur César, I, 50. Est honoré d'une couronne civique au siège de Mitylène, 75. Il s'empresse à rétablir le pouvoir des tribuns, 166. Ce fut par leur moyen qu'il renversa la république, 168. Il surpassa tous ceux qui l'avoient précédé, par la magnificence des spectacles qu'il donna au peuple, 172. Soutient la loi Manilia; par quels motifs, 196. Passe pour complice d'une conspiration, &c. 202. Il réveille le parti de Marius, poursuit les ministres des cruau-

tés de Sylla ; mais il épargne Catilina , 219. Engage Labienus d'accuser Rabirius : se fait nommer duumvir dans cette affaire & condamne l'accusé , 240, 241. Il est élu grand-prêtre , 249. Est d'avis de ne pas faire mourir les complices de Catilina , 258 & *suiv.* Echappe à peine à la fureur des chevaliers qui le soupçonnoient d'être complice de Catilina , 316. Soutient le tribun Metellus contre Cicéron , II , 3. Attaque Catulus avec violence , mais en vain , 4. Est suspendu des fonctions de sa préture , 5. Se soumet & obtient la révocation du décret qui le suspendoit , 6. Accusé de complicité avec Catilina , par L. Vettius & Q. Curius , il se disculpe ; obtient une pleine vengeance contre ses accusateurs , 16, 17. Répudie Pompeia sa femme , 27. Sa conduite dans le procès de Clodius , 32. Invite Pompée à se rendre maître de la république , 40. Revient plein de gloire de son gouvernement d'Espagne , 72. Est fait consul avec Bibulus , 73 , 74. Forme une triple ligue entre Pompée , Crassus & lui-même , 74. Marie sa fille Julia à Pompée , 76. Fait passer l'acte d'adoption de Clodius , 85. Fait passer une loi Agraria avec violence , 86 & *sui.* Oblige les chevaliers ; envoie Caton en prison ; fait ratifier les actes de Pompée : humilie Lucullus , 89 , 90. Sa conduite

à l'égard de Cicéron , 90 , 91. Feint d'être en différend avec Clodius , 92 & *suiv.* Harcelé par les édits de Bibulus , il s'efforce d'exciter la populace contre lui , 98. Fruits qu'il recueille du triumvirat , 101 , 102. Fait étrangler Vettius dans la prison , 106. Se fait accorder le gouvernement de la Gaule Cisalpine & de l'Illyrique par le peuple , & celui de la Gaule Transalpine par le sénat , pour cinq ans , 107 , 108. Se propose de mettre Cicéron dans sa dépendance , offre de le faire son lieutenant général dans les Gaules , 111 , 112. Irrité par les refus de Cicéron , il se lie avec Clodius , & rejette tout le blâme sur Cicéron , *ibid.* Réconcilie Pison avec Clodius , 119. Condamne les procédés de Cicéron envers Lentulus & les autres complices de Catilina , 133. La validité des actes de son consulat est attaquée inutilement , 143. Se rend dans son gouvernement des Gaules , *ibid.* Félicite Clodius sur la commission qu'il avoit fait donner à Caton , 161. Consent au rétablissement de Cicéron , 200. Demandes qu'il fait au sénat appuyées par Cicéron ; son gouvernement lui est continué pour cinq ans , 296. A une entrevue avec Pompée à Lucques , 304. Réconcilie Pompée & Crassus , 328. Lie une correspondance régulière

lière avec Cicéron , 361 & *suiv.* Sa seconde expédition contre la Bretagne , 370. Ses attentions pour Quintus, frère de Cicéron , 376. Presse Cicéron de défendre Vatinius , 386. Et ensuite Gabinus , 387. Supporte avec constance la mort de sa fille Julia : n'attend que l'occasion de rompre avec Pompée , 400 & *suiv.* Faveur extraordinaire que Pompée lui procure , 447. Ses projets alarmant l'Italie , 449. Est bien aise de voir un refroidissement entre Cicéron & Caton ; travaille à l'augmenter , III , 45. Termine la guerre des Gaules ; paroît peu disposé à quitter sa commission , 60, 61. Corrompt Paullus & Curion par ses libéralités , 66 , 67. Le sénat lui ordonne de congédier son armée , 90. Prétextes & motif réel de son entreprise : il passe le Rubicon , 98. Envoie à Rome un plan de conciliation , 103 , 104. Prouve son peu de sincérité , 106. Réflexions sur son entreprise , 107 & *suiv.* Préjugé répandu contre son caractère ; ses maximes opposées à la tyrannie ; prend Corfinium ; traite ses prisonniers avec générosité , 115 & *suiv.* Presse Cicéron d'être neutre entre Pompée & lui , 129 & *suiv.* A une entrevue avec Cicéron à Formies , 137. S'empare du trésor public , 148. Pourquoi il alla soumettre l'Espagne plutôt que de poursuivre Pompée , 168 , 169. Est créé dictateur ;

Tomé IV,

se nomme lui-même consul ; & va chercher Pompée , 171. Le bloque dans Dyrrachium ; est contraint de se retirer , 172. Rempporte une victoire complète à Pharsale , 176. Sa conduite comparée avec celle de Pompée , 178 , 179. Est élu dictateur pour la seconde fois , 198. Ecrit une lettre gracieuse à Cicéron , 204. Le reçoit à bras ouverts , 207. Use arbitrairement de son autorité ; part pour l'Afrique , 208 , 209. Dates diverses de son embarquement conciliées , *ibid.* *Nozze* (a). Retourne victorieux ; est flatté indécemment par le sénat , 217 , 219. Ses égards pour Cicéron , 231 , 232. Répond à l'éloge de Caton entrepris par Cicéron , 234. Accorde le pardon de Marc. Marcellus à l'intercession du sénat , 238 & *suiv.* Réforme le calendrier , 243. Pardonne à Ligarius , 249. Part pour l'Espagne contre les fils de Pompée , 251. Fait part à Cicéron de ses desseins & de ses succès , 295. Publie son Anti-Caton , 307. Son magnifique triomphe est peu applaudi des citoyens , 308. Donne deux somptueux festins à toute la ville , 309. Paroît mal disposé contre le roi Dejotarus , que Cicéron & Brutus défendent , 312. Est frappé de la liberté de Brutus en cette occasion , 313. S'invite lui-même à passer un jour dans la maison de campagne de Cicéron , 313 & *suiv.* Fait un con-

Cg

ful pour une demi-journée , 316. Abrège le tems du consulat pour obliger un plus grand nombre de ses amis ; se revêt pour la cinquième fois de cette dignité , 318. Son avidité pour toutes sortes de flatteries ; souhaite d'être nommé *Roi* ; société instituée à son honneur , &c. 321 & *suiv.* Sa mort , & son caractère , 242 & *suiv.* Est honoré comme un dieu par la populace , 384. Ce culte est établi par un décret du sénat , 468 , 469.

CETHEGUS , un des complices de la conjuration de Catilina , son caractère , I , 260 & *suiv.* Est mis à mort , 310.

CICÉRON , (Marc.) le grand-père ; quel homme c'étoit , I , 8 , 10. Il eut deux fils , Marcus & Lucius , 12.

CICÉRON , (Marc.) le père , homme savant & prudent , fait élever ses deux fils avec grand soin sous la direction de L. Crassus , I , 12 , 13. Meurt après l'élection de son fils au consulat , 224.

CICÉRON , (Lucius) cousin de Cicéron , sa mort. Cicéron déplore la perte de ce cousin , qui lui étoit d'un grand secours , I , 178.

CICÉRON , (M. Tull.) née de sa naissance , I , 1. Etat de sa famille , 2 & *suiv.* Pourquoi on l'appeloit *Homme nouveau* ; lieu de sa naissance , 6. Description de sa maison paternelle possédée aujourd'hui par les dominicains , 7 & *suiv.* Est nommé *Marcus* comme son

père & son grand-père , 8. D'où venoit le nom de *Cicéron* , 9. Il est élevé avec les Aculeo , ses cousins , sous la direction de L. Crassus , 13. Il est mis dans une école publique sous un maître grec , 15. Mis sous la discipline du poète Archias , il s'attache à la poésie , & compose un poème encore enfant ; il prend la robe virile , 17 , 18. Il s'attache à Q. Mutius Scævola l'augure , & ensuite à Scævola le grand prêtre , & acquiert par leur secours une connoissance parfaite des loix , 19 , 20. Ses grandes vues ; ce qu'il faisoit pour se perfectionner , 23 & *suiv.* Il traduit en vers latins les Phénomènes d'Aratus ; publie deux autres poèmes , l'un à l'honneur de Marius ; l'autre nommé *Limon* ; étendue de son génie poétique , 24 & *suiv.* Il s'applique à la philosophie : est d'abord charmé de Phèdre l'épicurien ; abandonne ensuite les principes de cette secte , 26. Il fait une campagne avec le consul Cn. Pompée Strabon , dans la guerre marisque , 28. Il se trouve à la conférence du consul avec le général des marse , 29. Sert en qualité de volontaire sous Sylla ; rapporte une action remarquable dont il fut témoin , 31 , 32. Il est témoin de l'entrée violente de Marius dans Rome , 37. Publie ses Ouvrages de Rhétorique qu'il rétracte dans un âge plus avancé , 42. Devient dis-

tiple de Philon, philosophe académicien; reprend l'étude de l'éloquence sous Molon le rhodien, 43. Il entretient dans sa maison le stoïcien Diodore pour s'instruire sur la logique; déclame en grec & en latin avec M. Pison & Q. Pompée, 44, 45. Prend derechef des leçons de Molon, 53. Il perfectionne son style dans la compagnie des femmes qui excelloient dans la délicatesse du langage, 54, 55. Il se présente au barreau, 56. Il entreprend la cause de P. Quinctius, 57. Il défend S. Roscius d'Ameria; son courage & son habileté sont applaudis de toute la ville, 58 & *suiv.* Il soutient le droit de certaines villes d'Italie à la bourgeoisie de Rome contre une loi de Sylla qui les en privoit, 64. Motif du voyage qu'il fait en Grèce & en Asie, *ibid.* & *suiv.* Il loge à Athenes chez Antiochus; rencontre Atticus dans cette ville, 66, 67. Continue de cultiver l'éloquence sous Demetrius; se fait initier aux mystères d'Eleusine, 67. Il passe en Asie, où il voyage en la compagnie des plus fameux orateurs du pays, 69. Visite Rhodes; y reçoit les leçons du philosophe Possidonius, & déclame en grec avec Molon, 70, 71. Il retourne à Rome après deux ans d'absence, 71, 72. Sa méthode de voyager est presque la seule dont on puisse attendre des fruits réels, *ibid.* L'histoire de son voyage à l'o-

racle de Delphes est peu certaine, 83, 84. Il plaide la cause du comédien Roscius, 84 & *suiv.* Est fait questeur par le suffrage unanime de toutes les tribus, 90. Il épouse Terentia, 94, 95. Exerce son office de questeur en Sicile, 96 & *suiv.* Grands honneurs qu'on lui décerne dans ce pays; il y plaide la cause de quelques jeunes seigneurs romains, 98, 99. Il découvre le tombeau d'Archimède, inconnu aux Syracusains, 100, 101. Son retour en Italie; mortification qu'il essuie à Pouzzoles; il prend la résolution de résider constamment à Rome, 102, 103. Observe exactement la loi Cincia, 115. Si dans son action il prenoit Escopé & Roscius pour maîtres, 116. Il ne négligeoit pas les voies usitées pour se rendre agréable au peuple, 118, 119. Est élu édile, 121. Il entreprend la cause contre Verrès, 123. Il va en Sicile pour vérifier les mémoires & les accusations contre Verrès; sa réception à Syracuse, 128. Il est mal reçu à Messine, 129 & *suiv.* Renverse tous les projets de Verrès par une nouvelle façon de procéder, & l'oblige à s'exiler, 132, 133. Cette affaire indispose la noblesse contre lui, 135, 136. Passe aux fonctions de l'édilité, 170. Prend un tempérament dans les spectacles qu'il donne au peuple, & trouve le secret de lui plaire, 173. Présens qu'il reçoit des Siciliens; il les em-

plote au soulagement des pauvres, 174. Il défend Fonteius & Cœcina, 176, 177. Est déclaré premier préteur en trois assemblées différentes, 188. Il condamne Licinius Macer, 190 & *suiv.* Monte sur la tribune aux harangues pour la première fois, & y soutient la loi Manilia, 194 & *suiv.* Il défend A. Cluentius, 197, 198. Fréquente l'école de Gniphio, 198. Se charge de la défense de Manilius, 199. Il ne veut accepter aucun gouvernement de province, 203. Dresse ses batteries pour obtenir le consulat, *ibid.* Il se procure des statues, des livres & d'autres curiosités, par le moyen d'Atticus qui demeurait à Athènes, 205 & *suiv.* Défend C. Cornelius, 210, 211. Se trouve presque déterminé à entreprendre la défense de Catilina; change de sentiment, 212, 213. Se met au nombre des candidats pour le consulat, 215 & *suiv.* Occasion de sa harangue nommée *in toga candida*, 217. Il défend Q. Gallius, 218 & *suiv.* Est choisi premier consul par l'acclamation de toute la ville, 222, 223. Mariage de sa fille; naissance de son fils, 224, 225. Engage son collègue à rompre les anciens engagemens qu'il avoit formés contre son devoir, 229 & *suiv.* Réunit l'ordre équestre avec le sénat, 231 & *suiv.* Prend possession de sa dignité; s'oppose à la loi Agraria, 233 & *suiv.* Il

apaise un tumulte excité à l'occasion de la présence d'Orthon au théâtre, 242, 243. Persuade aux enfans des pros crits par Sylla, de supporter leur disgrâce, 243, 244. Il défend C. Rabirius, 245 & *suiv.* Publie une loi contre la corruption dans les brigues, 250. Cite Catilina dans une assemblée du sénat & lui reproche son crime, 251. Reçoit ordre du sénat de prendre garde que la république ne souffrit aucun mal, 252. Il est informé des complots de Catilina par Curius un des complices, 263. Assemble le sénat dans le temple de Jupiter au capitolé; discours véhément qu'il y adresse à Catilina même, qui le détermine à sortir de la ville, 265 & *suiv.* Prononce sa seconde oraison contre Catilina, 272 & *suiv.* Pourquoi il ne le fit pas arrêter, 276, 277. Défend L. Muræna, 277 & *suiv.* Et C. Pison, 281, 282. Il se sert des ambassadeurs des allo broges pour avoir des preuves complètes du complot des conjurés, 282, 283. Le sénat lui décerne des marques éclatantes de la reconnoissance publique, 289. Rend compte au peuple de ce qui s'étoit passé au sénat; troisième oraison contre Catilina, 390 & *suiv.* Publie plusieurs copies de ce qui s'étoit dit dans le sénat, 293. Explique son sentiment sur la punition des conspirateurs; quatrième oraison contre Catilina,

296 & *suiv.* Il emploie les voies de la douceur à l'égard de César, 317. Est déclaré *Père de la patrie*, 318. Les villes d'Italie lui décernent de grands honneurs, 319. Porte une loi pour réprimer l'abus du privilège nommé *Legatio libera*, 320, 321. S'emploie pour procurer à Lucullus les honneurs du triomphe, 322. Fait décréter dix jours d'actions de grâces au nom de Pompée, 323. Résigne le consulat; veut haranguer le peuple à cette occasion; opposition du tribun Métellus; prononce un serment nouveau, &c. 325, 326.

Cicéron prononce & publie une harangue véhémement contre Metellus, II, 6. Ecrit en réponse à Q. Métellus Celer, au sujet de la conduite du tribun son frère, 7 & *suiv.* Sa lettre à Pompée, 14 & *suiv.* Sert de témoin contre Autronius, 18. Défend P. Sylla, & repousse les railleries de son accusateur, *ibid.* & *suiv.* Achète une maison sur le mont Palatin, avec de l'argent emprunté; conte d'Aulu-Gelle à ce sujet, 21 & *suiv.* Rend témoignage contre Clodius, 31. Son chagrin à l'occasion du jugement qui absout Clodius, 34, 35. Défend le poëte Archias, 38. Réconcilie son frère avec Atticus, 48. Ce qu'il dit de Caton, 55. Met à la loi Agraire de Pompée, des modifications qui calment tous les partis, 58. Choisi par le sort pour un des ambassa-

deurs vers les villes des Gaules, on ne lui permet pas de quitter Rome, 59. Publie les mémoires de son consulat en grec, 60. Compose un poëme latin sur sa propre histoire, *ibid.* Publie ses harangues consulaires, 62. Traduit en vers latins les pronostics d'Aratus; s'unit avec Pompée; justifie cette démarche, 64 & *suiv.* Sa conduite envers César & le triumvirat, 76, 77. Défend C. Antonius son collègue au consulat, 82. Il s'applique aux exercices du barreau; défend A. Termus & L. Valerius Flaccus, 96. Donne des avis admirables à son frère Quintus, *ibid.* Presse Pompée de rompre avec César, 103. Est alarmé du tribunat de Clodius; presse Atticus de revenir à Rome, 108, 109. Refuse d'entrer dans la commission établie pour la distribution des terres, & n'accepte pas la lieutenance générale des Gaules, postes que César lui offroit, 111, 112. Il fait fond d'abord sur Pompée, & a lieu ensuite de se défier de lui, 114, 115. Souhaite d'obtenir une place d'augure, & rétracte ce premier mouvement, 116, 117. Conçoit des espérances avantageuses de Pison & de Gabinius; il est bientôt dé trompé, 119, 120. S'assure de L. Ninnius, tribun, pour s'opposer aux loix de Clodius; il les supporte ensuite par les conseils de ses amis, 124. Se trouvant

réduit à la condition d'un criminel, il change d'habit, est insulté par la populace, & défendu par les chevaliers & par la jeune noblesse, 126 & *suiv.* Réflexions sur sa conduite dans cette occasion, 129. Est abandonné par Pompée, 135 & *suiv.* Se dévoue volontairement à l'exil; place dans le temple de Jupiter au capitolé une statue de Minerve qui lui appartenait, 139. Ses maisons à la ville & à la campagne sont pillées, brûlées & démolies, 148. Se repent d'avoir pris le parti de la fuite; se plaint de ceux qui lui avoient donné ce conseil, 152. Explique les motifs de sa retraite, 155 & *suiv.* Passe quelques jours à Vibo, 163. Le préteur de Sicile, C. Virgilius, lui défend l'entrée dans cette île, 164. Est reçu honorablement par toutes les villes où il passe, 166. Presse Atticus de le venir joindre, *ibid.* Passe treize jours dans la maison de campagne de Flaccus près de Brindes, 168. Songe qu'il fit, 170, 171. Son opinion sur la nature des songes: il arrive à Dyrrachium, 172. Plancius vient au-devant de lui & le conduit à Thessalonique, 172, 173. Evite une entrevue avec son frère Quintus, 174, 175. Son abatement dans son exil, 177 & *suiv.* Ses inquiétudes au sujet de la publication d'une pièce satyrique qu'il avoit composée, 192, 193. Se rend à Dyrrachium, 205. Le décret

de son rétablissement est passé dans le monument de Marius, 224, 225. Et confirmé par toutes les centuries, 236 & *suiv.* S'embarque pour l'Italie; prend terre à Brindes; honneurs qu'il reçoit dans sa route de Brindes à Rome, 240 & *suiv.* Fait ses remerciemens au sénat & au peuple, 247, 248. Propose d'accorder à Pompée un pouvoir illimité sur les magasins de l'empire, 252. Est choisi par Pompée pour son premier lieutenant dans cette commission; résigne cet emploi à Quintus son frère, 256. Plaide devant le collège des pontifes pour la restitution de sa maison sur le mont Palatin, 258 & *suiv.* Re-bâtit sa maison de Tusculum, 266. Il ôte du capitolé les actes & monumens de son exil, 267. Est attaqué dans la maison de son frère, & dans les rues par Clodius, 268, 269. Est atteint d'une maladie causée par un excès de bouche, 273 & *suiv.* Entreprend de faire confirmer en faveur de Lentulus la commission de rétablir Ptolemée sur le trône d'Egypte, 279 & *suiv.* Joint ses forces avec celles de Pompée, 291. Défend L. Bestia, 295. S'emploie à faire passer le décret qui continue à César le gouvernement des Gaules: réflexions sur cette conduite de Cicéron, 296 & *suiv.* Défend P. Sexlius, 298 & *suiv.* Ses projets contre un acte de César; il s'en désiste, 302 & *suiv.* Fait l'apologie de

sa conduite, 305, 306. Son système de politique à l'égard du triumvirat, 307, 308. Rebâtit ses maisons, 310. Ses chagrins domestiques, *ibid.* Sa réponse aux invectives de Clodius, à l'occasion d'une réponse des devins, 317. Persuade au sénat de rappeler Pison & Gabinius de leurs gouvernemens, 319 & *suiv.* Défend Corn. Balbus & Marcus Cœlius, 320 & *suiv.* Compose un petit poëme à l'honneur de César; comment il se justifie sur ce point, 324 & *suiv.* Engage Luceius à écrire l'histoire de ses actions, 326 & *suiv.* Ses inquiétudes & ses agitations sur l'état des affaires publiques, 330 & *suiv.* Repousse les attaques de Pison par une harangue pleine d'invectives, 336 & *suiv.* Assiste aux spectacles donnés par Pompée; il en écrit son sentiment à un ami, 342, 343. Défend Gallus Caninius, 343. Finit sa maison du mont Palatin: il y met une inscription, & une autre au temple de Tellus, 345 & *suiv.* Il se réconcilie avec Crassus; diverses causes de leur précédente désunion, 349 & *suiv.* Met la dernière main à son ouvrage intitulé l'*Orateur*, 351. Prend les intérêts de Crassus dans le sénat, 355, 356. Tourne en ridicule les demandes d'Antiochus, roi de Comagène, & les fait rejeter, 356, 357. Compose un traité politique sur le meilleur gouvernement, 358 & *suiv.* Entre

en correspondance régulière avec César, 361 & *suiv.* Ses lettres à Trebatius, 369 & *suiv.* Envoie à César un poëme grec sur son consulat; compose un autre poëme pour le même, 374, 375. Défend la cause des habitans de Réate, 384, 385. Défend Messius, Druus, Vatinius, Æmilius Scaurus, Cn. Plantius, 386 & *suiv.* Sert de témoin contre Gabinius, 390. Il le défend dans une seconde accusation, pressé par Pompée & César, 393, 394. Expose les motifs de sa conduite, 395. Défend Rabirius, 396 & *suiv.* Déploie sa situation dans une lettre à son frère Quintus, 399, 400. Accepte la lieutenance de Pompée en Espagne, & la rend ensuite à la sollicitation de César, 403, 404. Commence un commerce de lettres avec Curion, 411. Est élu augure, 416. Emploie tous ses soins pour procurer le consulat à Milon, 419, 420. Entreprend constamment la défense de Milon, 429 & *suiv.* Défend encore Saufeius, confident de Milon, 439, 440. Accuse le tribun Burfa, & le fait condamner, 441, 442. Compose son traité des loix, 443 & *suiv.* Refuse de prononcer sur une question de grammaire, 446. Obtient par force la province de Cilicie contre son gré, 448.

Cicéron ne se plaisait point dans son poste de gouverneur de province, III, 4, 5. Détail qu'il envoie à Atticus de la conduite de sa sœur Pomponia,

6 & *suiv.* Visite Pompée, en passant par Tarente, 9. Arrive à Athènes; y loge chez Aristus, 10. S'intéresse auprès de Memmius pour les sectateurs d'Epicure, 12. Sa lettre badine à Trebatius qui avoit embrassé l'épicurianisme, *ibid.* Met à la voile pour l'Asie, 13. Prend terre à Ephèse, 18. Arrive à Laodicée, & commence son administration, 20. Ne veut être à charge ni aux villes ni aux particuliers dans son voyage, 21, 22. Met sa province à couvert des excursions des parthes, 23. Accorde sa protection au roi Ariobarzanes, 27. Refuse le présent que ce prince vouloit lui faire, *ibid.* Délivre les salaminien des oppressions de Scaptius, agent de Brutus, 29 & *suiv.* Se plaint à Atticus des procédés de Brutus, 31 & *suiv.* Ses expéditions militaires en Cilicie, 35 & *suiv.* Est salué empereur par ses troupes, 38. Prend Pindenissum, 39, 40. Soumet les tiburaniens, *ibid.* Rend compte de ses exploits au peuple romain; pense aux honneurs du triomphe: on lui décerne des actions de grâces, 42. Son chagrin contre Caton qui lui avoit refusé son suffrage, 43, 44. Envoie son fils & son neveu à la cour du roi Dejotarus, 47. Sa modération & son désintéressement dans sa province, 48 & *suiv.* Sa méthode de gouverner chagrine Appius son prédécesseur, 52. Se déclare pour Appius accusé

par Dolabella, 56. Demande aux consuls par ses lettres de ne point prolonger sa commission, 67. Finit son administration par un trait de générosité, 69, 70. Remet son autorité à son questeur, & se met en chemin pour l'Italie, 71. Passe par Rhodes; y apprend la mort d'Hortensius qui l'afflige beaucoup, 73. Arrive à Athènes; dessein qu'il y forme & qu'il n'exécute pas, 77. Se flatte d'accorder Pompée & César, 78. Son affection pour Tiron un de ses esclaves, 78 & *suiv.* Se résout à demander le triomphe, 83. A deux conférences avec Pompée, 85 & *suiv.* Ses réflexions & ses vues, 88, 89. Arrive à Rome; y est reçu avec toutes sortes d'honneurs; état où il la trouve, 89, 90. On lui confie le commandement de Capoue; il résigne cet emploi, 100. Fait un compliment à César sur sa générosité; réponse qu'il en reçoit, 117, 118. Sa réponse à Pompée qui vouloit l'engager à le suivre, 120 & *suiv.* A une entrevue avec César, 136 & *suiv.* Est sollicité par César, Marc-Antoine & autres de ne pas suivre Pompée, 140 & *suiv.* Ils ne peuvent l'en détourner, 150. Ses amusemens dans sa terre de Formies, 154. A une conférence avec Serv. Sulpicius, 159. Va joindre Pompée, 164. Sa conduite & ses sentimens dans ce camp, 165, 166. Fait sentir par ses railleries les fautes qu'il

ne peut empêcher, 186. *Voyez la Note, ibid.* Refuse le commandement qui lui est offert après la bataille de Pharsale; le jeune Pompée indigné de ce refus, veut le tuer, 180. Retourne en Italie, 183. Ses sujets de chagrin du côté de sa famille, 185, 186. Sa situation désagréable à Brindes, 190 & *suiv.* Reçu gracieusement par César; revient à Rome, 207. S'attache à ses livres; se lie étroitement avec Varron, 208. Deux ouvrages, fruits de son loisir, 212, 213. Répudie Térentia, 214, 215. Epouse Publia, *ibid.* Ses railleries sur la nouvelle administration, 218, *Note.* Est caressé par les amis de César, 221, 225. Compose un livre à la louange de Caton, 232 & *suiv.* A la prière de Brutus il compose l'ouvrage intitulé l'*Orateur*, 238. Prononce une action de grâces à César pour le pardon accordé à Marcellus, *ibid.* & *suiv.* Défend Ligarius, 247. Envoie son fils à Athènes, 253. Est excessivement affligé de la mort de sa fille, 259. Compose un traité de consolation pour son propre usage, 268. Veut bâtir un temple à sa fille, 270 & *suiv.* Justifié sur le dessein où il étoit de faire son apotheose, 272, 273, *Note (b).* Fait divorce avec Publia, 277. S'attache à la philosophie, 287 & *suiv.* Publie la pièce appelée *Hortensius*; une autre sur les principes des académiciens,

289 & *suiv.* Son traité *De Finibus*, 291, 292. Ses questions tusculanes, 293. Compose un éloge funèbre de Porcia, sœur de Caton, 294. Est pressé d'écrire quelque chose qui pût plaire à César: il est découragé par les difficultés de cette entreprise, 298, 299. Fait compliment à César sur son livre contre Caton, 307, 308. Défend le roi Déjotarus, 311, 312. Traite César qui s'étoit invité chez lui, 314 & *suiv.* Raille le consulat pour une demi-journée de Caninius, 317 & *suiv.* Il s'étoit attendu à la catastrophe de César, & l'avoit souhaitée, 355 & *suiv.* Conseils qu'il donne aux conspirateurs, 364 & *suiv.* Quitte Rome mal satisfait de l'indolence de ses amis, 374. Refuse de prendre intérêt aux affaires de Cléopâtre qui l'avoit choqué par ses airs impérieux, 381. Tâche de faire entrer Hirtius & Panfa dans les intérêts de la république, 393, 394. Compose divers ouvrages dans sa retraite, 421 & *suiv.* Prend le chemin de Rome, confère avec Brutus; ses amis le déterminent à s'éloigner, 427, 428. Obtient une lieutenance honoraire, 430. Assiste à un conseil tenu par les conjurés, 435, 436 & *suiv.* Conçoit de bonnes espérances d'Octave, 438, 439. Commence son *Traité des Offices*, *ibid.* Compose une oraison sur la situation des affaires publiques: prend congé

d'Atticus, &c. *ibid.* Lui envoie son *Traité de la Gloire*: comment cet ouvrage s'est perdu, 440 & *suiv.* *Note.* Part pour la Grèce, 441, 442, 457. Écrit son *Traité des Topiques* pendant son voyage, 459. Avoit toujours en réserve plusieurs préfaces, 460. Réflexion sur cette méthode, *ibid.* *Note (c).* Les nouvelles agréables qu'il reçoit de Rome le font retourner sur ses pas, 462 & *suiv.* A une entrevue avec Brutus, 464. Remarque sur un bruit répandu qu'il alloit en Grèce pour y voir les jeux olympiques, *ibid.* *Note (a).* Arrive à Rome, refuse de se trouver à une assemblée du sénat, pourquoi, 467 & *suiv.* Il y va le jour suivant, & y prononce sa première Philippique, 468 & *suiv.* S'absente d'une autre assemblée indiquée par Antoine, 471. Se retire dans la maison qu'il avoit près de Naples: il y compose sa seconde Philippique, 472, 473. Consent à s'unir avec Octave sous certaines conditions, 481 & *suiv.* Achève son *Traité des Offices*, 485. Il entreprend ses *Paradoxes*; les dédie à Brutus, *ibid.* Retourne à Rome à la nouvelle de la retraite d'Antoine, 489. Se rend au sénat; y prononce sa troisième Philippique, 491 & *suiv.* & sa quatrième devant le peuple, 496 & *suiv.* Publie la seconde, 498.

Cicéron prononce la cin-

quième Philippique, IV, 3 & *suiv.* & la sixième au peuple pour lui rendre compte des délibérations du sénat, 16 & *suiv.* La septième, 20, 21. Porte le sénat à prendre le *Sagum*, ou robe militaire, 27, 28. Sa huitième Philippique, 29 & *suiv.* La neuvième, 32 & *suiv.* La dixième 35 & *suiv.* L'onzième, 38. La statue de Minerve qu'il avoit dédiée au capitol, est mise en pièces par un coup de tonnerre, & rétablie par l'ordre du sénat, 72. Prononce sa douzième Philippique, 74 & *suiv.* La treizième, 89 & *suiv.* Ses efforts pour le rétablissement de la république, 102, 103. Ses sollicitations pour engager Lepidus, Pollion & Plancus dans le même intérêt, *ibid.* & *suiv.* Traite durement Servilius dans le sénat, 114 & *suiv.* Chagrin que lui cause un bruit injurieux qu'on fait courir sur ses desseins, 121, 122. Est conduit par la ville en triomphe sur la nouvelle de la défaite d'Antoine, 128. Prononce sa quatorzième Philippique, 131 & *suiv.* Presse Brutus d'amener son armée en Italie, 146. Fait décerner des honneurs aux deux consuls & à Aquila, morts pour la patrie; procure l'ovation à Octave, *ibid.* Se plaint à D. Brutus de l'évasion d'Antoine, 149. Blâme M. Brutus de sa clémence pour C. Antoine, 152 & *suiv.* 156, 157. Marque son opposition à la demande du consulat faite par Octave, 181,

182. Sollicite Brutus & Cassius de passer en Italie, 190 & *suiv.* Sa conduite, depuis la mort de César, est justifiée & comparée avec celle de Brutus, 203 & *suiv.* Compte qu'il rend de ses vues dans une lettre à Brutus, 207 & *suiv.* Justifié d'une accusation insérée dans une lettre de Brutus à Atticus, *Note*, 227, 228. Est pros crit par les triumvirs, 232. Il auroit pu se mettre à couvert dans la Macédoine, 233. Est bientôt informé de sa proscription; s'embarque à Astura, 239. Est forcé de prendre terre deux fois; préfère la mort aux fatigues de la vie & de la mer; ses domestiques l'obligent à fuir; dort profondément malgré le bruit d'un grand nombre de corbeaux, 240 & *suiv.* Est atteint par les soldats qui le poursuivoient; défend à ses domestiques de faire la moindre résistance; on lui coupe la tête & les deux mains, & on les attache à la tribune, 242, 243. Le lieu où il fut tué étoit visité avec respect par les voyageurs, 244. Pourquoi & Virgile & Horace n'en font aucune mention, 245, 246. Louanges que lui donnent Tite-Live & Auguste, *ibid.* 247, *Note (a)*. Zèle de Velleius Paterculus pour Cicéron, 248. Tous les écrivains depuis le tems de Tibère le louent à l'envi, *ibid.* Sa figure, & son tempérament, 249. Ses habits & sa parure, *ibid.* Sa conduite dans son domestique & dans la

société, 250. Ses notions sublimes sur l'amitié & la gratitude, 251 & *suiv.* Etoit facile à fléchir pour ses ennemis, 253. Sa manière de vivre splendide, 254, 255. Son goût pour la joie & la bonne chère; avoit l'esprit tourné à la raillerie, 256, 257. Est accusé de l'avoir poussée trop loin, 259. La réputation de son esprit aussi étendue que celle de son éloquence; ses bons mots recueillis par Trebonius, par Tiron, 260, 261. Nombre & situation de ses maisons, 264 & *suiv.* Epigramme sur son académie, ou maison Puteolane, 265, *Note (a)*. Elégance & richesse de ses meubles; table de cèdre qui lui avoit appartenu, & qui existoit du tems de Plin, 266. Source de ses grandes richesses, 267 & *suiv.* Son caractère irréprochable, 269. On ne trouve aucune trace de galanterie dans son histoire, 270, 271. S'enfloit trop dans la prospérité, s'abattoit trop dans la disgrâce, 272, 273. Sa plus vive passion fut son amour pour la gloire & pour les louanges; idée & défense de la véritable gloire, 274 & *suiv.* Sa doctrine, & la prodigieuse étendue de ses connoissances, 283 & *suiv.* Ses ouvrages sont les plus beaux restes de l'antiquité, 285. Son assiduité au travail, *ibid.* 286. Caractère de ses lettres, 287 & *suiv.* Avantage qu'elles ont sur celles des écrivains postérieurs, & en particulier sur celles de

Pline, 293, 294. Ses ouvrages historiques n'ont pu échapper aux ravages du tems, 295. Ses poésies ont eu le même sort, à la réserve de quelques fragmens qui prouvent ses talens dans ce genre, 296 & *suiv.* Caractère de son éloquence comparée à celle de Démosthènes, 299 & *suiv.* & à celle de ses contemporains qui prétendoient à l'éloquence attique, 301 & *suiv.* Ses principes de philosophie tirés de l'académie, 306. Comment il nous les représente, 312 & *suiv.* Jugement sur un passage de son traité de la Nature des dieux, 313, *Note (c)*. Quitte l'ancienne académie, s'attache à la nouvelle, 317. Pourquoi il est difficile de connoître ses vrais sentimens, 320, 321. Pourquoi il ne faut pas les chercher dans ses harangues, 322 & *suiv.* Elles sont seulement des garans certains des faits, 323, *Note*. Ses lettres familières découvrent le fond de son cœur; exceptions, *ibid.* & *suiv.* But de ses ouvrages philosophiques, 326, 327. Clé pour connoître ses opinions, *ibid.* Ses idées sur la physique & la philosophie naturelle; il connoissoit certains principes dont on attribue la découverte aux modernes, 328. Il s'est expliqué nettement sur les points les plus essentiels de la religion & de la morale, 329 & *suiv.* Quel cas il faisoit de la religion de son pays, 334 & *suiv.* Sa religion divine, 337

& *suiv.* Dans quels de ses ouvrages il explique avec le plus d'étendue ses principes sur la religion & sur la morale, 353, 354. Son système est le plus complet qui ait été connu des payens, *ibid.* 355. Objections contre la réalité de sa persuasion sur ces points; réponse, *ibid.* & *suiv.* Comment il faut entendre la règle qu'il prescrit de suivre la nature, *ibid.* *Note (b)*. Sa conduite politique à couvert de toute censure, 358 & *suiv.* Ses principes comparés à ceux de Caton, 362 & *suiv.* & à ceux d'Atticus, 364, 365. Comment il se comportoit envers les citoyens puissans & ambitieux, 366 & *suiv.* Ses vrais principes se développoient, lorsqu'il avoit la liberté de les suivre, 369. Sa mort violente, mais non prématurée; il paroissoit la désirer: finit avec gloire le dernier acte de sa vie, 370, 371.

CICÉRON, le fils, prend la robe virile à Arpinum, III, 139. Est amené par son père au camp de Pompée, 164. Se distingue à la tête d'un corps de cavalerie qu'il conduisoit, 180. Est envoyé à Athènes & mis sous la direction de Cratippus, 252. S'attire l'estime & l'amitié de Brutus, qui le fait son lieutenant général, & lui donne le commandement de sa cavalerie, IV, 53, 54. Défait C. Antoine & le prend prisonnier, 97. Son caractère, défiguré par la postérité; vraie

idée qu'on s'en doit former, & abrégé de sa vie, 371 & *suiv.* Acquiert la considération d'Auguste; est son collègue au consulat, 380, 381. Lit au sénat & au peuple les lettres d'Auguste sur la victoire d'Actium; porte & fait exécuter un décret contre les statues & autres monumens d'Antoine, 382. Traits qu'en rapporte Pline, 384. Son caractère, 385.

CICÉRON, (Q.) frère de l'orateur, obtient le gouvernement de l'Asie après sa préture; se brouille avec son beau-frère Atticus: Cicéron les réconcilie, II, 48. Se propose en revenant d'Asie de voir son frère à Thessalonique, mais il ne le peut, 174. Arrive à Rome, & y est bien reçu, 184. Sauve sa vie dans un tumulte en se cachant sous un tas de corps morts, 219. Est chassé de sa maison par le feu qu'y met la faction de Clodius, 269. Est choisi par César pour son lieutenant général dans les Gaules, 361. Forme le plan d'un poëme sur l'expédition de César en Bretagne, 373. Accompanye son frère en Cilicie en qualité de lieutenant, III, 5. Querelle domestique entre lui & Pomponia sa femme, *ibid.* & *suiv.* Suit son frère au camp de Pompée, 162, 163. Obtient sa grace de César; rejette le blâme de sa conduite sur son frère, 185, 186. Écrit des lettres injurieuses contre son frère, *ibid.* & 206. Chan-

ge de langage; félicite son frère de son rétablissement, *ibid.* Triste portrait qu'il faisoit des consuls Hirrius & Pansa, IV, 142, 147. Est pros crit par les triumvirs: se cache dans Rome: est découvert & tué avec son fils, 395, 396.

CICÉRON, (Q.) fils, neveu de l'orateur, se rend auprès de César, & lui donne des informations contre son oncle, III, 139. Compose un discours contre son oncle, 185, 186. Ne ménage ni son père, ni son oncle, pour avancer sa fortune, 297. Se fait admettre dans la société de lupericiens instituée à l'honneur de César, 322. Il abandonne Antoine, & se réconcilie avec son père & ses oncles, 452, 453. Il est présenté à Brutus, 456. Accuse Antoine devant le peuple, 457. Est maltraité dans les édits d'Antoine, 487. Est pros crit, pris dans Rome; & tué avec son père, IV, 395, 396.

CINCIUS, (Marcus) tribun du peuple, publie une loi qui défend aux patrons de recevoir de l'argent ou des présents de leurs cliens, I, 88.

CINNA, le consul, est déposé & chassé de Rome par son collègue Octavius; il lève une armée; appelle Marius à son secours; force l'entrée de Rome, & passe tous ses ennemis au fil de l'épée, I, 36. Il est tué dans une sédition de ses propres soldats, 46.

CINNA, (L. Corn.) loue les meurtriers de César dans un discours au peuple : il court risque d'être tué, III, 361.

CINNA, (Helvius) tribun, ancien ami de César, est pris pour le précédent, & mis en pièces par les mutins, III, 370.

CISPIUS, tribun, est repoussé par Clodius & chassé du forum, II, 219.

Civique, couronne civique, ce que c'étoit, I, 75.

Classiques, auteurs classiques, pourquoi ainsi appelés, I, 189, *Note*.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, part de Rome avec précipitation après la mort de César : conférence qu'elle avoit eue avec Cicéron ; III, 380.

CLODIA, sœur de Clodius, fameuse par ses intrigues, fait des avances de galanteries à Cicéron, II, 32, *Note*. Est soupçonnée d'avoir empoisonné Métellus son mari, 115. Son ressentiment contre Cœlius un de ses amans, 322.

CLODIUS, (P.) se porte pour accusateur de Catilina ; il se laisse corrompre par argent, & trahit sa cause, I, 114. Son caractère, II, 25 : Profane les mystères de la bonne déesse, 26, 27. Accusation qu'on lui intente là-dessus, 28 & *suiv*. Repousse les attaques de Cicéron dans le sénat par des railleries, 35, 36. Son projet de parvenir au tribunat en se faisant adopter par un plé-

bien, 65 & *suiv*. L'acte de son adoption est passé par le secours de Pompée & de César, 82. Brigue le tribunat ; feint d'être en différent avec César, 91 & *suiv*. Est élu tribun, 108. Menace Cicéron ; prend possession du tribunat ; empêche Bibulus de parler au peuple en résignant le consulat, 114, 115. Fait un traité avec Pison & Gabinius pour opprimer Cicéron, 119. Tâche d'enchaîner le peuple par des loix populaires, 123. Fait insulter Cicéron dans les rues, 126. Ses violences contre les amis de Cicéron : il produit les consuls pour déclarer au peuple leur sentiment contre le consulat de Cicéron, 132. Fait abolir les loix *Ælia* & *Fufia*, 133, 134. Publie une loi contre Cicéron, 147, 148. Pille, brûle, démolit les maisons de Cicéron ; consacre le terrain de celle de Rome au service de la religion, 149 & *suiv*. Pourfuit la femme & les enfans de Cicéron, *ibid*. Empoisonne Q. Seius Posthumus qui refusoit de lui vendre sa maison ; achète sous un nom emprunté une partie du terrain de celle de Cicéron, 151. Publie une loi pour détrôner Ptolemée, roi de Chypre ; motif de son ressentiment contre ce prince ; charge Caton de l'exécution de cette loi, 158 & *suiv*. Il en est félicité par César, 169. Loi qu'il fait recevoir pour mettre à couvert une

de ses créatures : statue érigée en son honneur, 162, 163. Il brave Pompée & se saisit de Tigranes son prisonnier, &c. 185. On lui attribue un complot contre la vie de Pompée, 188 & *suiv.* Ses artifices pour maintenir sa loi contre Cicéron, 191, 192. Son chagrin contre les triumvirs ; attaque les actes de César ; tombe sur Gabinius, 209, 210. Fin de son tribunat, le plus infâme & le plus corrompu qui fût jamais, 212 & *suiv.* S'empare du forum, en chasse les tribuns, & commet plusieurs autres excès, 219 & *suiv.* Est repoussé par Milon ; cité en justice par le même ; mis à couvert de cette accusation par le consul Métellus, 222. Continue ses oppositions contre le décret qui rappelle Cicéron, 229. Se présente au peuple, & risque quelques invectives contre la loi du rappel de Cicéron, 238. Excite de nouveaux tumultes contre lui, 249 & *suiv.* Se sert d'une occasion nouvelle pour maltraiter Cicéron, 253. S'oppose à la restitution de la maison de Cicéron, 264 & *suiv.* Commet de grands excès contre Cicéron & Milon, 268 & *suiv.* Est élu édile ; réflexion sur ce choix, 285 & *suiv.* Accuse Milon, 288 & *suiv.* Applique les réponses des haruspices à Cicéron, 316, 317. Accuse les tribuns Suffenas, Ca. Caton & Proculus, 384.

Est tué par ordre de Milon, 423 & *suiv.*

CLODIUS, (Sextus) occasionne de grands désordres aux funérailles de son parent Clodius, II, 425, 426. Est condamné au bannissement, 440. Est rappelé par Antoine, III, 377, 378.

CLUENTIUS, (A.) chevalier romain, est défendu par Cicéron, I, 197, 198.

CÆLIUS, (Marcus) défendu par Cicéron ; son caractère, II, 322, 323. Mande les nouvelles de Rome à Cicéron, III, 12 & *suiv.* Est fait édile ; demande à Cicéron des panthères pour ses jeux, &c. 64 & *suiv.* Presse Cicéron de demeurer neutre entre César & Pompée, 143 & *suiv.* Publie diverses loix odieuses, en qualité de préteur de Rome ; est déposé ; rappelle Milon ; excite avec lui une sédition ; est tué ; son caractère, 173 & *suiv.*

CÆLIUS, (C.) questeur de Cicéron, qui lui remet son gouvernement, &c. III, 70, 71.

Consulaires, leurs privilèges, II, 1, 2.

Consuls, méthode usitée dans leur élection, I, 222. Leur autorité, 226, 227.

CORNELIA, mère des deux Gracchus, ses lettres lues & admirées long-tems après sa mort, I, 15.

CORNELIUS, (C.) tribun ; excite de grands désordres ;

à Rome , par la publication de quelques loix nouvelles , I, 186 & *suiv.* Accusé d'avoir attenté au repos de la république , il est défendu par Cicéron , 210 , 211.

CORNELIUS , centurion , demande le consulat pour Octave d'une façon audacieuse , IV, 182.

CORNIFICIUS , proconsul d'Afrique , défend la république , & perd la vie pour cette cause , IV, 113.

CORRADUS , (Sébast.) jugement d'un ouvrage qu'il a écrit sur Cicéron , *Préface* , lxxxj.

COTTA , orateur du premier rang , I, 64. Quelle étoit sa méthode , 87. Il obtient le consulat , 70. Prend le rôle de médiateur entre le sénat & les tribuns , 103 , 104.

Couronne civique , I, 75.

Couronne de laurier , ornement du triomphe , I, 108.

Couronne de myrte , ornement de l'ovation , I, 108.

Couronne graminée , ce que c'étoit , à qui on l'accordoit , IV, 382 , 383.

CRASSIPES , (Furius) second mari de Tullia , II, 309. Ses jardins fameux , 350. Ils sont détruits par une inondation , 393. Fait divorce avec Tullia , III, 55.

CRASSUS , (L.) le plus grand orateur de son tems , dirige l'éducation de Cicéron , I, 13.

CRASSUS , (Marcus) met

fin à la guerre servile ; il obtient les honneurs de l'ovation avec la couronne de laurier , I, 108. Est choisi pour collègue de Pompée au consulat , 113. Ses grandes richesses : comment il les avoit acquises , 113 , 114. Soupçonné d'être complice d'une conspiration avec Catilina & César , &c. Il soutient Cn. Piso contre Pompée , 202. Est soupçonné d'avoir eu quelque part à la conspiration de Catilina , 315. Il en est même accusé par Tarkinus , chevalier romain , 316. Corrompt les juges de Clodius , II, 33. Loue le consulat de Cicéron devant Pompée qu'il déconcerte par-là , 44 , 45. Se rend caution pour César de deux millions : forme avec lui & Pompée le premier triumvirat , 74 , 75. Presse le peuple de recevoir la loi Agraria de César , 87. Se réconcilie avec Pompée : ils attachent le consulat à Enobarbus , 328 , 329. Obtient le gouvernement de Syrie pour cinq ans ; se prépare à une expédition contre les parthes malgré les auspices , 347. Avant son départ il se réconcilie avec Cicéron , 349 & *suiv.* Sa défaite & sa mort ; réflexions sur cet événement , 413 & *suiv.*

CRASSUS , (Publius) fils de Marcus , sa mort & son caractère , II, 415 , 416.

CRATIPPUS , chef des péripatéticiens à Athènes , est chargé de la direction des études du

du fils de Cicéron, III, 154;
IV, 372, 373.

CREMUTUS CORDUS, est mis à mort par ordre de Tibère, pour avoir loué Brutus, IV, 246, 247.

Crete, (l'isle de) est envahie par les romains, I, 105, 106.

CURIO, (Scribonius) orateur de profession, nature de son éloquence & de son action, I, 23, 24.

CURION, le fils, se déclare contre le triumvirat, II, 98. Confond Vettius qui l'accusoit d'avoir formé un complot, 105. Commence un commerce de lettres avec Cicéron; son caractère, 411, 412. Obtient le tribunat: change de parti & se déclare pour César, III, 66, 67. Motif de son changement, 68. Se rend au camp de César, 91. Rend une visite à Cicéron, & le presse de demeurer neutre entre César & Pompée, 147, 148. Chasse Caton de la Sicile, 160. Est défait & tué en Afrique; son caractère, 200, 201.

CURIUS, un des complices de la conjuration de Catilina, gagné par le moyen de sa maîtresse Fulvia, découvre leurs complots à Cicéron, I, 263. Accusé César, & demande la récompense assignée à celui qui découvreroit le premier la conspiration; perd cette récompense par le crédit de César, II, 16.

Tome IV,

D

DAMASIPPE, préteur de Rome, fait mourir les principaux sénateurs, par l'ordre du jeune Marius, I, 47.

Decenvirs, préposés à la garde & à l'interprétation des livres des Sibylles, IV, 337.

Decumans, fermiers généraux de la république, pour quoi ainsi nommés, III, 19, Note (a).

DÉJOTARUS, roi de Galatie, fidèle allié de Rome, s'oppose à l'exécution d'une entreprise de Clodius, II, 213. Se prépare à joindre ses troupes à celles de Cicéron contre les parthes, III, 47. Perd une partie de ses états à cause de son attachement à Pompée: accusé d'avoir formé des desseins contre la vie de César, il est défendu par Brutus & par Cicéron, 311, 312. Se rétablit dans ses états après la mort de César; ses ministres à Rome achètent la protection d'Antoine, 415.

DÉMÉTRIUS, fameux maître d'éloquence à Athènes, I, 67.

DÉMOSTHÈNES, modèle de Cicéron; leurs talens mis en parallèle, IV, 299 & suiv.

DENTS de Magnesie, fameux rhétoricien, accompagne Cicéron dans ses voyages, I, 69.

Devins. Voyez *Haruspices*.

Diſtateur, cet office, utile dans les commencemens de la république, devient odieux &

Dd

suspect dans la suite , pour-
quoi , I , 51.

DION CASSIUS , sur quoi
étoit fondée sa prévention
contre Cicéron ; à quels excès
il pousse sa malignité contre
lui , *Préface* , lxxvj & *suiv.*
Prétendoit avoir reçu du ciel
l'ordre d'écrire l'histoire , *ibid.*
& lxxix.

DIONYSIUS , savant grec ,
affranchi d'Atticus , est chargé
de l'instruction du fils & du
neveu de Cicéron , II , 333 ,
III , 47.

DIODORE , le stoïcien , entre-
tenu chez Cicéron , lui donne
des instructions sur la logique ,
I , 44.

Divination naturelle &
artificielle , ce qu'en pensoient
les stoïciens , IV , 338 & *suiv.*

Divination , espèce de pro-
cédure , donne lieu à une oraison
de Cicéron ainsi nommée , I ,
126 , 134.

Divorce , sa liberté , sans
frein à Rome , n'avoit rien
d'avantageux , III , 7. Pra-
tique usitée dans les cas de
Divorce , lorsqu'il y avoit des
enfants , 214 , *Note.*

DOLABELLA , (P. Corné-
lius) épouse la fille de Cicéron ,
III , 55. Son caractère : il se
porte pour accusateur contre
Appius Claudius , 56. Exhorte
Cicéron à abandonner Pompée ,
172 , 173. Obtient le tribunat ;
excite de nouveaux troubles ;
désordres de ses affaires , 188 ,
189. Se sépare de Tullia sans
éclat , 254. Manque le consulat

par les artifices d'Antoine ; fait
un discours injurieux contre lui
au sénat , 319. Prend possession
du consulat après la mort de
César , 383. Donne de bonnes
espérances de sa conduite ; dé-
molit une pyramide & un autel
élevés à César , 385 , 386.
Séduit par l'argent d'Antoine ,
il contribue à renverser la
république , 418 , 419. Part de
Rome pour s'aller mettre en
possession de la Syrie ; surprend
Smyrne ; fait cruellement mou-
rir Trebonius , IV , 57 & *suiv.*
Est déclaré ennemi de la répu-
blique , 60. Est assiégé dans
Laodicée , & réduit à l'extré-
mité , il se tue lui-même , 162 ,
163.

DOMITIUS , (Cn.) aspirant
au consulat , fait un marché
fort étrange avec les consuls
Ænobarbus & Appius , II ,
378 , 379.

DOMITIUS , (L.) préteur ,
attaque la validité des actes de
César , II , 143. Se jette dans
Corfinium ; y est assiégé par
César , III , 111 , 112. Se rend
à discrétion ; est renvoyé libre ,
117.

DRUSUS , tribun , est assassiné
en s'efforçant d'établir une loi
en faveur des villes d'Italie qui
demandoient le droit de bour-
geoisie romaine , I , 27.

Dux vir , ce que c'étoit , I ,
247.

E

EDILES , nature & devoirs
de leur office : *Ediles curules* :

Édiles plébéiens, I, 122, 123. Ils se ruinoient souvent par la dépense des jeux publics, 170.

Édilité, (l') ou le tribunal, étoient des voies nécessaires pour conduire aux dignités supérieures, I, 121 & *suiv.* Droits de l'*Édilité*, 123.

Eleusine, (mystères d') à quelle fin ils furent inventés, I, 67, 68. Quelques détails sur ces mystères, 68, 69, *Note (c)*.

Eloquence, cet art doit sa naissance à la liberté; elle ne fleurit que dans un état libre, I, 99, 100. L'éloquence romaine disparoit avec la liberté, IV, 304, 305. Fausse éloquence de Pline, *ibid.*

Empereur, ou *Imperator*, ce que ce mot signifioit dans son origine, II, 14, *Note*.

Epicuriens, leur respect pour les restes de la demeure d'Épicure, III, 11. Ils en sont raillés par Cicéron, 12. Bon mot d'Arcésilas sur leurs conquêtes, IV, 320, 321. La plupart des seigneurs romains & des amis de Cicéron étoient de cette secte, 355, *Note (a)*. Avilissoient la nature humaine par leurs principes relâchés, 364.

Equestre, (l'ordre) ou des chevaliers, ce que c'étoit, I, 4, *Note (b)*. Sylla ôte à cet ordre le jugement des causes, & le restitue au sénat, 52. Le droit de judicature lui est rendu, 166. Il obtient des places particulières aux théâtres par la loi du tribun L. Othon, 185,

186. De quelle considération il étoit dans la république, 231, 232.

Erana, capitale du pays d'Ainanus, est prise par Cicéron après quelque résistance, III, 37.

ERASME, fait dans un âge avancé, l'éloge des écrits de Cicéron, contre qui il avoit contracté quelques préjugés dans sa jeunesse, *Préface*, lxxj. Traité de cet auteur sur Cicéron, IV, 148, 265, *Note (a)*, 253.

ESOPH, fameux comédien, en jouant son rôle, fait tomber la pensée des spectateurs sur Cicéron, II, 227, 228.

Evocati, ce qu'on entendoit par-là, IV, 124 & *Note (c)*.

F

FABIA, vestale, sœur de la femme de Cicéron, est soupçonnée d'inceste avec Catilina; elle est appelée en justice, & déclarée innocente, I, 221.

FABIUS, (Q.) est fait consul par César, III, 308, 309. L'honneur du triomphe lui est accordé; différence de ce triomphe avec celui de César; bon mot là-dessus, 310, 311. Meurt subitement, 316.

FABRICIUS, (Franc.) Sa vie de Cicéron; idée de cet ouvrage, *Préface*, lxxxij.

FABRICIUS, tribun, est attaqué & chassé du forum par Clodius, II, 218.

FAVONIUS, sénateur, affecté

toit d'imiter Caton , III , 43.

Fibrenus , petite rivière qui arrosoit la maison paternelle de Cicéron , I , 6.

FLACCUS , (L. Valerius) accusé de vol & de rapine , est défendu par Cicéron , II , 96 , 97.

FLACCUS , (M. Lenius) reçoit dans sa maison de campagne Cicéron exilé , II , 168 ; & au retour de son exil , 241.

FLAVIUS , tribun , met le consul Métellus en prison , II , 58.

FLAVIUS , préteur , veut arracher Tigranes des mains de Clodius : son escorte est battue , & il se sauve à peine , II , 184 , 185.

FONTEIUS , qui avoit été préteur de la Gaule Narbonnoise , accusé par les peuples de cette province , est défendu par Cicéron , I , 176 , 177.

Forum , la grande place publique de Rome , I , 18.

FULVIA , femme d'Antoine , sa barbarie , III , 486.

G

GABINIUS , (A.) tribun , propose une loi pour accorder à Pompée une commission extraordinaire , I , 180 & *suiv.* Est élu consul , II , 118. Traité qu'il avoit fait avec Clodius , *ibid.* Son caractère , 122. Rejette la demande des chevaliers en faveur de Cicéron , 127. Sa fureur contre le sénat : il bannit

L. Lamia , chevalier zélé pour Cicéron , 128. Condamne le consulat de Cicéron devant le peuple , 132. Traite mal les amis de Cicéron , 137. Se vante d'avoir été le favori de Catilina , 149. Combat pour Pompée contre Clodius , 189. Se retire dans son gouvernement de Syrie , 214. Rempporte quelques avantages sur Aristobule ; le sénat lui refuse les honneurs qu'il demande , 314. Est rappelé de sa province par le sénat , 320. Rétablit le roi Ptolémée , 334. Revient à Rome ; est accusé de divers crimes ; est absous de celui de trahison , 387 & *suiv.* Succombe dans le procès de concussion , quoique défendu par Cicéron , est condamné au bannissement perpétuel , 393 , 394.

GALBA , (Sergius) un des meurtriers de César , &c. IV , 146.

GALLIUS , (Q.) est accusé par Callidius , & défendu par Cicéron , I , 123 & *suiv.*

Gaule Narbonnoise , mœurs que Cicéron attribue aux peuples de cette province , I , 176 , 177.

GELLIUS , (L.) est élu censeur avec Cn. Lentulus ; ils exercent cet office avec sévérité , I , 169.

GNIPHO , célèbre rhétoricien , tient l'école d'éloquence à Rome , I , 198.

GRACCHUS , catastrophe de Tiber. Gracchus , *Préface*

Note (a), cvij & *suiv.* On crut les *Gracchus* redevables de leur éloquence à leur mère *Cornelia*, I, 14, 15.

Grecs, (les) étoient les meilleurs maîtres d'éloquence, I, 17. Leur discipline, & surtout l'éloquence, étoient en honneur à Rome, 54.

Les historiens *Grecs* doivent être lus avec précaution sur les affaires de Rome, *Préface*, lxxij.

Guerre *Marisque*, autrement appelée *Italique*, ou *Sociale*, I, 26. Une partie de l'éducation romaine étoit le métier de la *Guerre*; c'étoit la voie la plus sûre pour s'élever aux honneurs, 28, 29. Première *Guerre* civile qu'on eût vue proprement dans Rome, 33, 34. *Guerre* octavienne, 36. *Servile*, 108. *Guerre* de *Sertorius*, 109 & *suiv.*

H

*H*ARUSPICES, consultés sur certains prodiges, leur réponse, II, 315, 316. Leur ministère, IV, 336, 337.

HELVIA, mère de *Cicéron*, étoit riche & de bonne famille; *Cicéron* n'en dit pas un mot; trait prudent que *Quintus Cicéron* en rapporte, I, 2, 3.

HERENNIVS, tribun, propose & sollicite l'adoption de *Clodius*, II, 66, 67.

Hermathènes, ou *Hermes-racles*, quelle espèce de figures c'étoit, I, 207, 208, *Note*.

HEROPHILVS, imposteur, se fait passer pour petit-fils de *C. Marius*; est banni de l'Italie par *César*, III, 285, 286. Revient à Rome après la mort de *César*; tumulte & incendies qu'il y cause; est étranglé par ordre d'*Antoine*, 376.

HIRTIVS, écrit contre le *Caton* de *Cicéron*, III, 232, 233. Rend compte à *Cicéron* des succès de *César* en Espagne, 296, 297. Prend la défense de *Cicéron* contre son neveu, *ibid.* Marche contre *Antoine* à la tête d'une armée, IV, 23, 24. Stratagèmes dont il se sert pour donner de ses nouvelles aux assiégés dans *Modène*, 123, 124. Bat *Antoine*, 128. Le met en déroute dans un second combat: il y reçoit un coup mortel, 138. Son caractère, 140, 141.

Histoire, les vies des grands hommes en sont la partie la plus agréable & la plus instructive, *Préface*, lvj. Plan d'une *Histoire* achevée, tracée par *Cicéron*, *ibid.* lxxv. Méthode employée par l'auteur dans cette *Histoire* de *Cicéron*, *ibid.* lxxviii & *suiv.* Règle générale pour la composition d'une *Histoire*, *ibid.* lxxx.

HORACE, pourquoi dans ses œuvres on ne trouve pas même le nom de *Cicéron*, IV, 244.

HORTENSIVS, jeune orateur, sert dans la guerre *marisque*, en qualité de volontaire, la première année, & la seconde il y commande un régiment, I,

28. Sa gloire excite l'émulation de Cicéron , 43. Caractère de son éloquence , 87. Il obtient l'édilité , 90. Son action trop théâtrale lui fait donner le nom de comédien , 117. On l'appeloit le roi du barreau , 126. Il s'oppose à la loi proposée par Gabinus , 181. Est soupçonné de trahison par Cicéron , II , 152. Sa mort & son caractère , III , 73.

HYPÆUS , candidat consulaire , accusé de brigue , implore la protection de Pompée , & en est mal reçu , II , 440.

I

JÉRUSALEM , est assiégée & prise par Pompée , II , 41.

Interrègne , le plus long qu'il y eût à Rome , II , 410.

Interrex , quelle espèce de magistrats c'étoit , II , 406.

JUBA , roi , soutient le parti de Pompée en Afrique ; taille en pièces Curion & son armée , III , 199.

Juifs , cause de leur haine contre Pompée : leur zèle pour César , III , 371 , 372.

JULIE , fille de César & femme de Pompée , meurt en couches ; fâcheuses suites de cette mort , II , 400 , 401.

L

LABIENUS , (T.) tribun , est engagé par César à intenter une accusation contre Rabirius , I , 247. Ouvre à César une

voie à la dignité de grand-prêtre , 249. Abandonne César ; ruine par-là sa fortune sans procurer aucun avantage à Pompée , III , 102 , 103.

LÆLIA , femme de l'augure Scævola , fameuse par l'élégance de ses discours , I , 55 , 56.

LATERENSIS , lieutenant de Lepidus , fait avertir Plancus de sa trahison , IV , 170. Se tue de sa propre main , *ibid.*

Legatio libera , légation ou ambassade honoraire , ce que c'étoit , I , 320.

Legs , qu'on recevoit des amis & des cliens à leur mort , voie honorable de s'enrichir à Rome , IV , 268.

LENTULUS , un des complices de la conjuration de Catilina , son caractère , I , 258 , 259 & *suiv.* Est étranglé dans la prison , 310 , 311.

LENTULUS , (L.) accuse Gabinus de trahison , II , 388. Se conduit mal dans cette affaire , 390.

LENTULUS , (Publ. Cornelius) consul élu , propose le rétablissement de Cicéron , II , 190. Donne des jeux & des spectacles , &c. 224 , 225. Son zèle pour le rappel de Cicéron , 245. Sollicite la commission de rétablir Ptolémée dans le royaume d'Egypte , 275 , 279. Se rend à son gouvernement de Cilicie , après avoir confié le soin de ses affaires à Cicéron , *ibid.* Ne pense plus au rétablissement de Ptolémée , 313. Est pris à Corfinium & renvoyé libre par César , III , 117.

LEPIDUS, (Marcus) consul, entreprend de faire casser les actes de Sylla, & de rappeler les exilés; il n'y peut réussir; prend la voie des armes, I, 80, 81. Son armée est mise en déroute, 82. Il se sauve en Sardaigne où il meurt, *ibid.*

LEPIDUS, (Marcus) fils du précédent, pense à faire main-basse sur ceux qui avoient tué César, & à se rendre maître du gouvernement: il en est dissuadé par Antoine, &c. se met en possession de la dignité de grand-prêtre, III, 362, 363. Offre une composition honorable à Sextius Pompée, 450. Ecrit au sénat pour l'exhorter à faire la paix avec Antoine, IV, 88. Est soupçonné d'intelligence avec lui, 92. S'excuse d'avoir envoyé du secours à Antoine, 149. Agit de mauvaise foi avec Plancus: joint ses forces avec celles d'Antoine, 169, 170. Est déclaré ennemi de la patrie, 174. Forme la ligue du second triumvirat avec Octave & Antoine, 229 & *suiv.* Consent à la proscription de son propre frère pour obtenir celle de Cicéron, 235. Est la dupe de ses deux collègues; son caractère; abandonne son véritable intérêt; est déposé de sa dignité par Octave, 237 & *suiv.*

Lettres de Cicéron à Atticus, I, 178 & *suiv.* 265 & *suiv.* 312 & *suiv.* II, 43 & *suiv.* 49 & *suiv.* 78 & *suiv.* 93 & *suiv.* 100, 101, 104, 109, 110 &

suiv. 178, 179, 181, 182, 192, 193 & *suiv.* 198, 201, 206 & *suiv.* 324, 325, 330 & *suiv.* III, 5 & *suiv.* 18 & *suiv.* 27 & *suiv.* 31 & *suiv.* 36, 40, 46, 50 & *suiv.* 72, 78, 82, 83, 85, 87, 96 & *suiv.* 104, 105, 112 & *suiv.* 117, 126 & *suiv.* 152, 154, 156, 157, 158, 160, 190, 203, 232, 250, 258, 271, 273, 287, 291, 297, 299 & *suiv.* 307, 309, 313 & *suiv.* 355, 356, 374, 382, 385, 394, 398, 399, 400, 403, 404, 414, 426 & *suiv.* 435 & *suiv.* 438, 440, 443, 447, 481 & *suiv.*

Lettres de Cicéron à Q. Metellus Celer, II, 7 & *suiv.* A Pompée, 14 & *suiv.* A Terentia, 194 & *suiv.* A Gallus, 273 & *suiv.* A Lentulus, 305 & *suiv.* A Lucceius, 327. A M. Marius, 342, 343. A César, 365 & *suiv.* A Q. Cicéron, 390 & *suiv.* 400. A Curion, 412, 420 & *suiv.* A Trebatius, III, 12, 13. A Coelius, 17, 65. A Caton, 25. A Papyrius Pætus, 41, 219 & *suiv.* 224 & *suiv.* 226. A Tiron, 80 & *suiv.* A Pompée, 120 & *suiv.* A César, 131 & *suiv.* 186. A Varron, 217, 226. A Plancus, 215. A Ampius, 228, 229. A Servius Sulpicius, 239 & *suiv.* 266 & *suiv.* A Ligarius, 247, 248. A Cassius, 305, 378; IV, 28, 70, 195. A Curius, III, 317, 318. A Dolabella, 387 & *suiv.* A Matius, 406, 407. A Marcus Brutus, 446; IV, 55, 99 & *suiv.* 114, 146, 157, 159 &

175, 181, 192, 207. A Lepidus, 95. A Plancus, 96, 104 & *suiv.* A Decimus Brutus, 152, 166, 186.

Lettres de Cælius à Cicéron, III, 14 & *suiv.* 58, 60, 143, 146, 168. De Caton à Cicéron, 44, 45. De Pompée à Cicéron, 120. De César à Cicéron, 118, 129, 140. De Balbus à Cicéron, 127, 135. Du même & d'Appius, 133, 134. D'Antoine à Cicéron, 142, 151, 378, 379. Du même à Hirtius & à César, 84 & *suiv.* De Servius Sulpicius à Cicéron, 261 & *suiv.* 278. De Cassius à Cicéron, 296, IV, 117 A *suiv.* De Matus à Cicéron, III, 408 & *suiv.* De Brutus & Cassius à Marc-Antoine, 419, 475. D'Hirtius à Cicéron, 432. De Marcus Brutus aux consuls, IV, 42, 43. A Cicéron, 54, 99, 177, 217. De Lentulus à Cicéron, 54. De Plancus à Cicéron, 109 & *suiv.* 167, 170. De Pollion à Cicéron, 111 & *suiv.* 150. De Galba à Cicéron, 124 & *suiv.* De Lepidus à Cicéron, 149, 150. Au sénat, 171. De D. Brutus à Cicéron, 153, 155, 164, 185. De Trebonius à Cicéron, 373. De Marcus Cicéron à Tiron, 375 & *suiv.*

Lettres, remarques sur celles de César, de Pompée, d'Antoine, &c. qui se trouvent parmi celles de Cicéron, IV, 291 & *suiv.* *Note.*

Lettres familières de Cicéron, & sur-tout ses *lettres d*

Atticus, font des mémoires de ce tems-là, *Préface*, lxviii, IV, 287 & *suiv.*

Liberté, un chapeau en étoit l'enseigne, III, 359, *Note (a).*

LICINIA, deux dames romaines de ce nom excelloient dans la délicatesse du langage, I, 51.

LIGARIUS, est pardonné par César, III, 247, 250. Son caractère, 250.

LIGUS, (Ælius) tribun, s'oppose au rappel de Cicéron, II, 183.

Loix. La connoissance des *loix* élevoit aux premiers honneurs de la république, I, 21. Loi Cincia, 88. Proposition de quelques nouvelles *loix*, qui mettent l'agitation dans Rome; loi de Gabinus, 180 & *suiv.* Celle de L. Othon, 185, 186. Loi Calpurnia, 187. Loi Manilia, 192 & *suiv.* Effet ordinaire de l'infraction des *loix*, 196. Loi de Papius, 211. Loi Agraria, 233 & *suiv.* Deux *loix* portées par Cicéron, 320. *Loix* proposées par Clodius, II, 123. Autre du même pour l'abolition des *loix* Ælia & Fufia; changement qu'elle cause dans la constitution de la république, 134. Loi Julia, III, 21, *Note.*

LOLLIUS, (M.) chef des mutins sous Clodius, II, 250.

LUCCEIUS, célèbre écrivain, entreprend d'écrire l'histoire de Cicéron son ami, à sa sollicitation, II, 326, 327.

LUCULLUS, (L.) consul,

s'oppose aux entreprises du tribun L. Quinctius, I, 103, 104. Il est chargé de la conduite de la guerre contre Mithridate, 107. Chasse Mithridate de son royaume de Pont, après l'avoir vaincu dans plusieurs batailles, 191. Mutinerie de son armée, *ibid.* Obtient l'honneur du triomphe à la sollicitation de Cicéron, 321, 322. Il se retire des affaires, son caractère, 322. S'oppose aux prétentions de Pompée, II, 58. Est maltraité par César & lui demande pardon, 89.

Luperciens. Société instituée en l'honneur de César, III, 322, 323.

LUPUS, tribun, propose d'annuler l'acte du consulat de César pour la division des terres de Campanie, II, 277.

Lustricus dies ; ce que c'étoit, I, Note (b) 8.

Lycée, collège d'Athènes où Aristote ouvrit son école, IV, 309.

M

MACER, (Licinius) accusé pour ses extorsions, est condamné par Cicéron ; sa mort différemment racontée, I, 190.

MAGIUS, (P.) assassine son ami Marcellus, & se tue du même poignard, III, 278, 279. Qui il étoit, conjecture sur les causes de son crime, 281, 282.

MAMMURRA, général de l'artillerie de César, son caractère, III, Note (a), 314.

MANILIUS, tribun, excite des troubles par une loi nouvelle qu'il propose & qu'il est contraint d'abandonner : il en publie une autre pour transporter de Lucullus à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate, I, 191. Il est accusé de rapine & de concussion ; est défendu par Cicéron, 199, 200.

MANLIUS, centurion, lève une armée pour le service de Catilina, I, 257. Il est déclaré ennemi de la république, 275.

MARCELLINUS, (Cn. Corn. Lentulus) consul, opposé aux triumvirs, prenoit souvent le ton dur à l'égard de Pompée, II, 294, 295. S'efforce d'inspirer au peuple des défiances contre Pompée, 328, 329.

MARCELLUS, (Marcus) édile avec Clodius, parle pour la défense de Milon contre son collègue, II, 289, 290. Ardent ennemi de César, propose plusieurs decrets contre lui : fait fouetter un magistrat de Côme, qui se disoit citoyen romain, III, 61, 62. Obtient son pardon de César, 238. Est assassiné par son ami Magius, 278, 279. Son caractère, 309 & *suiv.*

MARIUS, compatriote de Cicéron, I, 6. Sa conduite dans la guerre Marsique, 30, 31. Ses menées pour obtenir le commandement de l'armée contre Mithridate à la place de Sylla ; forcé de fuir de Rome, il plonge jusqu'au menton dans

l'eau des marais de Minturnum, où il est découvert & sauvé par les habitans du pays; il se retire en Afrique, 33, 34. Ce qu'on dit des deux gaulois envoyés pour le tuer, est une invention moderne, *Note, ibid.* Il entre dans Rome avec une armée & y commet de grandes cruautés, 37. Comment il excusa ces cruautés; sa mort & son caractère, 38 & *suiv.* Son cadavre est exhumé & jeté dans la rivière d'Anio par les ordres de Sylla, 80. *Monument de Marius*, ce que c'étoit, II, 225.

MARIUS, le fils, est assiégé dans Præneste; ordres qu'il envoie au préteur Damasippe; il se tue lui-même, I, 47, 48.

Marisque, (guerre) appelée aussi Sociale & Italique: quelle en fut l'occasion; idée succinte des événemens de cette guerre, I, 27, 28.

MARCELLUS & Cæsetius, tribuns, arrachent le diadème qu'on avoit mis sur la statue de César; ils sont dépouillés de leur magistrature & de la qualité de sénateurs, III, 323.

MATIUS intime ami de César; son emportement contre ses meurtriers; conversation qu'il eut avec Cicéron, III, 395, 396. Se charge du soin des spectacles donnés par Octave à l'honneur de César, 406. Justifie sa conduite dans une lettre à Cicéron, 408, 409 & *suiv.* Son caractère, 412, *Note.*

MEMMIUS, (C.) préteur, attaque la validité des actes de César, II, 142. Etrange marché qu'il avoit fait pour parvenir au consulat; il le rompt & en avertit le sénat, 378 & *suiv.* Banni de Rome; fait son séjour à Athènes; chagrin qu'il cause aux épicuriens; reçoit une lettre de Cicéron à ce sujet, III, 11, 12.

MENIPPE de Stratonique, orateur d'Asie, accompagne Cicéron dans ses voyages, I, 69.

MERULA, bourgeois d'Anagnie, érige une statue à l'honneur de Clodius, II, 162, 163.

MESSALA, (Marc. Valerius) consul, son caractère, II, 38.

MESSALA, (P. Valerius) son caractère, IV, *Note (b)*, 287, 208.

MESSIUS, tribun, propose une loi extraordinaire en faveur de Pompée, II, 255.

METELLUS, (Q. Cæcilius) subjugué l'île de Crète, I, 108. Ses efforts inutiles contre Sertorius, 109. Rompt l'assemblée qui devoit juger Rabirius, 249.

METELLUS, (Q.) Népos, tribun, ne permet pas à Cicéron de haranguer le peuple en résignant le consulat, I, 325, 326. Est soutenu par César contre Cicéron, II, 3. Porte une loi pour rappeler Pompée avec son armée, 5. Est suspendu de l'exercice de son emploi, *ibid.* Se retire vers Pompée son beau-frère, 6. Est élu consul; promet de favoriser le

rétablissement de Cicéron, 190, 214. Met Clodius à couvert de l'accusation de Milon, 222. Après avoir balancé & joué le double, il consent enfin au décret du sénat pour le rappel de Cicéron, 230, 231. Est attaqué & blessé par la canaille suscitée par Clodius, 250. Tâche de garantir Clodius des poursuites en justice, 271, 272. Se rend à son gouvernement d'Espagne après s'être réconcilié avec Cicéron, 279. Veut empêcher César de se rendre maître du trésor public, III, 149.

METELLUS, (Q. Cælius) Celer, son caractère, II, 56. Est mis en prison par le tribun Flavius, 58. La Gaule Transalpine lui tombe en partage; joie qu'il en ressent, 60. S'oppose vivement à l'adoption de Clodius son beau-frère, 66. Sa mort prématurée & imprévue fait soupçonner sa femme de l'avoir empoisonné, 115, 116.

METELLUS, (C. Claudius) consul, propose de donner un successeur à César: oppositions de son collègue & du tribun Curion, III, 68.

MILON, tribun, repousse Clodius qui attaquoit sa maison, le cite en justice, II, 222. Achète des gladiateurs pour se défendre, 223. Attaqué une seconde fois, il le repousse & tue une partie des siens, 270, 271. Est accusé par Clodius, & défendu par Pompée, 289

& *suiv.* Epcuse Fausfa, fille de Sylla, 355. Fait tuer Clodius, 424. Est défendu par Cicéron, 429 & *suiv.* Est exilé, 438. Est rappelé à Rome par Cælius: ils y excitent des troubles; est tué: son caractère, III, 174.

MITHRIDATE, roi de Pont; son caractère; fait la guerre contre les romains, I, 33. Il se rend maître d'Athènes, 43. Traite M. Aquilius avec indignité, 74, 75. Renouvelle la guerre contre Rome, 106. Est battu par Lucullus & chassé de son royaume de Pont, 192, 193. Sa mort, 323.

Mitylene, ville de l'île de Lesbos, livre Aquilius à Mithridate; est détruite par Q. Terminus, & rétablie par Pompée, I, 74, 75.

Modène, soutient contre Antoine un des plus mémorables sièges de l'antiquité, IV, 122.

MOLON le rhodien, fameux maître d'éloquence, donne des leçons à Cicéron, I, 43. Il fut le premier à qui l'on permit de se servir de la langue grecque au sénat, 53.

MONGAULT, (l'abbé) éloge de sa traduction des Lettres de Cicéron à Atticus, *Préface*, lxxxvj.

MUCIA, femme de l'orateur L. Crassus, excelloit dans la délicatesse du langage, I, 56.

MURÆNA, (L.) élu consul, accusé de brigue & de corrup-

nion, est défendu par Cicéron, I, 277 & *suiv.*

N

NÉRON, (T. Claudius) recherche en mariage la fille de Cicéron, III, 55.

NINNIUS, (L.) tribun, favorise Cicéron, II, 124. Engage le sénat à prendre l'habit de deuil, comme avoit fait Cicéron, 127, 128. Propose son rappel, 183. Tourne une action de Clodius en ridicule, 211.

Nomenclateurs, leur emploi, I, 120. Si leur usage étoit contraire aux loix, *ibid.*

Noms des familles romaines, leur origine, I, 819.

NOVIUS NIGER, questeur, est condamné à la prison pour avoir reçu une accusation contre César alors préteur, II, 16, 17.

O

OCTAVE, surnommé ensuite Auguste, sa naissance sous le consulat de Cicéron; réflexions à ce sujet, I, 324. Envoyé en Macédoine par César son oncle, il en revient au bruit de sa mort pour recueillir sa succession; est présenté à Cicéron, III, 402, 403. Se résout à poursuivre ses droits malgré les conseils de sa mère & de son beau-père, *ibid.* Prononce un discours au peuple de la tribune, 404. Donne des spectacles & des jeux à l'honneur

de son oncle, 405. Est traversé dans ses prétentions par Antoine, 437. Forme un complot contre la vie d'Antoine, 477, 478. Sollicite les soldats de son oncle; forme un corps de vétérans; promet de se conduire par les avis de Cicéron, 479, 480. Decret proposé en sa faveur par Cicéron, IV, 10, 11. Honneurs que quelques sénateurs vouloient lui décerner, 14. Sa conduite & son courage; reproche mal fondé que lui fit Antoine dans la suite, 128. Le consul Hirtius & lui gagnent une victoire complète sur Antoine, 138, 139. Est soupçonné d'avoir fait tuer les consuls Hirtius & Pansa, 145, 146. On lui accorde l'ovation, 148. Pourquoi il ne poursuit pas Antoine, 152. Lie une correspondance avec Antoine & Lepidus; demande le consulat avant l'âge de vingt ans, 179. Est nommé consul, 183. Forme plusieurs plaintes sans fondement, 184. Cherche querelle au sénat & à Cicéron, 185, 186. Fait passer une loi qui soumet aux recherches de la justice ceux qui avoient eu part à la mort de César, 189. Forme la ligue du second triumvirat avec Antoine & Lepidus, 229 & *suiv.* Sa résistance à sacrifier Cicéron sur une feinte, 234. Est plus cruel que ses collègues, 235. Idée sommaire de sa conduite depuis la mort de César, 236 & *suiv.*

OCTAVIUS, (Cn.) consul, dépose son collègue Cinna & le chasse de Rome; il est tué, I, 35.

OPPIUS, presse Cicéron de favoriser Octave, & se rend garant de ses intentions, III, 489, 490.

Oraisons de Cicéron; celle pour Quinctius, I, 56, 57. Pour Roscius d'Ameria, 58 & *suiv.* Pour Roscius le comédien, 84. Contre Cœcilius & Verres, 126 & *suiv.* Pour Fonteius, 176, 177. Pour la loi Manilia, 195 & *suiv.* pour Cluentius, 197. Pour Q. Gallius, 218 & *suiv.* Contre la loi Agraria, 235 & *suiv.* Celle pour apaiser un tumulte occasionné par la présence d'Othon au théâtre, 242. Celle aux enfans des proscrius, 243, 244. Pour Rabirius, 245 & *suiv.* Première contre Catilina, 265 & *suiv.* Seconde contre le même, 272 & *suiv.* Celle pour Muræna, 277. Pour C. Pison, 281, 282. Troisième contre Catilina, 290. & *suiv.* Quatrième contre le même, 300 & *suiv.* Pour P. Sylla, II, 18 & *suiv.* Pour le poëte Archias, 38. Pour Flaccus, 96. Au sénat & au peuple pour les remercier de son rappel, 246, 247. Pour la restitution de sa maison, 258 & *suiv.* Pour Sextus, 299. Sur les réponses des haruspices 317, 318. Pour la distribution des provinces consulaires, 319, 320. Pour Cornel. Balbus,

320, 321. Pour Cælius, 322, 323. Contre Pison, 355 & *suiv.* Pour Plancius, 384. Pour Rabirius Posthumus, 384 & *suiv.* Pour Milon, 415 & *suiv.* Pour Marcellus, III, 238, 241. Pour Ligarius, 249 & *suiv.* Pour le roi Demetrius, 311, 312. La première Philippique, 468. Seconde, 473. Troisième, 492. Quatrième, 496. Cinquième, IV, 3 & *suiv.* Sixième, 16 & *suiv.* Septième, 20 & *suiv.* Huitième, 29 & *suiv.* Neuvième, 32 & *suiv.* Dixième, 44 & *suiv.* Onzième 61 & *suiv.* Douzième, 74 & *suiv.* Treizième, 89 & *suiv.* Quatorzième, 95 & *suiv.*

Oraison de J. César sur les complices de Catilina. I, 258. De Caton sur le même sujet, 307 & *suiv.*

Orateur, idée de cette profession, I, 23, 54, 57. Elle n'étoit point mercenaire, les honneurs & les dignités en étoient la récompense, 42 & *suiv.* Secte d'*orateurs* satiriques, IV, 302 & *suiv.*

ORESTINUS, (L. Mucius) tribun, empêche la publication d'une loi contre la brigue & la corruption; se joint aux ennemis de Cicéron qui l'avoit défendu dans une accusation de pillage & de vol, I, 217.

OSACES, général des parthes, est blessé mortellement, III, 35.

OTHON, (L.) tribun, pu-

blie une loi qui assignoit à l'ordre équestre des places particulières aux théâtres, I, 185. Sa présence au théâtre occasionne un tumulte, 241, 242.

P

PANSA, consul, concourt aux résolutions modérées des amis d'Antoine, IV, 27. Communique au sénat la lettre de Brutus dont il fait l'éloge, 43, 44. S'oppose aux propositions de Cicéron faites en faveur de Cassius, 70. Se met en marche à la tête d'une armée contre Antoine, 83. Se bat contre Antoine; détail de cette action, 123 & *suiv.* Est blessé, 128. Sa mort, 139. Son caractère, 141 & *suiv.*

PAPIRIUS PÆTUS, fait présent à Cicéron d'une collection de livres, II, 78. Envoie des instructions militaires à Cicéron, qui lui fait une réponse badine, III, 41.

PAPIUS, (C.) tribun, renouvelle la loi qui obligeoit les étrangers de quitter la ville de Rome, I, 211.

PARTES, passent l'Euphrate, III, 23. Bloquent Cassius dans Antioche; sont battus en Cilicie; abandonnent Antioche; sont mis en déroute par Cassius, 34, 35.

Patriciens, qui étoient ceux à qui ce titre appartenoit, I, 216, *Note.*

PAULUS, (L. Æmilius) fait construire de magnifiques édi-

fices, II, 405. Est corrompu par les libéralités de César, III, 68.

PEDIUS, (Q.) est nommé consul avec Octave, IV, 183. S'efforce de calmer le peuple alarmé des proscriptions; meurt de fatigue, & saisi d'horreur, 233.

Pentelicien, marbre pentelicien, ce que c'étoit, I, 207, 208, *Note.*

Pères, (les) de l'église latine faisoient grand usage des écrits de Cicéron, III, *Note (a)* 289.

Peripatétiques, pourquoi ainsi nommés; s'accordoient avec les académiciens dans les principes fondamentaux de leur philosophie, IV, 310 & *suiv.*

PERPENNA, lieutenant de Sertorius qu'il fait assassiner pour usurper son autorité, est pris & mis à mort par Pompée, I, 111, 112.

PETREIUS, lieutenant de C. Antoine, le détermine à combattre Catilina; il taille en pièces Catilina & toute son armée, I, 314.

PHEDRE l'épicurien, un des premiers maîtres de Cicéron pour la philosophie, I, 26.

PHILIPPUS, (L.) est député vers Antoine, IV, 15. Retourne à Rome avec la réponse d'Antoine, 25, 26.

PHILON, fameux académicien, vient à Rome où il a pour disciple Cicéron, I, 41, 42.

Pindenissum, sa situation; est assiégé & pris par Cicéron, III, 40.

Pisidiens, peuple livré à la divination, IV, *Note* (a), 344.

PISON, (Cn.) soupçonné d'être complice d'une conspiration, &c. obtient le gouvernement de l'Espagne; complot avec César qu'on lui attribue; il est assassiné, I, 201, 202.

PISON, (C.) est défendu par Cicéron, il est absous, 281.

PISON, (Marcus Puppius) consul, partisan de Clodius; son caractère, II, 37.

PISON (L. Calpurnius) consul, beau-père de César, donne des marques d'amitié à Cicéron, II, 129. Traité qu'il avoit fait avec Clodius; son caractère, 120, 121. En quel état il reçoit une visite de Cicéron: refuse de prendre son parti, 130. Sa réponse aux amis de Cicéron qui imploroient sa protection, 137, 138. Se vante d'être cousin de Cethegus, 149. Soutient Clodius contre Pompée, 189. Se rend à son gouvernement de Macédoine, 214. Il est rappelé par le sénat, 320. Sa mauvaise conduite & ses malversations dans cette province: revient à Rome; attaque Cicéron dans le sénat, vive réplique qui lui est faite, 336 & *suiv.* Est élu censeur avec Appius, III, 57. Ne prend point de part aux procédés de son collègue, 59. Se signale par un discours plein de fermeté & d'honneur, 465. Il étoit demeuré neutre pendant

la guerre civile de César, &c. 469, *Note.* Est député à Antoine, IV, 15. Son retour avec des propositions d'Antoine, 25, 26.

PISON, gendre de Cicéron; s'intéresse vivement pour le rappel de son beau-père, II, 216. Sa mort & son caractère, 239, *Note.*

PISON, (Cn.) jeune noble; charge Pompée de plusieurs entreprises contre le bien public, II, 330.

PLAUCIUS, (Cn.) questeur de Macédoine, va au-devant de Cicéron à Dyrrachium, & le conduit à Thessalonique, II, 172, 173. Ses intentions pour lui, 176.

PLANCUS, commandant dans la Gaule, appuie l'avis de Lepidus touchant la paix avec Antoine, IV, 96. Donne de fortes assurances de fidélité à la république, 106. Passe le Rhône avec son armée, 110. Témoigne sa résolution d'accabler Antoine, 151. Est averti de la trahison de Lepidus, 170. Joint D. Brutus, 171. L'abandonne & joint Antoine & Lepidus, 188.

PLATON, ne s'attache point exactement à la méthode de son maître Socrate, IV, 308.

PLÉBÉIENS, en quoi ils différoient des patriciens, I, 216, *Note.*

PLEURÉSIE, maladie commune dans Rome ancienne & moderne, I, 38, *Note.*

PLINE, ses lettres compa-

rées avec celles de Cicéron, IV, 294. Avoit possédé les mêmes emplois ; mais qui n'avoient plus d'éclat que par leurs titres, 295. Jugement sur son panégyrique, 305, 306.

PLOTIUS, lève le premier dans Rome une école d'éloquence latine, I, 16.

PLUTARQUE, connoissoit peu l'histoire romaine ; jugement sur ses ouvrages historiques, *Préface*, lxxij & *suiv.* Il rapporte quelques prodiges arrivés à la naissance de Cicéron, I, 2. Son goût pour les événemens de cette sorte, *ibid.*

POLLION, promet à Cicéron de défendre la république, IV, 111. Renouvelle ses promesses, 150. Prend parti pour Antoine & Lepidus, 188.

POMPÉE, (Cn.) Strabon, père de Pompée le Grand, Cicéron fait une campagne sous ses enseignes, I, 28.

POMPÉE, (Cn.) joint Sylla avec trois légions, I, 46. Il poursuit Carbon en Sicile & envoie sa tête à Sylla, 48. Revient victorieux de l'Afrique ; est salué du titre de Grand par Sylla, demande les honneurs du triomphe contre le gré de Sylla ; son char traîné par des éléphans ; le seul de l'ordre équestre qui ait obtenu les honneurs du triomphe ; joie du peuple à ce sujet, 72 & *suiv.* Il joint ses forces avec celles de Q. Catulus, contre Marcus Lepidus, &c. 82. Fait massacrer Marcus Brutus ; injus-

tice de ce procédé, *ibid.* Il est envoyé contre Sertorius, 109. Il fait brûler les papiers de Sertorius sans les voir, & fait mourir Perpenna, 110. Taille en pièces les restes des gladiateurs, *ibid.* Il triomphe pour la seconde fois avant d'être sorti du rang équestre ; prend possession du consulat qui lui avoit été accordé en son absence & avant l'âge compétent, 113. Rétablit le pouvoir des tribuns, 166. Excelloit dans l'art de dissimuler, 183. Il finit la guerre contre les pirates, 184, 185. Obtient le commandement de la guerre contre Mithridate par la loi Manilia, 192, 193 & *suiv.* Il finit cette guerre ; le sénat décerne dix jours d'actions de grâces en son nom, 323.

Pompée revient à Rome ; opinion où il étoit qu'on seroit bientôt obligé de le créer dictateur, II, 39, 40. Détail de ses conquêtes, 41. Profane le temple de Jérusalem, 42. Sa conduite pleine de ménagemens & de réserves, 43 & *suiv.* Est appelé par raillerie Cneus Cicéron, 46. Fait élire au consulat L. Afranius contre l'inclination de toute la ville, *ibid.* Son triomphe, 47, 48. Sollicite la ratification de ses actes & une loi agraria, 57, 58. Prend part à l'intrigue de Clodius contre Cicéron, 69. Forme la ligue du premier triumvirat avec César & Crassus, 74. Epouse Julia fille de César, 76.

Soutient

Soutient l'acte d'adoption de Clodius, 83. Se déclare pour la loi agraria de César, 87. S'attire la haine publique, 97, 98. Sa sensibilité pour ce changement, 100. Est la dupe de ses deux collègues au triumvirat; erreurs de sa conduite, 102, 103. Donne à Cicéron les plus fortes assurances de sa protection, 112. Son zèle pour Cicéron se refroidit; soupçons qu'on lui inspire contre lui: il se retire à sa maison de campagne, 135, 136. Reçoit froidement les amis de Cicéron qui viennent le conjurer de ne pas l'abandonner, 137. Refuse son secours à Cicéron lui-même, 138. Est insulté par Clodius; pense à faire rappeler Cicéron, 185, 186. Se renferme dans sa maison; y est assiégé par un affranchi de Clodius, 189. Paraît peu alarmé de ce complot; sa politique, *ibid.* 190. Son avis sur le rappel de Cicéron, 216. Ses mouvemens pour cette affaire dans Capoue & les autres colonies de ce canton, 224. Fait un discours fort travaillé dans le sénat pour le même sujet, 229. Fait l'éloge du mérite de Cicéron devant le peuple, 233, 234. Est chargé de l'administration du blé & des autres provisions publiques par l'avis de Cicéron, 253. Choisit Cicéron pour son premier lieutenant dans cette commission; les soins procurent l'abondance, 256. 257. Souhaite d'obtenir la commission de rétablir le roi Ptolémée;

Tome IV.

sa dissimulation, 280 & *suiv.* Plaide la cause de Milon, 290. Est traité sévèrement par plusieurs sénateurs & par le tribun Caton; joint ses forces avec celles de Cicéron, 292, 293. Va presser les provisions de blé, &c. à une entrevue à Lucques avec César; engage Cicéron à se désister des poursuites commencées contre les intérêts de César, 303 & *suiv.* Il se réconcilie avec Crassus, & de concert ils arrachent le consulat à Enobarbus, 328, 329. Passe quelque tems à Baïes & aux environs, 332, 333, 334. Fait bâtir un magnifique théâtre, & en fait l'ouverture par de beaux spectacles, 338 & *suiv.* Fait déclarer Vatinius préteur à l'exclusion de Caton; extorque un décret du sénat, &c. 344. Presse Cicéron de défendre Gabinus, 393, 394. Perd sa femme Julia, 400, 401. On propose de le faire dictateur; oppositions de la ville & du sénat, 407, 408. Est élevé seul au consulat; publie plusieurs loix nouvelles, 426, 427. Ruine Milon, 429 & *suiv.* Préserve Scipion accusé de brigue; épouse sa fille Cornelia; maltraite Hypsæus, 440, 441. Plaide la cause de Bursa, 442. Prépare une inscription pour un temple qu'il avoit construit à Vénus; question de grammaire qui s'élève, &c. 445. Publie une loi après s'en être fait excepter, & une autre en faveur de César, 447.

E e

Pompée tiroit de grosses sommes d'Ariobarzanes, III, 23. Etoit sujet à la fièvre; prières publiques ordonnées pour son rétablissement, 72, 73. A une conférence avec Cicéron, 85 & *suiv.* Paroit peu disposé à s'accommoder avec César, 87, 88. Disperse les gladiateurs que César tenoit à Capoue, 100. Cache son dessein de quitter l'Italie, 110 & *suiv.* Se rend méprisable en fuyant devant César, 114. Se retire à Brindes; déclare sa résolution de soutenir la guerre hors de l'Italie; invite Cicéron à le venir joindre, 119, 120. Laisse le trésor public en proie à César; il ouvre les yeux trop tard sur cette erreur, 148. Affecte d'imiter Sylla, 163. Sa conduite fut une suite continuelle d'imprudences, 167, 168. Sa présomption cause sa ruine, 175. Sa superstition, 176. Avoit un rôle difficile à soutenir, *ibid.* 177. Parallèle de sa conduite & de celle de Cicéron, 178 & *suiv.* Est défait à Pharsale, 179, 180. Sa mort & son caractère, 190 & *suiv.*

POMPÉE le jeune, veut tuer Cicéron, &c. III, 180. Son frère & lui s'emparent de l'Espagne, 152. En sont chassés par César, 295. Cneius Pompée y est tué, 307. Sextus fait son traité d'accommodement, quitte l'Espagne, & se retire à Marseille, 450 & *suiv.* Est enveloppé dans la condamnation des meurtriers de César, IV, 190.

Soutient la guerre en Sicile; fait sa paix avec le triumvirat, 379.

POMPRIA, femme de César, a une intrigue avec Clodius, II, 26. Est répudiée, 31.

POMPONIA, sœur d'Atticus & femme de Q. Cicéron; son humeur insupportable, II, 311; III, 5 & *suiv.*

PONTNIUS, (C.) soumet les allobroges; obtient les honneurs du triomphe après cinq ans de sollicitations, II, 402. Cicéron le fait son lieutenant, III, 9.

POPILIUS LÆNAS, défendu par Cicéron dans une cause capitale, se fait chef de ses meurtriers; il offre la tête & les mains de Cicéron à Antoine; récompense qu'il en reçoit, IV, 241, 242.

PORCIA, fille de Caton, & veuve de Bibulus, épouse Brutus, III, 277. Meurt avant Brutus d'une maladie de langue; erreur des anciens écrivains sur le tems & le genre de sa mort, IV, 158, 159.

POSSIDONIUS, savant stoïcien, maître & ami de Cicéron, I, 70. Trait de son courage stoïque, *ibid.* Note.

Pourçoles, un des plus agréables lieux d'Italie, I, 101.

Présages, souvent supposés par Marius & par Sylla, pour animer leurs soldats, I, 39, 78.

Prêtres, (les) ou pontifes, sont convoqués pour décider sur la restitution de la maison de Cicéron, II, 258 & *suiv.*

Prætor, quelle étoit cette dignité, ses fonctions, I, 153, 159.

PROCILIIUS, tribun, est condamné pour avoir tué un citoyen, II, 383, 384.

Prodiges, qui précédèrent les complots contre la république; un de ces prodiges décrit en vers par Cicéron, I, 114, 115. Prodiges concertés entre Cicéron & Terentia, 294, 295. Autres prodiges; devins consultés; leur réponse, II, 315, 316. Ceux qui précédèrent la mort de César, III, 348. Autre à l'égard de Cicéron, IV, 140, 141.

Proscriptions des citoyens, Sylla en fut le premier inventeur; jusqu'où il les étendit, I, 49, 50. Celles du second triumvirat, IV, 231 & *suiv.*

Provinces, ce qui excitoit les citoyens de Rome à en obtenir les gouvernemens, comment ils se comportoient dans ces postes, III, 1 & *suiv.*

PROLEMÉE, roi de Cypre, détrôné par une loi de Clodius, finit sa vie par le poison, II, 158 & *suiv.*

PROLEMÉE, roi d'Egypte, ne peut se procurer une audience du sénat, jusqu'à ce que l'affaire du rappel de Cicéron soit terminée, II, 235. Fait assassiner les députés que les peuples envoyoient au sénat; est obligé de quitter Rome, 275. Le sénat refuse de le rétablir par la voie des armes, 279

& *suiv.* Est rétabli par Gabinius, 334.

PUSILLIA, jeune romaine, belle & riche, Cicéron l'épouse dans un âge avancé, après avoir répudié Terentia, III, 215. Est répudiée, 277.

Puteolane, (maison) de Cicéron, bâtie sur le plan de l'académie d'Athènes, &c. IV, 264. Devient un palais impérial; l'empereur Adrien y meurt, *ibid.* Note (B).

Q

QUESTEURS, quelle étoit la nature de leur office, c'étoit le premier pas aux honneurs publics, & il procuroit l'entrée au sénat, I, 91, 92.

QUINCTIUS, (L.) tribun turbulent, tâche de faire annuler les actes de Sylla, I, 103, 104.

QUINCTIUS, (P.) est défendu par Cicéron, I, 57, 58.

QUINCTIUS, (Numerius) homme obscur, prend le surnom de Gracchus; est élevé au tribunat: dessein de Clodius sur sa vie: il s'en défie, & s'enfuit déguisé, II, 220.

QUINTILIEN, sage règle qu'il prescrit dans les jugemens qu'on fait des grands hommes, *Præface*, lxj.

R

RABIRIUS, (C.) sénateur, accusé par T. Labienus, est défendu par Cicéron, I, 245 & *suiv.*

RABIRIUS POSTHUMUS, défendu par Cicéron, II, 396 & *suiv.*

RACILIUS, tribun, renouvelle les débats sur le procès de Clodius, II, 278.

REBILUS, (C. Caninius) est fait consul par César pour une demi-journée, III, 316.

Religion (la) des anciens romains n'étoit qu'un système politique, IV, 315. Idée qu'en donne Polybe, *ibid.* Note (b). Ses branches principales, 336, 337. Son établissement mettoit les affaires entre les mains du sénat, &c. 337.

Religion naturelle, son système le plus parfait prouve le besoin d'une révélation plus explicite & plus étendue, IV, 338, 339, Note.

Robe virile, à quel âge on la prenoit, I, 18, 19.

Romains, leurs occupations & leurs amusemens du tems de Cicéron, *Avertis.* xvj & *suiv.* Questions sur leurs assemblées, *ibid.* xxxj & *suiv.* Idée générale de leur constitution & de leur gouvernement, Préface, xcj & *suiv.* Ils ne se laissoient point corrompre à prix d'argent du tems des deux Gracchus, *ibid.* cj & *suiv.* Ils faisoient élever leurs enfans avec grand soin, I, 13. Ils accordent le droit de bourgeoisie à toutes les villes d'Italie; ce qui hâta leur ruine, 32, 33. Mesuroient leur noblesse par le nombre des statues de leurs ancêtres, 123. Leur corruption dans les gouverne-

mens des provinces, 124. Ils ne parloient aux étrangers qu'en latin, 131, Note (a). Trait remarquable de leur caractère, 280 & *suiv.* Employoient rarement les punitions capitales, 297, 298. Usage qui leur a été particulier, IV, 180. Leur religion, 335 & *suiv.*

ROSCIUS, fameux comédien, Cicéron plaide pour lui, I, 84. Son caractère dépeint par Cicéron : à quoi se montoient ses appointemens, 85 & *suiv.* Cicéron s'exerçoit quelquefois avec cet acteur, 118.

ROSCIUS D'AMERIA, accusé d'avoir tué son père, est défendu par Cicéron & déclaré innocent, I, 18 & *suiv.*

RUFUS, (Q. Pompeius) est banni à cause des violences exercées pendant son tribunat, II, 441.

RUFUS, (Vibius) consul sous Tibère, deux choses qu'il se vantoit de posséder, III, 215, Note.

RULLUS, (P. Servilius) tribun, publie une loi Agraria; Cicéron s'y oppose, I, 233 & *suiv.*

RUTILIUS, consul, est tué dans la guerre marisque, I, 29.

S

SALLUSTE, l'historien; railons de sa froideur pour Cicéron, I, 319. Est surpris avec la femme de Milon, & cruellement fouetté, II, 355. En-

page Cicéron à changer le plan d'un de ses ouvrages , 359. Est chassé du sénat par le censeur Appius , III , 59. Est auteur du style coupé, obscur & sentencieux , IV , 303.

SANGA , (Q. Fabius) avertit Cicéron des pratiques des complices de Catilina avec les ambassadeurs des allobroges , I , 283.

SAUFFEYUS , (Marcus) confident de Milon , est défendu deux fois par Cicéron , & absous , II , 439.

SCAPTUS , agent de Brutus en l'île de Chypre , traite cruellement les salamiens ; Cicéron lui ôte sa préfecture , III , 29 , 30.

SCÆVOLA , (Q. Mucius) augure , le plus grand jurisconsulte & le plus grand homme d'état de son tems ; Cicéron s'attache à lui , I , 19. Sa maison étoit appelée l'oracle de la ville , 22. Il fait une épigramme à la louange du poëme de Cicéron sur Marius , 25.

SCÆVOLA , grand-prêtre , sa probité & sa connoissance du droit civil , I , 20. Il est assassiné par la faction du jeune Marius , 47.

SCÆVOLA , (Q.) tribun , arrête l'élection des consuls , II , 382.

SCIPION , candidat consulaire , accusé de brigue , est délivré de ce danger par Pompée , II , 382.

Sénat , une de ses princi-

pales prérogatives , I , 246 , 247. Distribuoit les provinces ; atteinte contre ce droit , II , 107 , 108.

Sénateurs , n'étoient réputés tels qu'après avoir été insérés dans les rôles des censeurs ; les places vacantes remplies par ceux qui sortoient de la questure , I , 90 , 91 , 92.

SERGIUS , (M.) chef des mutins sous Clodius , II , 250.

SERRANUS , (S. Atilius) tribun , corrompu par Clodius , II , 214. Fait suspendre le decret pour le rappel de Cicéron , & s'y oppose ensuite ouvertement , 217 , 218. S'oppose à la restitution de la maison de Cicéron , 264. Révoque ensuite son opposition , 265.

SERTORIUS , son caractère ; il soutient une guerre de huit ans contre Rome ; est assassiné par Perpenna son lieutenant , 108 & *suiv.*

SERVILIA , mère de Brutus , ses liaisons avec César ; son caractère , III , 434 & *suiv.*

SERVILIUS , illustre romain , fait honte au consul Métellus de ses irrésolutions & le fait désister de son opposition au rappel de Cicéron , II , 230 , 231.

SERVILIUS , (P.) son caractère ; trouble Cicéron dans ses plus sages mesures , &c. IV , 114.

Sestercès , leur évaluation peu certaine , *Avert.* liij.

Sestertii & Sestertia , en quoi ils différoient , *ibid.* liv.

SEXTRUS , (P.) questeur , *le*
E e ij

joint à Pétreius pour presser C. Antonius de livrer bataille à Catilina, I, 314. Etant tribun, il fait consentir César au rappel de Cicéron, II, 200. Est laissé comme mort sur le forum par la troupe de Clodius, 219. Est accusé par Albinovanus; défendu par Cicéron, & absous, 301, 302.

SICA, reçoit chez lui Cicéron exilé, II, 164.

Sicile, (l'île de) fut, après l'Italie, le premier pays soumis aux romains; elle étoit divisée en deux provinces, I, 96. Elle étoit nommée le grenier de la république, 97. Célèbre autrefois pour son école d'éloquence, 99, 100.

Siciliens, premiers inventeurs des règles d'éloquence, I, 99, 100. Antoine leur accorde le droit de bourgeoisie romaine, III, 415.

SICINIUS, tribun, factieux, raille les consuls C. Octavius & C. Scribonius Curio; excite un tumulte où il est tué par l'artifice de Curion, I, 94.

SILANUS, consul désigné, opine le premier à faire mourir les complices de Catilina, I, 298.

SOCRATE, bannit la physique de la philosophie, & s'attache à la morale; sa méthode d'enseigner, IV, 307 & *suiv.*

SOLIGENES, célèbre astronome, est employé par César à la réforme du calendrier, III, 246.

Souper, principal repas des romains, IV, 255.

SPARTACUS, général des gladiateurs dans la guerre servile, est tué à la tête de ses troupes, I, 108.

Spectacles & jeux publics; dépense excessive qu'on y faisoit, I, 170, 171; II, 340, 341.

SPEUSIPPUS, neveu de Platon & héritier de son école, IV, 309.

Stoïciens, leur zèle pour la doctrine de leur école, IV, 314. Leur sentiment sur la nature & la durée de l'âme, 330. Croyoient la réalité de la divination, 338 & *suiv.* Etoient bigots & enthousiastes; leurs principes outrés, 362, 363.

SUETONE, déclare que César fut tué justement, III, 342.

SULPICIUS, (Servius) consul, d'un caractère modéré, tâche d'arrêter les entreprises violentes de son collègue Marcellus, III, 62, 63. A une conférence avec Cicéron; sa timidité, 159, 160. Est député vers Antoine, IV, 15. Meurt dans ce voyage, 25. Honneurs que le sénat lui décerne sur les instances de Cicéron, 38. Son caractère, sa grande science dans les loix, & *ibid.* & *suiv.* Erreur des PP. Catrou & Rouillé sur son sujet; trait remarquable qui devint la cause de son habileté, 41 & *suiv.* Note.

SYLLA, (L. Cornelius) sa conduite dans la guerre marquée, I, 31, 32. Obtient avec

T

le consulat la province d'Asie , & la conduite de la guerre contre Mithridate , 34. Il chasse Marius de Rome , 35. Il chasse Mithridate de la Grèce & de l'Asie ; est maltraité à Rome pendant son absence ; fait la paix avec Mithridate , 45. Il porte en Italie les Œuvres d'Aristote & de Théophraste ; il prend terre à Brindes , *ibid.* & 46. Il est joint par le jeune Pompée ; défait Norbanus ; donne la vie à Scipion , 47. Revient aux proscriptions , dont il avoit inventé la méthode , 49 , 50. Il dépouille J. César de la dignité de grand-prêtre , & ne lui accorde la vie qu'à grand-peine ; son pronostic sur J. César , 51. Il est nommé dictateur , *ibid.* Fait de grands changemens dans l'état , 51 , 52. Donne à Pompée le titre de *Grand* ; son refroidissement envers Pompée , qui demande les honneurs du triomphe , 73. Sa mort & son caractère , 76 & *suiv.*

SYLLA , (P. Cornelius) vaincu de brigue & de corruption , perd le consulat , I , 200 , 201. Accusé d'être complice de Catilina , il est défendu par Cicéron , & déchargé de l'accusation , II , 18 & *suiv.*

SYRACUSE & Métime refusent de se joindre avec les autres villes de Sicile dans la poursuite de Verres , I , 125.

TARQUINIUS , chevalier romain , accuse Cassius d'être complice de Catilina ; son témoignage est rejeté , I , 316 , 317.

TERENTIA , femme de Cicéron , étoit riche & d'illustre origine , I , 95. Sa jalousie contre la sœur de Clodius , II , 32. Est arrachée du temple de Vesta par ordre de Clodius , 150. S'agite pour les intérêts de son mari , &c. 194. Pense à vendre son bien pour remédier à ses nécessités , 196. Son humeur insupportable , 310. Sa mauvaise économie , III , 187. Est répudiée par Cicéron ; son caractère , 214 , 215. Parvient à un grand âge ; nombre de ses maris , 116 , *Note.*

THÉOPHRASTE , ses ouvrages apportés en Italie par Sylla , I , 45.

THERMUS , (Q.) détruit la ville de Myrène , I , 82.

Tiburaniens , (les) se soumettent & donnent des otages à Cicéron , III , 40.

TIRON , esclave , favori de Cicéron , tombe malade à Patras ; quelques détails sur cet illustre esclave , III , 72 , 79.

TITUS-LIVUS , problème qu'il se propose sur César , III , 146 , 347. Appelé Pompéien par Auguste , IV , 145. Il loue Cicéron , *ibid.*

TOUTONNUS , accuse P. Sylla de complicité avec Catilina ; tourne ses railleries con-

tre Cicéron, défenseur de l'accusé, II, 18.

Traduction d'une histoire, combien elle est différente de celle d'un ouvrage de poésie ou d'éloquence, *Avert.* viij Règles à observer dans les traductions, *Préf.* lxxvj & *suiv.*

TREBATIUS, jurisconsulte, placé par Cicéron auprès de César, II, 363, 364 & *suiv.* Son caractère, 367 & *suiv.* Embrasse l'épicurisme; Cicéron le raille là-dessus, III, 12.

TREBONIUS, tribun, fait recevoir une loi qui assignoit à Pompée & à Crassus leurs provinces pour cinq ans, II, 347. Conspire contre César, III, 336. Son caractère, 337 & *suiv.* Se retire dans son gouvernement d'Asie; est surpris & cruellement mis à mort par Dolabella, IV, 57, 58 & *suiv.*

Treviri ou *Triumviri Monetales*, sur-intendans de la monnoie : *Treviri capitales* : allusion de Cicéron à cette magistrature, IV, 381, *Note.*

Tribuns, leur établissement, leur nombre & leur entreprise, *Préface* xcix & *suiv.* Leur pouvoir porté aux plus grands excès par les deux Gracchus, *ibid.* cij. Il est diminué par Sylla, I, 52. Et rétabli par Pompée, 166. Ils étoient l'instrument des ambitieux, 167. L'opposition d'un seul arrêtoit toutes sortes d'actes & de loix; remède contre cet inconvénient, II, 130, 131.

Triomphe, à quel titre on

y pouvoit prétendre, III, 2, *Note.*

Triumvirat, par qui fut formé le premier & dans quelles vues, II, 74. Second *Triumvirat*, comment & en quel lieu le plan en fut formé, IV, 228 & *suiv.* Conditions de cette ligue; leur liste de proscription, Cicéron y est compris, 230 & *suiv.*

Triumviri monetales; voyez *Treviri*, IV, 381.

TUBERO, (L.) parent de Cicéron, le visite en passant à Thessalonique, &c. II, 175.

TUBERO, (Q.) accuse Ligarius, III, 249. Chagrin qu'il en eut, &c. 250.

TULLIA, fille de Cicéron, tems de sa naissance, I, 95. Va au-devant de son père appelé de son exil, II, 240. Après la mort de son premier mari Pison, elle épouse Furius Crassipes, 309. Fait divorce avec Crassipes & se remarie à Dolabella, III, 55. S'en sépare; visite son père à Brindes, 189, 190. Sa mort & son caractère, 250 & *suiv.* Découverte de son corps sur la voie Appia, &c. 274, *Note.*

TULLIUS, nom de la famille de Cicéron, d'où il venoit, I, 8.

Tusculum, Cicéron y avoit une maison qu'il préféroit à ses autres maisons de campagne; ses soins pour l'orner, I, 205 & *suiv.* IV, 261, 262. Elle appartient à des moines, *ibid.* *Note.*

TYRANNION, *avec l'original* :
instruit le fils de Cimon. I.
310, 311. Range la bibliothèque d'Arcton, 311.

RECEIVED: 10/10/1964
 10/10/1964
 10/10/1964
 10/10/1964
 10/10/1964
 10/10/1964
 10/10/1964

V

VALERE-MAXIME ne
qu'il dir sur la mort de Valen-
tinus & de Gallaire par Cassiodor,
II, 388.

VARRON, *Mém. de l'agriculture*, de
Cicéron; de *la culture*, III,
208.

Venez, P. le 25 de
l'Afrique au nord de la ré-
publique; en France par le 25
Juin, 1955.

Vendredi 12 mai 1904.
par C. de L. 12. C. de L. 12.
forum. 12. 12. 12. 12. 12.
D. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
B. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
f. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
c. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
v. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
300. 12. 12. 12. 12. 12.
d. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
E. 12. 12. 12. 12. 12. 12.
337.

dans un roman de la collection "Cicero".
 Cicero. 1941. 128 pages.
 le prix de vente est de 10 francs.
 IV. 1941.

Venezia, 1. Co. - L'arrivo da
Roma, della flotta dei
cannoni da 6 pollici. I,
100. Pondera la guerra in
Sicilia. Il nuovo corso
d'una flotta da guerra & la
guerra: Cavour davanti

[illegible][illegible]

V. B. Krasovskiy, Moscow, U.S.S.R.

[illegible][illegible]

VOLUME 11, 314, 315, 316

Voyages de Cléber, capitaine de la marine royale, 1, 1772.

443 TABLE DES MATIERES.

VULTURCIUS, un des complices de Catilina, I, 283.

Avoue tout pour mériter sa grace, 286. Le sénat lui assigne des récompenses, 296.

X

XENOCLES d'Adramitte, rhétoricien d'Asie, accompagne Cicéron dans ses voyages, I, 69.

Fin de la Table des Matières.







